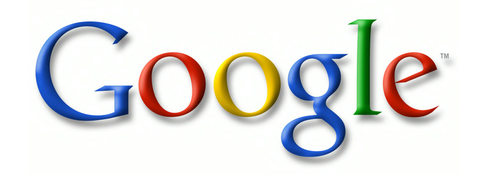
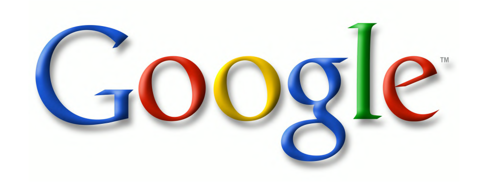
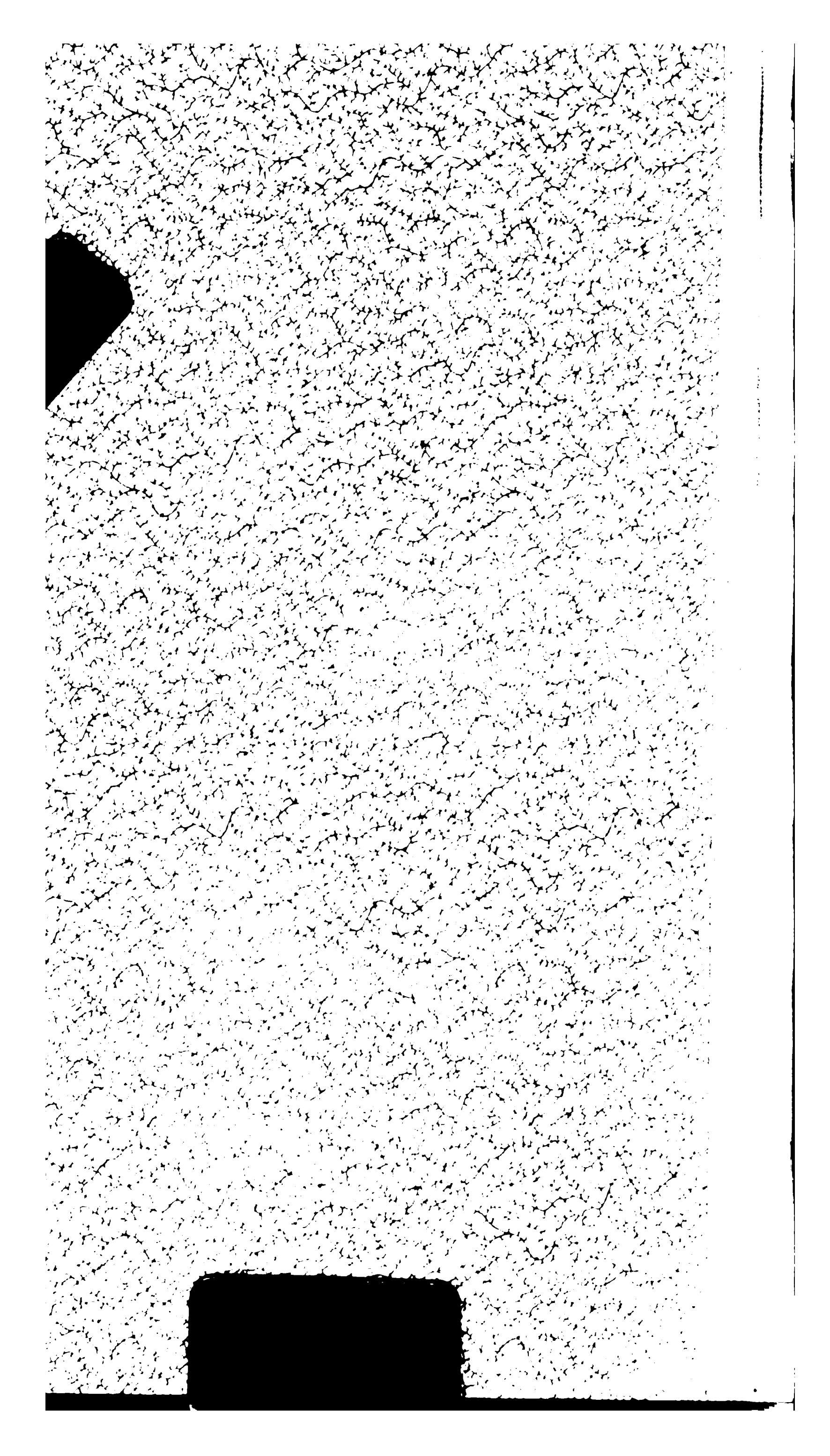
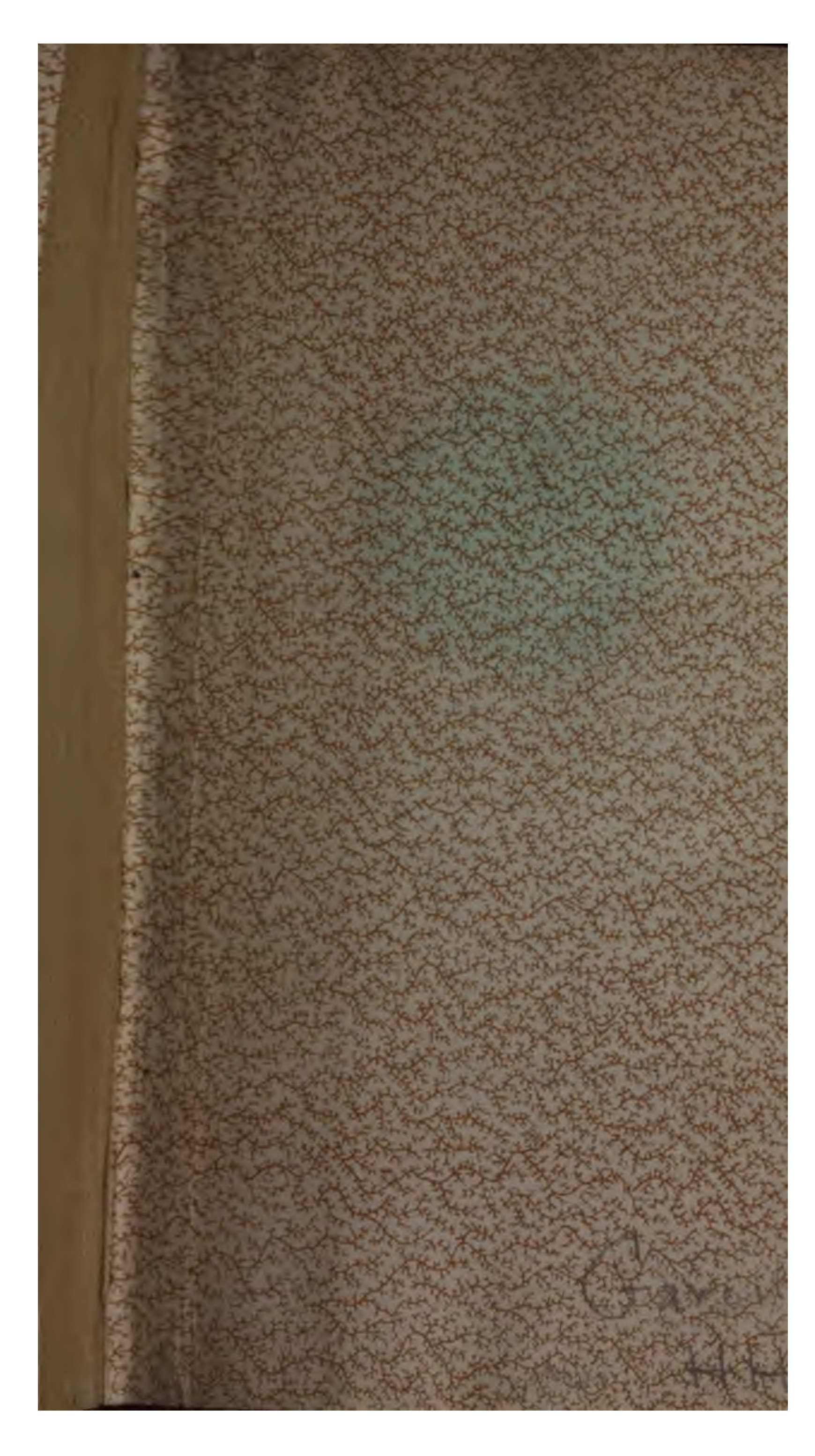








HHH

HISTOIRE

DES INCAS

ROIS DU PÉROU.

PAR GARCILLASSO DE LA VEGA.

TOME SECOND.



PARIS,

IMPRIMÉ AUX FRAIS DU GOUVERNEMENT

POUR PROCURER DU TRAVAIL AUX OUVRIERS TYPOGRAPHES.

AOUT 1830.

HISTOIRE
DES INCAS,
ROIS DU PÉROU.

LIVRE QUATRIÈME.

Des Vierges, ou des religieuses consacrées au Soleil; des lois faites expressément contre ceux qui les violaient; du mariage des Indiens en général; de celui du prince en particulier; des conditions requises pour hériter du royaume; de l'éducation des enfans; de la vie de l'Inca Roca, sixième roi, où l'on voit ses conquêtes, ses fondations, et ses paroles remarquables; de celle du septième roi Yahuarhuacac, et d'un étrange fantôme, qui apparut au prince son fils.

CHAPITRE PREMIER.

De la maison des religieuses, ou des Vierges dédiées au Soleil.

Quoique les rois Incas fussent payens, ils ne laissaient pas d'avoir dans leur religion des choses dignes de la considération des hommes. L'une des principales était la profession de virginité perpétuelle que faisaient les filles qui se vouaient au service du Soleil. Elles vivaient pour cet effet retirées du commerce du monde, dans plusieurs maisons bâties exprès dans ce grand empire. Mais pour mieux entendre qui étaient ces filles, et à quoi elles s'occupaient, il faut que nous en parlions ici en détail, parce que les historiens espagnols, qui traitent de cette matière, le font superficiellement. Nous commencerons donc par la maison qui était à Cuzco, et nous la décrirons exactement, parce que toutes les autres du Pérou furent faites depuis sur le modèle de celle-ci.

Pour bien comprendre cela, il faut savoir qu'il y avait dans cette ville un quartier qu'on

nommait Acllahua, c'est-à-dire, la maison des étoiles. L'on appelle de ce nom tout cet enclos qui est entre les deux rues, par où en sortant de la grande place on va droit au couvent de Saint-Dominique, qui était autrefois la maison du Soleil. L'une de ces rues, du côté du nord, est à la main gauche de la grande église, et je me souviens fort bien que celle-ci était la plus marchande de toutes, au temps que je sortis de cette ville, c'est-à-dire, en 1560. L'autre est directement opposée au milieu de la place, où était autrefois la prison, et aboutit vers le Nord, au même couvent de Saint-Dominique. Ainsi la façade de cette maison était située entre les deux rues, dont je viens de parler, vis-à-vis de la grande place, et le derrière s'étendait jusques à la rue qu'on trouve à travers, si l'on va de l'orient à l'occident. Ce palais était donc comme une île entre la place et les trois rues. Ajoutez à cela qu'entre ces rues, et le temple du Soleil, il y avait une autre île de maisons fort large, et au devant du temple une place extrêmement grande. Par où l'on peut voir clairement combien est fausse la relation qu'ont eue ces historiens, qui disent que ces Vierges choisies étaient dans le temple du Soleil, comme des prêtresses qui aidaient à ceux qui sacrifiaient, quand il fallait faire les cérémonies; mais on sera pleinement convaincu qu'ils

se trompent, si l'on considère la grande distance qu'il y avait d'une maison à l'autre; d'ailleurs, la principale intention des rois Incas était qu'il n'entrât point d'hommes dans la maison de ces religieuses, ni de femmes dans celle du Soleil. On l'appelait ordinairement la maison des choisies, parce qu'on en faisait choix, selon qu'elles étaient belles, ou de bonne naissance, outre qu'elles devaient être vierges, et que pour mieux s'en assurer ils les choisissaient au-dessous de huit ans.

Comme les vierges de cette maison de Cuzco étaient destinées à être femmes du Soleil, il fallait qu'elles fussent de son même sang, c'est-à-dire, filles des Incas, légitimement descendues du roi, ou de ses parens. Car celles qui étaient conçues du mélange d'un sang étranger, ne pouvaient entrer dans cette maison de Cuzco, parce qu'il n'était pas plus permis, selon eux, de mettre au service du Soleil une bâtarde, qu'une femme corrompue. Car si le Soleil devait avoir des enfans, comme ils se l'imaginaient, il n'était pas raisonnable, disaient-ils, qu'il y eût en eux un mélange confus de sang divin et humain, et par conséquent ces Vierges devaient être légitimes, et du propre sang du Soleil.

Il y avait pour l'ordinaire dans cette maison plus de quinze cents religieuses, mais le nom-

bre n'en était pas limité. Celles qui étaient âgées vivaient dans la même profession où elles avaient vieilli, comme y étant entrées aux mêmes conditions que les autres. On les appelait mamacuna, à cause de leur âge, et de l'office qu'elles faisaient. Ce mot expliqué à la lettre, signifie proprement une matrone. Mais si on lui donne sa signification tout entière, il veut dire une femme qui a le soin de faire l'office de mère ; car ce mot est composé de Mama, qui signifie mère, et de la particule Cuna, qui dans sa composition a la signification que nous avons dit, outre plusieurs autres, selon les diverses compositions qu'elle reçoit. Ce nom leur convenait fort bien, puisque les unes faisaient l'office d'abesses, et que les autres étaient établies gouvernantes des novices, pour les instruire dans leur culte divin, et aux ouvrages de la main, comme à filer, à tisser et à coudre. En un mot, les unes avaient le soin de garder la porte, et les autres de donner ordre aux nécessités de la maison, selon le besoin qu'en avaient les religieuses, qui étaient pourvues abondamment de tout ce qu'il leur fallait, et cela se tirait du domaine du Soleil, de qui elles étaient femmes.

CHAPITRE II.

Des statuts des Vierges choisies, et de leurs exercices.

Ces religieuses vivaient toujours enfermées, et dans une perpétuelle virginité. Elles n'avaient ni tour ni parloir, ni autre semblable lieu, et ne voyaient ni hommes ni femmes, mais elles s'entretenaient ensemble les unes avec les autres. La raison qu'elles alléguaient là-dessus, était que les femmes du Soleil ne devaient point être communes, ni se faire voir à personne. Ce qu'elles observaient si étroitement, que l'Inca même s'abstenait de jouir du privilége de les aller visiter, bien qu'en qualité de roi il le pût faire, et leur parler; apparemment il voulait par cette conduite engager les autres à suivre son exemple, et leur ôter la hardiesse d'aspirer à un semblable privilége. Il n'y avait donc que la coya, c'est-à-dire, la reine, et ses filles qui eussent permission d'entrer dans ce grand enclos, et parler à ces enfermées, soit qu'elles fussent jeunes ou vieilles. Ainsi, lorsque le roi voulait savoir

comment elles se portaient, et si elles n'avaient point besoin de quelque chose, il les envoyait visiter par la reine même, et par les princesses ses filles. Je me souviens d'avoir vu cette maison en son entier : car lorsque les Indiens se soulevèrent contre la nation espagnole, et qu'ils brûlèrent les maisons de la ville, ils épargnèrent celle-ci, celle du Soleil, et quatre palais où demeuraient autrefois les Incas, parce que l'une de ces maisons avait été au Soleil leur dieu, l'autre à ses femmes, et les autres à leurs rois. Il y avait à travers ce vaste bâtiment une petite rue en forme de galerie fort remarquable, où deux personnes pouvaient aller de front, et où l'on voyait à main droite et à gauche plusieurs appartemens dans lesquels travaillaient ordinairement les femmes destinées au service de cette maison. Il y avait à chacune de ces loges une portière, fort soigneuse de s'acquitter de sa charge; les femmes du Soleil étaient logées au dernier appartement qui était au bout de la rue, où personne n'entrait. Cette maison avait sa principale porte, qu'on n'ouvrait jamais qu'à la reine et aux filles qu'on voulait recevoir religieuses.

Il y avait ordinairement vingt portiers à l'entrée de la rue, où était la porte de service de la maison, pour faire tenir ou porter eux-mêmes jusqu'à la seconde porte, les choses qui

devaient ou entrer dans le logis ou bien en sortir. Mais ils ne pouvaient aller plus avant que la seconde porte, sous peine de la vie, quand même le commandement leur en fût venu de la part des religieuses, ni elles, le leur commander sous la même peine.

Il y avait pour le service des religieuses et de toute la maison cinq cents jeunes demoiselles, qui devaient être toutes vierges, et filles des Incas; jouissant du privilége que le premier Inca donna autrefois à ceux qu'il soumit à son empire, sans qu'il fût nécessaire qu'elles fussent de sang royal, parce qu'elles entraient dans cette maison comme servantes, et non pas pour être femmes du Soleil. Ces filles avaient aussi leurs mamacunas ou leurs gouvernantes, qui faisaient profession de virginité, et les instruisaient dans ce qu'il fallait qu'elles fissent. Ces mamacunas, comme j'ai dit ci-devant, avaient vieilli dans la maison, et on les honorait de ce nom, et de cette charge, à cause de leur âge, comme si on leur eût voulu dire par-là qu'elles étaient mères, et capables de gouverner le couvent. Au partage que firent les Espagnols des maisons royales, pour y demeurer après avoir conquis Cuzco, la moitié de ce couvent échut à Pierre de Barco, dont nous parlerons ci-après, et l'autre moitié au licencié de Gama, que j'ai connu dans mon

enfance; la portion de celui-ci tomba depuis entre les mains de Diego Ortez de Guzman, natif de Séville, que je laissai en vie quand j'allai en Espagne.

Le principal exercice des femmes du Soleil était de filer, de tisser, et de faire tous les habits que portait l'Inca et la coya sa femme légitime; elles faisaient aussi tous les autres habits les plus fins qu'on offrait en sacrifice au Soleil. L'Inca portait d'ordinaire sur la tête une manière de cordon qu'on appelait llauta, de la largeur du pouce, et d'une forme presque carrée, faisant quatre ou cinq tours sur la tête, et la bordure de couleur, qui joignait d'une tempe à l'autre.

Pour son habit, c'était une camisole qui lui allait jusques aux genoux, appelée uncu par ceux du pays, et par les Espagnols cusma; ce qui n'est pas un mot de la langue générale, mais plutôt de quelque province particulière. Ils portaient au lieu de manteau une espèce de casaque nommée racolla. Les religieuses faisaient aussi pour l'Inca une espèce de bourse carrée, qu'il portait comme en écharpe, attachée à un cordon fort bien travaillé, de la largeur de deux doigts. Ces bourses, qu'on appelait chuspa, ne servaient qu'à y mettre de l'herbe cuca, que les Indiens ont accoutumé de mâcher, et qui pour lors n'était pas si com-

mune que présentement, car il n'était permis qu'au seul Inca d'en manger, ou du moins qu'à ses parens, et à quelques curacas, auxquels le roi en envoyait tous les ans de pleins paniers par une faveur très-particulière.

Elles faisaient encore certaines petites bordures appelées paycha, mêlées de jaune et de rouge, attachées à un cordon de la longueur d'une aune, et qui n'étaient point pour l'Inca, mais pour ses proches parens, qui les portaient sur la tête, d'où elles aboutissaient par les deux extrémités à la tempe droite.

CHAPITRE III.

Du respect religieux qu'on portait aux choses que les Vierges choisies avaient faites; et de la punition de celles qui péchaient contre leur honneur.

Les Vierges choisies faisaient de leur main quantité de ces choses que nous avons dit, pour l'usage et le service de leur mari le Soleil. Mais comme cet astre ne pouvait recevoir de leur part ces beaux ornemens, ni s'en équiper, elles les envoyaient à l'Inca, comme à son fils légitime, et à son vrai héritier, afin qu'il lui plût se parer de ces livrées; aussi les recevait-

il comme des choses sacrées, et les avait en plus grande vénération, aussi bien que tous ses sujets, que les Grecs et les Romains n'eurent jamais les statues de Junon, de Vénus et de Pallas. Car ces nouveaux gentils plus ridicules que les anciens, adoraient avec un respect religieux, tout ce qu'ils tenaient pour divin et sacré dans leur fausse religion. Mais ils révéraient plus particulièrement tout ce qui était fait de la main des coyas, femmes du Soleil, et pour le Soleil même, outre que ces femmes étaient de son sang. Aussi l'Inca ne les pouvait donner à aucun autre, qui ne fût de sang royal et son parent, parce que, disaient-ils, c'était un sacrilége d'employer les choses divines à l'usage des personnes humaines. Pour cette considération, quelque service que les curacas, et les plus fameux capitaines eussent rendu au roi, il ne leur pouvait faire présent de ces habits, s'ils n'étaient sortis de son sang, sans violer ses propres lois. Il est vrai néanmoins, qu'il lui était permis d'en donner d'autres, tels que nous dirons ci-après, aux curacas, aux vice-rois, aux gouverneurs, et aux capitaines, ce qui leur tenait lieu d'une faveur signalée.

Outre les choses dont nous venons de parler, ces religieuses étaient obligées de temps en temps de faire le pain qu'on appelait cancu, pour les sacrifices qu'on offrait au Soleil, dans

ses plus grandes fêtes, qu'on nommait raymi, et citua. Elles faisaient aussi d'une certaine liqueur que l'Inca et ses parens buvaient ces jours de fête, et l'appelaient aca, prononçant la dernière syllabe du fond du gosier; car quand on la prononce selon les lettres espagnoles, elle signifie excrément.

Toute la vaisselle de cette maison, jusques aux chaudrons et aux vases, était d'or et d'argent, comme celle de la maison du Soleil, parce que c'étaient ses femmes qui s'en servaient, et qui le méritaient pour leur naissance et leur qualité. Il y avait encore un jardin, dont les arbres, les plantes, les herbes, les fleurs, les oiseaux, et les autres animaux étaient tous d'or et d'argent, faits au naturel comme ceux du temple du Soleil.

Les religieuses de la ville de Cuzco s'occupaient particulièrement aux choses que nous avons dit: car pour tout le reste, il était conforme à la manière de vivre de certaines femmes, qui étaient toujours enfermées, et gardaient une virginité perpétuelle. Que si parmi un si grand nombre de religieuses, il s'en trouvait quelqu'une qui vînt à faillir contre son honneur, il y avait une loi qui portait qu'elle fût enterrée toute vive, et son galant pendu. Mais parce qu'on estimait peu de chose de faire mourir un seul homme, pour une

faute aussi grande qu'était celle de violer une fille dédiée au Soleil leur dieu, et le père de leurs rois, il était ordonné par la même loi qu'outre le coupable, sa femme, ses enfans, ses serviteurs, ses parens, et de plus tous les habitans de la ville où il demeurait, jusques aux enfans qui étaient à la mamelle, en portassent la peine tous ensemble. Pour cet effet, ils détruisaient la ville et y semaient de la pierre, de sorte que toute son étendue demeurait déserte, désolée, maudite et excommuniée, pour marque de ce que cette ville avait engendré un si détestable enfant; ils essayaient encore d'empêcher que ce territoire ne fût foulé de personne, non pas même des bêtes, s'il était possible. Cette loi ne fut pourtant jamais exécutée, parce qu'il n'y eut jamais de coupable de ce crime dans le pays; car, comme nous l'avons remarqué autrefois, les Indiens du Pérou étaient les peuples du monde les plus soigneux d'observer leurs lois, principalement celles qui concernaient la religion ou leurs rois, et si quelqu'un les violait, il était puni, sans aucune rémission, quand même il n'eût tué qu'un chien. Les Incas ne faisaient jamais des lois, pour donner de la terreur à leurs sujets seulement, mais pour les leur faire observer exactement; de sorte que la punition était infaillible à ceux qui les violaient.

CHAPITRE IV.

Plusieurs autres maisons de Vierges choisies; preuve particulière de la loi contre les religieuses débauchées.

Tout ce que nous avons dit jusques ici se doit entendre seulement de la maison des religieuses de Cuzco dédiées au Soleil; ce fut sur le modèle de cette maison que l'Inca en fit bâtir plusieurs autres dans les principales provinces du royaume. On recevait dans ces maisons toutes sortes de filles, soit qu'elles fussent de sang royal et légitimes, soit qu'elles fussent bâtardes et nées d'un sang étranger. On y admettait encore par une grande faveur les filles des seigneurs qui avaient quelques vassaux, et même celles des moindres bourgeois, pourvu qu'elles fussent belles. Car sous cette condition elles étaient destinées à être filles du Soleil, ou maîtresses de l'Inca. On les gardait avec le même soin que les femmes dédiées au Soleil. Car elles avaient, comme les autres, des demoiselles qui les servaient, et étaient entretenues aux dépens du roi, parce qu'elles étaient ses femmes. D'ailleurs elles

s'occupaient ordinairement, comme les vierges du Soleil, à filer, à tisser, et à faire quantité de robes pour la personne de l'Inca. L'Inca faisait part de tous ces ouvrages de leur main, à ceux de son sang, aux curacas, aux capitaines les plus illustres, et à toutes les autres personnes qu'il voulait favoriser, sans que la justice et la bienséance l'en empêchassent, à cause que ces habits étaient de la façon de ses femmes, et non pas de celles du Soleil, et faites pour lui-même, et non pour son père.

Ces femmes avaient encore leurs mamacunas, ou leurs gouvernantes, comme celles de Cuzco, et pour le dire en un mot, toute la différence qu'il y avait entre les unes et les autres, consistait en ce que celles de Cuzco devaient être légitimes, de sang royal, et vivre toujours enfermées, qui étaient des conditions nécessaires pour être femmes du Soleil; au lieu qu'on recevait dans les autres maisons du royaume, des filles de toutes conditions, pourvu qu'elles fussent belles et vierges, à cause qu'on les vouait à l'Inca, à qui on les livrait à sa première demande, et s'il les trouvait belles et à son gré, il les retenait pour ses maîtresses.

Ceux qui attentaient à l'honneur des femmes de l'Inca étaient punis aussi rigoureusement que les adultères des Vierges choisies, dédiées au service du Soleil. La loi l'ordonnait ainsi,

parce que le crime était le même; cependant, on n'a jamais été obligé d'en venir à l'exécution, parce qu'il ne s'est point trouvé de coupable d'un si grand crime. Pour confirmer ce que nous avons dit touchant la loi rigoureuse faite contre les adultères commis ou par les femmes du Soleil, ou par celles de l'Inca; je rapporterai ici ce que dit Augustin de Çarate, intendant des finances du roi, au chap. VII de son second livre, en parlant des causes de la mort violente d'Atahuallpa. L'examen du fait et des preuves qu'on en pouvait avoir se faisant par le canal et l'entremise de Filipillo, il donnait aux choses tel tour que bon lui semblait, et interprétait tout conformément à ses intentions. On n'a jamais pu découvrir parfaitement la vérité sur ce sujet, ni pénétrer exactement les motifs qui le faisaient agir de la sorte. Quelques-uns ont cru que cet Indien étant amoureux d'une des femmes d'Atabalipa, et ayant un commerce criminel avec elle, il avait prétendu s'assurer de la jouissance paisible de sa maîtresse par la mort de ce prince. On a dit qu'Atabalipa même avait eu connaissance de cette amourette, et qu'il en avait fait ses plaintes au gouverneur, en lui disant : « Qu'il était plus sensible à cet outrage qu'à sa prison, et à tous ses autres malheurs, quand même ils devraient être suivis de la perte de sa vie. Qu'il ne pouvait souf-

frir sans un chagrin mortel de se voir traité avec tant de mépris par un Indien si vil, et de si basse naissance, qui avait l'insolence de lui faire un tel outrage, et un affront si sensible, bien qu'il ne pût ignorer la loi du pays dans un pareil cas; qu'il savait sans doute que cette loi ordonnait que celui qui se trouverait coupable d'un tel crime, ou qui se serait seulement mis en devoir de le commettre, fût brûlé vif avec la femme, si elle s'en trouvait aussi coupable: que même, pour faire d'autant mieux paraître avec quelle horreur on détestait un tel attentat contre le respect dû à la majesté de son souverain, on faisait ordinairement mourir le père et la mère, les enfans, les frères et tous les proches parens d'un tel adultère. Que de plus on faisait aussi périr tout son bétail, et qu'on dépeuplait et désolait entièrement le lieu de sa naissance, qu'on y semait du sel, qu'on en coupait les arbres, et qu'on en démolissait les maisons. Qu'enfin on faisait tout ce qu'on jugeait capable de donner de l'horreur pour un tel crime, et de couvrir de honte et rendre à jamais infâme la mémoire de celui qui s'en était rendu coupable. » Ce sont là les paroles d'Augustin de Çarate, que j'ai été bien aise de rapporter au long, non seulement parce qu'elles confirment ce que j'avais avancé, mais aussi parce que tous les autres historiens qui en ont parlé, se sont

contentés de dire qu'on faisait mourir les coupables, sans spécifier qu'on exécutait à mort leurs parens, et qu'on exterminait même tous les habitans de leur ville, jusques à faire périr le bétail, déraciner les arbres, désoler les terres, et les semer de pierres ou de sel.

Les filles, qu'on avait une fois choisies pour être les maîtresses du roi, et qui avaient eu commerce avec lui, ne pouvaient retourner chez elles sans sa permission, mais elles servaient dans le palais en qualité de dames, ou de femmes de chambre de la reine, jusques à ce qu'on leur permît de s'en retourner en leur pays, où elles étaient comblées de biens et servies avec un respect religieux, parce que ceux de leur nation tenaient à très-grand honneur d'avoir une femme de l'Inca. Pour les autres religieuses que le roi ne daignait pas prendre pour ses maîtresses, elles gardaient la maison, jusques à ce qu'elles commençaient de venir sur l'âge, et alors il leur était permis de s'en retourner en leur pays, où elles étaient servies comme nous avons dit, ou bien elles demeuraient dans leurs maisons tout le reste de leur vie.

CHAPITRE V.

Du service, et des ornemens des Vierges choisies, qui n'étaient données pour femmes à personne.

Après que le roi était mort, ses maîtresses étaient honorées par son successeur du nom de mamacuna, parce qu'elles étaient destinées à être les gouvernantes de ses maîtresses, qu'elles instruisaient comme les belles-mères instruisent leurs belles-filles. Chacune de ses maisons avait son gouverneur particulier, qui devait être Inca, son maître-d'hôtel, son intendant, et tous les autres officiers, nécessaires pour le service des femmes du roi, qu'on appelait de ce nom, quoiqu'elles ne fussent que ses maîtresses, afin d'en parler plus honnêtement. Dans toutes les maisons des filles choisies pour le plaisir de l'Inca, la vaisselle et les autres ustensiles étaient d'or et d'argent, comme ceux de la maison des femmes du Soleil, de son fameux temple, et des maisons royales. Car, pour le dire en passant, il est très-certain que toutes les richesses d'or, d'argent, et de pierreries,

que l'on tirait de ce grand empire, n'étaient employées qu'à l'ornement, et au service des temples du Soleil, des maisons des Vierges choisies, et à la somptuosité, et à la magnificence des palais du roi. Pour les seigneurs particuliers, desquels plusieurs vassaux relevaient, ils n'avaient pour toute vaisselle d'or ou d'argent, que les vases ordinaires dont ils se servaient à boire, encore fallait-il qu'ils ne passassent pas le nombre limité par l'Inca, conformément au privilége qu'ils en avaient; pour tout le reste on l'employait aux habits, et aux ornemens nécessaires à célébrer leurs principales fêtes et les plus solemnelles.

Ceux qui ont dit que l'Inca tirait de ces maisons quelques-unes des filles choisies pour les marier aux curacas, ou aux plus renommés capitaines, et aux autres officiers de la couronne, qui l'avaient bien servi, et qu'ils voulait récompenser de leurs belles actions; ces gens-là se sont trompés lourdement : car il est certain qu'après que ces filles avaient été une fois admises pour femmes de l'Inca, il n'était nullement permis de les ravaler au-dessous de leur condition, en les donnant à un particulier, parce que c'eût été profaner les choses sacrées; car ils appelaient de ce nom tout ce qui était destiné au service de l'Inca, et particulièrement ses femmes, pour l'étroite union qu'elles avaient

avec lui, de sorte qu'ils n'avaient garde de souffrir que de femmes de l'Inca elles le devinssent d'un particulier : ajoutez à cela que, puisque dans les choses les moins importantes, ils ne permettaient jamais que l'on fît tort à personne, ils l'auraient souffert encore moins dans celle-ci, qui était d'une si haute importance, que ces filles eussent mieux aimé sans doute être esclaves de l'Inca, que femmes des curacas, ou des grands seigneurs du pays. Car quoique le nom d'esclaves ne fût point connu parmi les Péruviens, cependant, quand même les maîtresses de l'Inca l'auraient été de leur prince, on n'aurait pas laissé de les révérer comme une chose sacrée, au lieu que les femmes des seigneurs n'étaient pas plus estimées que celles du commun, en comparaison de celles du roi.

CHAPITRE VI.

Des femmes dont l'Inca gratifiait les curacas, et les autres grands seigneurs.

Il est pourtant vrai que les Incas donnaient eux-mêmes des femmes aux curacas, aux capitaines, et aux autres officiers dont ils voulaient

récompenser le mérite. Ces femmes étaient filles d'autres grands seigneurs, que l'Inca choisissait, pour les donner de sa main à ceux qui l'avaient bien servi dans les occasions ; mais il faut remarquer que le père de qui l'on demandait la fille ne s'en estimait pas moins honoré, que celui à qui on la donnait en mariage, pourvu que l'Inca demeurât d'accord d'en gratifier un de ses serviteurs. Car en cela, et en toute autre chose, on n'estimait pas tant le don, quelque grand qu'il fût, pour sa propre valeur, que parce qu'il avait été fait de la main de l'Inca, ce qu'ils tenaient pour une chose divine.

L'Inca mariait encore, mais fort rarement, les bâtardes de sang royal aux curacas seigneurs des grandes provinces, tant pour les récompenser de leurs bons services, que pour les obliger à lui être fidèles; d'où l'on peut conclure qu'ayant tant de femmes à donner, il n'était nullement besoin qu'il les tirât du nombre de celles qu'on lui avait consacrées dans les maisons dont nous venons de parler. D'ailleurs, les légitimes, comme nous l'avons dit, pouvant devenir femmes du Soleil, ou de l'Inca, (de qui les maîtresses étaient pour l'ordinaire de sang royal) ou bien épouser un autre Inca légitime, en cas que le précédent fût mort ; l'Inca n'aurait jamais permis qu'un homme

mortel épousât une femme de leur race, qu'ils croyaient être divine; mais, puisque les bâtardes dégénéraient de leur fausse divinité, ce n'était point leur faire tort que de les donner pour femmes aux grands seigneurs du pays.

CHAPITRE VII.

De quelques autres femmes qui ne se mariaient jamais, et particulièrement des veuves.

Après avoir parlé assez amplement de celles qui entraient dans des monastères pour y faire profession d'une virginité perpétuelle, je dirai ensuite qu'il y en avait aussi plusieurs autres de sang royal, à qui leurs maisons servaient de cloître, où elles vivaient fort retirées, et tâchaient de s'acquitter du vœu qu'elles avaient fait d'être toujours vierges. Que si elles sortaient quelquefois, ce n'était que pour aller visiter leurs plus proches parentes, quand elles étaient indisposées, ou en travail d'enfant, ou bien lorsqu'il était question de couper les cheveux à leurs aînés, ou de leur donner un nom: La chasteté de ces femmes et leur honnête façon

de vivre les faisaient regarder avec tant de vénération, qu'on les appelait par excellence Oello, nom consacré dans leur détestable idolâtrie. Je me souviens d'avoir connu dans son extrême vieillesse, une de ces femmes qu'on nommait Oello, qui ne s'était jamais mariée. Elle visitait quelquefois ma mère, de qui elle était tante, à ce qu'on me disait. Comme elle avait toujours vécu chastement, tout le monde l'avait en si grande vénération, qu'on lui donnait le haut bout, en quelque lieu que ce fût, et particulièrement ma mère, qui lui cédait en tout, tant à cause de la parenté, que de son âge, qu'elle avait toujours passé honorablement. Il ne fallait pas, au reste, que la chasteté de ces femmes fût feinte, mais très-véritable. Car si contre le vœu de leur religion ils découvraient qu'il y eût de la fourberie, celles qui avaient failli étaient brûlées tout en vie ou jetées dans la fosse aux lions.

Il ne faut pas oublier ici l'honnête façon de vivre des veuves qui ne sortaient point durant la première année de leur veuvage. Si elles n'avaient point d'enfans, on les voyait rarement se remarier, et si elles en avaient, elles passaient leur vie dans une continence perpétuelle, et ne s'engageaient plus au mariage. Cette vertu les mettait si fort dans l'estime de tout le monde, qu'on leur avait accordé plusieurs grands

priviléges, et qu'il y avait des lois et des ordonnances expresses, qui portaient que les terres des veuves fussent labourées plutôt que celles des curacas, ni de l'Inca même. J'ajoute à ceci, que les Indiens épousaient rarement des veuves, s'ils n'étaient veufs eux-mêmes, parce qu'ils croyaient dégénérer de leur condition, si ayant vécu en garçons, ils prenaient une femme qui eût été déjà mariée.

CHAPITRE VIII.

De leurs mariages et de leurs ménages.

—

Nous avons, ce me semble, traité assez amplement de la maison du Soleil et des religieuses qui lui étaient consacrées. Disons maintenant comment on se mariait dans tous les royaumes et dans toutes les provinces sujettes à l'Inca. Le roi faisait assembler chaque année, ou bien de deux en deux ans, dans un certain temps, tout ce qu'il y avait de filles et de garçons de sa race, qui étaient à marier dans la ville de Cuzco. Les filles devaient être âgées de dix huit à vingt ans, et les garçons de vingt-

quatre. Car ils ne leur permettaient point de se marier plus tôt, parce, disaient-ils, qu'il fallait qu'ils eussent l'âge et le jugement requis pour bien gouverner leur maison, et que c'était une pure extravagance de les engager plus jeunes.

Quand il était question de les marier, l'Inca se mettait au milieu d'eux, qui se tenaient près les uns des autres, et les appelait par leur nom, puis les prenant par la main, il leur faisait donner la foi mutuelle, et les remettait entre les mains des parens. Alors les nouveaux mariés s'en allaient dans la maison du père de l'époux, et là noce se faisait pendant trois ou quatre jours ou davantage, si bon leur semblait, parmi les parens qui leur étaient les plus proches. Ces filles ainsi mariées, s'appelaient ensuite les femmes légitimes, ou bien les femmes livrées de la main de l'Inca; nom qu'on leur donnait pour leur faire plus d'honneur. Après que l'Inca avait marié les personnes de sa race, le lendemain des ministres, députés pour cet effet, mariaient dans le même ordre les autres jeunes hommes, fils des habitans de la ville, observant la division des quartiers qu'on appelait Cuzco la haute et Cuzco la basse, dont nous avons parlé assez au long dès le commencement de cette histoire.

Les maisons destinées pour la demeure des Incas nouvellement mariés, étaient faites par

les Indiens des provinces, auxquels par le devoir de leur charge il appartenait d'y pourvoir conformément à la distribution qui était faite de chaque chose. Les parens donnaient les meubles ou les ustensiles de la maison, chacun apportait sa pièce de ménage. Ce qu'ils faisaient entr'eux fort ponctuellement, sans faire dans leurs mariages ni de sacrifices, ni d'autres cérémonies. Que si quelques historiens espagnols ont dit qu'ils y observaient d'autres particularités, c'est qu'ils n'ont pas su distinguer les provinces, où ces choses se faisaient séparément les unes des autres; ils ont attribué, pour avoir été mal instruits sur ce sujet, ils ont, dis-je, attribué en général aux Incas les coutumes barbares que plusieurs provinces avaient avant qu'ils en fussent les maîtres, sans considérer que bien loin qu'elles fussent particulières aux Incas, ils les bannirent au contraire à leur avènement à la couronne, et défendirent aux Indiens de les pratiquer, s'ils ne voulaient encourir de grandes peines qu'ils leur imposèrent.

Les gouverneurs et les curacas étaient obligés par le devoir de leur charge, de pourvoir de la même manière les garçons et les filles qui étaient à marier dans leur province. Il fallait qu'ils assistassent en personne à ces mariages, ou qu'ils les fissent eux-mêmes comme seigneurs et pères de la patrie. On peut voir par

là que les Incas ne tyrannisaient jamais aucun curaca à l'égard des priviléges de sa juridiction; et que s'ils se trouvaient eux-mêmes aux mariages que le curaca faisait, ce n'était pas à dessein d'y ajouter ou d'en retrancher aucune chose, mais seulement pour les approuver au nom du roi.

Les communautés de chaque ville étaient chargées de faire la maison des nouveaux mariés parmi les bourgeois, et les plus proches parens de fournir des meubles pour leur ménage. Ceux d'une province ou d'une ville ne pouvaient se marier dans une autre, mais il fallait qu'ils s'alliassent tous dans leurs villes et parmi des personnes de leur parenté, comme les anciennes tribus d'Israël. Ce qu'ils faisaient tout exprès, pour ne pas confondre les nations ni les familles, par le mélange des uns avec les autres. Ils en exceptaient les sœurs néanmoins. Tous les habitans d'une ville, ou même d'une province, se disaient parens, pourvu qu'ils fussent d'une même nation et qu'ils parlassent une même langue. J'ajoute à ceci, qu'il leur était défendu d'aller vivre d'une province, d'une ville ou d'un quartier à l'autre, parce qu'ils ne pouvaient confondre les décuries qui étaient faites par les bourgeois; outre que c'étaient les communautés qui donnaient ordre aux maisons; ce qu'ils ne devaient pas faire

plus d'une fois, encore fallait-il que ce fût dans leur quartier, et du consentement de leurs parens.

CHAPITRE IX.

Des raisons pour lesquelles ils mariaient à sa propre sœur le prince héritier de la couronne.

—

Après avoir parlé des mariages des Indiens en général, il est à propos que nous parlions en particulier de celui du prince, héritier de ce grand empire. On regardait comme une loi inviolable, depuis le premier Inca, celle qui portait que l'héritier du royaume se mariât avec sa sœur aînée, conçue d'un légitime mariage. Cette loi était fondée sur les exemples du Soleil et du premier Inca; car on disait que puisque le Soleil avait épousé la Lune sa sœur, et avait marié ensemble ses deux premiers enfans, il était juste d'observer le même ordre dans la personne des aînés du roi. On disait encore qu'il ne fallait point mêler le sang du Soleil avec celui des hommes; que le royaume devait appartenir à l'héritier tant du côté du père que de

celui de la mère, et qu'autrement il déchéait de son droit, car on était fort rigoureux sur le droit de succession à la couronne.

L'aîné des frères était l'héritier légitime de la couronne, et se mariait avec sa propre sœur de père et de mère. Mais s'il n'avait point de sœur légitime, il épousait sa plus proche parente de la tige royale, soit qu'elle fût sa cousine, sa sœur, sa nièce, ou sa tante, et cette parente pouvait hériter du royaume, au défaut des mâles, comme en Espagne. Si le prince n'avait point d'enfans de sa sœur aînée, il épousait la seconde, ou bien la troisième, jusques à ce qu'il en eût.

La femme qu'il avait épousée était appelée la coya, c'est-à-dire, la reine ou l'impératrice, il n'était pas permis d'honorer aucune femme du titre de reine, s'il ne lui appartenait par droit légitime, plutôt que par alliance avec le roi, parce qu'il n'était pas apparent, que puisqu'elle n'était point de soi-même capable de tenir le sceptre; les autres, de meilleure naissance qu'elle, la servissent et l'adorassent.

Outre leur femme légitime, les rois avaient, pour l'ordinaire, plusieurs maîtresses, dont les unes étaient étrangères, et les autres leurs parentes dans le quatrième degré, et même au-delà. Ils tenaient pour légitimes les enfans qu'ils avaient de leurs parentes, parce qu'ils

n'étaient point d'un sang étranger. Les enfans que les Incas avaient eus des étrangères, ne passaient que pour bâtards. Car, quoiqu'on les respectât parce qu'ils étaient de naissance royale, on n'avait pourtant point pour eux la même vénération que pour ceux du sang royal; on adorait ceux-ci comme des dieux, et on honorait les autres comme des hommes. D'où il faut conclure que le roi Inca avait trois sortes d'enfans : ceux de sa femme, destinés, comme légitimes, à la succession du royaume; ceux de ses parentes, qui étaient de sang légitime, et les bâtards nés des étrangères.

CHAPITRE X.

Des différentes manières d'hériter du royaume.

Il y avait une loi qui portait qu'au défaut des enfans de la femme légitime, l'aîné de ceux qui étaient légitimement sortis du sang des Incas, pût hériter du royaume; comme fit Manco Inca à Huascar, comme nous le dirons en son lieu; au défaut de l'aîné, les autres enfans pouvaient parvenir encore successivement,

pourvu qu'ils ne fussent point bâtards ; et en cas qu'il n'y en eût point de sang légitime, la succession appartenait au plus proche parent légitimement conçu.

Ce fut à cause de cette loi qu'Atahuallpa fit mourir ceux du sang royal de l'un et de l'autre sexe, pour l'appréhension qu'il avait qu'étant bâtard on ne lui otât le royaume qu'il avait usurpé, et qu'on ne le donnât à quelqu'un des légitimes. Mais afin qu'il y eût plusieurs enfans de sang légitime, tous ceux de naissance royale dans le quatrième degré, se mariaient avec leurs parentes, excepté avec la sœur que le roi seul pouvait épouser. L'aîné héritait toujours du royaume, cette succession ne manqua jamais dans les règnes des douze princes qui tinrent le sceptre, jusques à ce qu'il vînt entre les mains des Espagnols. Pour les curacas, qui commandaient à un nombre de vassaux, il y avait divers moyens d'hériter de leurs États. Car en certaines provinces, l'héritage n'appartenait qu'aux aînés, qui y succédaient ainsi de père en fils. En d'autres, les sujets choisissaient pour leur seigneur celui de tous les enfans qu'ils aimaient le plus, à cause de sa vertu et de son humeur affable; ce qui devait, à mon avis, s'appeler élection plutôt qu'héritage ; on avait fait cette loi sans doute pour servir de frein aux fils du curaca, les empêcher de faire des actions tyranniques,

et les exciter à se rendre dignes de l'héritage de leur père par leur vertu, et par leurs autres belles qualités.

Dans quelques provinces, le fils aîné succédait bien à son père, mais s'il venait à mourir, son second frère lui succédait, et le troisième au second, etc. Que si tous les frères venaient à mourir, la succession retournait au fils de l'aîné, du second, ou du troisième, etc. Cette manière de succession, particulière aux curacas, a été cause qu'un certain historien espagnol, pour ne l'avoir pas bien comprise, s'est trompé grossièrement, quand il a dit que par la coutume universellement reçue au Pérou non seulement à l'égard des caciques, mais du roi même, les frères du prince héritaient de la couronne, et ensuite leurs enfans, selon leur rang et leur droit d'ancienneté; ce qui n'avait point lieu en la personne des Incas, mais seulement en celle des curacas.

Pour revenir maintenant aux trois différentes lois ou coutumes introduites en diverses provinces, pour hériter du bien des seigneurs, qui commandaient à des vassaux, ce ne furent nullement les Incas qui les établirent, puisque leurs lois et leurs ordonnances étaient communes, et générales par tout le royaume. Aussi est-il vrai que les curacas observaient déjà ces lois avant l'empire des Incas. Dans la suite, après

que les Incas les eurent conquis, comme ils ne leur ôtèrent point leurs États, ils n'abolirent pas non plus leurs anciennes coutumes, ils les laissèrent vivre à leur mode, pourvu qu'ils ne fissent rien qui fût contraire à ce qu'ils leur commandaient. Je dirai bien plus, c'est qu'ils confirmèrent plusieurs de leurs institutions, qui leur parurent fort bonnes, et particulièrement celle qui voulait que l'héritage appartînt à celui des enfans qui était le plus vertueux et le plus aimé ; coutume qui, leur semblant fort louable, fut approuvée de tous, jusques-là même, qu'ils ordonnèrent qu'on l'observât inviolablement aux lieux où elle était en usage. Ce qui fut cause qu'un de leurs rois se voulut servir de cette loi des curacas contre le mauvais naturel et la désobéissance du prince son fils aîné, comme nous le dirons en son lieu. Je rapporterai sur ce sujet ce qui arriva à Sutcunca, ville que j'ai vue située dans la province des Quechuas, à quarante lieues de Cuzco, du côté d'occident. Le curaca de cette ville, nommé Dom Garcia, se voyant proche de sa fin, fit appeler quatre garçons qu'il avait, et tous les gentilshommes, auxquels il dit par forme de testament et de sa dernière volonté, qu'ils se souvinssent sur toutes choses, d'observer exactement la sainte et sacrée loi de Jésus-Christ, qu'ils avaient reçue nouvellement, de rendre

de continuelles grâces à Dieu qui la leur avait envoyée; de servir et respecter les Espagnols, qui les instruisaient, et d'aimer leur maître avec tendresse, puisque leur bonheur voulait qu'ils l'eussent pour seigneur. Il ajouta ensuite: « Vous savez, que c'est la coutume du pays de prendre pour héritier celui des enfans du curaca, qui est le plus vertueux, et le plus aimé des sujets. Cela étant, je veux que mon successeur ait toutes ces qualités, et que si vous reconnaissez qu'il n'en soit pas pourvu, après que vous en aurez fait choix, vous le déshéritiez, pour en mettre un autre à sa place, selon qu'il vous semblera plus propre à votre conservation, et au bien public, que je préfère aux intérêts particuliers de mes enfans. » Voilà ce que dit ce curaca, au rapport d'un prêtre qui l'assista à sa fin, et qui ouït les instructions qu'il donna à ses enfans.

CHAPITRE XI.

Des cérémonies qu'ils observaient à sevrer les enfans, à leur couper les cheveux, et à leur donner un nom.

Les Incas faisaient de grandes fêtes, et des réjouissances extraordinaires, quand ils sevraient leurs enfans aînés; parce que le droit d'aînesse, principalement des mâles, était en grande estime parmi les Incas, et à leur exemple parmi tous leurs sujets : mais ils faisaient peu de réjouissances pour leurs filles ou pour leurs cadets.

Ils sevraient les enfans à deux ans, et leur coupaient les premiers cheveux avec lesquels ils étaient venus au monde; car avant ce temps-là ils n'y touchaient pas et ne leur donnaient point le nom propre qu'ils devaient avoir. Quand on devait faire cette cérémonie, tous les parens s'assemblaient exprès, et celui qu'on avait choisi pour parrain, donnait le premier coup de ciseaux à son filleul, s'il est permis d'appeler ciseaux certains rasoirs faits de pierre à feu, dont ils se servaient pour cela, parce que les indiens n'avaient pas encore l'invention des

ciseaux, dont nous nous servions. Après le parrain, tous les autres suivaient à leur tour, et chacun selon son âge ou sa qualité, coupait les cheveux de l'enfant, qu'ils n'avaient pas plus tôt rasé à leur mode, que tous d'un commun accord lui imposaient un nom, et lui offraient les présens qu'ils avaient à lui faire, les uns des habits, les autres du bétail, les autres des armes de diverses sortes, et quelques-uns des vases d'or et d'argent propres à boire, qu'on ne présentait pourtant qu'à ceux d'extraction royale. Car les gens de basse naissance ne pouvaient s'en servir que par un privilége particulier.

Après avoir fait ces présens, ils buvaient jusqu'à l'excès, autrement la fête n'eût pas été bonne, et dansaient, et chantaient jusqu'à la nuit. Cela durait trois ou quatre jours, plus ou moins, selon que l'enfant était bien apparenté. Ils observaient presque la même chose quand ils sevraient le prince héritier, et lui coupaient les cheveux; si ce n'est que la solemnité en était royale, et qu'ils prenaient pour parrain le grand-prêtre du Soleil. Alors les curacas de tout le royaume, ou en personne, ou par leurs ambassadeurs, venaient tous à cette fête, qui ne durait pas moins de vingt jours, et faisaient au prince de grands présens, d'or, d'argent, de pierreries, et de tout ce qu'ils avaient de meilleur dans leurs provinces.

Comme les sujets aimaient à imiter leur souverain; les curacas, et généralement tous ceux du Pérou faisaient aussi de grandes réjouissances dans ces mêmes occasions, chacun selon son rang et sa qualité; c'était là une de leurs fètes les plus solemnelles.

Je crois qu'il ne sera pas inutile d'avertir avant que de passer à un autre sujet que la langue générale du Pérou a deux noms pour dire fils : l'un est churi, et l'autre huahua; ce dernier nom se doit écrire sans les h, chacune des quatre voyelles étant prononcée séparément des deux diphthongues uaua; je me suis avisé d'y ajouter les h, afin qu'on n'en formât pas deux syllabes. L'un et l'autre de ces noms signifient fils, et servent à désigner les deux sexes, et les deux nombres, avec cette différence, que lorsque le père veut dire fils, au singulier ou au pluriel, il doit se servir du mot churi, et la mère, de celui de uaua. Le père ne peut se servir de ce dernier mot, ni la mère de celui de churi, sans prendre le mâle pour la femelle, et la femelle pour le mâle. Quand ils veulent distinguer les sexes, ils y ajoutent les noms qui signifient le mâle ou la femelle; enfin ces deux noms ne sont que pour le père et la mère. Les frères ont quatre noms différens, pour s'appeler l'un l'autre. Quand l'homme dit à l'homme, huauque, cela signifie frère, et

quand la femme dit à la femme nanna, cela signifie sœur; que si le frère disait à la sœur nanna, il changerait le sexe du mâle; au contraire, si la sœur disait au frère huauque, elle changerait celui de la femelle : le frère appelle donc la sœur pana, qui signifie sœur, et la sœur nomme le frère tora, qui signifie frère, de sorte que ni un frère ne peut dire ce mot à l'autre, bien qu'il soit le même que frère, parce que ce serait se faire femme; ni une sœur non plus ne peut appeler pana une autre sœur, bien que ce mot la désigne, parce que ce serait se faire homme. D'où il faut inférer nécessairement qu'ils ont des noms d'une même signification, et d'un même genre, les uns appropriés aux hommes, et les autres aux femmes, sans qu'ils les puissent changer, sous peine de prendre un sexe pour l'autre : voilà ce que j'ai bien voulu remarquer ici, parce que c'est une chose qui ne me semble pas moins considérable que nécessaire, à ceux qui veulent instruire les Indiens dans notre sainte religion, sans se rendre ridicules par les barbarismes qu'ils pourraient faire autrement; c'est pourquoi les religieux qui sont dans ce pays, et particulièrement les jésuites, s'appliquent fort à cette langue, afin de pouvoir enseigner avec plus de facilité la doctrine chrétienne à ces gentils, comme nous avons dit au commencement de cet ouvrage.

CHAPITRE XII.

De la manière austère dont on élevait les enfans.

—

Ils élevaient leurs enfans le moins délicatement qu'il leur était possible : ce qui s'observait indifféremment en la personne des Incas, et de leurs sujets, riches, ou pauvres. D'abord que l'enfant était venu au monde, ils le lavaient d'eau froide, et l'enveloppaient ainsi dans ses langes ; ce qu'on continuait tous les matins, après avoir laissé la plupart du temps cette eau au serein. Si la mère voulait caresser extraordinairement son enfant, elle prenait de l'eau dans sa bouche, et lui en jetait par tout le corps, excepté sur le sommet de la tête, où elle ne touchait jamais. Si l'on demandait à ces peuples ce qui les obligeait à cela, ils répondaient qu'ils le faisaient à dessein, pour accoutumer leurs enfans au froid et à la fatigue, et leur renforcer les membres. Ils laissaient passer plus de trois mois, sans leur envelopper les bras, parce que, disaient-ils, cela n'eût servi qu'à les affaiblir ; de plus ils les tenaient

ordinairement dans leur berceau, qui était une espèce de banc de quatre pieds, dont il y en avait un plus court que les autres, afin de les pouvoir bercer plus facilement. Le lit où on couchait l'enfant était une espèce de rets assez grosse, dont on l'enveloppait des deux côtés du berceau, pour l'empêcher de tomber.

En quelque temps que ce fût, et même quand il fallait donner à téter aux enfans, les mères ne les prenaient point entre leurs bras, parce que, disaient-elles, ils n'en voudraient jamais bouger, dès qu'on les accoutumerait à cela, et qu'on pouvait difficilement les faire demeurer dans le berceau. Cependant, lorsqu'elles jugeaient à propos de les en tirer, elles faisaient un creux dans la terre, où elles le mettaient debout jusqu'au sein, et les environnaient de vieux drapeaux, afin qu'ils fussent plus mollement, et leur donnaient divers jouets pour les amuser, sans les prendre jamais entre leurs bras, quand même c'eût été l'enfant du plus grand seigneur du royaume. Lorsqu'une mère voulait donner à téter à son enfant, elle se couchait sur lui, mais elle ne l'allaitait que trois fois le jour, le matin, à midi, et le soir; hors ce temps-là elle ne lui donnait jamais le téton, elle aimait mieux le laisser crier, que de lui fairé prendre l'habitude de téter tout le jour. Toutes les femmes du pays

observaient la même chose, et disaient pour leur raison, que cette coutume les rendait sales et sujets à vomir, qu'ils en devenaient gloutons, quand ils étaient grands, et que l'expérience montrait cela par l'exemple des bêtes mêmes, qui n'allaitaient leurs petits qu'à certaines heures du jour, et non pas toute la nuit. Quelque grande dame que fût une mère, elle-même élevait son enfant, et ne le mettait point en nourrice, si quelque indisposition particulière ne l'y obligeait; tant qu'elle nourrissait, elle s'abstenait de voir son mari, parce que, disait-elle, la compagnie de l'homme corrompait le lait de la mère, et rendait l'enfant étique, ou, comme nous disons, le faisait venir en chartre. Pour marquer cette indisposition des enfans, ils se servaient du mot ayusca, participe du prétérit, qui signifie proprement un enfant changé pour un autre; ce qui passait en proverbe parmi les jeunes gens, quand ils voulaient dire que leurs maîtresses ne les favorisaient pas tant que leurs rivaux. Mais il était défendu de dire ce mot à un homme marié, parce qu'il était du nombre des cinq, qu'on ne pouvait prononcer impunément. Pour revenir à ce que je disais tout-à-l'heure, il me souvient d'avoir autrefois connu une palla de sang royal, qui ne pouvant nourrir une de ses filles, fut contrainte de la dou-

ner à une nourrice, qui étant devenue enceinte, pendant qu'elle la nourrissait, fut cause que l'enfant devint étique de telle sorte, qu'il n'avait que la peau et les os. La mère qui avait perdu son lait depuis huit mois, voyant sa fille ayusca, ou en chartre, se le fit revenir à force de fomentations, et de cataplasmes qu'elle s'appliqua; et fit si bien qu'elle acheva de nourrir sa fille, et la remit en santé : elle ne voulut plus se fier depuis à aucune nourrice, persuadée de cette maxime, que le lait d'une mère donne la vie à l'enfant.

Quand une mère avait du lait suffisamment, pour nourrir son enfant, elle ne lui donnait jamais à manger qu'après l'avoir sevré, disant que tout autre aliment mêlé au lait ne faisait que le corrompre, et qu'altérer la santé de l'enfant. Lorsque l'enfant commençait à se traîner sur les pieds, il fallait qu'il prît le téton à genoux du mieux qu'il pouvait, sans que la mère le souffrît jamais sur son giron; que s'il voulait l'autre mamelle, elle la lui montrait, afin qu'il la prît, sans le recevoir entre ses bras.

Dès qu'une femme était accouchée, elle n'usait point d'autre délicatesse, ni envers elle-même, ni envers son enfant, que de le laver d'eau froide, après s'en être lavée elle-même, puis elle se mettait à faire son ménage, comme

si elle n'avait point accouché. J'ajoute à cela qu'il n'y avait personne qui, dans cette occasion, aidât les femmes de quelque qualité qu'elles fussent, et que si quelqu'une se mêlait de les assister dans l'enfantement, elle passait plutôt pour sorcière que pour sage-femme.

CHAPITRE XIII.

De la manière de vivre, et de l'exercice des femmes mariées.

—

Dès qu'une femme était mariée, la plupart du temps elle ne bougeait de sa maison, où elle s'occupait à filer, et à tisser de la laine et du coton, de la laine dans les pays froids, et du coton dans les pays chauds. Ce qu'elle filait et tissait ainsi, était pour son usage particulier, et pour celui de son mari et de ses enfans. Elles cousaient rarement, parce qu'il n'y avait pas beaucoup de coutures aux habits des hommes et des femmes. Toute leur tissure, de coton, ou de laine, était retorse; et toute leur toile, à quatre lisières, sans qu'ils l'ourdissent jamais que de la largeur qu'ils jugeaient néces-

saire à-peu-près, pour faire des robes ou des chemisettes. Leurs habits n'étaient point coupés, mais on les tirait du métier tout d'une pièce, parce qu'avant d'en ourdir la toile, on leur donnait à-peu-près la largeur et la longueur qu'ils devaient avoir

Il n'y avait parmi ces Indiens ni tailleurs, ni cordonniers, ni faiseurs de bas, parce qu'ils savaient fort bien se passer de plusieurs choses, que le luxe plutôt que la nécessité semble avoir introduites parmi nous. Les femmes prenaient le soin des habits de leur famille, et les hommes la fournissaient de chaussure. Car, comme nous dirons ailleurs, il fallait qu'ils en sussent le métier, quand on les armait chevaliers. Et quoique les Incas du sang royal, les curacas, et les plus riches du pays, eussent des valets qui travaillaient à cela pour eux, ils ne laissaient pas de s'y exercer de temps en temps, et de forger toutes sortes d'armes, que leur profession les obligeait de savoir faire, parce que la coutume du pays, dont ils se piquaient plus que de toute autre chose, les portait à cela.

Les hommes et les femmes travaillaient à l'envi à la campagne, où les uns aidaient aux autres à bien cultiver la terre. Dans quelques provinces fort éloignées de Cuzco, dont le terroir n'était pas encore bien labourable, les

femmes travaillaient aux terres des Incas, pendant que leurs maris demeuraient à la maison, où ils s'occupaient à filer et à tisser. Au reste, je n'entends parler ici que des mœurs des sujets de l'Inca ou des nations qui l'imitaient, qui étaient presque toutes sujettes à son Empire : car pour les autres, je les trouve si barbares, qu'elles ne valent pas la peine qu'on en parle. Les Indiennes aimaient si fort à filer, et se plaisaient si peu à perdre le temps, que lors même qu'elles allaient à la ville des villages d'autour de Cuzco, ou qu'elles allaient faire des visites d'un quartier à l'autre, elles portaient toujours de quoi s'occuper à filer et à tordre, dont ils faisaient l'un le long du chemin, comme le plus facile, et l'autre en compagnie, dans les maison des personnes de leur connaissance. Il est vrai néanmoins que cette coutume de filer par les chemins n'était en usage que parmi les petites gens : car les pallas qui étaient de sang royal, quand elles allaient visiter quelque personne de leur connaissance, faisaient porter leurs quenouilles par leurs demoiselles ; de cette manière, et celles qui visitaient, et celles qui étaient visitées, travaillaient de compagnie, et s'empêchaient d'être oisives. Leurs fuseaux sont faits d'une espèce de canne ou de roseau, comme en Espagne ils sont de fer avec leur peson, sans être vidés

par la pointe. Elles attachent avec un lacet leur filasse, ou leur quenouillée, qu'elles font la plus large qu'il leur est possible, et la tirent avec les deux premiers doigts de la main gauche, pour l'ajuster au fuseau. C'est de cette même main qu'elles soutiennent la quenouille, qui n'a qu'un quart d'aune de long, et se servent des deux mains pour tirer plus subtilement la laine ou le coton, sans en porter les doigts à la bouche : aussi n'en est-il pas besoin, parce qu'elles ne manient point de lin ; du moins de mon temps elles n'en filaient point. Mais comme elles travaillent assez lentement, comme je pense l'avoir remarqué ailleurs, il ne faut pas s'étonner, si en matière de filer, ces femmes n'avancent pas beaucoup leur travail.

CHAPITRE XIV.

Des visites des Indiennes. De quelle façon elles refaisaient leurs habits; et comment on souffrait les femmes publiques.

—

Si une femme, qui n'était ni de la condition des pallas, ni mariée à un curaca, seigneur de plusieurs vassaux, allait visiter une palla, c'est-à-dire, une dame de sang royal, elle ne portait point avec elle aucun ouvrage à faire, mais d'abord après les premiers complimens qu'elle faisait dans cette visite, ou plutôt dans cette adoration (tant étaient grands les respects qu'on rendait à la palla), elle la priait de lui donner de quoi travailler, pour lui faire connaître par-là, qu'elle ne la visitait point en qualité de son égale, mais comme sa très-humble servante. Alors la palla, par une faveur bien signalée, lui donnait quelque chose à faire de son propre ouvrage, ou de celui de ses filles, pour ne la mettre pas au rang de celles qui la servaient; ce qui était une des plus grandes grâces que pût recevoir la personne qui allait

en visite, voyant que la palla l'avait mise de pair avec elle, ou avec ses filles. Ce même commerce de civilité et d'honnêteté se pratiquait entre les autres femmes, et parmi les hommes dans tout ce royaume, où les inférieurs tâchaient de se rendre agréables à ceux dont ils relevaient, et les supérieurs de leur côté obligeaient leurs sujets de plusieurs faveurs, à le prendre depuis l'Inca, qui était leur roi, jusques aux moindres bergères, qu'on appelait llamamicher.

Cette louable coutume qu'avaient les Indiennes de se visiter ainsi, et de porter leurs ouvrages, pour ne pas demeurer oisives, servit d'exemple aux Espagnoles de Cuzco, qui observèrent la même chose jusques au temps de Francisco Hernandez Giron, qui dans les mouvemens de la guerre abolit cette pratique, comme c'est l'ordinaire d'une jurisdiction tyrannique de ruiner de fond en comble toutes les bonnes coutumes.

Je rapporterai ici, après avoir parlé des visites et de l'ouvrage des Indiennes, de quelle façon les gens du commun raccommodent leurs habits. S'ils se déchirent par le moyen d'un accroc, ou qu'une bluette de feu y tombant dessus, il s'y fasse quelque trou; pour en réparer le défaut, ils se servent d'une certaine aiguille faite d'une épine, car ils n'en ont au-

cune de métal, où ils passent une aiguillée de fil de même couleur que la robe, et à force de l'ajuster, et de coudre d'un bout à l'autre, pour couvrir ce qui est rompu, ils le rentraient si proprement, qu'il semble qu'il n'y ait jamais eu de trou, quand même il aurait été de la largeur de la main. Pour en venir à bout plus facilement, et rendre la toile égale par les deux bouts, ils se servent au lieu de métier, d'une calebasse coupée par le milieu, ou bien de la circonférence d'un pot de terre; ce qui passait parmi eux pour une invention de raccommoder leurs habits, si belle et si excellente, qu'ils se moquaient d'ordinaire des Espagnoles, parce qu'ils les leur voyaient refaire tout autrement, à cause que la tissure était différente de celle des Indiens. Il faut remarquer encore, que pour s'apprêter à manger, ils avaient dans leurs maisons au lieu de foyer certains fours d'argile, grands, ou petits, selon les moyens qu'avait le maître du logis. Ils y mettaient le feu par l'ouverture ordinaire, et au-dessus du four ils en faisaient deux ou trois, plus, ou moins, pour y mettre cuire dans des pots de terre les viandes qu'ils voulaient assaisonner. Ils se servaient de cette invention, pour épargner le bois; aussi étaient-ils fort surpris de voir que les Espagnols, dans leur manière de faire la cuisine, en perdaient beaucoup, et le laissaient brûler inutilement.

Il reste à parler des femmes publiques, que les Incas toléraient dans leurs terres, pour obvier à de plus grands maux. Elles demeuraient à la campagne, chacune séparément, dans de chétives cabanes, et ne pouvaient entrer dans les villes, de peur que leur commerce ne corrompît les honnêtes femmes. Ils les appellent vulgairement pampauruna, nom qui désigne et leur demeure, et leur façon de vivre; ce mot est composé de pampa, c'est-à-dire plaine, et de runa, qui, au singulier, signifie un homme ou une femme, et au pluriel plusieurs gens ensemble. De sorte que si on joint ces deux mots, l'on trouvera que pampauruna marque des gens qui vivent à la campagne, ou bien des femmes de place; par où ils voulaient donner à entendre que comme une place est publique, et destinée à recevoir tous ceux qui y veulent aller, ces femmes l'étaient de même, et se prostituaient à tous venans. Les hommes les traitaient avec beaucoup de mépris, et il était défendu aux femmes de leur parler, sous peine de porter le même nom, pour une marque d'infamie, et outre cela d'être rasées en public, et répudiées par leurs maris, si elles en avaient. En un mot, pour les exposer à la honte publique, on ne les nommait jamais autrement que pampauruna, qui signifie prostituée.

CHAPITRE XV.

Inca Roca soumet plusieurs nations dont les plus remarquables étaient Chancas, et la province de Hanco-Huallu.

Après la mort de ce dernier Inca, le roi Inca Roca son fils, dont le nom, selon l'explication qu'en donne Blas Valera, que nous avons rapportée ci-devant, signifie un prince prudent, prit la bordure de couleur à son avènement à la couronne; et après avoir rendu les derniers devoirs à son père par une pompe funèbre qu'il fit solemnellement, il passa les trois premières années de son règne à visiter son pays. Il leva en même temps des troupes, pour conquérir de nouveaux lieux, du côté de Chinchasuyu, qui est au septentrion de Cuzco. Outre cela, il fit faire un pont sur la rivière d'Apurimac, qui est au chemin royal de Cuzco, tirant vers la ville des rois. Car il lui sembla que ce serait une chose indigne de sa majesté, s'il fallait que son armée passât cette rivière sur des radeaux, comme elle avait fait au temps de son père,

qui s'était désisté de faire un pont, pour n'avoir pas encore assujetti les provinces de cette frontière, qui étaient maintenant sous l'empire de l'Inca son fils.

Après que le pont fut fait, il sortit de Cuzco avec vingt mille hommes, et quatre mestres de camp. L'ordre qu'il tint en son armée fut de faire passer sur le nouveau pont tous ses gens de guerre, dont il fit un escadron, et mit trois hommes à chaque fil. Après avoir marché quelque temps, il entra dans le vallon appelé Amancay, c'est-à-dire, lis, à cause du grand nombre de ces fleurs qui naissent dans cette vallée. Elles sont différentes des lis d'Espagne, et pour la figure et pour l'odeur, car la fleur Amancay est faite en forme de cloche, elle a la tige verte, et outre qu'elle est fort lissée, elle n'a ni feuilles, ni odeur; les Espagnols ne lui ont donné le nom de lis, qu'à cause de ces deux couleurs, qui sont le blanc et le vert. D'Amancay, il laissa à main droite la haute montagne neigeuse, et soumit à son empire le peu de villes qu'il trouva entre cette montagne et le grand chemin, dont les habitans sont des nations appelées Tacmara et Quinvalla. De là il passa Cochacaça, où il mit quelques troupes en garnison; il fut ensuite à Curampa, où il trouva fort peu de gens, qu'il assujettit facilement; et de Curampa, il tira vers la grande province appelée Anta-

huaylla, dont les habitans s'étendent à droite et à gauche à côté du chemin royal de seize à dix-sept lieues. Ces peuples appelés Chancas sont fort riches et fort aguerris; aussi se vantent-ils d'être sortis de la race d'un lion ; c'est pour cela qu'ils adorent cet animal comme un dieu. Avant que les rois Incas les eussent conquis, ils produisaient en public, dans leurs principales fêtes, vingt-quatre jeunes hommes, équipés de la même manière qu'on peint Hercule, c'est-à-dire, couverts de la peau d'un lion, dont la tête leur servait de casque ; ils observaient encore de mon temps cette coutume, et je me souviens de les avoir vus à Cuzco ainsi habillés, le jour de la fête du très-saint Sacrement de l'autel.

On comprend sous le nom de Chanca plusieurs autres nations, comme celles qu'on appelle Hanco-Huallu, Utunsullu, Uramarca, Villca, etc. Toutes ces nations se vantent d'être sorties de divers pères; les unes d'une fontaine, les autres d'un lac et les autres d'une haute colline; chaque peuple tenant pour dieu celui qu'il croyait être son père, jusques à lui sacrifier pour une marque d'adoration. Les prédécesseurs de ces peuples, venus de bien loin, conquirent divers pays avant que d'arriver dans la province d'Antahuaylla, qu'ils soumirent par les armes, en chassèrent les anciens

habitans, et firent resserrer dans leurs provinces les Quechuas, qu'ils rendirent leurs tributaires. Mais comme après avoir fait toutes ces choses, dont leurs descendans se vantent encore aujourd'hui, ils traitaient leurs sujets tyranniquement, cela fut cause que sur l'avis qu'en eut le roi Inca Roca, il résolut de les aller voir pour les mettre à la raison. Lorsqu'il fut arrivé aux confins de la province d'Antahuaylla, il envoya faire aux Chancas les sommations ordinaires pour les obliger à se soumettre au fils du Soleil, ou à prendre les armes pour se défendre contre lui. Cette proposition étant faite aux Chancas, ils s'assemblèrent pour y répondre, et mirent l'affaire en délibération; les avis y furent partagés; les uns disaient qu'il était raisonnable de reconnaître l'Inca pour leur souverain seigneur, puisqu'il portait le titre de fils du Soleil: les autres, au contraire, c'est-à-dire, ceux qui se croyaient descendus d'un lion, soutenaient qu'il n'y avait pas d'apparence qu'eux qui commandaient à tant de vassaux, et qui venaient d'une si bonne race, s'assujettissent à une domination étrangère. Qu'on ne leur persuaderait jamais que l'Inca fût fils du Soleil: que leur généalogie et les exploits des Chancas, leurs ancètres, leur devaient apprendre qu'il était plus glorieux pour eux de soumettre les autres peuples à leur empire, que de

se rendre tributaires de l'Inca. Qu'au reste, ils n'avaient pas fait encore la dernière épreuve de la valeur de leurs bras, et qu'il valait bien mieux résister à l'Inca que de lui obéir lâchement, et se rendre à lui à la première sommation, au lieu de déployer leurs enseignes victorieuses, et de prendre les armes en gens d'honneur.

Les Chancas passèrent ainsi plusieurs jours sans pouvoir s'accorder. L'Inca n'en fut pas plus tôt averti qu'il résolut d'entrer dans leur province à main armée, afin de les surprendre, de peur qu'usant de clémence et de douceur envers eux, ils n'en devinssent plus téméraires; et que, rendus insolens par les victoires qu'ils avaient gagnées contre d'autres peuples, ils n'entreprissent sur lui quelque chose qui l'obligeât à leur faire une cruelle guerre, et à les punir à toute rigueur. Il commanda donc aussitôt à ses mestres de camp d'entrer dans la province d'Antahuaylla, et envoya en même temps un exprès aux Chancas, pour leur dire de sa part, que s'ils ne le reconnaissaient pour roi, ils devaient être certains qu'il les ferait tous passer au fil de l'épée, parce qu'il était résolu de ne plus souffrir leur opiniâtreté. Ces paroles épouvantèrent si fort ces gens-là, qui voyaient d'ailleurs que quantité de Quechuas et d'autres nations, qu'ils avaient offensés par le passé,

allaient se rendre à l'armée des Incas, qu'ils subirent leur joug plus pour la crainte qu'ils avaient de ses armes et de la vengeance de leurs ennemis, que pour l'amour de ses lois et de son gouvernement; ils répondirent donc sans marchander plus long-temps, qu'ils étaient prêts à lui obéir ponctuellement en tout ce qu'il leur commanderait; mais quelques offres qu'ils lui fissent, elles ne diminuèrent point la haine secrète qu'ils avaient dans l'ame contre lui, comme nous le verrons ci-après.

Après que l'Inca eut ainsi conquis ceux d'Antahuaylla, et laissé dans leur province les ministres qu'il jugea nécessaires pour leur apprendre leur devoir, il passa plus avant jusques au pays que l'on appelle Uramarca, et autrement Chanca, qui a son étendue assez petite, mais dont les habitans ont le cœur haut, et sont naturellement fort aguerris. Aussi ne se rendirent-ils point sans résistance, et peut-être que s'ils eussent eu les forces égales au courage, ils ne se seraient pas soumis si tôt aux Incas, envers lesquels les Indiens de ces contrées ne se montrèrent pas si enclins ni si souples que ceux des provinces de Cuntisuyu et de Collasuyu; car ce ne fut qu'à contre cœur qu'ils reconnurent enfin une puissance étrangère. En sortant d'Uramarca, l'Inca entra dans la province que les Indiens appellent Hanco-Huallu

ou Villca, et les Espagnols Villcas, peuples qui n'eurent pas moins de regret de se rendre qu'en avaient eu leurs voisins. Ces nations, du nombre des Chancas, avaient conquis d'autres provinces par les armes, et en acquéraient tous les jours de nouvelles par un excès d'ambition, qu'ils accompagnaient d'un orgueil déréglé et d'une tyrannie insupportable à leurs sujets. Mais le roi Inca Roca sut bien réprimer l'un et l'autre, et les rendre souples à ses ordres, ce qui les affligea fort dans leur ame, et leur fit concevoir une haine secrète contre leur nouveau prince. Dans ces deux provinces, les habitans sacrifiaient des enfans à leurs dieux dans leurs fêtes principales. Ce qui étant venu à la connaissance de l'Inca, il leur persuada par un discours qu'il leur fit, d'adorer le Soleil pour leur dieu, et de se dépouiller de cette inhumanité qui leur était naturelle. Pour les y porter plus fortement, et les empêcher d'y retomber, il fit une loi qu'il prononça de sa propre bouche, afin de la faire mieux observer, par laquelle il les assura que pour un enfant qu'ils sacrifieraient, il les ferait tous passer au fil de l'épée, et peuplerait leur pays d'autres habitans qui ne seraient pas si barbares qu'eux, et ne tueraient point des innocens, envers lesquels ils témoigneraient avoir plus de tendresse que leurs propres pères n'en avaient. Quoique ces

paroles fissent impression sur ces barbares, ils ne quittèrent qu'à regret leur abomination, parce que le Diable leur avait mis dans l'esprit que cette coutume d'immoler des enfans lui était le sacrifice le plus agréable.

De Villca, il prit son chemin à main gauche du côté d'occident, jusques à la côte de la mer, et se rendit à l'une de ces deux grandes provinces, qui portent presque le même nom : mais pour les distinguer, on appelle la première Sulla, et la seconde Utumsulla. Ces deux provinces contiennent plusieurs nations, qui ont divers noms; d'ailleurs les unes sont mieux peuplées que les autres. Mais sans m'arrêter à les décrire en détail, il me suffira de dire que le nombre des habitans était de quarante mille hommes, qui firent perdre beaucoup de temps à l'Inca, avant qu'il pût en venir à bout. Car ceux du pays disent qu'il fut bien trois ans, parce qu'il ne voulut point les réduire à force d'armes, mais les avoir par caresses. Pendant ce temps-là, les Indiens qui étaient en grand nombre et qui étaient fort aguerris, furent souvent sur le point de prendre les armes pour résister courageusement: jusques à ce qu'enfin vaincus par le bon traitement de l'Inca, et par l'honnête procédé dont il usait envers eux, ils se soumirent, embrassèrent ses lois, et reçurent pour gouverneurs ceux qu'il lui plut de leur donner; ce qu'il n'eut pas plus

tôt fait, qu'il s'en retourna victorieux à Cuzco. Il y a environ trente-deux ans qu'on a découvert dans ces deux provinces de Sulla et d'Utumsulla, quelques mines d'argent et de vif-argent, qui sont d'un grand revenu, et fort importantes à la fonte des métaux, principalement de l'argent.

CHAPITRE XVI.

Du prince Yahuarhuacac, et l'explication de son nom.

Le roi Inca Roca ayant employé quelques années à gouverner paisiblement ses États, résolut de reprendre les armes, et d'envoyer pour cet effet le prince son fils et son héritier, qu'on appelait Yahuarhuacac, à la conquête d'Antisuyu, qui est à l'orient de Cuzco, et assez proche de cette ville; car de ce côté-là il n'avait pas avancé les bornes de son empire plus loin que la rivière de Paucartampu, jusques où s'étendait la conquête du premier Inca Manco-Capac.

Avant que de passer outre, je trouve à propos que nous rapportions ici la signification du nom

Yahuarhuacac, et que nous montrions en même temps pourquoi on appela ainsi ce prince. Parmi les Indiens, les uns en attribuent la cause à ce qu'à l'âge de trois ou quatre ans il pleura du sang, mais on ne sait pas certainement si ce fut une seule fois ou plusieurs; ce qui venait peut-être de quelque mal qu'il pouvait avoir aux yeux; les autres disent qu'il répandit ces larmes sanglantes quand il naquit; cette opinion me paraît plus vraisemblable que l'autre. Il se put faire aussi que venant au monde, il lui demeura sur le visage quelques gouttes du sang de sa mère, et que ces peuples superstitieux, et qui se piquaient d'être devins, s'imaginèrent que c'étaient des larmes que l'enfant répandait. Quoi qu'il en soit, ils tinrent tous pour certain qu'il pleura du sang, et s'attachèrent d'autant plus à cet accident de très-mauvais augure selon eux, qu'il était arrivé au prince héritier de la couronne; ils appréhendèrent fort pour lui, et se persuadèrent que cela le menaçait de quelque grande infortune ou de la malédiction de son père le Soleil, comme ils disaient. Voilà l'explication du nom Yahuarhuacac, qui signifie celui qui pleure du sang. Ce qu'il ne fit qu'en son enfance, et non pas en l'âge viril, ni pour avoir été vaincu, ou fait prisonnier de guerre, ce qui n'arriva jamais à aucun Inca, excepté à l'infortuné Huascar, qui fut arrêté par Atahuallpa

son frère bâtard, comme nous le dirons en son lieu. Il ne fut pas non plus changé en nourrice, ni supposé, comme un certain historien a voulu nous le faire accroire. Car toutes ces choses sont fort éloignées du respect religieux que les Indiens portaient à leurs Incas, et du soin qu'en avaient leurs gouverneurs et les autres ministres destinés pour le service, et pour la garde du prince. Cela étant ainsi, bien loin qu'ils eussent voulu souffrir qu'on l'enlevât pour en mettre un autre à sa place, ou qu'il y eût quelqu'un si hardi que de l'entreprendre; quiconque l'eût seulement pensé, celui-là sans doute eût cru que la terre se fût ouverte dans le moment pour l'engloutir, et toute sa parenté, ou même la province et la ville dont il était natif. Car, comme nous avons dit ailleurs, ils tenaient leurs rois pour dieux, et les adoraient en qualité de fils du Soleil, avec plus de vénération que tous les anciens gentils n'en ont jamais eu pour leurs divinités imaginaires.

Je remarquerai ici, à l'occasion de cet augure qu'ils tiraient des pleurs, une autre superstition, ou le vain présage qu'ils tiraient du remuement des paupières de dessus et de dessous. Tous les Incas et leurs vassaux prenaient pour un bon présage, lorsque la paupière de dessus l'œil gauche se mouvait plus qu'à l'ordinaire; car ils disaient alors que c'était un signe qu'il

leur arriverait quelque bien qui les comblerait de contentement et de joie. Mais si c'était la paupière de l'œil droit, l'augure leur paraissait incomparablement meilleur, et leur promettait, à ce qu'ils disaient, des prospérités sans nombre, et des richesses inestimables, qu'ils croyaient devoir être accompagnées d'un plaisir et d'une tranquillité d'esprit qu'on ne pouvait exprimer. Mais les paupières de dessous leur présageaient tout le contraire: s'il arrivait qu'elles tremblassent plus que de coutume, ce leur était un indice de tristessse, et de voir des choses qui accableraient de douleur et de misère. Mais si c'était la paupière de dessous l'œil gauche, ils prenaient cela pour le pire de tous les présages qu'ils eussent pu avoir, qui les menaçait, à ce qu'ils disaient, d'une infinité de larmes, et d'être exposés à l'avenir à tous les maux et à tous les chagrins imaginables. Ils ajoutaient tant de foi à ces petits accidens, que toutes les fois que ce dernier leur arrivait, ils s'abandonnaient aux pleurs, comme s'ils se fussent vus accablés des plus grands malheurs. Alors pour ne point perdre leurs yeux à force de pleurer les maux qu'ils n'avaient pas encore vus, ils avaient entr'eux une superstition aussi ridicule que l'augure même, car ils mouillaient de salive le bout d'une paille, qu'ils appliquaient à la paupière de dessous en la resserrant, et disaient

pour leur consolation, que cette paille mise ainsi, empêchait le cours des larmes qu'ils appréhendaient de répandre, et détournait le mauvais présage du tremblement de la paupière. Ils tiraient presque les mêmes conjectures du bruit des oreilles, que je laisse à part pour ne pas m'éloigner de mon sujet; j'ajouterai seulement que je puis parler avec certitude de l'un et de l'autre pour l'avoir vu. Je reviens à mon sujet.

Le roi Inca Roca, ayant donc fait dessein d'envoyer le prince, son fils, à la conquête d'Antisuyu, fit lever quinze mille hommes, nomma trois mestres de camp pour les conduire, pour accompagner le prince, et pour lui servir de conseillers; et il le fournit de toutes les munitions qui lui étaient nécessaires. Le prince fut avec ses troupes jusqu'à la rivière de Paucartampu, d'où il passa plus avant à Challapampa, où il soumit à son obéissance le peu d'Indiens qu'il trouva dans ces contrées. De Challapampa, il continua son voyage à Pillcapata, et y peupla quatre villes d'autres gens que de ceux du pays; il alla ensuite à Havisca et à Tunu, où les Indiens trouvèrent l'herbe appelée cuca, qu'ils estiment si fort, comme je l'ai déjà dit. La terre de Havisca échut depuis en héritage à Garcillasso de la Vega, mon bon seigneur, qui m'en fit une donation durant ma

vie; mais je la perdis depuis pour m'en aller en Espagne. Pour entrer dans les vallons où croît l'herbe cuca, il faut passer par un coteau qu'on appelle Cannachuay, où il y a cinq lieues de descente presque perpendiculaire, qu'on ne peut regarder sans frayeur, moins encore peut-on, sans être saisi de crainte, monter en haut ou descendre par un chemin si dangereux, par où l'on va comme en serpentant, avec beaucoup de danger, de quelque côté que l'on se tourne.

CHAPITRE XVII.

Des idoles des peuples appelés Antis, et de la conquête des Charcas.

Les habitans des provinces des Antis adoraient pour dieux, les tigres et les grandes couleuvres appelées Amaru, dont les unes sont plus grosses que la cuisse d'un homme, et longues de vingt-cinq à trente pieds, et les autres beaucoup moindres. Ces gens-là les adoraient toutes, à cause de leur prodigieuse grandeur. Elles ne sont point malignes, et ne font mal à personne,

ce que ceux du pays attribuent à l'effet de l'enchantement d'une magicienne, qu'ils croient les avoir ainsi apprivoisées, parce qu'elles étaient auparavant fort farouches. Ils adorent aussi les tigres, à cause de leur cruauté; ils disaient que les tigres et les couleuvres étaient natifs du pays, et que par conséquent ils méritaient d'être adorés, mais que pour eux, ils étaient étrangers en ces contrées. Ils adoraient encore l'herbe appelée cuca ou coca, comme disent les Espagnols.

Dans ce voyage, le prince Yahuarhuacac ajouta près de trente lieues de conquête à son empire, dans un pays qui n'était guère peuplé, et ne passa point plus avant, parce que les marais, les précipices et les montagnes rendaient presqu'inaccessible cette contrée qui sert comme de frontière à la province qu'on appelle proprement Anti, d'où prend son nom toute celle d'Antisuyu. Après avoir fait cette conquête, le prince retourna à Cuzco, et dès-lors le roi son père résolut de ne plus faire d'entreprises de guerre, parce que du côté d'Antisuyu, qui est à l'orient, il n'y avait rien à conquérir, non plus qu'à l'occident, où est le pays de Cantisuyu, où son empire aboutissait vers la mer du Sud; de sorte qu'à le prendre ainsi, de l'orient à l'occident, il y avait vers le parage de Cuzco plus de cent lieues de terre, et du septentrion au midi plus de deux cents. Dans tout ce pays,

les Indiens s'occupèrent à bâtir de magnifiques palais, des jardins et des maisons de plaisance à l'Inca. Ils prirent soin en même temps de faire des magasins dans les grands chemins, afin d'y serrer les munitions de guerre et les habits pour l'usage de ceux du pays.

Le roi Inca Roca, s'étant appliqué quelques années aux exercices de la paix, résolut enfin d'achever la conquète des grandes provinces, appelées les Charcas, que son père Inca Capac Yupanqui avait commencée au détroit de Collasuyu. Pour exécuter ce dessein, il mit sur pied trente mille hommes, et fut le premier de tous les Incas qui marcha avec une si grosse armée; il nomma six mestres de camp, outre les autres chefs et les officiers subalternes, et se mit en campagne, après avoir laissé pour son lieutenant dans le royaume le prince Yahuarhuacac, auquel il donna pour adjoints quatre autres Incas, afin qu'ils lui servissent de conseillers.

Il sortit après cela de Cuzco par le grand chemin de Collasuyu, et prit en passant toutes les troupes qu'on tenait prêtes dans les provinces, avec lesquelles il arriva aux confins de Chuncuri, de Pucuna et de Muyumuyu, qui étaient les provinces les plus proches de son royaume. Il les fit sommer d'abord de reconnaître le Soleil pour leur dieu, de recevoir ses lois, d'a-

bandonner le culte de leurs idoles, faites de pierre et de bois, et de renoncer aux abus qu'ils commettaient ordinairement contre la loi naturelle et contre les devoirs de la société civile. Les habitans s'offensèrent si fort de ce langage, que les principaux d'entre eux, et les plus aguerris, prirent les armes avec beaucoup de furie, disant qu'on ne les pouvait traiter avec plus de rigueur que de les vouloir contraindre de quitter leurs dieux, pour adorer ceux des étrangers, et de renoncer à leurs coutumes et à leurs propres lois, pour s'assujétir à celles de l'Inca, qui faisait profession d'envahir tous les États, et de rendre tributaires les peuples qui ne relevaient point de lui, et de les traiter comme des esclaves; sur quoi ils conclurent qu'ils ne devaient point souffrir cela, mais se résoudre plutôt à mourir en gens d'honneur pour la défense de leurs dieux, de leur patrie et de leur liberté.

CHAPITRE XVIII.

Remontrance des vieillards aux jeunes gens, qu'ils font résoudre à recevoir l'Inca.

Les vieillards, gens sages et modérés, répondirent à ces objections des jeunes gens du pays, que les difficultés qu'ils proposaient n'étaient fondées sur aucune apparence; qu'ils étaient assez voisins des sujets de l'Inca, pour avoir appris depuis quelques années qu'il n'y avait rien que de bon dans ses lois et dans son gouvernement, et qu'il traitait ses sujets comme ses propres enfans; qu'au reste, il ne conquérait sur les Indiens que les terres qu'il trouvait en friche, qu'il les faisait même labourer à ses propres frais, et qu'au lieu de leur imposer un tribut, il leur donnait de son bien, en leur partageant tout ce qu'il en avait de reste, après avoir fourni à l'entretien de ses armées; que pour preuve de ce qu'ils avançaient, sans s'amuser à rechercher d'autres raisons, ils n'avaient seulement qu'à considérer sans passion combien l'état présent des vassaux de l'Inca, qui se voyaient au comble des richesses, de la prospérité et de la tranquillité, était différent

du passé; qu'ils en concluraient facilement que, dès que les dissensions et les querelles qu'ils avaient entre eux pour les moindres choses seraient terminées, leurs biens seraient assurément plus à couvert de la violence des voleurs, et l'honneur de leurs femmes plus assuré contre les efforts des adultères; sans compter que les riches et les pauvres, les grands et les petits, et tous en général seraient à l'avenir exempts des insolences et des outrages des plus puissans.

Ils ajoutèrent encore, que ceux des provinces frontières ayant été informés exactement des grands biens que faisait l'Inca, s'étaient soumis à son empire de leur bon gré, pour jouir de la douceur de son gouvernement; et que puisqu'ils étaient assurés de cette vérité, ils feraient bien de les imiter, et qu'il valait beaucoup mieux appaiser l'Inca, en lui accordant sa demande, que de l'irriter par un refus; qu'il leur saurait peu de gré de s'être rendus à lui, quand il les y aurait contraints par les armes; que par cette voie ils se rendraient tout-à-fait indignes de ses bonnes graces, qu'ils devaient donc tâcher de les acquérir par leur obéissance; qu'en un mot, cette voie était la meilleure de toutes, puisqu'elle mettait à couvert leurs vies, leurs biens, leurs femmes, et leurs enfans; qu'au reste, à l'égard de leurs

dieux, l'Inca semblait avoir raison de leur dire, que le Soleil méritait beaucoup mieux que leurs idoles, d'être adoré de tous généralement; et par conséquent qu'ils ne devaient point faire difficulté de recevoir un si grand prince pour roi, et le Soleil pour leur dieu, puisqu'il n'y avait en cela que du profit et de l'honneur à gagner. Les vieillards surent si bien appaiser les jeunes gens, par ces raisons, qu'ils allèrent tous ensemble au-devant de l'Inca. Les jeunes, qui le furent recevoir avec les armes à la main, lui dirent pour compliment, qu'ils ne les portaient que pour le servir dans ses armées, en qualité de bons et de fidèles sujets, et lui aider à conquérir de nouvelles provinces; et les vieillards lui firent divers présens des fruits du pays, et lui dirent, qu'ils les lui offraient de bon cœur, en reconnaissance de ce qu'il prenait possession de la terre qui les produisait. L'Inca les reçut tous favorablement, commanda qu'on donnât des habits aux vieillards. Il voulut même que les principaux eussent de ses propres robes, et fit habiller tous les autres à l'ordinaire. Outre cela, pour témoigner aux jeunes soldats, et aux capitaines, combien il faisait cas de leur courage, il en reçut cinq cents au nombre de ses autres gens de guerre; et afin qu'il n'y eût pas de jalousie entre eux, il les fit tirer au sort, et dit aux autres, qu'il

n'en pouvait prendre davantage, de peur que tout le pays ne demeurât garni de gens de guerre. Cependant ses bienfaits et ses faveurs signalées comblèrent ces gens-là d'un si grand contentement, que tous pêle-mêle, jeunes et vieux, l'adorèrent comme dieu, et pour une marque de leur reconnaissance, ils s'écrièrent en se tournant vers l'Inca : Assurément, vous faites bien voir par vos actions que vous êtes fils du Soleil; vous seul méritez le nom de roi; et ce n'est pas sans raison que l'on vous appelle l'ami des pauvres, puisqu'à peine avons-nous eu l'honneur d'être vos sujets, que vous nous avez comblés de biens et de récompenses. Veuille le Soleil, votre père, vous remplir à jamais de bénédictions, et puissiez-vous commander à tous les peuples du monde, afin d'être honoré du nom de Capa Inca, et que vos grandes vertus vous en rendent digne. Après que ce prince leur eut donné des gens pour les instruire, il passa plus avant, afin de réduire les provinces voisines, Misqui, Cacaca, Macaca, Caracara, etc., jusques à Chuquisaca, qu'on appelle maintenant Ciudad de la Plata, ou ville d'argent. Quoique ces provinces soient différentes de langue et de nation, elles ne laissent pas de porter un même nom, qui est celui de Charca. Le roi Inca Roca les soumit à son obéissance avec la même facilité que les

autres, de sorte que dans ce voyage il étendit les bornes de ses États à plus de cinquante lieues de long, du nord au sud, et autant de large de l'est à l'ouest. Lorsqu'il eut achevé cette expédition, et laissé, selon l'ancienne coutume, dans tous ces pays les ministres nécessaires pour instruire ses sujets dans sa religion, et dans les devoirs de la société civile, il retourna à Cuzco, renvoya les soldats dans les provinces d'où il les avait pris, et récompensa les capitaines.

Après cela, il trouva à propos de se reposer, et d'employer le reste de sa vie à bien gouverner son royaume. On ne sait pas précisément combien d'années il vécut depuis. Lorsqu'il fut mort, tous ses sujets connurent par expérience, qu'il n'avait dégénéré en rien de la vertu de ses ancêtres, mais qu'il avait plutôt imité en tout leurs glorieuses actions, soit que l'on considère ses conquêtes, ou les avantages qu'il procura à ses sujets. Il fonda des écoles publiques, où il voulut que les amautas enseignassent les sciences dont ils avaient connaissance. Outre cela il fit bâtir auprès de ces écoles son palais royal, comme il sera dit en son lieu, établit des lois, et prononça plusieurs belles sentences que je rapporterai au chapitre suivant, et que je tirerai mot-à-mot des écrits du R. P. Blas Valera. Il fut pleuré généralement de tous ses

sujets, et embaumé selon la coutume de ces rois. Son héritier fut Yabuarhuacac, qu'il eut de Mama Micay sa sœur et sa femme; il laissa encore plusieurs autres enfans, bâtards et légitimes.

CHAPITRE XIX.

De quelques lois que le roi Inca Roca établit; des écoles qu'il fonda à Cuzco, et des sentences qu'il prononça.

LE R. P. Blas Valera, qui a été fort exact dans la recherche des actions des Incas, nous apprend que Inca Roca régna presque cinquante ans, durant lesquels il fit plusieurs lois, dont les principales furent les suivantes : Qu'il ne fallait élever aux sciences que les gentilshommes, et non pas les fils des gens de basse extraction, de peur que des connaissances si relevées ne les rendissent orgueilleux, et que l'Etat n'en reçût quelque dommage; qu'il suffisait pour les occuper, que chacun d'eux apprît le métier de son père; qu'on ne devait avoir aucune pitié du meurtrier, du séditieux, du voleur, ni de l'adultère, mais qu'il les fallait tous

faire pendre sans remission: et que les enfans seraient obligés de servir leurs pères et leurs mères jusqu'à l'âge de vingt-cinq ans auquel temps ils travailleraient pour le service du public.

On croit qu'il fut le premier qui fonda des écoles à Cuzco, afin que les amautas y pussent enseigner les sciences aux princes Incas, à ceux de sang royal, et aux gentilshommes de son empire, non par le moyen des lettres, car ils n'en avaient aucunes, mais par l'usage et la pratique qu'ils en pourraient avoir tous les jours. Le devoir de ces amautas était de leur apprendre les ceremonies et les préceptes de leur religion, de leur faire connaître la raison et le fondement de leurs lois, en leur en donnant la veritable explication; de les instruire dans la politique et dans la milice; de polir leurs mœurs; de leur apprendre l'Histoire et la Chronologie par le moyen des nœuds dont ils se servaient pour tenir compte des années: de les faire parler élégamment, et enfin de ne rien omettre de ce qui était nécessaire pour élever leurs enfans, et conduire leurs familles. Ces mêmes amautas qui leur étaient en grande vénération, comme philosophes et gens de savoir, s'appliquaient encore à montrer aux jeunes gens le peu qu'ils savaient de poésie, de philosophie, de musique et d'astrologie. Toutes ces choses furent de l'institution

du prince Inca Roca, qui maintint toujours depuis ces lois et les amplifia beaucoup; mais l'Inca Pachacutec, qui était son arrière-neveu, y en ajouta plusieurs autres.

Le roi Inca Roca avait ordinairement ces paroles à la bouche : Que toutes les fois qu'il considérait la grandeur, la lumière, et la beauté du ciel, il en tirait cette conséquence, qu'il fallait bien que le Pachacamac (c'est ainsi qu'on appelle Dieu) fût un roi fort puissant, puisqu'il avait une si belle demeure. Quelquefois aussi, pour montrer combien il estimait les gens vertueux, il disait : S'il fallait que j'adorasse quelqu'une des choses d'ici bas, j'adorerais sans doute un homme sage et discret, parce qu'il surpasse en dignité toutes les choses du monde. Mais pour prouver qu'on ne doit point adorer l'homme, il ajoutait qu'on ne devait point adorer celui qui naît parmi les pleurs, qui, d'enfant qu'il était, devient homme, qui ne subsiste jamais dans un même état, qui vint hier au monde et qui en sort aujourd'hui, et qui ne peut ni s'exempter de la mort ni renaître après la mort. Tout cela est tiré du R. P. Blas Valera.

CHAPITRE XX.

De l'Inca, surnommé Pleure-sang, septième roi du Pérou; avec un récit de ses défiances, de ses conquêtes, et de la disgrâce du prince.

Après la mort du roi Inca Roca, son fils Yahuarhuacac prit possession du royaume, et le gouverna avec beaucoup de justice, de clémence et de piété. Son principal dessein fut de se maintenir dans la prospérité où ses prédécesseurs l'avaient mis, sans vouloir faire la guerre à personne, ni sans prétendre à de plus hautes conquêtes que celles de ses ancêtres. Il n'osait faire aucune entreprise de guerre à cause que son nom était si malheureux, et qu'on lui en prédisait de si mauvaises choses, qu'il craignait toujours que le Soleil son père ne fût irrité contre lui, et ne lui envoyât quelque châtiment qui fût cause de sa perte. Il passa quelques années dans cette appréhension, durant lesquelles il maintint la paix le mieux qu'il lui fut possible, et dans son pays et dans les terres de ses voisins. Cependant,

pour ne pas demeurer oisif, il visita deux ou trois fois ses royaumes, et y fit faire des bâtimens magnifiques. Il traitait bien ses sujets en général et en particulier, et leur témoignait plus d'affection et de tendresse que tous ses prédécesseurs n'avaient jamais fait; sans doute par un effet de la défiance et de la crainte qui le tint en alarme pendant neuf ans. Mais enfin pour éviter le titre de lâche, et empêcher qu'on ne lui reprochât d'être le seul Inca qui n'avait pas daigné étendre les bornes de son empire, il résolut d'envoyer une armée de vingt mille hommes au sud-ouest de Cuzco, au-delà de la côte d'Arequepa, où ses ancêtres avaient borné leurs victoires; son intention était de conquérir une pointe de terre extrêmement longue, et qui néanmoins n'était pas beaucoup peuplée. Il choisit pour général de son armée son frère Inca Mayta, qui depuis ce voyage se fit toujours appeler Aupu Mayta, c'est-à-dire, le général Mayta. Il lui donna pour mestres de camp, quatre Incas, fort expérimentés dans le métier de la guerre; mais, quoiqu'il désirât fort de se trouver à cette conquête, il ne put se résoudre à y aller en personne, parce que son destin lui semblait si malheureux dans la guerre, et le menaçait de si étranges tempêtes, qu'à mesure que le désir de cette entreprise naissait en lui, la défiance l'en détournait.

C'est pour cela qu'il envoya son frère pour entreprendre cette conquête, avec d'autres chefs qui la firent réussir en fort peu de temps, et ajoutèrent à l'empire des Incas tout ce qu'il y a de pays depuis Arequepa, jusques à Tacama, autrement Collasuyu, qui vers la côte sert de frontière à toute cette étendue qu'on appelle aujourd'hui le Pérou. Ce pays est assez long, mais fort étroit et mal peuplé; les Incas ne furent pas si long-temps à s'en rendre maîtres, qu'à le visiter partout.

Lorsqu'ils eurent achevé cette conquête, ils rendirent compte à l'Inca Yahuarhuacac, de tout ce qu'ils avaient fait. Les nouvelles de cette victoire lui plurent extrêmement, et le firent penser à une autre entreprise plus honorable et plus glorieuse: ce fut de s'assujettir certaines provinces du détroit de Collasuyu, qu'on appelait Caranca, Ullaca, Llipi, Chicha et Ampara. Outre qu'elles étaient grandes, et bien peuplées, les habitans se pouvaient vanter d'être vaillans et fort aguerris; c'est pourquoi les autres Incas ne les avaient point voulu attaquer, ni faire cette conquête par les armes, pour ne pas ruiner tout-à-fait ces nations barbares et indomptables; ils attendaient toujours qu'ils se rangeassent d'eux-mêmes sous la domination des Incas, et que l'exemple de leurs voisins, qui en trouvaient le gouvernement si

doux et si salutaire, par l'expérience qu'ils en faisaient, les y attirât insensiblement.

Cependant l'entreprise que l'Inca Yahuarhuacac avait faite de conquérir ces provinces, ne laissait pas de lui donner bien de la peine, et de le faire flotter entre l'espérance et la crainte. Car tantôt il se promettait que ce voyage aurait un aussi bon succès que celui de son frère Apu Mayta, et tantôt il s'en défiait, à cause de son nom de mauvais augure, qui lui abattait le courage, et le détournait de faire aucune entreprise, pour les dangers qu'il appréhendait. Ces inquiétudes n'étaient pas les seules causes de ses appréhensions; il avait encore d'autres chagrins domestiques, dont les principaux procédaient de la mauvaise conduite, et du naturel farouche de son fils aîné, qui devait hériter de ses royaumes. Ce jeune prince avait donné, dès son enfance, des preuves visibles de ses mauvaises inclinations, en ce qu'il prenait plaisir à tourmenter et à battre ceux de son âge, et qu'il y avait dans ses actions une certaine malice noire, dont l'on ne pouvait espérer qu'une extrême inhumanité. L'Inca fit bien tout son possible pour le corriger, dans l'espérance que le jugement lui croissant avec l'âge, lui ferait perdre cette première fougue de la jeunesse; il eut recours aux remontrances, lui fit remarquer la douceur et la clémence de ses

ancêtres envers leurs sujets, pour l'encourager à les imiter, et pour ne rien oublier, il se servit de menaces; mais tout fut inutile; son fils allait de mal en pis; il convertissait en poison les remèdes qu'on employait pour guérir son mal, et changer ses inclinations vicieuses, qui s'étaient tournées en habitude. Cela fit résoudre enfin l'Inca son père à le disgracier tout-à-fait, et à le chasser; et même, à le déshériter, si cet exil ne le rendait point sage; et à mettre à sa place un de ses autres enfans, qui ne dégénérât point des vertus de ses ancêtres, quoiqu'on n'eût jamais usé de cette rigueur envers les autres Incas. Il fut porté à cela par l'exemple de quelques provinces de son empire, où le fils qu'on aimait le plus avait l'héritage. Dans ce dessein il bannit de sa cour et de sa maison ce malheureux prince, qui n'avait alors que dix-neuf ans, et le relégua dans un grand parc, appelé Chita, qui consistait en plusieurs beaux pâturages, où il y avait quantité de bétail consacré au Soleil, et où je me souviens d'avoir été plusieurs fois; et il lui ordonna pour punition de mener paître ce bétail avec les autres bergers. Le prince ne pouvant s'opposer à cet exil, fut contraint de s'y résoudre, et de souffrir cette disgrâce que lui avait attirée son mauvais naturel. Il se mit donc en la compagnie des autres bergers, avec lesquels il garda les

troupeaux du Soleil, et mena trois ans durant cette vie champêtre, où je le laisserai, jusques à ce qu'il soit temps de parler de lui plus amplement, et que les grandes choses qu'il fit depuis, nous donnent sujet de les écrire. Je dirai seulement ici qu'on ignore le nom qu'il portait avant son exil, parce que les lettres n'étant point encore en usage dans ce pays, on oubliait facilement les choses dont on n'avait pas occasion de parler souvent.

CHAPITRE XXI.

De l'apparition d'un fantôme au jeune prince, et d'un avis qu'il lui donna pour en avertir son père.

Après que l'Inca Yahuarhuacac eut banni de sa présence son fils aîné, il résolut de ne plus faire la guerre, et de gouverner paisiblement son royaume. Cependant, il prenait grand soin que son fils ne pût s'évader; car son dessein n'était que de lui faire changer de vie, et non de le confiner dans une prison perpétuelle, ou de le déshériter tout de bon, et mettre à la place un autre de ses fils; cela lui paraissait,

dans le fond, trop violent et trop dangereux. Il appréhendait avec raison, que ses sujets, accoutumés à regarder les Incas comme des dieux, et comme les enfans du Soleil, ne pussent endurer qu'il traitât si sévèrement le prince son fils.

Il passa trois années entières dans ces alarmes continuelles; tout ce qu'il fit de mémorable pendant ce temps-là, fut d'envoyer deux fois faire la visite de son royaume par quatre de ses parens, entre lesquels il partagea les provinces où chacun d'eux devait aller. Il leur ordonna expressément de faire les réparations et les bâtimens qu'ils jugeraient nécessaires à la dignité de l'Inca, et à l'avantage de ses sujets, tels qu'étaient les canaux ou les aqueducs, les maisons royales, les magasins publics, les fontaines, les ponts, les chaussées, etc. Cependant il n'osa point sortir de Cuzco, où il employa le temps à solemniser les fêtes de l'année, principalement celles du Soleil, et à rendre la justice à ses sujets. Mais enfin, lorsqu'il y pensait le moins, le prince disgracié entra tout seul un jour vers midi, dans le palais de son père, et lui fit savoir qu'il était là, et qu'il avait une ambassade expresse à lui faire. L'Inca fort en colère, lui fit dire qu'il eût à s'en retourner au lieu où il l'avait confiné, qu'autrement il le ferait mourir pour avoir été rebelle aux ordres

du roi, qu'il n'était permis à personne de violer, même dans la moindre chose, comme il le savait bien. Le prince répondit qu'il n'était point venu là pour enfreindre son commandement, mais pour obéir à un autre Inca, qui était aussi grand seigneur que lui, et qui l'envoyait pour lui dire certaines choses qui lui étaient fort importantes, et qu'ainsi s'il désirait de les apprendre, il lui donnât permission d'entrer; qu'autrement, pour s'acquitter de sa commission, il retournerait vers celui qui l'envoyait, auquel il rendrait compte de sa réponse.

L'Inca fort étonné d'entendre que le prince se disait envoyé par un aussi grand seigneur que lui, le fit entrer en même temps, pour savoir que voulaient dire ces extravagances, et qui était si hardi que de se servir de son fils à faire de tels messages, sans craindre le châtiment que méritait cette audace, et qu'il ne manquerait pas d'infliger dès qu'il connaîtrait les coupables. Lorsque le prince fut devant son père, il lui parla en ces termes: « Seigneur, apprenez qu'aujourd'hui environ à midi, comme je me reposais sous un des rochers qui sont aux pâturages de Chita, où je faisais paître les troupeaux de notre père le Soleil, pour vous obéir; il m'est apparu (je ne sais si je dormais ou si je veillais), il m'est, dis-je, apparu un certain homme habillé d'une étrange manière, et qui

avait la mine bien différente de la nôtre. Car il avait la barbe fort longue, et une robe qui le couvrait jusques aux pieds, outre qu'il menait en lesse un animal qui m'est inconnu. Cet homme s'étant avancé vers moi, m'a dit : Mon neveu, je suis fils du Soleil, et frère de l'Inca Manco Capac et de Coya Mama Oello Huaco, sa femme et sa sœur, les premiers de vos ancêtres; et par conséquent je suis frère de votre père, et de tous vous autres; je me nomme Viracocha Inca. Je viens ici de la part du Soleil notre père, pour vous donner un avis de grande importance, afin que vous en avertissiez l'Inca mon frère. C'est que la plupart des provinces de Chinchasuyu, sujettes à son empire, et les autres qui n'en relèvent point, se sont révoltées et ont pris les armes, dans le dessein de le précipiter de son trône, et de ruiner de fond en comble la ville de Cuzco, capitale de notre empire. Allez donc trouver l'Inca mon frère, et dites-lui de ma part qu'il se prépare à prévenir un si grand mal et à y mettre le remède qu'il jugera nécessaire. Pour vous, sachez qu'en quelque peine que vous soyez à l'avenir, je ne vous manquerai jamais, et que je vous assisterai dans vos adversités comme une personne qui est ma propre chair et mon propre sang. Ne craignez pas d'entreprendre courageusement quelque grande affaire qui se présente, pourvu qu'elle

soit digne de la majesté de votre race, et de la grandeur de votre empire; car pour vous en faire venir à bout je vous serai favorable, je vous défendrai sans cesse, et vous donnerai tout le secours qui vous sera nécessaire. Lorsque l'Inca Viracocha a eu achevé ces mots, il est disparu sans que je l'aie vu depuis, et en même temps, je me suis mis en chemin pour vous avertir de ce qu'il a voulu que je vous disse de sa part. »

CHAPITRE XXII.

Conseil des Incas touchant l'apparition et l'avis donné de la part de ce fantôme.

—

L'Inca Yahuarhuacac fut si fort irrité contre son fils, qu'au lieu d'ajouter foi à ses paroles, il lui répondit, qu'il était un extravagant, et que son humeur altière l'avait porté à dire effrontément les fables qu'il avait inventées, afin de les faire passer pour des révélations de son père le Soleil; qu'au reste, il n'avait qu'à s'en retourner bien vîte à Chita, et à n'en sortir

jamais, s'il ne voulait éprouver les effets de sa colère. Le prince s'en retourna là-dessus faire l'office de berger, plus disgracié de son père qu'il n'était auparavant. Cependant les plus proches parens de l'Inca, ses frères, et ses oncles, qui se tenaient près de sa personne, se figurèrent diverses choses touchant l'avis que le prince lui avait donné; ils étaient trop superstitieux, surtout à l'égard des songes, pour n'en être pas alarmés. Ils dirent donc à l'Inca pour ne pas le flatter, qu'il ne devait point mépriser l'avis de l'Inca Viracocha son frère; qu'il n'y avait pas d'apparence que le prince eût inventé ces raisons au mépris du Soleil; que c'eût été un sacrilége de les imaginer seulement, et à plus forte raison de les dire au roi. Et par conséquent qu'il serait bon d'examiner les paroles du prince l'une après l'autre, de faire des sacrifices au Soleil, de consulter les devins, et de voir si les augures seraient bons ou mauvais, pour faire les diligences requises, et donner ordre à une chose si importante; que s'il se conduisait autrement, il attirerait sans doute leur ruine commune au grand mépris du Soleil leur père, qui lui envoyait ces avis; outre que son fils Viracocha s'en pourrait bien offenser, et qu'ainsi il ajouterait faute sur faute.

L'Inca avait une si grande haine pour son fils que, bien loin de suivre le conseil de ses

plus proches parens, il leur dit pour toute réponse, qu'il ne fallait point s'arrêter à ce que disait un enragé, qui, au lieu de corriger ses défauts et son mauvais naturel, pour se rendre digne de l'amitié de son père, lui venait conter de nouvelles extravagances, pour lesquelles il méritait d'être déshérité, comme il espérait de le faire en peu de temps, et de mettre à sa place celui de ses frères qui se rendrait digne imitateur de ses ancêtres, et du glorieux titre de fils du Soleil, par sa clémence et sa probité. Il ajouta ensuite,, qu'il n'était pas raisonnable qu'un insensé, qui par un ardent désir de vengeance ne suivait que les mouvemens de sa colère, entreprît lui seul de ruiner par un effet d'inhumanité tout ce que les autres Incas avaient soumis à leur empire par leurs bienfaits, et par leur doux traitement. Qu'il importait plus de prendre garde à cela, pour prévenir les malheurs qui en pourraient arriver, que de s'arrêter aux impertinences d'un furieux; que ces propres discours prouvaient son effronterie, puisqu'il avait osé dire que le message qu'il faisait était de la part d'un fils du Soleil; et qu'il mériterait d'avoir la tête tranchée, pour être sorti du lieu où il l'avait relégué. Il conclut ce discours, en leur commandant de ne jamais plus lui parler de cette affaire, mais de l'ensevelir plutôt dans le silence, parce qu'on

ne lui pouvait faire un plus grand déplaisir que de l'entretenir d'un si mauvais fils, touchant lequel il savait fort bien ce qu'il devait faire.

En effet, les Incas voyant que leurs avis déplaisaient au roi, suivirent ses ordres et ne lui parlèrent plus de cela, quoique dans leur ame, ils fussent toujours en alarme et appréhendassent quelque évènement sinistre. Car, comme je l'ai déjà remarqué, ces Indiens et tous les autres gentils étaient fort superstitieux, surtout à l'égard des songes, principalement si le roi s'y trouvait mêlé, ou le prince son héritier, ou bien leur souverain prêtre ; parce qu'on les regardait tous comme des dieux et comme leurs plus grands oracles. Aussi les devins et les sorciers leur demandaient raison de leurs songes afin de les expliquer, jusques-là même que si les Incas ne voulaient dire ce qu'ils avaient songé, ils en faisaient une déclaration publique.

CHAPITRE XXIII.

De la rebellion des Chancas, et de leurs anciennes promesses.

—

Trois mois après le songe du prince Viracocha Inca (car on l'appela toujours ainsi, depuis qu'il eut vu ce fantôme), on eut nouvelles, mais incertaines, que les provinces de Chinchasuyu s'étaient soulevées au-delà d'Atahualla, qui est à quarante lieues de Cuzco du côté du nord. La renommée en sema le bruit confusément et sourdement, selon sa coutume dans de semblables choses, sans qu'il fût possible d'en découvrir l'auteur; et quoiqu'elle fût confirmée par le songe du prince Viracocha, le roi la méprisa néanmoins et prit cela pour un conte fait à plaisir, pour renouveler l'apparition du fantôme dont on ne parlait plus. Cependant peu de jours après on ouït dire encore la même nouvelle; mais on ne laissait pas de la révoquer en doute comme auparavant, parce que les ennemis avaient fermé les passages en diligence, pour empêcher qu'on

ne sût rien de leur entreprise, afin qu'ils eussent le temps d'être dans Cuzco avant que les habitans fussent avertis qu'ils y allaient. Mais enfin on en fut exactement informé par les nouvelles qui vinrent pour la troisième fois, qui portaient que les nations appelées Chanca, Uramarca, Villca, Ultusulla, Hanco-Huallu et les autres provinces voisines s'étaient révoltées, après avoir fait mourir les gouverneurs et les ministres que le roi y avait laissés, et qu'elles venaient assiéger la ville avec une armée de plus de quarante mille hommes. Ces peuples étaient ceux-là même que nous avons dit s'être soumis à l'Inca, plus par la crainte de ses armes, que pour aucun désir qu'ils eussent de l'avoir pour roi; nous avons remarqué dans le même endroit, qu'ils conservèrent toujours depuis dans leur ame une secrète animosité contre les Incas, en attendant l'occasion de la pouvoir faire éclater. Ils en trouvèrent une très-favorable sous le règne de l'Inca Yahuarhuacac; ils savaient qu'il n'était pas homme d'exécution, qu'il avait peur de son propre nom, et que d'ailleurs la mauvaise conduite du prince Inca Viracocha son fils, l'embarrassait extrêmement, et qu'il courait un bruit depuis peu qu'il l'avait disgracié plus qu'auparavant sans que personne en sût le sujet. Ils s'assemblèrent donc de tous côtés, le plus tôt et le plus secrè-

tement qu'ils purent pour surprendre l'Inca, et engagèrent dans cette guerre tous leurs voisins, par de grandes promesses, formèrent un corps d'armée de plus de trente mille hommes, composée en partie de sujets de l'Inca qu'ils avaient gagnés, et allèrent à grandes journées assiéger Cuzco. Trois frères, principaux curacas de trois grandes provinces de la nation appelée Chanca, furent les auteurs de cette révolte. Le premier se nommait Hanco Huallu, jeune gentilhomme âgé d'environ vingt-six ans: il fut fait général de l'armée; le second s'appelait Tumay Huaraca, et le troisième Astu Huaraca: ces deux derniers furent faits mestres de camp.

CHAPITRE XXIV.

L'Inca sort de la ville de Cuzco, qui est secourue par le prince.

L'INCA Yahuarhuacac ne se trouva jamais si confus ni si surpris qu'il le fut lorsqu'il apprit la marche des ennemis. Car il n'avait pu croire qu'une telle chose dût arriver, parce

qu'il savait qu'aucune des provinces conquises par ses prédécesseurs et soumises à leur empire, ne s'était encore révoltée, depuis le premier Inca Manco Capac jusques à lui, qui régnait alors : cette assurance jointe à la haine qu'il portait à son fils, qui lui avait prédit cette rébellion, l'avait empêché d'y ajouter foi, et de prendre les précautions nécessaires pour s'en garantir, selon l'avis de ses parens. Il se trouva hors d'état de résister à ses ennemis, la ville manquait d'une garnison suffisante pour se défendre, et il n'avait pas le temps de lever des troupes : dans cette extrémité, il résolut, en attendant du secours, de céder à la fureur des rebelles et de se retirer à Collasuyu, où, comptant sur la fidélité des habitans, il se promettait de mettre à couvert sa vie. Il partit donc dans ce dessein, suivi d'un très-petit nombre d'Incas, et fut jusques au détroit de Muyna, qui est à cinq lieues de Cuzco du côté du sud. Il s'arrêta là pour apprendre l'intention des ennemis et savoir en même temps quel chemin ils avaient pris.

Cependant la ville de Cuzco se trouva tout-à-fait abandonnée par l'absence de son roi, sans qu'il y eût ni chef ni lieutenant qui osât parler, ni à plus forte raison entreprendre sa défense: les habitans, pour prévenir le malheur qui les menaçait, s'enfuirent en divers

endroits, où ils croyaient pouvoir être en sûreté. Quelques-uns rencontrèrent dans leur fuite le prince Viracocha, ils l'avertirent de la rébellion de Chinchasuyu et de la retraite de l'Inca son père, à Collasuyu, parce qu'il ne croyait pas pouvoir résister aux ennemis.

Le prince fut touché sensiblement d'apprendre que, par la retraite de son père, la ville de Cuzco était exposée à la merci de ses ennemis. Il y envoya en même temps ceux-là même qui lui avaient apporté cette nouvelle, et quelques-uns des bergers qui lui tenaient compagnie, pour dire aux habitans et à tous les Indiens qu'on trouvait par les chemins, qu'ils eussent à tenir bon et à suivre l'Inca leur souverain seigneur avec toutes les armes dont ils se pourraient fournir; qu'ils espéraient d'en faire autant, et que, pour cet effet, ils fissent passer cet ordre des uns aux autres. Ensuite il courut après son père par des chemins détournés, sans vouloir entrer dans la ville, et fit une telle diligence, qu'en fort peu de temps il le joignit au détroit de Muyna, d'où il n'était point encore sorti. Il s'y présenta devant le roi, tout en sueur et couvert de poudre, avec une lance à la main, qu'il avait prise par le chemin, et lui dit les paroles suivantes, d'un air triste et grave :

Est-il bien possible, seigneur Inca, souverain

de cet empire, que pour une simple nouvelle, fausse ou véritable (il n'importe), que vous avez eue de la rébellion de quelques vassaux, vous abandonniez votre ville et votre maison, et fuyiez des gens que vous n'avez pas encore vus? Comment souffrez-vous que la maison du Soleil votre père soit dénuée de secours, et en danger d'être foulée des ennemis? Pourrez-vous bien vous résoudre à permettre qu'ils y mettent le pied, et que, renouvelant les abominations que vos glorieux prédécesseurs ont abolies, ils y sacrifient inhumainement les hommes, les femmes et les enfans, et commettent dans ce lieu saint et sacré des sacriléges énormes et des barbaries inouies? Si cela est, quel compte pourrons-nous rendre des Vierges qui sont dédiées au Soleil pour le servir dans son temple? Comment garderont-elles inviolable la virginité qu'elles lui ont vouée, si nous les exposons indignement à la brutalité de nos ennemis, qui en feront tout ce qu'ils voudront? Quel honneur nous reviendra-t-il d'avoir souffert lâchement tous ces désordres et ces malheurs pour un simple désir de prolonger notre vie? Le permette qui voudra; pour moi, bien loin d'y vouloir consentir, je vais de ce pas au-devant des ennemis, afin de me faire mettre en pièces plutôt que de souffrir qu'ils entrent dans Cuzco; car je ne prétends point être le specta-

teur des indignités et des abominations que ces barbares feront dans la ville capitale de cet empire, que le Soleil et ses enfans ont fondée. Me suive donc qui voudra; et si je ne puis chasser les ennemis, j'apprendrai du moins à ceux qui me suivront à finir une vie honteuse par une mort honorable.

Après avoir achevé de parler ainsi, avec de grandes démonstrations de douleur et de tristesse, il prit le chemin de Cuzco, sans vouloir ni boire ni manger, ce qui donna tant de courage aux Incas du sang royal, qui étaient sortis avec le roi, qu'ils le suivirent tous en même temps, au nombre de plus de quatre mille hommes : il n'y eut que les vieillards inutiles à la guerre qui demeurèrent avec le roi, pour lui tenir compagnie. Ils firent retourner quantité de gens qui fuyaient hors de la ville, et qu'ils rencontrèrent le long du chemin; ils leur apprirent que le prince Inca Viracocha allait défendre la ville et la maison de son père le Soleil. Les Indiens furent si contens de cette nouvelle, que tous les fugitifs y retournèrent, principalement ceux qui pouvaient être utiles, et se résolurent à mourir plutôt que de l'abandonner.

Cependant le prince commanda que les gens qu'il ramassait de toutes parts le suivissent en diligence; et il passa plus avant, et prit le che-

min de Chinchasuyu, par où il savait que les ennemis venaient, ce qu'il fit exprès pour se mettre entre eux et la ville : car son intention n'était point de leur résister, sachant bien qu'il n'était pas assez fort pour eux; mais de mourir en combattant vaillamment, avant que les ennemis pussent entrer dans la ville, et la profaner en hommes victorieux et barbares, sans porter aucun respect à la maison du Soleil; ce qui était son plus grand chagrin. Mais parce que l'Inca Yahuarhuacac, de qui nous avons écrit la vie, ne régna que jusqu'ici, comme nous verrons plus amplement, il me semble à propos de couper le fil de cette histoire, pour séparer ses actions d'avec celles de son fils Inca Viracocha, et y entremêler d'autres choses touchant le gouvernement de cet empire, diversifiant l'un et l'autre, pour en faire voir la différence. Après quoi, je reviendrai aux exploits du prince Viracocha.

FIN DU QUATRIÈME LIVRE.

HISTOIRE

DES INCAS,

ROIS DU PÉROU.

LIVRE CINQUIÈME.

Où il est parlé du partage que les Indiens faisaient de leurs terres, et de la manière de les cultiver : Du tribut qu'il payaient à l'Inca. De leurs armes, et de leurs munitions de guerre : Du soin qu'ils prenaient de donner à leurs sujets de quoi faire des habits, et de ne souffrir aucun mendiant : Des lois, et des ordonnances qu'ils firent en faveur de leurs vassaux, et de plusieurs autres choses remarquables. Avec un récit des grandes victoires, et des actions généreuses du prince Inca Viracocha, huitième roi du Pérou : De l'infortune de son père, que l'on priva de l'empire : De la fuite d'un grand seigneur, et d'un présage de la venue des Espagnols en ces contrées.

CHAPITRE PREMIER.

Du soin que les Incas prenaient pour rendre les terres plus fertiles; et de quelle manière ils les partageaient entre leurs sujets.

Aussitôt qu'un Inca victorieux avait conquis quelque royaume ou quelque province, et pourvu tant au gouvernement des villes qu'à la nourriture des habitans, conformément à leurs lois et à leur idolâtrie, il donnait ordre que les terres labourables, c'est-à-dire, celles qui portaient du maïs, fussent cultivées avec plus de soin. Il employait pour cet effet les ingénieurs et les maîtres des fontaines, dont il y en avait de fort habiles parmi eux, comme on le voit encore aujourd'hui par les marques qui en sont restées. Ces ingénieurs faisaient donc des canaux partout où l'on pouvait défricher des terres, parce qu'il y en a fort peu dans tout ce pays qui portent du blé. Leur situation sous la zône Torride fait qu'elles ont un extrême besoin d'être arrosées; aussi ne semaient-ils jamais leur maïs sans les arroser. Ils en agis-

saient de même à l'égard de leurs pâturages, où ils entretenaient un grand nombre de bétail; et par l'abondance de l'eau qu'ils tiraient de cette espèce d'écluses, ils remédiaient à la sécheresse de l'automne. On voit encore aujourd'hui les vestiges de ces canaux qui furent presque tout-à-fait ruinés par l'arrivée des Espagnols dans ces pays-là.

Après qu'ils avaient fait les canaux, ils applanissaient les champs en forme carrée, afin qu'ils en fussent mieux arrosés. Outre cela, pour applanir plus facilement les tertres ou les endroits raboteux, dont le terroir était bon, ils y faisaient des plates-formes ou des saillies, comme on le voit encore aujourd'hui à Cuzco et dans tout le Pérou. Pour venir à bout de cet ouvrage, ils élevaient trois murailles de bonne pierre, l'une sur le devant et l'autre sur les côtés, qu'ils bâtissaient en talus, comme la plupart de toutes les murailles qu'ils construisent, afin de pouvoir mieux soutenir le poids de la terre qu'ils rendaient égale au mur. En suite de la première saillie, ils en faisaient une seconde qui était moindre, et une troisième encore plus petite. C'est ainsi qu'ils gagnaient peu-à-peu tout le tertre, et qu'ils l'applanissaient par le dehors, en forme d'escalier, pour jouir du fruit de toute la terre qui était bonne à semer, et qui pouvait être arrosée. S'ils y trou-

vaient quelques veines de rocher, ils les ôtaient d'abord et les comblaient de terre, afin de mettre tout à profit. Les premières saillies étaient les plus grandes, et il y en avait de trois cents pas de longueur et de largeur. Les secondes étaient moindres, et ainsi elles allaient toujours en diminuant, jusques aux dernières, qui étaient de deux ou trois arpens où l'on semait du maïs. Les Incas prenaient même tant de soin d'augmenter le nombre des terres labourables, qu'en divers endroits ils faisaient venir un canal de quinze ou vingt lieues pour arroser de fort petits champs, de peur que le terroir ne demeurât en friche.

Après avoir augmenté les terres, ils prenaient les dimensions de toutes celles de la province qu'ils divisaient en trois parties, dont la première était pour le Soleil, la seconde pour le roi et la troisième pour ceux du pays. Mais à l'égard de ces derniers, on leur en laissait toujours au-delà de ce qu'il leur en fallait pour ensemencer, afin qu'ils n'en manquassent point. Que si le nombre du peuple croissait insensiblement dans quelque province, à force d'y envoyer du monde, alors ils retranchaient de la part du Soleil ou de l'Inca, ce qu'ils jugeaient être nécessaire aux vassaux, de sorte que le roi ne retenait pour lui-même et pour le Soleil que les terres qui demeuraient en friche, et qui

n'étaient sous la domination de personne; mais pour celles qu'on avait rendues labourables, elles étaient presque toutes annexées au domaine du Soleil et de l'Inca, parce que le roi seul y avait fait travailler. Outre les champs de maïs que l'on arrosait, ils en partageaient d'autres qui n'avaient besoin que de l'eau du ciel, et où ils semaient des graines et des légumes fort estimés, comme sont les papas, les icas et les annus. De toutes ces terres ils en donnaient le tiers aux vassaux, et le reste au Soleil et à l'Inca. Mais parce qu'elles devenaient stériles, faute d'être arrosées, ils n'y semaient qu'une ou deux fois la première année, et ensuite ils les laissaient reposer pour en cultiver de nouvelles. C'est ainsi que l'abondance des unes suppléait tour-à-tour à la stérilité des autres. Il ne se passait point d'année qu'ils ne semassent les terres, propres à porter du maïs; ils les arrosaient et les fumaient avec tant de soin, qu'elles produisaient toujours. Outre le maïs, ils semaient une certaine graine, appelée quinua, presque semblable au riz, et qu'on cultivait dans les pays froids de ce continent.

CHAPITRE II.

De l'ordre qu'ils observaient à cultiver leurs terres; et de la joie qu'ils témoignaient, quand ils labouraient celles de l'Inca et du Soleil.

QUAND il était question de labourer et de cultiver quelques pièces de terre, ils y procédaient, comme dans tout le reste, avec l'ordre requis. Ils labouraient d'abord celles du Soleil, des orphelins, des veuves et des personnes que la vieillesse ou la maladie rendait incapables d'agir. On mettait toutes ces personnes au rang des pauvres, et c'est pour cela que l'Inca ordonnait qu'on labourât leurs terres. Il y avait dans chaque ville ou même dans chacun de ses quartiers, si elle était grande, des hommes députés expressément pour faire valoir les terres des pauvres. Ces officiers, que l'on nommait lactacamayu, c'est-à-dire, les commissaires de la ville, prenaient la peine, quand la saison le requérait, de labourer la terre, de la semer et de faire la récolte. Mais avant que d'y travailler, ils montaient à nuit close sur des tours desti-

nées à cet usage, où, après avoir sonné la trompette, afin qu'on les écoutât, ils prononçaient ces paroles à haute voix : On commence demain à labourer les terres des impotens ; c'est pourquoi les personnes qui prétendent y avoir quelque intérêt en sont averties, afin qu'elles aient à s'y trouver. En effet, ceux de chaque communauté qui savaient, par le rôle qui en avait été fait, en quelles terres de leurs parens ou de leurs alliés ils se devaient trouver, ne manquaient point de s'y rendre. D'ailleurs, chacun était obligé de porter sa provision à ses frais et dépens, et non pas à la charge des pauvres à qui les terres appartenaient. Ce qu'ils faisaient très-volontiers, parce que, disaient-ils, les orphelins, les veuves, les vieillards et les malades étaient assez embarrassés d'eux-mêmes, sans être obligés de contribuer à la nourriture des autres. Que si les impotens ou les pauvres n'avaient ni maïs ni autres graines à semer; en tel cas on leur en fournissait des magasins publics, dont il sera parlé ci-après. Les terres des soldats qui étaient employés à la guerre, étaient aussi cultivées comme celles des veuves, des orphelins et des pauvres; et pendant que les maris servaient dans les armées, leurs femmes étaient mises sur le rôle des veuves. S'il arrivait même qu'ils moururent à la guerre, on prenait un soin très-particulier de leurs enfans, et lorsqu'ils étaient en âge, on les mariait aux dépens du public.

Après qu'ils avaient ainsi travaillé aux terres des pauvres, ils labouraient les leurs, chacun à son tour, puis celles du curaca, qui devaient être les dernières à labourer dans toutes les villes et les provinces. Je dirai à cette occasion ce qui arriva au temps de Huayna Capac, dans une ville de Chachapuya : un gouverneur indien, qui avait préféré les terres d'un curaca, son parent, à celles d'une pauvre veuve, fut pendu et étranglé, comme violateur de la loi que l'Inca avait établie à l'égard du labourage, et la potence fut dressée dans le champ même du curaca. Par l'ordonnance de l'Inca, il fallait que les terres de ses sujets fussent labourées avant les siennes, et ils ne manquaient pas non plus de la suivre, parce que, disaient-ils, le roi ne pouvait qu'être bien servi quand les sujets étaient à leur aise ; mais qu'au contraire, s'il y avait de la pauvreté parmi eux, ils étaient inutiles en temps de paix et de guerre.

Les terres du roi et du domaine du Soleil étaient celles qu'ils labouraient les dernières. Quand il fallait qu'ils s'occupassent à ce travail, ils y allaient tous ensemble avec beaucoup de joie; ils prenaient leurs plus beaux habits, où de grandes plaques d'or et d'argent éclataient de toutes parts; et ils s'ornaient la tête de quantité de belles plumes. Lorsqu'ils faisaient les guérets, ce qui était le travail auquel ils se

réjouissaient le plus, ils disaient diverses chansons composées à la louange de leurs Incas, et tournaient toute cette fatigue en allégresse; parce qu'elle se rapportait directement au service du Soleil et de leur roi.

Dans l'enclos de la ville de Cuzco, au même endroit de la colline où est la citadelle, il y avait une pièce de terre de grand rapport, appelée Colcampata, qui se peut bien voir encore si l'on n'y a bâti depuis. Le quartier où elle est, a pris son nom de la terre même qu'ils comptaient entre les principales richesses du Soleil, parce que c'est la première chose qui lui fut dédiée dans tout l'empire des Incas. Il n'était permis qu'à ceux du sang royal de labourer cette terre; de sorte que les seuls Incas et les pallas y pouvaient travailler. Charmés de ce privilége, ils s'y employaient de tout leur cœur, et ils solemnisaient ce jour avec de grandes marques de joie, surtout quand ils faisaient les guérets. Alors les Incas se paraient de leurs principaux ornemens, et de leurs plus riches joyaux. Durant ce travail, ils oubliaient tous leurs soucis, et chantaient à l'envi, pour témoigner la satisfaction qu'ils avaient de prendre cette peine. Les chansons qu'ils disaient à la louange du Soleil et de leurs rois, étaient toutes composées sur le mot haylli, qui signifie triomphe dans la langue générale du Pérou,

comme s'ils eussent voulu dire par là, qu'en défrichant la terre pour lui faire porter du fruit, ils s'en rendaient les maîtres, et triomphaient d'elle. Parmi ces chants d'allégresse ils entremêlaient les mots les plus agréables, et les plus familiers aux gens de guerre, et aux fidèles amans, et ils en faisaient l'application à la terre qu'ils labouraient. Le mot haylli était le refrain de tous leurs couplets, et ils le répétaient autant de fois qu'ils le jugeaient nécessaire, pour l'accommoder à la cadence dans un certain contre-temps qu'ils observaient d'un bout à l'autre, afin de se pouvoir mieux attacher à leur travail.

Ils ont ordinairement pour soc de charrue un morceau de bois de la longueur du bras, plat par devant, et rond par derrière : il a quatre doigts de large, et une assez bonne pointe pour entrer bien avant dans la terre. Ils l'étançonnent vers le milieu avec deux pieux, l'Indien met le pied sur le soc, et à force de le presser, il l'enfonce jusques à l'étançon. De cette manière, comme ils vont par troupes, sept à sept, et huit à huit, tantôt plus, tantôt moins, selon que le nombre des parens est grand ou petit, ils jettent à côté des sillons de si grosses mottes de terre, que si l'on ne les voyait, on aurait de la peine à croire que de si faibles outils pussent produire de tels effets. Les femmes aident

presque toujours les hommes dans ce travail, et à déraciner les mauvaises herbes. Elles chantent aussi avec eux et tâchent de s'accorder ensemble, quand il faut répéter le mot haylli.

L'air de ces chansons indiennes parut si agréable au maître de la chapelle de l'église cathédrale de Cuzco, que l'an mil cinq cent cinquante-un il s'avisa de le mettre sur l'orgue, et de composer un motet à l'honneur du très-saint Sacrement de l'autel, où il s'accommoda le mieux qu'il put au chant de ce peuple. Huit jeunes garçons métifs, qui étaient mes compagnons d'école, vêtus à la mode du pays, et un soc chacun à la main, chantèrent à la procession le haylli des Indiens, tout le chœur de musique leur répondait, et les Indiens étaient ravis de voir que les Espagnols se servaient de ce chant-là, pour solemniser la fête de notre Dieu, qu'ils appellent Pachacamac, c'est-à-dire, celui qui donne la vie à l'univers.

J'ai fait tout ce détail des cérémonies qu'on observait le jour que les Incas défrichaient cette pièce de terre qui était dédiée au Soleil, sur ce que j'en ai vu deux ou trois fois dans mon bas âge; et afin que cela serve à se former une idée des autres fêtes que les Péruviens célébraient quand ils travaillaient aux champs du Soleil et de l'Inca. Mais, s'il en faut croire les Indiens, cette fête, ou pour mieux dire, cette

allégresse publique, n'était que l'ombre de celles qu'ils solemnisaient au temps de leurs premiers Incas.

CHAPITRE III.

Du partage des terres fait aux Indiens; et de la manière dont ils les engraissaient.

Ils donnaient à chaque Indien un tupu, c'est-à-dire, une pièce de terre pour semer du maïs. Ce mot-là se prend aussi pour une lieue de chemin, et lorsque c'est un verbe, il signifie mesurer; d'où vient qu'ils appellent tupu, quelque mesure que ce soit, d'eau, de vin ou de toute autre liqueur ; et c'est le même nom qu'ils donnent aux grosses épingles dont les femmes se servent pour attacher leurs robes. Mais ils nomment poccha, la mesure de leurs grains, qui contient autour de six boisseaux.

Un tupu de terre suffisait pour la nourriture d'un homme marié, pourvu qu'il n'eût point d'enfans : aussitôt qu'il en avait, l'on donnait à chaque mâle un tupu, et à chaque fille la

moitié de cette mesure. Que si le fils de la maison venait à se marier, son père lui donnait alors la pièce de terre qu'il avait reçue pour son entretien, comme la loi du pays l'exigeait.

Lorsque les filles se mariaient, on ne leur donnait aucune de ces terres en partage, et il suffisait que leurs maris en eussent pour les entretenir. Aussi ne se mettait-on guère en peine d'elles, d'abord qu'on les avait mariées; mais avant cela, ou lorsqu'elles devenaient veuves, ou qu'il n'y avait personne qui se chargeât de fournir à leur entretien, on ne manquait pas de pourvoir à tout ce qui leur était nécessaire. Que si les pères ne pouvaient se passer de ces terres, ils se les réservaient: autrement, ils les rendaient à la communauté, parce qu'on ne pouvait ni les acheter, ni les vendre. A l'égard des terres qu'ils donnaient pour y semer des légumes et qu'il ne fallait pas arroser, ils les partageaient de la même manière que celles où l'on semait du maïs.

Quant au partage des terres de la noblesse, les curacas, qui étaient seigneurs de plusieurs vassaux, en recevaient plus ou moins, selon le nombre des femmes, des enfans, des maîtresses, des servantes et des valets qu'ils avaient. La même proportion était observée à l'égard des Incas du sang royal, avec cette différence que

leur portion était plus considérable, et qu'on leur donnait les meilleures terres, sans y comprendre la part qu'ils avaient tous en commun aux possessions tant du roi que du Soleil, comme enfans de l'un et frères de l'autre.

Ils fumaient les terres, pour les rendre plus fertiles; et dans tout le plat pays de Cuzco, de même que dans la plupart des lieux de montagne, ils employaient à cet usage les excrémens humains; ils les ramassaient avec une diligence incroyable, et après les avoir séchés et réduits en poudre, ils s'en servaient pour engraisser la terre qui portait du maïs, parce qu'ils les croyaient plus propres à cela que toute autre fiente. On sème des papas et d'autres légumes dans tout le pays de Collao, à plus de cent cinquante lieues à la ronde, où il ne croît point de maïs, à cause de la froideur du climat, et on y engraisse la terre avec du fumier.

Dans toute la côte de la mer depuis Arequepa, jusques à Tarapaca, où il y a plus de deux cents lieues de longueur, ils n'emploient d'autre fiente que celle de certains oiseaux, qu'ils appellent des passereaux marins, dont il y a des troupes si nombreuses qu'on ne saurait les voir sans en être étonné. Ils se tiennent dans les îles désertes de la côte, et à force d'y fienter ils les blanchissent d'une telle manière, qu'on les prendrait de loin pour quelque montagne

couverte de neige. Au temps des rois Incas on prenait un soin si particulier de la conservation de ces oiseaux, qu'il était défendu à tout le monde, sous peine de la vie, de les tuer, soit dans les îles ou dehors, et même d'y entrer, lorsqu'ils couvaient leurs œufs, de peur de les effrayer et de les faire sortir de leurs nids.

L'Incas réservait ces îles pour en disposer en faveur de telle province qu'il jugeait à propos. Si l'île était grande, il la donnait à deux ou trois provinces ensemble, et y faisait mettre des bornes, afin que ceux d'une province n'empiétassent pas sur les autres. Lors même qu'il fallait distribuer ce fumier, ils observaient si bien les limites, que sans en sortir, ils faisaient un partage égal entre les villes et les habitans : si quelqu'un en frustrait un autre, il n'y allait pas moins que de la vie; et s'il en tirait des bornes prescrites au-delà de ce qu'on lui en avait donné, à proportion de l'étendue de ses terres, il était châtié comme un voleur. On se sert aujourd'hui d'une tout autre manière qu'on ne faisait alors de la fiente de ces oiseaux, qui est fort propre à engraisser la terre et à la rendre fertile.

En d'autres pays de la même côte, par exemple, dans les contrées d'Atica, d'Atitipa, de Villacori, de Malla, et de Chillca, on engraisse

la terre avec des têtes de sardines, qu'on y sème en abondance. Malgré tout cela, les habitans ont beaucoup de peine à la rendre fertile, parce qu'il n'y a presque point d'eau pour l'arroser. On voit plus de sept cents lieues de côte où il ne pleut jamais, et où la terre n'est arrosée d'aucune rivière. Elle est toute sablonneuse et la chaleur y est extrême : aussi la plupart des villes y sont bâties près de la mer, afin que l'humidité qu'elle cause dans son voisinage contribue à la production du maïs. Pour cultiver la terre, ils ôtent d'abord tout le sable qui est à la superficie, et ils creusent jusqu'à ce qu'ils trouvent de l'eau. Ensuite ils font des champs de différente grandeur; dans les moindres on peut semer demi-boisseau de grain, et dans les plus étendus trois ou quatre boisseaux. D'ailleurs, ils n'ont pas besoin d'être labourés; quand on les veut semer, on a un assez gros bâton pointu par le bout, avec lequel on fait un trou dans le sable; c'est là que l'on enterre, à une petite distance les unes des autres, les têtes des sardines, après y avoir mis dedans deux ou trois grains de maïs. Quelques personnes croient néanmoins que cette manière de fumer la terre, est plutôt nuisible que profitable. Quoi qu'il en soit, la providence divine, qui met ordre à toutes les choses du monde, ne laisse point ces

Indiens dépourvus; outre qu'elle leur donne l'invention d'employer la fiente de ces oiseaux à rendre leur pays fertile en certaine saison de l'année, la mer jette sur le rivage une si grande quantité de sardines vives, qu'ils en ont de reste pour leur provision et pour engraisser leurs champs; jusque-là même que s'ils les voulaient ramasser toutes, ils en pourraient charger plusieurs navires. Quelques-uns s'imaginent que ces poissons ne sortent de la mer en si grand nombre que pour se garantir de la violence des raies, des baleines, et des autres gros poissons, qui leur font la guerre; mais d'où que cela vienne, les habitans du pays en profitent. Quand on leur demande qui a été le premier inventeur de cette manière de semer le maïs, ils n'en savent rien; et il y a grande apparence qu'ils l'ont appris de la nécessité, qui donne de l'industrie aux plus grossiers. D'ailleurs, on trouve si peu de terres dans tout le Pérou, qui soient propres à porter du blé, que les Indiens ont mis tout en œuvre pour les rendre labourables. Il ne faut donc pas s'étonner si tous en général semaient les grains qui leur étaient nécessaires pour la nourriture de leurs familles, sans avoir besoin par conséquent ni de vendre les provisions de bouche, ni de les enchérir.

CHAPITRE IV.

Du partage qu'ils faisaient de l'eau pour arroser les terres et de la punition des fainéans et des paresseux.

Lorsqu'il s'agissait d'arroser les terres où il y avait peu d'eau, chacun en recevait à son tour la quantité qui lui était nécessaire, afin qu'il n'y eût point de dispute là-dessus, et l'on observait surtout cette méthode dans les années de sécheresse. Comme l'expérience leur avait appris quelle quantité d'eau il fallait pour arroser une pièce de terre, ils permettaient à chaque Indien d'arroser son champ durant un certain nombre d'heures, et chacun le faisait à son tour, sans que le plus riche ni le plus noble fût préféré au moindre, non pas même le favori, ni le parent du curaca, ni le ministre ou le gouverneur d'une province du roi. Si quelqu'un négligeait d'arroser sa terre dans le temps qui lui était prescrit, on le châtiait exemplairement et on lui donnait en public trois ou quatre coups de pierre sur les épaules, ou bien on le fouettait aux bras et aux cuisses avec

des verges d'osier et on l'appelait fainéant et lâche : ce qui était parmi eux une grosse injure, qu'ils exprimaient par le mot mezquitullu, qui est composé de mezqui, c'est-à-dire, doux ou délicat, et de tullu, qui signifie un os.

CHAPITRE V.

Du tribut qu'ils payaient à l'Inca ; et du soin qu'ils avaient de leurs greniers.

—

Après avoir dit de quelle manière les Incas avaient accoutumé de partager leurs terres, et de gratifier leurs sujets, il sera fort à propos, ce me semble, de montrer quelle sorte de tribut ils donnaient à leurs rois. Le principal était de labourer les terres du Soleil et de l'Inca, de les défricher le mieux qu'ils pouvaient, de faire la récolte des grains et de les serrer dans les greniers ou dans les magasins du roi, dont il y en avait un exprès dans chaque ville. Au reste, le fruit ou le grain, que ceux du pays nomment vehu, et les Espagnols axi, n'était pas des moins considérables.

Ils appellent pirua leurs greniers ordinaires, dont l'enclos est fait d'argile mêlée avec du chaume. Au temps de leurs rois, ils en bâtissaient de plus beaux de figure carrée, mais qui n'étaient guère large, et dont ils proportionnaient la grandeur à la quantité des grains qu'ils y voulaient mettre. Il y avait des séparations au-dedans en forme de galeries, qu'on pouvait remplir ou vider quand on voulait, par le moyen de certaines ouvertures carrées qu'on laissait à la façade du grenier. Suivant même que la cloison était large ou étroite, ils conjecturaient quelle quantité de maïs il y pouvait avoir dans chacune. Je me souviens d'avoir vu quelques-uns de ces greniers bâtis au temps des Incas, et qui devaient être des principaux, parce qu'ils étaient dans la maison des Vierges choisies, destinées au service du Soleil. Mais le temps qui apporte de la révolution à toutes choses, en avait changé les hôtes, puisque les fils de Pedro de Barco, qui avaient été mes compagnons d'école, y demeuraient alors.

D'ailleurs, on séparait la récolte des grains du Soleil et de l'Inca, quoiqu'on les mît dans un même grenier; et quand il fallait semer leurs terres, on prenait la semence dans leurs différentes cloisons. Les Indiens qu'on y faisait travailler, étaient aussi entretenus aux dépens de l'un et de l'autre, et ils ne donnaient que le tra-

vail de leur corps. Quand la saison de la récolte était venue, les sujets de l'Inca la faisait, sans être obligés de lui en donner aucune chose par manière de tribut. C'est ce que le R. P. Joseph Acosta confirme dans son Histoire, liv. VI, chap. 15. L'Inca, dit-il, donnait à la communauté la troisième partie des terres. Quoiqu'on ne puisse pas dire au vrai si cette portion était moindre ou plus grande que celle de l'Inca et des Guacas, il est certain qu'on prenait garde qu'elle pût suffire abondamment à la nourriture des habitans de chaque ville. Pas un des particuliers ne possédait en propre aucune chose de ce tiers, si ce n'était par une grâce spéciale de l'Inca, encore ne la pouvait-on pas aliéner ni la faire passer à ses héritiers. L'on partageait tous les ans ces terres de la communauté, et l'on en donnait à chacun autant qu'il lui en fallait pour l'entretien de sa famille. On suivait en cela certaines règles fixes et déterminées. D'ailleurs, ceux qui recevaient cette portion n'en payaient point d'autre tribut, sinon qu'ils labouraient et faisaient valoir les terres tant de l'Inca que des Guacas, dont ils étaient obligés aussi de serrer les grains. Voilà ce qu'en dit le P. Acosta, qui appelle terre des Guacas celles du Soleil, parce qu'elles lui étaient consacrées.

Dans toute la province des Collas, qui a

plus de cent cinquante lieues de long, on ne recueille point de maïs à cause de la froideur du climat, mais on y sème quantité de quinuá et d'autres légumes. Les papas sont un des principaux, de figure ronde, et si humides, qu'ils se corrompent facilement. Pour empêcher que cela n'arrive, on les met sur de la paille, qui est fort bonne dans ces quartiers, et on les expose à la gelée durant plusieurs nuits, car cette province est si froide qu'il y gêle toute l'année : ensuite on les couvre avec de la paille et on les presse doucement pour en faire sortir l'humidité, qui leur est naturelle ou que la gelée leur cause. Après cela, on les fait bien sécher au soleil, et on doit prendre garde surtout que le serein n'y donne dessus. Ce légume ainsi préparé se conservait longtemps; mais alors il changeait de nom, car au lieu de papa on l'appelait channu. On préparait de la même manière ce qui s'en cueillait dans les terres du Soleil et de l'Inca, et on le mettait dans les magasins publics avec les autres légumes et semences.

CHAPITRE VI.

Des habits, des armes, et de la chaussure qu'ils faisaient pour les gens de guerre.

Outre le principal tribut, qui consistait à semer les terres, à recueillir les grains et à faire valoir les revenus du Soleil et de l'Inca, ils étaient obligés de faire les habits, les armes et la chaussure des soldats, et des pauvres gens, que la vieillesse ou la maladie rendait incapables de travailler. Quand il était question de partager ou de payer ce tribut, on y observait le même ordre que dans les autres choses. Les habits qu'on faisait dans toute cette contrée étaient de laine, que l'Inca fournissait de ce nombre infini de troupeaux qui lui appartenaient, et à son père le Soleil. Dans le plat pays, c'est-à-dire, dans toute la côte de la mer, où la chaleur du climat empêchait que les habitans ne portassent des robes de laine, ils en faisaient de coton, qui était aussi tiré du domaine du Soleil et de l'Inca, sans que les In-

diens y contribuassent autre chose que le travail de leurs mains. Ils faisaient trois sortes d'habits de laine, dont la première appelée avasca, ne servait qu'aux petites gens; la seconde, qu'on nommait campi, était de laine fine, teinte en diverses couleurs et bien travaillée, comme les draps de Flandre; on la réservait pour l'usage des gentilshommes, et des officiers de l'Inca, tels qu'étaient les capitaines et les curacas; la troisième sorte d'habits qu'on appelait compo, se faisait de la plus fine laine qu'il y eût, et tous ceux du sang royal, tant soldats que capitaines, et officiers du roi, s'en servaient en temps de paix et de guerre. Les habits les plus fins se travaillaient dans les provinces dont les habitans avaient le plus d'adresse pour cette sorte d'ouvrage; et l'on faisait les plus grossiers, dans les autres contrées, où ils n'étaient pas si habiles. Les femmes filaient la laine, dont on fabriquait les étoffes les plus grossières nommées avasca; les hommes celle qui servait pour les plus fines. Certaines personnes ont avancé que les Incas eux-mêmes filaient, quoiqu'il n'y eût que leurs sujets qui s'occupassent à ce travail. Mais ce qui pourrait avoir donné lieu à ce faux rapport, est la cérémonie qu'ils observaient quand ils armaient des chevaliers, comme nous le dirons ailleurs. Quant à leur chaussure, elle se faisait ordinai-

rement par ceux des provinces, où il y avait quantité de chanvre, qu'on tirait de la tige et des racines d'un certain arbre appelé maguey. A l'égard de leurs armes, on les fabriquait dans le pays qui avait le plus de matériaux pour y travailler. Ainsi certaines contrées fournissaient des arcs et des flèches, les autres des lances, des javelots et des haches d'armes; les autres des frondes, et les autres enfin des rondaches; ce sont là toutes les armes qu'ils avaient. En un mot, chaque province ou chaque nation n'était obligée de fournir que ce qui croissait dans son terroir; et c'était une loi générale dans tout l'empire du Pérou, qu'aucun Indien ne sortît de sa province, pour aller chercher ailleurs le tribut qu'il devait payer. Les Incas avaient donné cet ordre pour empêcher leurs sujets de faire les vagabonds de province en province, et de couvrir leur fainéantise du prétexte spécieux d'aller chercher le tribut. On voit par tout ce que je viens de dire, que les vassaux de l'Inca étaient obligés de lui fournir quatre choses, savoir des provisions, qui se prenaient dans les terres mêmes du roi; de la laine, qui venait de ses troupeaux; la chaussure, et les armes pour les gens de guerre. Tout cela se distribuait avec beaucoup d'ordre et d'économie. La province qui fournissait des habits, ne donnait point de chaussure, ni des armes; et celle qui donnait le

plus d'une chose, était déchargée d'une autre. On observait toujours le même ordre en matière de contributions, sans qu'on foulât jamais ni le public ni les particuliers. On peut dire aussi que la douceur de ces lois gagnaient si bien le cœur des vassaux, qu'ils servaient leur Inca avec un zèle et une fidélité incroyables. Ce n'est donc pas sans raison que le R. P. Joseph Acosta leur a rendu ce beau témoignage: Ces rois barbares, dit-il, n'avaient pas de plus grandes richesses que l'affection et la bonne volonté de leurs sujets, toujours disposés à travailler pour eux, et à suivre leurs ordres. Ce qu'il y avait en cela de plus admirable, c'était de voir qu'au lieu d'appeler cette soumission un esclavage, ils la regardaient comme un grand bonheur..

Outre ce tribut que les rois recevaient de leurs sujets, les impotens ou les pauvres en payaient un autre, qui ne pouvait pas beaucoup enrichir leur maître. Car ils étaient obligés de temps en temps de donner aux gouverneurs de leurs villes certains cornets pleins de poux. Les Incas le voulaient ainsi, à ce qu'on disait, afin qu'aucun de leurs sujets ne se vantât d'être exempt du tribut : mais leur principale intention était d'engager les pauvres à se nettoyer de cette vermine; et c'est pour cela qu'on les appelait ordinairement amateurs des

pauvres. Les décurions ou les dizainiers, dont nous avons parlé ci-dessus, avaient ordre exprès de faire payer ce tribut. D'ailleurs, les personnes du sang royal, les prêtres, les ministres des temples, les curacas, les mestres de camp, les capitaines, les centeniers, quoiqu'ils ne fussent pas du sang royal, les gouverneurs, les juges, et les officiers du roi, ne devaient payer aucun de ces droits, dont nous venons de parler, durant tout le temps qu'ils étaient en charge. L'on exemptait encore de ces tributs tous les soldats qui étaient actuellement occupés aux fonctions de la guerre, de même que les jeunes garçons au-dessous de vingt-cinq ans, parce qu'ils rendaient service à leurs pères jusques à cet âge-là, et qu'ils ne pouvaient se marier plus tôt : ils jouissaient même de cette franchise durant la première année de leur mariage. Les vieillards depuis l'âge de cinquante ans étaient aussi exempts de toute sorte d'impôt, de même que les filles, les femmes mariées, et les veuves, quoique certains auteurs espagnols s'imaginent qu'elles payaient le tribut, parce que, disent-ils, elles travaillaient toutes : mais ils ne considèrent pas qu'elles ne travaillaient que pour aider leurs maris, et leurs plus proches parens, sans qu'aucun autre motif les y obligeât. L'on n'imposait pas non plus ces droits sur les aveugles, les estropiés,

les blessés, et les malades, jusques à ce qu'ils fussent entièrement guéris; mais les muets et les sourds n'en étaient pas exempts, parce qu'ils pouvaient travailler. C'est ainsi que le tribut ordinaire se réduisait au travail du corps. Le R. P. Blas Valera, comme nous le verrons ailleurs, le confirme en ces termes exprès, et si approchans de ceux du R. P. Joseph Acosta, qu'ils semblent l'avoir tiré l'un de l'autre.

CHAPITRE VII.

Que l'or, l'argent, les pierreries, et telle autre chose de prix, tenaient lieu de présent parmi eux, et non pas de tribut.

—

L'or, l'argent, les pierreries, dont les Incas, comme chacun sait, avaient une quantité prodigieuse, n'étaient point des choses qui leur fussent données par manière de tribut. Les Indiens n'étaient pas obligés de faire ces présens, et leurs rois n'avaient pas accoutumé de les exiger d'eux. L'or et l'argent ne pouvaient leur servir ni pour la guerre, ni pour la paix, puisqu'ils ne vendaient ni n'achetaient aucune

chose avec ces métaux, et qu'ils n'en payaient point leurs soldats. Ils regardaient ces richesses comme superflues, parce qu'elles n'étaient ni bonnes à manger, ni d'usage pour avoir des vivres. Mais s'ils en avaient quelque estime, ce n'était qu'à cause de leur éclat et de leur beauté, pour s'en servir à l'embellissement des palais du roi, des temples du Soleil, et des maisons de leurs religieuses, comme nous l'avons déjà dit, et comme nous le verrons dans la suite. Les Incas avaient aussi découvert des mines de vif-argent, mais ils ne voulaient pas qu'on s'en servît, parce qu'il leur semblait plus préjudiciable qu'utile; cela fut cause qu'ils défendirent à leurs sujets de le tirer hors de terre, comme il sera dit plus particulièrement en son lieu.

Quand donc les Indiens donnaient à leur roi de l'or, de l'argent, et d'autres choses de prix, ils ne le faisaient que pour suivre la coutume, qu'ils observent encore aujourd'hui, qui est de ne visiter jamais leur supérieur, sans lui apporter quelque présent, ne fût-ce qu'un petit panier de fruit nouveau ou sec. Les curacas, seigneurs de plusieurs vassaux, rendaient visite à l'Inca aux principales fêtes de l'année, surtout à la plus remarquable de toutes, qui était celle du Soleil appelée Raymi; ou lorsqu'on célébrait quelque victoire, ou qu'on coupait les cheveux pour la première fois au prince héritier, et qu'on

lui donnait un nom. En un mot, dans toutes ces occasions et plusieurs autres, soit que les curacas vissent le roi pour l'entretenir de leurs affaires particulières ou de celles de leur province, ou même lorsqu'il faisait le tour de son royaume, ils ne lui baisaient jamais la main, sans lui apporter tout ce que les Indiens leurs sujets avaient tiré d'or, d'argent et de pierreries à leurs heures de loisir. Ces trésors leur étaient si peu nécessaires pour la vie, qu'ils ne s'amusaient pas à les tirer de leurs mines quand ils avaient d'autres occupations plus pressées. Mais enfin lorsqu'ils virent qu'on s'en servait à l'embellissement des maisons royales et des temples du Soleil, qu'ils estimaient par-dessus tout, ils crurent que leur temps ne pouvait être mieux employé qu'à chercher de l'or, de l'argent et des pierres de prix, pour en faire présent à l'Inca et au Soleil qui étaient leurs dieux.

Outre ces richesses, les curacas présentaient au roi plusieurs sortes de bois fort estimés, pour employer au bâtiment de ses maisons. Ils lui offraient aussi les meilleurs ouvriers qu'ils pussent trouver en quelque métier que ce fût, tels qu'étaient des orfèvres, des peintres, des maçons et des charpentiers, dont il y avait d'excellens maîtres dans le pays. Mais les gens du commun n'avaient pas besoin de tous ces artisans, parce qu'ils faisaient eux-mêmes tout ce qui était né-

cessaire pour leur famille, des habits, leur chaussure, et des cabanes pour s'y mettre à l'abri du mauvais temps. Le conseil même leur en donnait alors de toutes faites, au lieu qu'aujourd'hui chacun trouve le moyen de bâtir une maison, avec le secours de ses parens ou de ses amis. Quoi qu'il en soit, contens de passer leur vie sans aucun luxe, ils ne s'amusaient point aux superfluités dont les grands s'embarrassent toujours.

D'ailleurs, les Indiens faisaient présent à l'Inca de divers animaux apprivoisés ou farouches; comme de tigres, de lions, d'ours, de singes, de guenuches, de loups-cerviers, de perroquets, d'autruches, et de l'oiseau appelé cuntur, qui est le plus gros de tous ceux qu'on connaît. Ils lui présentaient outre cela des couleuvres de toutes les sortes, dont les plus grosses qu'on nomme amaru passent trente pieds de longueur; des crapauds monstrueux, et des lézards terribles, qu'ils nommaient caymanes, et qui ont aussi trente pieds de long. En un mot, tout ce qu'ils trouvaient dans leur pays, de prodigieux, de farouche, ou de beau, ils le donnaient à leur roi, de même que l'or et l'argent, comme s'ils eussent voulu dire par-là, qu'il était le souverain seigneur de toutes les choses qui lui étaient présentées, et lui témoigner ainsi l'attachement qu'ils avaient pour son service.

CHAPITRE VIII.

Comment ils gardaient les provisions, et à quoi ils les employaient.

Après avoir parlé du tribut que les Indiens donnaient à l'Inca, il est à propos que nous disions comment ils le gardaient, et quel en était le principal usage. Il y avait dans tout le royaume trois sortes de magasins où ils serraient le tribut et la récolte, et dans chaque ville, grande ou petite, il y en avait deux. Dans l'un, on mettait les provisions qui devaient servir en cas de famine, et dans l'autre, celles qu'on tirait des revenus du Soleil et de l'Inca. D'ailleurs, sur les grands chemins, on voyait, de trois en trois lieues, d'autres magasins, dont les Espagnols font aujourd'hui leurs hôtelleries.

L'on portait à Cuzco pour l'entretien de la cour, toute la récolte qui se faisait à cinquante lieues à la ronde dans les terres du Soleil et de l'Inca, qui en gratifiait les capitaines et les curacas. Il est vrai qu'en chaque ville qui se trouvait dans cette étendue de pays, on mettait au magasin ordinaire des habitans, certaine partie

de ces provisions, que l'on tirait des revenus du Soleil.

La récolte des autres villes hors de l'étendue de la cour, était gardée dans le magasin du roi, d'où on la transportait aux autres magasins, qu'il y avait sur les chemins publics. C'est là que l'on serrait les provisions de bouche, les armes, la chaussure et les habits nécessaires aux gens de guerre qui passaient par là, pour aller aux quatre parties du monde, qu'ils appelaient Tahuantinsuyu. Ces magasins étaient si bien fournis de toutes ces choses, qu'il y en avait toujours de reste, quelque nombreuses que fussent les troupes qui tenaient la campagne. Car il faut savoir que les Incas ne leur permettaient jamais de se loger dans les villes aux dépens de la bourgeoisie. Ils alléguaient pour leur raison, que chaque ville avait déjà payé le tribut, et qu'il n'était pas juste de les fouler davantage. Il y avait même une loi qui défendait aux soldats de prendre aucune chose des habitans, quelque petite qu'elle fût, sous peine de la mort. Voici ce que Pedro de Cieça de Léon en rapporte, chap. 60, où il parle des grands chemins du Pérou : Il y avait, dit-il, de vastes corps de logis bâtis exprès pour les Incas, et des magasins aussi pour y serrer les provisions des gens de guerre; l'Incas savait si bien se faire craindre, que si quelque soldat,

lorsque son armée allait en campagne, avait eu la hardiesse de prendre la moindre chose, il était d'abord châtié. D'ailleurs, si quelqu'un de ceux qui le suivaient à la guerre, entrait dans les champs ou dans les maisons des Indiens, et qu'il y fit le moindre dommage, il commandait aussitôt qu'on le fît mourir. Les Indiens alléguaient là-dessus que cette discipline était juste; puisque pour empêcher que les soldats ne foulassent personne, ni à la campagne, ni dans les villes, on leur donnait tout ce qui leur était nécessaire. Aussi voyait-on rarement que les soldats commissent quelque désordre.

Augustin de Çarate, après avoir remarqué la longueur des grands chemins, ajoute ces paroles, qui se trouvent liv. I, chap. 14 : Outre la dépense, dit-il, qui se fit pour les réparations de ces chemins, Guaynacava fit bâtir sur le chemin de la montagne de journée en journée des palais de fort grande étendue, avec quantité d'appartemens, en sorte qu'il y avait de quoi loger sa personne, sa maison, et toute son armée. Il en fit aussi bâtir de semblables sur le chemin de la plaine; il est vrai qu'ils ne furent pas en si grand nombre, ni si près les uns des autres que ceux de la montagne; parce qu'il fallait, pour y trouver les commodités nécessaires, les placer sur les bords des rivières, qui sont éloignées les unes des autres de huit ou

dix lieues, et même en quelques endroits de quinze ou de vingt. Ces bâtimens s'appellent tambos, et les Indiens des environs avaient le soin de les fournir de toutes les provisions nécessaires pour les armées de ce prince, et cela non seulement pour la nourriture, mais aussi pour les vêtemens et les armes; de sorte que dans chacun de ces Tambos on pouvait trouver en cas de besoin de quoi vêtir et armer trente mille hommes. Guaynacava était toujours accompagné d'un grand nombre de gens de guerre, armés de piques, de hallebardes, de massues, et de haches d'armes, d'argent et de cuivre, et même quelques-unes d'or : ils se servaient aussi de frondes et de javelots un peu brûlés par le bout, afin que la pointe en fût plus dure et par conséquent plus perçante. Que si les rentes du roi ne pouvaient fournir à l'excessive dépense qu'on faisait à la guerre, il se servait en pareil cas du revenu du Soleil, dont il se disait le fils légitime, et l'héritier universel. Mais s'il restait quelques provisions de l'entretien des gens de cour et de guerre, on les serrait d'abord dans ces trois sortes de magasins, dont nous avons déjà parlé, afin qu'en cas de nécessité on les pût distribuer aux sujets.

Pendant que les prêtres et les ministres de la religion des Incas s'acquittaient des fonctions

de leur charge dans les temples, où ils servaient par semaines chacun à son tour, on les entretenait des revenus du Soleil. Mais lorsqu'ils n'officiaient pas, ils se nourrissaient à leurs propres dépens, sur les terres qu'on leur donnait de même qu'à tout le reste du peuple. D'ailleurs, ce qu'on prenait sur les revenus du Soleil était fort peu de chose en comparaison de ces grands biens que l'Inca en retirait.

CHAPITRE IX.

Qu'il n'y avait entr'eux aucun mendiant, et qu'ils donnaient aux sujets de quoi s'habiller.

Si l'on avait soin de fournir des habits aux gens de guerre, on n'oubliait pas d'en procurer aux autres. De deux en deux ans on distribuait de la laine à tous les sujets en général, et aux curacas, afin qu'ils s'en habillasent eux-mêmes avec leurs femmes et leurs enfans; et les dizainiers devaient tenir la main à l'exécution de ces ordres. D'ailleurs, les Indiens étaient si dépourvus de bétail, que les curacas en avaient à peine assez pour leurs familles; mais le Soleil, et

l'Inca, en avaient une quantité prodigieuse. Lors même que les Espagnols entrèrent dans le pays, on y manquait de pâturages pour nourrir les troupeaux, dont ils firent un terrible dégât, comme je l'ai entendu plusieurs fois assurer à mon père, et à ses contemporains. Dans les pays chauds on donnait aux Indiens du coton, qu'on tirait du revenu du roi, afin qu'ils s'en habillassent avec toutes leurs familles. De cette manière, ils avaient de quoi se vêtir; ils étaient pourvus de tout ce qui était nécessaire à la vie, et il n'y en avait aucun qui pût être appelé pauvre, ni qui fût réduit à demander l'aumône. Le témoignage que le R. P. Joseph Acosta leur rend, est très-conforme à ce que nous en avons déjà rapporté. Voici les paroles qu'il emploie à la fin du quinzième chapitre de son livre : Ceux du Pérou, dit-il, tondaient leurs troupeaux, quand la saison en était venue, et donnaient à chaque ménage autant de laine qu'il lui en fallait pour s'habiller. Cela fait, ils s'en allaient de maison en maison pour voir si les hommes, les femmes et les enfans s'occupaient à travailler cette laine, et s'ils y remarquaient de la négligence, ils châtiaient les coupables. Que s'il y avait de la laine de reste, ils la serraient dans leurs magasins, qui étaient aussi remplis de toutes les autres provisions nécessaires à la vie humaine, et dont

les Espagnols surent bien profiter. Si l'on examine de près cette manière de vivre des Indiens; il n'y a personne qui n'admire la bonté de leur gouvernement et cette prévoyance merveilleuse qui régnait partout; puisque, sans être chrétiens, ils en pratiquaient les vertus les plus sublimes; ils ne possédaient rien en propre, ils se contentaient du nécessaire; ils avaient grand soin de tout ce qui regardait leur religion, et le service de leur roi. C'est par ces mots que le R. P. Acosta finit son quinzième chapitre, qu'il a intitulé : Des revenus de l'Inca et des tributs que ses sujets lui payaient.

Le même auteur, dans le seizième chapitre de son livre, confirme ce que nous avons déjà dit, sur les métiers des Indiens; voici mot pour mot de quelle manière il s'exprime: Les Indiens du Pérou, dit-il, avaient encore un avantage sur les autres nations, en ce qu'ils s'instruisaient dès leur jeunesse en tout ce qui leur semblait nécessaire pour l'entretien et la commodité de la vie humaine. Quoiqu'ils n'eussent pas chez eux certains ouvriers de profession pour l'usage du public, tels que peuvent être parmi nous les tailleurs, les cordonniers, et les tisserands; cela n'empêchait pas qu'ils ne fissent eux-mêmes tous ces métiers, chacun pour sa famille, et qu'ils ne travaillassent la laine que l'Inca leur donnait pour se faire des habits. Ils

n'ignoraient pas non plus l'art de cultiver la terre, et ils n'employaient au labourage que la force de leurs mains. Ils veillaient tous au bien commun de leurs familles, et les femmes contentes d'une honnête médiocrité, et de servir leurs maris avec une grande soumission, s'attachaient surtout à élever leurs enfans sans délicatesse et sans luxe : d'ailleurs, il y avait parmi eux des orfèvres, des peintres, des potiers, des bateliers, des joueurs d'instrumens, des maîtres qui tenaient les comptes, de bons tisserands et d'habiles maçons, qui étaient employés pour le service des grands seigneurs. Mais à l'égard du menu peuple, chacun avait soin de son petit ménage, et de se pourvoir, comme on l'observe encore aujourd'hui, de tout ce qui est nécessaire à la vie. Chacun travaillait à sa chaussure, à ses habits, à bâtir sa cabane, à semer, et à faire la récolte. C'est-à-dire, que tout bien examiné, il s'en fallait peu que leur manière de vivre ne ressemblât à celles des anciens ermites, dont il est parlé dans les vies des saints Pères. Il faut avouer aussi que ces peuples sont si éloignés du faste, et de la mollesse, et si retenus dans les bornes de la médiocrité, qu'ils mériteraient de grands éloges, si leur inclination naturelle n'y avait plus de part que le choix. On peut même dire qu'ennemis de l'orgueil, de l'ambition, et des vanités

du monde, ils seraient sans doute fort susceptibles de la doctrine du saint Évangile, et que pour les y amener, les missionnaires qui la leur prêchent, y doivent conformer leur vie. Le R. P. Acosta ajoute un peu plus bas : que c'était une loi inviolable entr'eux de n'altérer jamais la mode, ni la coutume de leur province, quelque exemple qui en pût venir d'ailleurs. En effet, l'Inca tenait cette maxime pour très-importante au gouvernement de son état, et on l'observe encore aujourd'hui, quoique ce ne soit pas avec le même soin qu'on y apportait autrefois. De-là vient aussi que les Indiens, rigides à suivre leurs anciennes coutumes, s'étonnent de voir que les Espagnols changent presque toutes les années de manière de vivre, et qu'ils attribuent cette inconstance à un excès d'orgueil et de présomption.

Il n'y avait point de mendians parmi eux, et cela s'observait si bien de mon temps, que je ne crois pas d'en avoir jamais vu dans le Pérou, si ce n'est qu'en l'année 1560, lorsque j'en partis, il y avait une vieille femme nommée Isabelle, que j'avais connue à Cuzco, et qui gueusait de porte en porte, non pas tant par nécessité, que pour faire la charlatane dans les maisons, comme font les bohémiennes. Les gens du pays en avaient une telle horreur, que toutes les fois qu'ils la trouvaient sur leurs

moyen des nœuds et des fils qui étaient de la même couleur que les troupeaux.

Pour transporter les provisions d'un côté et d'autre, on se servait de cette sorte d'animaux que les Espagnols appellent carneros, quoiqu'ils ressemblent plutôt à des chameaux qu'à des moutons, excepté qu'ils n'ont point de bosse sur le dos. Mais si les Indiens les employaient d'ordinaire pour eux comme des bêtes de charge, l'Inca n'en usait pas de même, quand il s'agissait de son service, il voulait qu'on les épargnât le plus qu'il était possible, et qu'on les réservât pour le travail le plus nécessaire ; lors, par exemple, qu'il fallait bâtir des forteresses, des maisons royales ou des ponts, aplanir de grands chemins, creuser des canaux, et entreprendre tels autres ouvrages où les Indiens étaient presque toujours occupés.

A l'égard des oiseaux, des quadrupèdes et des reptiles, que les curacas présentaient au roi, on les nourrissait dans certaines provinces, qui retiennent encore aujourd'hui les noms de ces animaux. L'on en nourrissait aussi un bon nombre à la cour, tant pour marque de grandeur, que pour donner à connaître aux vassaux qui en avaient fait présent au roi, qu'il fallait bien que ces animaux lui fussent agréables, puisqu'il les faisait garder et nourrir dans son palais, ce que les Indiens prenaient en fort bonne part

Lorsque je partis de Cuzco, l'on y parlait encore des lieux qui servaient de lanières à ces animaux. On appelait amarucancha, c'est-à-dire l'enclos des amarus, qui sont les grosses couleuvres, cet endroit de la ville où est à présent la maison des pères Jésuites. On nommait aussi pumacurca, et pumapchupan (mot tiré de puma, qui signifie lion) les deux quartiers de la ville où ils nourrissaient des lions, des ours et des tigres. L'un est au pied de la montagne où l'on avait bâti la citadelle, et l'autre derrière le couvent de saint Dominique.

Mais afin que les oiseaux se portassent mieux, on les tenait hors de la ville, dans un enclos qu'on appelait surihualla, c'est-à-dire, le pré des autruches, qui est à une lieue de Cuzco vers le sud, et qui appartenait autrefois à Jean d'Alcobaça, mon gouverneur ; celui-ci en laissa héritier son fils Diego d'Alcobaça, qui fut ecclésiastique, et mon compagnon d'école. Quant aux animaux cruels et sauvages, tels que sont les tigres, les lions, les crapauds, et les couleuvres ; outre qu'on les gardait pour une marque de grandeur, on s'en servait aussi pour la punition des criminels, comme nous le montrerons dans la suite, lorsqu'il s'agira des lois qui condamnaient certains coupables au dernier supplice.

CHAPITRE XI.

Des lois et des ordonnances faites par les Incas, pour le bien commun de leurs sujets.

Le R. P. Blas Valera parle du Gouvernement des Incas d'une manière qui mérite d'être rapportée ici. C'est pourquoi j'ai traduit de son beau latin, le passage suivant pour m'en servir, comme d'une autorité irréprochable : Les Indiens du Pérou, dit-il, commencèrent à s'établir en forme de république, au temps de l'Inca Manco Capac, qui fut le premier de leurs rois. Ils avaient vécu jusques alors, c'est-à-dire, durant plusieurs siècles, dans une brutalité infâme, et pleine de barbarie, sans avoir aucune connaissance des lois ni de la police. Revenus enfin de ces désordres, ils apprirent à élever leurs enfans dans les bonnes mœurs, à leur donner quelque teinture des sciences, à communiquer les uns avec les autres, à se faire des habits pour couvrir leur nudité, avec quelque manière de bienséance, à cultiver la terre, à observer quelques formalités de justice, à être

civils, à bâtir des maisons pour les particuliers, et des édifices publics : en un mot, ils apprirent quantité d'autres choses dignes de grandes louanges. Ils en vinrent même jusques à obéir de bon cœur aux lois, que leurs princes, conduits par les seules lumières de la raison, leur enseignèrent. J'avoue qu'en ceci, les Incas du Pérou me semblent préférables non seulement aux peuples de la Chine, du Japon et des Indes Orientales, mais encore aux anciens païens de l'Asie et de la Grèce.

En effet, à bien considérer l'établissement des uns et des autres, je trouve que Numa Pompilius, Solon et Lycurgue ne méritent pas tous les éloges qu'on leur donne, pour avoir imposé des lois aux Romains, aux Athéniens et aux Lacédémoniens, puisqu'il leur était bien aisé d'en faire, avec le grand secours qu'ils avaient des belles-lettres et des sciences humaines. Ce fut aussi de cette source qu'ils tirèrent les justes lois et les bonnes coutumes qu'ils établirent pour leurs citoyens, et qu'ils laissèrent en écrit à leur postérité. Mais ce qui surpasse l'imagination, c'est de voir que les Incas, qui n'avaient aucune de ces connaissances, ont fait des lois si justes et si raisonnables, leur idolâtrie mise à part, qu'elles se trouvent conformes aux plus belles ordonnances des savans de l'antiquité et des nations

les plus polies. L'extrême desir que les Indiens ont toujours eu d'en conserver la mémoire, a fait que par le moyen de leurs nœuds et de leurs fils, de diverses couleurs, ils l'ont transmise pleine et entière à leurs descendans, quoiqu'il y ait plus de six cents années que leurs premiers rois les ont établies. Ils avaient la loi municipale, qui regardait les intérêts particuliers de chaque ville ou de chaque peuple dans sa propre juridiction. Ils n'ignoraient pas non plus celle que les Latins appellent agraria, qui ne leur était pas de moindre usage qu'aux Romains, puisqu'ils savaient aussi bien qu'eux, comment il fallait mesurer les terres et les partager entre les habitans des villes. On peut dire même qu'ils s'y employaient avec beaucoup de soin et de probité ; car ils avaient des hommes exprès, qui se servaient pour cela d'une certaine mesure appelée tupu, et qui donnaient à chacun d'eux la portion qui lui était convenable. Ils nommaient loi commune celle qui ordonnait aux Indiens (du nombre desquels on exemptait les enfans, les vieillards et les malades) de travailler aux ouvrages publics, comme par exemple d'aider aux bâtimens des temples et des maisons de leurs rois, ou des grands seigneurs ; de labourer leurs terres, de faire des ponts, de nettoyer les chemins, et ainsi des autres choses. Par la loi qu'ils ap-

pelaient fraternelle, ils entendaient celle qui enjoignait expressément à tous les habitans des villes de se donner une mutuelle assistance, quand il était question de labourer la terre, de semer, de faire la récolte, de bâtir et de réparer les maisons, sans que pour cela on fût obligé de leur donner aucune chose. Ils observaient aussi fort exactement la loi qu'ils nommaient mitachanacuy, mot qui signifie changer par familles, et chacun à son tour. Elle ordonnait, que dans tous les ouvrages et les édifices où le public devait fournir sa peine, on y apportât les mêmes considérations qu'au partage de leurs terres, en sorte que chaque province, chaque ville, chaque famille ou chaque personne, ne fît que la tâche qui lui était imposée, et que ce travail fût alternatif entre ceux qu'on y mettait tour-à-tour, afin que chacun eût le temps de se délasser. Ils avaient une loi qui réglait leur dépense ordinaire, et qui leur défendait de profaner sur leurs habits l'usage de l'or, de l'argent et des pierreries. Cette même loi retranchait toutes les superfluités des festins, et voulait que les habitans des villes s'assemblassent deux ou trois fois le mois, pour manger en compagnie devant leurs curacas; et qu'outre cela ils s'exerçassent à des jeux militaires et à d'autres passe-temps honnêtes. Le but qu'ils se proposaient

par cette réjouissance publique, était de donner quelque relâche à leurs esprits, de se maintenir en bonne paix les uns avec les autres, et de divertir ceux qui travaillaient à la campagne. La loi qu'ils avaient établie en faveur des pauvres, ordonnait que les aveugles, les muets, les boiteux, les estropiés, les vieillards, les malades, et autres personnes, qui à cause de leurs incommodités ne pouvaient vaquer au labourage de leurs terres, ni se pourvoir d'habits, fussent entretenus des provisions que l'on tirerait des magasins publics. Suivant une autre ordonnance, on prenait de ces magasins de quoi assister les nouveaux hôtes qui leur survenaient, soit qu'ils fussent étrangers ou du pays, et qui allaient faire quelque voyage. Pour les mieux recevoir, il y avait des maisons publiques ou des hôpitaux, qu'on appelait corpahuaci, où on leur donnait abondamment tout ce qui leur était nécessaire. La même loi prescrivait aux habitans de chaque ville, d'appeler aux festins publics les pauvres dont j'ai parlé ci-dessus, afin que cette réjouissance contribuât à leur faire oublier une partie de leur misère. Ils avaient encore une autre loi sur le ménage, par laquelle deux choses leur étaient principalement recommandées. La première, qu'aucun d'eux ne fût oisif; et ils y mettaient si bon ordre, comme on l'a déjà dit

ailleurs, qu'ils occupaient jusqu'aux enfans de cinq ans, aux choses qu'on croyait être à la portée de leur âge. Les aveugles mêmes, les boiteux et les muets, n'étaient pas exempts de travailler, à moins qu'ils n'eussent quelqu'autre indisposition qui les en empêchât. Ainsi tous ceux qui avaient assez de force et de santé pour mettre la main à l'œuvre, s'y employaient de tout leur possible, tant pour s'acquitter de la tâche qu'on leur donnait, que pour n'encourir pas le blâme d'être des fainéans, qu'on châtiait en public. L'autre article de cette même loi enjoignait aux Indiens, de laisser leurs portes ouvertes, aux heures de leurs repas, afin que les officiers de la justice eussent l'entrée libre chez eux, toutes les fois qu'ils voudraient faire leurs visites. On appelait ces juges llactacamayu, et ils avaient ordre de visiter les temples et les maisons, particulières ou publiques; ces juges fort ponctuels à s'acquitter de leur charge, soit en personne ou par leurs commis, examinaient si le mari et la femme apportaient le soin nécessaire à leur ménage et à l'instruction de leurs enfans. Ils en jugeaient par le plus ou le moins de netteté qu'ils remarquaient dans chaque maison, aux habits, aux meubles, et aux vases même. Ils louaient à haute voix ceux qu'ils trouvaient les plus propres et les meilleurs ménagers : mais, au contraire, ils

châtiaient les négligens à coups de fouet sur les bras et sur les cuisses, et ils les condamnaient aux autres peines portées par la loi. Cependant cette police admirable entretenait chez eux une si grande abondance des choses nécessaires à la vie, qu'on donnait presque pour rien celles qui sont aujourd'hui les plus estimées. Quant aux autres lois, et aux ordonnances morales, qu'ils observaient tous en général, et en particulier, sans s'éloigner des bornes de la raison, on pourra les recueillir de ce que nous dirons dans la suite, de leurs coutumes, et de leur manière de vivre. Mais on a perdu la plupart de ces lois, et ce gouvernement qui était si bien réglé et si digne de louange, est presque tout-à-fait aboli. On peut même dire que la barbarie est aujourd'hui plus enracinée chez les Indiens, qu'elle ne l'était alors, et qu'ils sont beaucoup plus mal pourvus des choses nécessaires à la vie.

CHAPITRE XII.

De quelle manière ils en agissaient envers leurs nouveaux sujets, après les avoir conquis.

—

Il ne sera pas, sans doute, inutile de rapporter ici l'ordre que les Incas observaient pour conquérir de nouveaux pays, et la méthode qu'ils suivaient pour amener leurs sujets à la vie civile et à la pratique des bonnes mœurs. Il est certain que depuis le temps des premiers rois du Pérou, leurs successeurs, toujours fort religieux à les imiter, ne firent jamais la guerre, qu'ils n'y fussent engagés par quelque puissant motif, soit pour civiliser les barbares de leur continent, ou pour prévenir la désolation de leurs frontières, que ces peuples infestaient. D'ailleurs, ils n'entreprenaient jamais aucune guerre, qu'après l'avoir déclarée deux ou trois fois à leurs ennemis; et un Inca n'avait pas plus tôt assujetti quelque province, qu'il envoyait d'abord la principale idole du pays à Cuzco, pour y être mise dans un temple, jusqu'à ce

que le cacique et les Indiens de cette contrée, désabusés de la créance de leurs dieux, tournassent leurs adorations vers le Soleil. Cependant il ne renversait point les idoles de la province conquise, de peur que les habitans, irrités du mépris qu'on aurait fait de leurs dieux, ne se mutinassent; et il n'en abolissait l'usage qu'après les avoir instruits dans sa religion. Il amenait à Cuzco le principal cacique avec tous ses enfans, afin qu'ils apprissent, par la conversation des personnes vertueuses, les lois, les mœurs, la langue, les cérémonies et le culte de son pays; et après les avoir traités avec beaucoup de magnificence, il rétablissait le curaca dans sa première dignité, et commandait à ses vassaux de lui obéir comme à leur seigneur. Afin même que les soldats vainqueurs et vaincus se réconciliassent les uns avec les autres, qu'ils vécussent à l'avenir en bonne intelligence, il leur donnait de beaux festins publics, où les aveugles, les boiteux, les muets et tous les autres pauvres impotens se trouvaient pêle-mêle. Il leur faisait aussi quantité de présens d'or, d'argent, d'habits, de belles plumes, pour s'en parer aux jours de leurs principales fêtes, et plusieurs autres galanteries qu'ils estimaient beaucoup. Les jeunes gens du pays dansaient à ces festins avec les filles, et ceux d'un âge plus mûr faisaient l'exercice militaire. Voilà de

quelles amorces se servait l'Inca pour gagner les cœurs des Indiens qu'il avait nouvellement conquis. Avec cette adresse, quelque barbares et brutaux qu'ils fussent, à la fin ils subissaient le joug, et ils le servaient avec tant de zèle et de fidélité, qu'aucune province ne se mutinait presque jamais. Outre cela, pour couper chemin aux plaintes et prévenir les rébellions, il confirmait de nouveau et faisait publier toutes les anciennes lois et les ordonnances du pays, afin de les mettre plus en crédit, excepté celles qui se trouvaient contraires au culte et aux réglemens de l'empire. Quand l'Inca le jugeait à propos, il transplantait dans son pays les habitans des provinces qu'il avait assujetties, et il leur donnait autant de terres, de maisons, de serviteurs et de bétail qu'il leur en fallait pour s'entretenir à leur aise. Il envoyait à leur place des bourgeois de Cuzco ou des autres villes, qu'il savait lui être fidèles, afin qu'ils servissent de garnison, et qu'ils enseignassent à ceux de la frontière les lois, les cérémonies, les coutumes et la langue générale du royaume.

Il est certain que les Incas surpassaient en modération tous les autres rois, et que leur gouvernement était le plus doux de tous ceux du nouveau monde. Cela se peut vérifier, non-seulement par les nœuds et les comptes des Indiens qui renferment leurs annales, mais en-

core par les cahiers manuscrits que le vice-roi dom François de Tolède, instruit à fond par leur bouche de l'état de toutes les provinces, remit aux visiteurs généraux, aux juges et aux greffiers pour en faire des copies. Ces papiers sont très-dignes de foi, et on les trouve encore aujourd'hui dans les archives publiques. Si on les consulte, on verra qu'à certaines choses près, qui regardaient la sûreté de ce grand empire, les rois du Pérou conservaient inviolables toutes les autres lois et tous les priviléges de leurs vassaux. Ils prenaient garde aussi qu'on laissât en leur entier les biens des communautés ou des particuliers, sans en diminuer aucune chose. Quant à la discipline militaire, ils la faisaient observer avec beaucoup d'exactitude; ils ne donnaient jamais au pillage les provinces ni les royaumes qu'ils conquéraient à force d'armes, et ils ne permettaient point que leurs soldats envahissent le bien d'autrui. Que si les habitans de quelque pays se rendaient d'eux-mêmes, on élevait bientôt après les plus capables d'entre eux aux charges civiles et militaires, comme s'ils avaient été depuis long-temps de vieux soldats de l'Inca et ses fidèles sujets. A l'égard des tributs que ces rois imposaient à leurs vassaux, ils consistaient en si peu de chose, que ce que nous en dirons dans la suite paraîtra tout-à-fait ridicule à ceux qui le liront. Mais les Incas ne

s'en tenaient pas à cette seule générosité : ils distribuaient en abondance des provisions de bouche, des habits et d'autres présens aux seigneurs, aux gentilshommes, aux roturiers et aux pauvres; en un mot, ils se conduisaient d'une telle manière envers tout le monde, qu'on pouvait les appeler de bons pères de famille ou de fidèles économes, plutôt que des rois. Aussi fut-ce pour cela que les Indiens leur donnèrent le surnom de Capac Titu, comme si l'on disait un second Auguste et un demi-dieu; du moins Capac signifie un roi puissant en richesses et comblé de gloire, et Titu un prince libéral et magnanime. Des vertus si rares et des qualités si éminentes rendirent ces rois du Pérou les délices de leur temps, et aujourd'hui même les Indiens, que Dieu a éclairés de la lumière de la foi, n'en peuvent perdre le souvenir, puisqu'au milieu de leurs travaux et de leurs misères, ils les appellent par leurs noms l'un après l'autre, avec des gémissemens et des plaintes qui excitent la compassion. Il faut avouer aussi qu'on ne lit point dans l'histoire qu'aucun des anciens rois d'Afrique, d'Asie et d'Europe ait été si doux, si bienfaisant, si utile et si libéral envers ses sujets, que le furent autrefois les rois Incas, dont nous décrivons ici les vies. D'ailleurs, on peut voir par tout ce que nous avons dit que les lois, les coutumes, les

statuts et la manière de vivre des Indiens du Pérou étaient conformes, à plusieurs égards, aux lumières de la raison ; et il me semble qu'on en pourrait bien profiter pour les convertir, plus aisément et avec moins de violence, à la religion chrétienne.

CHAPITRE XIII.

De la méthode que les Incas observaient pour remplir toutes sortes de charges et d'offices.

—

Je rapporterai ici ce que le R. P. Blas Valera dit sur cette matière dans un chapitre qu'il a intitulé : De la méthode que les Incas observaient pour la création des ministres et des gouverneurs en temps de paix ; du partage qu'ils faisaient des ingénieurs et des manœuvres ; de quelle sorte ils disposaient des biens, tant en commun qu'en particulier, et comment ils imposaient le tribut.

« L'Inca n'avait pas plus tôt assujetti quelque nouvelle province et fait transporter à Cuzco la principale idole de tout le pays, qu'a-

près avoir calmé l'esprit des seigneurs et des vassaux, il ordonnait que tous les Indiens, tant les prêtres et les devins que tout le reste du peuple, adorassent le dieu Ticci Viracocha, appelé autrement Pachacamac, comme le plus puissant de tous les dieux dont il triomphait toujours. Il leur commandait ensuite de le reconnaître lui-même pour leur roi et leur souverain seigneur, de lui servir en cette qualité et de lui obéir. Quant aux caciques, il leur était expressément enjoint de paraître à la cour une fois chaque année, ou du moins de deux en deux ans, selon la distance des provinces; cela rendait Cuzco la plus fréquentée de toutes les villes du Nouveau-Monde. L'Inca donnait ordre aussi qu'on fît le compte de tous les habitans de la province nouvellement conquise, sans en excepter les enfans; qu'on spécifiât l'âge, l'extraction, l'emploi, les biens, la famille, les métiers et les coutumes de tous en général, et de les marquer avec les filets et les nœuds de diverses couleurs, afin que cela servît à imposer le tribut, suivant la condition de chacun, et à pourvoir à tous les besoins du public. Cela fait, il nommait divers officiers militaires, les généraux, les mestres de camp, les capitaines en chef, les enseignes, les sergens et les chefs de brigade, dont les uns commandaient à dix soldats et les autres à cinquante.

Les moindres capitaines avaient cent soldats sous eux, et les autres deux, trois, quatre cents, et ainsi de suite jusques à mille. Les mestres de camp en avaient quatre ou cinq mille, et les généraux, qu'ils appelaient hatun apa, c'est-à-dire, grands capitaines, commandaient jusques à dix mille hommes. On appelait curacas, les seigneurs de plusieurs vassaux, comme par exemple, les ducs, les comtes et les marquis. Ceux-ci, en qualité de seigneurs légitimes, commandaient à leurs sujets en temps de paix et de guerre : outre qu'ils avaient plein pouvoir de faire des lois particulières, d'ordonner des tributs, d'assister chaque famille et de pourvoir en général à tous les besoins des vassaux, selon les statuts et les ordonnances de l'Inca. Pour les capitaines en chef et leurs subalternes, quoiqu'ils n'eussent pas l'autorité de faire des lois ni de mettre des impôts, ils avaient de grands priviléges; leurs emplois étaient héréditaires; ils ne payaient point de tribut en temps de paix, et on leur fournissait des magasins du roi tout ce qui leur était nécessaire. Les inférieurs comme les chefs de brigade de dix à cinquante soldats, payaient le tribut, parce qu'ils n'étaient pas gentilshommes. Les généraux et les mestres de camp les choisissaient, et ils ne pouvaient les priver de leurs charges après les y avoir mis

une fois. Le tribut qu'ils payaient se réduisait à exercer l'office de dizainiers, auxquels il appartenait de faire la visite des champs, des possessions et des maisons royales, comme aussi de pourvoir aux habits et aux provisions de bouche du commun peuple. L'Inca nommait plusieurs autres ministres et officiers subordonnés les uns aux autres, pour s'en servir à régler tout ce qui regardait le gouvernement et le tribut de l'empire, afin que par ce moyen chacun pût savoir son compte et qu'aucun ne fût trompé. Tous les troupeaux du pays, tant ceux du roi que du peuple, avaient des bergers qui dépendaient les uns des autres, et qui gardaient le bétail, avec tant de soin et de fidélité, qu'il ne leur manquait jamais une seule brebis. Il est vrai qu'il n'y avait point de voleurs dans tout l'empire et qu'il suffisait de garantir les troupeaux contre les bêtes sauvages. D'ailleurs, il y avait des commissaires de toutes les sortes, établis pour la garde des biens de la terre; des intendans, des administrateurs, des visiteurs et des juges, dont le devoir consistait à tenir la main qu'on ne manquât d'aucune chose dans leurs villes, ni en général, ni en particulier. S'il se trouvait quelques personnes réduites à l'étroit, ces officiers en donnaient aussitôt avis aux gouverneurs, aux curacas et au roi même, qui ne refusaient jamais

d'y pourvoir : au contraire, ils y remédiaient à l'envi, et on peut dire que l'Inca se signalait par-dessus tous les autres. Il témoignait tant de zèle et de charité dans ces occasions, qu'on pouvait l'appeler à juste titre le père de son peuple. D'un autre côté, les juges et les visiteurs devaient faire en sorte par leur diligence que tous les hommes s'acquittassent de leur devoir et qu'aucun d'eux ne demeurât oisif. Que les femmes eussent le soin de leur ménage, des meubles, des vêtemens, des provisions, de filer, de faire des toiles et d'élever leurs enfans; que les jeunes filles obéissent à leurs mères et à leurs maîtresses, dans tout ce qui regardait le ménage et leurs occupations ordinaires; que les vieillards et les impotens, qui n'étaient pas propres au gros travail, s'employassent à quelque chose qui leur fût utile, comme à ramasser de la paille et de petits morceaux de bois, à se nettoyer de leur vermine et à porter leurs poux à leurs décurions ou au chef de brigade. L'emploi des aveugles était de tirer les ordures du coton et d'égrener le maïs. Les gens de métier avaient leurs jurés, et relevaient la plupart les uns des autres. Tels étaient, par exemple, tous les ouvriers qui travaillaient en or, en argent, en cuivre et en laiton; les charpentiers, les maçons, les potiers, les lapidaires et les autres artisans utiles à la

république. Que si l'on avait eu le soin d'élever les enfans à tous ces métiers, et de suivre là-dessus les ordonnances des Incas ou le réglement qu'en fit depuis Charles V, le Pérou serait plus florissant qu'il n'est aujourd'hui, et les provisions y abonderaient aussi bien qu'alors. J'ose même ajouter qu'on y prêcherait l'Évangile avec plus de fruit qu'on ne fait. Tous ces inconvéniens et plusieurs autres arrivés par notre négligence, sont cause que les curacas et les principaux Indiens du pays, se plaignent à toute heure dans leurs assemblées du gouvernement présent, et qu'ils le trouvent fort éloigné de celui des Incas, lorsqu'ils viennent à les comparer ensemble : c'est ce que nous montrerons dans le 9e chapitre du IIe livre. » J'ai tiré tout ceci de l'Histoire du R. P. Blas Valera ; mais ce qu'il vient de nous promettre est perdu.

Le même auteur continue en ces termes : Outre les choses que j'ai rapportées ci-dessus, les Indiens avaient des commissaires députés à la visite des champs, des chasseurs, des pêcheurs, des tisserands, des cordonniers, des bûcherons qui coupaient du bois pour les maisons royales ou pour les bâtimens publics, et des forgerons qui faisaient des outils de cuivre. Il y avait quantité d'autres artisans qui travaillaient tous avec une diligence incroyable. Mais l'on ne peut que s'étonner de voir qu'aujour-

d'hui les Indiens, si obstinés à garder leurs anciennes coutumes, qu'ils ne les abandonnent qu'à regret et le plus tard qu'il leur est possible, lorsque nos gouverneurs en retranchent quelque chose; il est, dis-je, étonnant de voir qu'ils ont tout-à-fait oublié la manière dont on pratiquait autrefois ces métiers-là.

CHAPITRE XIV.

De l'ordre et des réglemens de l'Inca, touchant les biens du public et des particuliers.

—

Après que l'Inca s'était emparé d'une province, qu'il en avait rendu les habitans tributaires, et qu'il leur avait donné des gouverneurs et des maîtres pour les instruire dans sa religion, il travaillait ensuite à régler toutes les affaires du pays. Dans cette vue, il ordonnait qu'on comptât par le moyen des nœuds les pâturages, les collines, les montagnes, les terres labourables, les possessions, les mines des métaux, les salines, les fontaines, les lacs, les rivières, les terres qui portaient du coton, les

arbres fruitiers et le bétail. Ces choses et plusieurs autres étaient mises en ligne de compte, chacune séparément, c'est-à-dire qu'on comptait d'abord celles de toute la province, puis celles de chaque ville et enfin celles de chaque particulier. Il fallait savoir ensuite l'étendue en carré des terres labourables, et quel en était le produit annuel. Quand on était bien éclairci là-dessus, l'on en faisait le rapport à l'Inca qui était bien aise de s'en instruire au juste, non pas pour ses intérêts particuliers, ni pour accroître son domaine des terres de ses sujets, mais pour travailler au soulagement du public. Informé par ce moyen de l'abondance ou de la stérilité de tout le pays, il donnait ordre à l'entretien des habitans: il prévenait les nécessités publiqnes, et il faisait des provisions pour en assister ses pauvres sujets en temps de famine, de peste ou de guerre. En un mot, il ne se passait aucune chose qui regardât son service particulier ou celui des curacas ou de l'État, qu'il n'eût le soin d'en avertir tous ses vassaux par une déclaration publique. De cette manière les sujets ne pouvaient point prétendre cause d'ignorance pour manquer à leur devoir, ni les curacas non plus que les autres officiers du roi pour les fouler et les tenir dans l'oppression. D'ailleurs, après qu'on avait fait le dénombrement de chaque province, l'on y

posait des limites pour la séparer d'avec les terres voisines. Afin même qu'il n'y eût point de confusion à l'avenir, l'Inca donnait de nouveaux noms aux montagnes, aux collines, aux champs, aux prés, aux fontaines et aux autres lieux du voisinage. Que s'ils en avaient déjà de particuliers, il les confirmait, en y ajoutant quelque chose de nouveau pour les distinguer des autres contrées. De-là vient que ces peuples ont encore aujourd'hui du respect et de la vénération pour tous ces lieux, comme nous le verrons dans la suite. Après que l'Inca avait mis ordre à ces choses, il partageait les terres entre les villes de la province, et il faisait des inhibitions très-expresses pour empêcher qu'on confondît les bornes des champs, des prairies et des montagnes, selon le partage qui en était fait en faveur des habitans de chaque province. Quant aux anciennes mines d'or et d'argent, et même à l'égard des nouvelles, il en permettait l'usage au curaca, et il souffrait que lui, ses parens et ses vassaux en prissent ce qu'ils voulaient, non pas pour en faire des trésors, dont ils ne se mettaient guère en peine, mais pour en parer et enrichir leurs habits aux jours de leurs fètes solemnelles, ou pour en faire des vases à l'usage du cacique, encore fallait-il que le nombre en fût limité. Ils manquaient si peu de ces métaux qu'ils en laissaient perdre quel-

ques mines, et qu'ils avaient fort peu d'ouvriers qui sussent l'art d'y travailler et de fondre l'or et l'argent. Ces fondeurs et les autres ouvriers que l'on employait aux mines, ne payaient pour tout tribut que le travail de leur corps. Le roi ou le seigneur de la terre leur fournissait des outils, des vêtemens et des provisions de bouche et pour s'acquitter de leur tribut, ils n'étaient obligés de travailler que deux mois de l'année. Leur tâche finie, ils pouvaient employer le reste de leur temps à ce que bon leur semblait. Le cuivre, qu'ils nommaient anta, leur servait au lieu de fer, et ils l'accommodaient à l'usage de leurs armes. Ils en faisaient aussi des couteaux, des outils pour leur charpenterie, de grosses épingles, des miroirs, des hoyaux à remuer la terre et des marteaux pour les forgerons. C'est pour cela qu'ils estimaient ce métal plus que l'or et l'argent, et qu'ils en tiraient une plus grande quantité que de tous les autres.

L'Inca voulait que le sel ordinaire qui se faisait de l'eau de quelques fontaines et de celle de la mer, que le poisson des rivières et des lacs, les fruits des arbres, le coton, le chanvre, etc., fussent communs à tous ceux du pays qui les produisait, pourvu que chacun n'en prît que pour son usage. Mais il était permis à ceux qui voulaient de planter des arbres

fruitiers, pour en recueillir eux-mêmes le fruit.

L'Inca faisait trois différens partages des pièces de terre qui produisaient du maïs ou des légumes. Le premier était pour l'entretien des temples du Soleil, de ses prêtres, et de ses autres ministres. Le second, pour le domaine du roi, des revenus duquel l'on entretenait ses lieutenans et ses officiers lorsqu'ils étaient en voyage, et dont l'on mettait une partie dans les magasins publics. Le troisième, pour les habitans des villes, chacun desquels en avait une portion pour la nourriture de sa famille. L'Inca faisait ce partage dans toutes les provinces de son empire, où l'on ne pouvait demander aucun tribut des habitans, ni pour leurs caciques, ni pour les magasins publics, ni pour les lieutenans du roi, ni pour l'Inca même, ni pour le temple du Soleil, ni pour ses prêtres, ni pour les sacrifices ordinaires, parce que l'on avait déjà pourvu d'ailleurs à toutes ces choses. Ce qui restait de la portion du roi, était mis dans le magasin de chaque ville, et le surplus des revenus du Soleil servait à l'entretien des impotens, des boiteux, des aveugles, des estropiés et de tous ceux, en un mot, qui n'étaient pas en état de travailler.

CHAPITRE XV.

Des lois qu'ils observaient pour le paiement du tribut.

Le tribut que les rois Incas du Pérou imposaient à leurs sujets était si modéré, qu'à le bien considérer avec tout ce qui en dépendait, il faut avouer qu'aucun des anciens rois et de tous ces grands empereurs que la flatterie a surnommés Auguste, ou Débonnaire, n'approchait pas de la générosité de ces princes indiens. Ils avaient tant de douceur pour tous leurs vassaux en général, qu'ils semblaient plutôt leur payer le tribut, que le recevoir de leur part; du moins toutes leurs actions se rapportaient directement au bien du public. Que si l'on suppute les journées des ouvriers, et la dépense des Incas, il se trouvera que ces contributions n'étaient presque rien, et qu'à peine plusieurs Indiens payaient quatre réaux de tribut. Au reste, si pour s'acquitter de ce devoir, soit au service du roi, ou des curacas, il leur fallait essuyer quelque fatigue, ils l'enduraient très-volontiers, parce qu'elle consistait en peu de

chose, et qu'ils en tiraient un grand profit. Les lois données en faveur des tributaires, s'observaient si religieusement, qu'il n'était pas au pouvoir des juges, ni des gouverneurs, ni des généraux d'armée, ni des Incas même de les violer. La première et la principale était : qu'on n'inquiétât point du tout ceux qu'on avait exemptés du tribut pour des raisons particulières. Tels étaient les princes du sang, les généraux d'armée, les capitaines, jusques aux centeniers, leurs neveux et leurs enfans, tous les curacas et leur parentage. Les moindres officiers du roi ne payaient aucun tribut; non plus que les soldats, lorsqu'ils étaient à la guerre; les jeunes hommes au-dessous de vingt-cinq ans, et les vieillards au-dessus de cinquante en étaient aussi déchargés, de même que tout le sexe féminin. La seconde loi voulait que tous les autres Indiens, qui n'étaient pas du nombre de ceux que nous venons de nommer, fussent obligés à ce tribut. excepté les prêtres, ou les ministres du temple du Soleil, et les Vierges choisies. La troisième ordonnait, qu'aucun vassal ne payât la moindre chose de son bien, pour lui tenir lieu de tribut; mais qu'il s'en acquittât par le travail de ses mains, ou le devoir de sa charge, ou par le temps qu'il emploierait au service du roi ou de l'État. Les pauvres et les riches se trouvaient égaux en ceci, puisque

l'un ne payait ni plus ni moins que l'autre. L'on appelait riche celui qui avait une famille et des enfans, parce qu'ils lui aidaient à travailler, et qu'avec leur secours, il finissait plus tôt la tâche qu'il devait faire pour payer son tribut; mais on regardait comme pauvre celui qui n'avait point d'enfans, quoiqu'il fût riche d'ailleurs. La quatrième loi portait, que chacun eût à se tenir à son métier, sans se mêler de celui des autres, excepté pour le labourage et la milice, qui étaient deux choses communes à tous. La cinquième, que les présens pour l'Inca se feraient des denrées qui naissaient dans chaque province. Et ce n'est pas sans raison que l'Inca le voulait ainsi; puisqu'il aurait mis ses sujets dans un terrible embarras, s'il en avait exigé des fruits qui ne se trouvaient pas chez eux. La sixième ordonnait que tous les ouvriers qu'on employait au service de l'Inca, ou de ses curacas, seraient pourvus de tous les matériaux nécessaires : par exemple, qu'on donnerait à l'orfèvre de l'or, de l'argent, ou du cuivre, pour les mettre en œuvre; au tisserand de la laine, ou du coton; au peintre des couleurs, etc. Il faut remarquer aussi, qu'un ouvrier, pour s'acquitter de son tribut, n'était obligé de donner tout au plus que trois mois de son temps; qu'après ce terme, il pouvait discontinuer son travail, à moins qu'il ne le voulût achever pour

son plaisir; et qu'alors le temps qu'il y employait de plus était en déduction du tribut de l'année suivante, dont ils tenaient compte par le moyen de leurs nœuds. La septième loi exigeait que tous les ouvriers, qui payaient le tribut avec leur travail, fussent pourvus de toutes les provisions de bouche qui leur étaient nécessaires, d'habits, et même de médicamens, s'ils tombaient malades lorsqu'ils seraient occupés à leur ouvrage, et qu'on eût le même soin de leurs femmes et de leurs enfans, qui leur aideraient. Du reste, l'on ne se mettait pas fort en peine du temps qu'on employait à quelque ouvrage, pourvu qu'on l'achevât; et si un ouvrier avec le secours de ses gens, finissait dans une semaine ce qui lui aurait coûté deux mois à lui seul, il était déchargé du tribut de toute l'année sans qu'on lui en pût demander un autre. Cette seule raison suffira pour répondre à quelques personnes, qui disent qu'autrefois les garçons, les filles, et les mères de quelque condition qu'elles fussent, étaient tributaires; mais il est certain que ces gens ne travaillaient que pour aider leurs pères, leurs maris, ou leurs maîtres, et que si un ouvrier voulait travailler tout seul, sa femme et ses enfans pouvaient demeurer à la maison, et s'y employer aux affaires du ménage, sans que le décurion ni les juges eussent droit de les con-

traindre à faire autre chose, pourvu qu'ils ne fussent point oisifs. C'est pour cela même qu'au temps des Incas, ceux qui avaient le plus d'enfans passaient pour les plus riches; et si les ouvriers qui n'en avaient point venaient à tomber malades, lorsqu'ils travaillaient, pour s'acquitter du tribut, il y avait une loi qui ordonnait que les premiers, et les autres qui auraient achevé leur tâche, leur aidassent un jour ou deux; ce qui plaisait fort à tous les Indiens, parce qu'ils en étaient beaucoup soulagés.

CHAPITRE XVI.

De l'ordre observé pour le paiement du tribut, et de la générosité de l'Inca, qui donnait aux curacas la plupart des choses qui lui étaient présentées.

La huitième loi regardait la levée de ces tributs, voici de quelle manière on s'y prenait : A une certaine saison de l'année, les juges, les receveurs, et les maîtres des comptes, s'assemblaient dans la capitale de chaque province; et ils faisaient leurs répartitions entre tous les habitans en présence du curaca et du gou-

verneur Inca. Quoiqu'ils n'employassent à ce calcul que les nœuds de leurs filets, et de petits cailloux, ils comptaient dans la dernière précision, et plus nettement que ne sauraient faire nos meilleurs arithméticiens avec toutes leurs règles. Aussi le gouverneur et les officiers du roi entendaient-ils d'abord le résultat de leurs comptes. Les nœuds servaient à marquer l'emploi de chacun, et les voyages qu'il avait faits par le commandement du prince ou des supérieurs; ce qui lui tenait lieu de tribut. Ensuite on montrait aux juges, aux receveurs et au gouverneur, un état distinct et séparé de tout ce qu'il y avait dans le magasin public, par exemple, des provisions de bouche, des habits, de la chaussure, des armes, de l'or, de l'argent, des pierreries, et du cuivre qui appartenait au roi. C'est ainsi qu'on rendait compte de tout ce qui se trouvait dans les magasins de chaque ville; et la loi commandait que l'Inca gouverneur de la province en eût un mémoire par devers lui, afin qu'il ne se fit aucune tromperie ni du côté des receveurs, ni de celui des Indiens tributaires.

La neuvième loi portait, que tout ce qui resterait de ces tributs après la dépense du roi, serait appliqué au bien commun des sujets et mis dans des magasins publics pour s'en servir au besoin. Quant aux choses de prix, comme

l'or, l'argent, les pierreries, les plumes fines, les diverses couleurs, qui servaient à peindre et à la teinture, le cuivre et les autres raretés que les curacas présentaient à l'Inca une fois l'année, elles tournaient à leur profit aussi bien qu'à celui du roi. D'abord qu'il en avait tiré ce qu'il lui en fallait à-peu-près pour le service de sa maison et des personnes du sang royal, il partageait tout le reste entre les capitaines et les seigneurs qui lui avaient fait ces présens et ne pouvaient s'en servir que par la permission de l'Inca, quoiqu'ils eussent toutes ces choses dans leur pays. L'on peut voir par tout ce que je viens de rapporter, que les rois Incas prenaient pour eux la moindre partie du tribut qu'on leur donnait, et qu'ils convertissaient l'autre au profit de leurs vassaux.

La dixième loi contenait une déclaration expresse des choses auxquelles les Indiens se devaient occuper, tant pour le service de leur roi, que pour l'avantage commun de leurs républiques et de leurs villes, ce qu'on leur imposait au lieu de tribut; par exemple, on leur donnait pour tâche d'aplanir les chemins et de les paver; de rebâtir les temples du Soleil ou d'y faire les réparations nécessaires, et de pourvoir à toutes les autres choses qui appartenaient à leur culte religieux. On les obligeait aussi de travailler aux maisons du public, comme

aux magasins et aux palais des gouverneurs et des juges, de redresser les ponts, de faire l'office de messagers ou de courriers, qu'ils appelaient casqui, de labourer les terres, de serrer les fruits, de mener paître les troupeaux, de garder les biens de la terre, de faire des hôpitaux pour y recevoir les voyageurs, et d'y être en personne pour les servir et leur fournir aux dépens du roi tout ce qui leur serait nécessaire. Outre cela, ils devaient faire ponctuellement quantité d'autres choses, pour leur intérêt commun, ou pour le service de leurs curacas et de l'Inca. Mais cette partie des Indes était alors si peuplée, que les habitans ne se ressentaient presque pas de ce travail. Ajoutez à ceci que chacun servait à son tour, et que cela se faisait avec tant d'équité, que jamais les uns n'étaient plus foulés que les autres. Par cette même loi les chemins devaient être aplanis, les ponts renouvelés et les canaux nettoyés une fois l'année, afin qu'on pût arroser plus facilement les terres. Elle ordonnait aussi que chacun y travaillât de son bon gré, puisque cela se rapportait au bien commun de tout l'empire.

Je ne m'arrêterai point à plusieurs autres petites lois qu'ils observaient parce qu'elles pourraient ennuyer le lecteur, et qu'à l'égard du tribut je crois avoir rapporté les principales. Au reste, tout ce que je viens de dire est

tiré du R. P. Blas Valera, et prouve manifestement qu'un certain historien a eu tort d'avancer que les Incas faisaient des lois injustes et tyranniques, et qu'ils accablaient leurs sujets d'impôts extraordinaires. Pour moi, je n'ai jamais rien connu d'approchant, et il faut bien croire que toutes ces lois et celles que nous rapporterons dans la suite, étaient équitables, puisque les rois d'Espagne les ont confirmées, de l'aveu du même P. Blas Valera. Revenons enfin au prince Viracocha, et voyons comment il se tirera de la peine où nous l'avons laissé pour défendre son honneur et celui de ses prédécesseurs.

CHAPITRE XVII.

L'Inca Viracocha est averti que les ennemis s'approchent, et il lui vient un secours de vingt mille hommes.

Les exploits de l'Inca Viracocha sont si mémorables, qu'il ne sera pas mal à propos d'en parler ici un peu au long. Nous avons déjà dit, qu'après qu'il eut laissé son père à Muyna, il s'en retourna droit à Cuzco, et qu'en chemin

il ramassa tout ce qu'il trouva de gens dispersés d'un côté et d'autre à la campagne. Avec ce nouveau renfort, il sortit de la ville pour aller au-devant des ennemis, résolu de les combattre, et de mourir plutôt les armes à la main, que de voir profaner le temple du Soleil et de souffrir que la maison des Vierges choisies fût exposée avec toute la ville de Cuzco aux insolences des rebelles. Il s'arrêta dans une grande plaine, qui est à demi-lieue au nord de la ville, pour y attendre les gens de guerre qui sortaient après lui, et rassembler le reste des fuyards. Les uns et les autres joints à ceux qu'il avait amenés, formèrent un corps de plus de huit mille hommes, tous résolus de mourir pour sa défense. Il apprit ensuite que les ennemis étaient à neuf ou dix lieues de la ville, et qu'ils passaient déjà la grande rivière d'Apurimac. Le lendemain de cette fâcheuse nouvelle, on lui annonça qu'il lui venait un secours de la province de Cuntisuyu, et qu'il y avait environ vingt mille hommes, des nations Quechua, Cotapampa, Cotanera, Aymara et des autres peuples de la frontière des provinces révoltées qui marchaient pour le joindre.

Quelque soin que les ennemis prissent pour cacher leur trahison, les Quechuas, qui étaient dans leur voisinage, ne laissèrent pas de la découvrir. Mais le temps leur parut trop court

pour en donner avis à l'Inca et recevoir ses ordres là-dessus, de sorte que sans les attendre, ils mirent sur pied tout ce qu'ils purent trouver de monde, et ils y employèrent toute la diligence requise en pareil cas. Avec ces troupes, ils allèrent droit à la ville de Cuzco dans l'intention de la secourir s'il était possible, ou de mourir au service de leur roi. Nous avons déjà vu que ces peuples s'étaient soumis volontairement à l'empire de l'Inca Capac Yupanqui. L'envie de témoigner le zèle qu'ils avaient pour le bien du public, la considération de leur propre intérêt, et la crainte de tomber sous la tyrannie des Chancas, dont ils étaient les ennemis mortels depuis plusieurs années; tout cela, dis-je, porta les Quechuas à faire cet effort. Pour empêcher donc que leurs ennemis n'entrassent les premiers dans la ville, ils prirent leur chemin du côté du nord afin de les devancer; mais les uns et les autres y arrivèrent presque en même temps.

Cependant le prince Inca Viracocha et tous ses soldats prirent courage, quand ils surent qu'au milieu des extrémités où ils se trouvaient réduits, il leur venait un secours si inopiné. Ce prince regarda cet évènement comme un effet de la promesse de son oncle Viracocha qui lui était apparu en songe; il répéta plusieurs fois les paroles qu'il lui avait dites dans cette occa-

sion, et il exhorta ses gens à reprendre courage, puisqu'ils avaient pour eux leur dieu Viracocha, et qu'ils voyaient sa promesse accomplie. Les Incas furent si animés par ce discours, qu'ils tinrent la victoire pour gagnée. Ils changèrent donc le dessein qu'ils avaient de combattre les ennemis dans les mauvais passages que l'on trouve depuis la rivière d'Apurimac jusques aux coteaux de Villacunca, parce que les Chancas occupaient les hauteurs, et qu'il y avait trop de risque à les y forcer. Assurés qu'il leur venait du secours, ils se résolurent d'attendre les ennemis de pied ferme, et de se délasser un peu dans leur camp. D'ailleurs l'Inca Viracocha et ses conseillers de guerre, qui étaient tous ses parens, furent d'avis que puisqu'il leur venait du secours, il ne fallait pas s'éloigner de la ville, afin d'être plus à portée de la défendre en cas de nécessité, et de se prévaloir des provisions qu'il y avait. Ce conseil parut fort bon à l'Inca Viracocha qui ne bougea de la plaine, jusques à ce que le secours qu'il attendait avec tant d'impatience, se vint joindre à son armée. Il était de douze mille hommes de guerre, que le prince reçut avec de grandes démonstrations de bienveillance. Mais surtout il fit beaucoup de caresses aux curacas de chaque nation, et à tous les autres capitaines dont il loua la fidélité, et promit aux soldats de reconnaître le service

signalé qu'ils lui rendaient dans le pressant besoin où il se trouvait alors.

Après que les curacas eurent adoré leur Inca Viracocha, ils lui dirent qu'ils avaient laissé cinq autres mille hommes à deux journées de là, pour arriver plus tôt eux-mêmes à son secours. Le prince les remercia de nouveau pour la marche des uns et des autres; ensuite il tint conseil de guerre avec ses parens, et il chargea les curacas d'envoyer des gens exprès pour avertir les troupes auxiliaires de tout ce qui se passait. Il ajouta qu'on leur fît dire qu'il les attendait avec son armée, et qu'elles se hâtassent de marcher jusques à certains coteaux du voisinage, qu'elles s'y missent en embuscade pour observer la contenance des ennemis. Que s'ils faisaient mine de vouloir combattre, elles ne manquassent point de les charger, mais qu'autrement elles se tinssent toujours sur leurs gardes, pour faire dans l'occasion le devoir de bons soldats. Deux jours après que le secours fut à portée, l'Inca découvrit sur le haut de la côte de Rimactampu l'avant-garde des ennemis. Ceux-ci bien informés que l'Inca Viracocha était à cinq lieues de là, continuèrent aussitôt leur marche, et firent avancer leur arrière garde, qui les joignit à Sacsahuana, c'est-à-dire, à trois lieues et demie du lieu où était le prince Viracocha, et au même endroit où se donna depuis la bataille de Gasca et de Gonçalo Piçarro.

CHAPITRE XVIII.

De la sanglante bataille qui fut donnée par l'Inca Viracocha, et de la défaite des Chancas.

L'INCA Viracocha envoya d'abord des exprès à Sacsahuana, pour offrir une amnistie aux ennemis, s'ils voulaient vivre à l'avenir en paix et en amitié. Mais quoique les Chancas, qui savaient déjà que l'Inca Yahuarhuacac s'était retiré, et qu'il avait abandonné la ville de Cuzco, fussent bien sûrs d'un autre côté, que le prince son fils était résolu de la défendre; ils ne s'étonnèrent pas pour cela, et ils ne voulurent point donner audience à ses gens. Ils étaient d'un naturel si altier, qu'ils se flattaient de remporter la victoire, et de n'avoir aucun sujet de craindre le fils, puisque le père avait déjà pris la fuite. Sur cette espérance ils renvoyèrent les députés, sans daigner les écouter. Le lendemain ils sortirent de Sacsahuana de fort grand matin et ils marchèrent jusques à Cuzco. Mais l'ordre de bataille, qu'ils étaient obligés de garder sur la route, les empêcha, quelque diligence qu'ils

fissent, d'arriver avant la nuit au lieu où était le prince. Cependant il leur envoya de nouveaux députés, pour leur offrir encore son amitié, et le pardon de leur révolte. Cela ne servit de rien; les Chancas, qui étaient déjà campés, refusèrent une seconde fois de leur donner audience, et ils leur répondirent avec mépris: Nous verrons demain à qui il appartient d'être roi, et de pardonner. Les députés se retirèrent avec cette mauvaise réponse, et ceux de l'un et de l'autre parti posèrent leurs sentinelles. Le lendemain, aussitôt qu'il fut jour, les deux armées se mirent en marche avec de grands cris, au son des hautbois, des cornets, des atabales, et des trompettes. L'Inca Viracocha voulut paraître à la tête de ses gens, et il fut le premier à charger les ennemis, qui de leur côté s'obstinèrent au combat, pour gagner la victoire qu'ils s'étaient promise. Les Incas en firent de même, pour délivrer leur prince du danger présent, et de la honte d'être vaincu. L'on se battit avec une bravoure surprenante, et le carnage dura jusques à midi, sans que la victoire penchât plus d'un côté que de l'autre. Cependant les cinq mille hommes, qui étaient en embuscade, tombèrent sur le côté droit des ennemis, avec tant d'impétuosité, qu'ils les contraignirent de reculer quelques pas en arrière. Ceux-ci, chagrins qu'on leur disputât la

victoire, dont ils s'étaient d'abord flattés, reprirent de nouveau courage, et regagnèrent le terrain qu'ils avaient perdu.

Après cette seconde charge, l'on se battit plus de deux heures avec un avantage égal de part et d'autre. Mais au lieu que les Chancas s'affaiblissaient peu-à-peu, l'Inca recevait à toute heure de nouveaux renforts de ceux qui s'étaient enfuis de Cuzco et des habitans des villes voisines. Informés que le prince Viracocha combattait pour la défense de la maison du Soleil, ils se rallièrent par troupes de cinquante et de cent hommes, et ils vinrent se jeter dans la mêlée, avec une fureur et des cris si terribles, que leur nombre en parut beaucoup plus grand qu'il n'était. A la vue de ce nouveau secours, les Chancas se battirent en désespérés, plutôt pour mourir que pour vaincre. Sur ces entrefaites, les Incas qui savaient illustrer leurs aventures par des contes fabuleux et des témoignages supposés de leur père le Soleil, prirent occasion de ce renfort qui leur venait à tout moment, de répandre le bruit que les pierres de ces campagnes se transformaient en hommes, et que le Soleil et le dieu Viracocha leur avaient ordonné de combattre pour le service du prince. Les Chancas accoutumés à se repaître de fables, crurent si bien cette nouvelle, que depuis ce

temps-là il n'y a pas eu moyen de les en dissuader. Le menu peuple de tout le royaume y ajouta foi comme à un miracle certain ; et voici ce que le R. P. F. Jérôme Roman témoigne là-dessus dans sa république des Indes Occidentales, liv. II, chap. 11 : l'Inca, dit-il, fut maître du champ de bataille, et cette victoire parut si extraordinaire aux Indiens, qu'aujourd'hui même ils assurent que lorsqu'il fut question d'en venir aux mains, toutes les pierres de la campagne se transformèrent en hommes et s'armèrent pour leur défense, ce que le Soleil permit pour s'acquitter de la parole qu'il avait donnée au vaillant Pachacuti Inca Yupanqui ; car c'est ainsi que s'appelait ce jeune guerrier. Le même auteur rapporte succinctement plusieurs autres particularités des rois du Pérou, que nous avons déjà touchées et dont nous parlerons dans la suite. Le R. P. Joseph Acosta fait aussi mention du fantôme qui apparut à Viracocha, et il décrit la bataille des Chancas, mais il altère les noms des rois et il ne parle que confusément de ce qui regarde ce prince. Quoi qu'il en soit, je rapporterai ce qu'il en dit, pour faire voir aux lecteurs que je n'invente point des fables, et que je n'avance rien qui ne soit venu à la connaissance des Espagnols qui ne l'ont pas appris dès le berceau comme moi.

Il en parle donc en ces termes, liv. VI, chap. 21 : Pachacuti Inca Yupanqui régna soixante ans et fit de grandes conquêtes. Ses victoires prirent naissance du malheur de son aîné, qui du vivant de son père tenait le sceptre de l'empire. Celui-ci fut défait dans une bataille qu'il donna contre les Changas, nation qui occupait alors la vallée d'Andaguayllas, qui est à trente lieues de Cuzco, tirant vers Lima. Après cette déroute, il se retira avec fort peu de gens : son cadet Inca Yupanqui n'en eut pas plus tôt la nouvelle, que pour se rendre souverain il s'avisa de ce stratagême : il fit accroire qu'un jour qu'il était seul et fort ennuyé, le Viracocha était apparu à lui pour se plaindre de ce que les hommes ne lui obéissaient pas comme ils devaient, quoiqu'ils dépendissent de son empire, et qu'il eût créé le ciel, le Soleil, les étoiles et toutes les choses du monde; qu'au reste, il était fâché de voir la grande vénération qu'ils avaient pour le Soleil, le tonnerre, la foudre et les autres choses, qui n'avaient qu'autant de vertu qu'il leur en donnait ; et qu'il les avertissait tous, que dans le ciel où il était on l'appelait ordinairement Viracocha Pachayachachic, c'est-à-dire, Créateur universel. Le jeune prince ajouta de plus, que le même Viracocha lui avait dit, qu'encore qu'il fût tout seul, il ne laissât point de lever

des troupes; que les Changas, quelque victorieux qu'ils fussent, seraient à la fin vaincus par lui; qu'il les assujettirait à son empire, et que pour cet effet il lui enverrait des gens qui l'assisteraient sans paraître aux yeux du monde. L'évènement répondit à la prédiction, le prince mit sur pied quantité de troupes, il gagna la victoire et il ôta l'empire à son père et à son frère. Après qu'il eut remporté cette victoire signalée, il ordonna qu'on reconnût le Viracocha pour Seigneur universel, et que les statues du Soleil, du Tonnerre et des autres Guacas lui fussent soumises; en effet, depuis ce temps-là on les mit toujours au-dessous de celles du Viracocha. D'ailleurs, quoique cet Inca Yupanqui annexât quantité de terres et de troupeaux au domaine du Soleil, et même qu'il en donnât au Tonnerre et aux Guacas, il ne donna jamais rien de semblable au Viracocha, parce que, disait-il, il n'avait aucun besoin des choses du monde, puisqu'il les possédait toutes.

Il fit ensuite avertir ses soldats qu'ils ne devaient pas s'attribuer la victoire, mais qu'elle était due à certains hommes barbus que l'Inca lui avait envoyés : qu'ils ne s'étaient rendus visibles qu'à lui seul; qu'après la défaite des ennemis ils s'étaient changés en pierres, et que si on les cherchait, il les saurait bien connaître. Là-dessus, il choisit lui-même quantité de

pierres de la montagne, l'on en fit des monceaux qui furent mis à la place des Guacas, on les adora dans la suite et on leur présenta même des sacrifices. Ces barbares les nommaient ordinairement Pururaucas; ils les portaient à la guerre avec une grande vénération, et ils s'imaginaient que favorisés de leur secours, ils ne pouvaient manquer de vaincre leurs ennemis. C'est ainsi que la ruse ou l'imagination de cet Inca eut tant de pouvoir, que par son moyen il gagna plusieurs victoires fort remarquables.

Ce que le R. P. Acosta rapporte dans ce passage à l'égard de la statue du Viracocha et de son élévation au-dessus de celle du Soleil, ne me paraît pas trop vraisemblable : je croirais plutôt que c'est une invention moderne des Indiens, qui, pour flatter les Espagnols, leur ont voulu persuader qu'ils donnaient la préférence au dieu qu'ils estimaient le plus grand de tous : mais cela n'était pas ainsi puisqu'ils n'avaient que deux principaux dieux, le Pachacamac qu'ils nommaient le dieu qui n'était ni vu ni connu, et le Soleil, qui était visible à tout le monde. Pour le Viracocha et les autres Incas, ils ne les regardaient que comme enfans du Soleil.

CHAPITRE XIX.

Des actions généreuses que fit le prince Inca Viracocha, après qu'il eut gagné la bataille.

Les Incas animés d'un côté par la répétition du mot Sutio, qu'ils avaient toujours à la bouche, et qui est le nom que le prince voulut qu'on donnât au fantôme Inca Viracocha, et voyant de l'autre, que les forces des ennemis s'affaiblissaient, ils les joignirent de si près et les poursuivirent avec tant de violence, qu'ils rompirent leurs rangs, en tuèrent un grand nombre et mirent les autres en fuite. Le prince poursuivit quelque temps les ennemis, qui enfin se reconnurent vaincus, et alors il fit sonner la retraite pour prévenir un plus grand carnage. Il parcourut ensuite tout le champ de bataille, fit panser les blessés, enterrer les morts, et délivrer les prisonniers qu'il renvoya chez eux après leur avoir pardonné leur rébellion. Les Indiens rapportent que dans ce combat, qui dura plus de huit heures, il y eut tant de sang répandu, qu'une petite rivière

dont les eaux étaient fort basses, en fut toute rougie et s'enfla beaucoup. C'est aussi pour cela que toute cette plaine fut appelée depuis Yahuar Pompa, c'est-à-dire, campagne de sang. Il y demeura sur la place plus de trente mille hommes, dont il y eut huit mille du côté de l'Inca Viracocha, et le reste du côté des nations Chanca, Hancohuallu, Uramarca, Villca, Utunsulla et autres. Les deux mestres de camp des ennemis y furent faits prisonniers, comme aussi le général Hanco-Huallu, que le prince fit panser avec beaucoup de soin, résolu de les garder tous trois pour le triomphe qu'il voulait faire. Quelques jours après la défaite, un oncle du prince les réprimanda durement de ce qu'ils avaient eu la hardiesse d'attaquer les enfans du Soleil, qui avait ordonné que les pierres mêmes combattissent pour eux et que les arbres se changeassent en hommes; il leur dit qu'ils l'avaient vu dans ce combat et qu'ils le verraient dans tous les autres, s'ils avaient la témérité d'en vouloir faire l'expérience. Il leur raconta plusieurs autres fables à l'avantage des Incas, et leur dit enfin, qu'ils devaient rendre grâce au Soleil, qui voulait que ses enfans traitassent humainement les Indiens; que pour cette raison le prince leur donnait la vie; qu'il les remettait dans leurs États avec tous les autres curacas qui s'étaient révoltés contre lui,

quoiqu'ils méritassent d'être mis à mort: et qu'ils fissent à l'avenir le devoir de bons sujets s'ils ne voulaient que le Soleil les punît, et qu'il commandât à la terre de les engloutir tous en vie. Les curacas épouvantés par cette remontrance, s'humilièrent devant le prince, le remercièrent de la grâce qu'il leur avait faite, et promirent de lui être toujours fidèles.

Après avoir obtenu cette grande victoire, l'Inca Viracocha dépêcha trois courriers pour en donner la nouvelle. Il envoya le premier à la maison du Soleil, pour le remercier de ce que par son moyen, il était heureusement venu à bout de ses ennemis. Mais pour le dire en passant, il n'agissait pas trop en ceci selon ses principes, et il était inutile d'avertir le Soleil de cette défaite, puisque s'il était dieu, lui qui éclaire tout ne pouvait qu'en être le témoin. Cela prouve que les Incas traitaient quelquefois le Soleil en homme, quoiqu'ils le prissent pour leur dieu. En effet, dans leurs réjouissances publiques ils buvaient à sa santé; ils lui versaient à boire dans un grand vase d'or, qu'ils mettaient au milieu de la place où ils se régalaient, ou même dans son temple; et parce que sa chaleur en consumait une partie, ils étaient assez fous pour dire qu'il l'avait bue. Ils lui présentaient aussi des plats tout chargés de viande, pour l'inviter à manger; et lors-

qu'il y avait quelque évènement heureux, comme la victoire passée, ils dépêchaient un courrier particulier, pour lui en donner avis, et l'en remercíer. Pour ne pas déroger à cette ancienne coutume, le prince Inca Viracocha envoya un homme exprès au Soleil, afin de lui dire des nouvelles de cette victoire. Il fit savoir en même temps aux prêtres, que ceux de leur ordre qui s'étaient enfuis, n'avaient qu'à revenir dans son temple pour le remercier de sa protection, et lui faire de nouveaux sacrifices. Il en avertit aussi les Vierges choisies, sous prétexte que le Soleil ne lui avait accordé la réduction de ses ennemis que par le mérite de leurs prières. Quant au dernier courrier, qu'ils nomment chasqui, il l'envoya vers l'Inca son père, pour lui rendre compte de tout ce qui s'était passé jusques alors, et le supplier instamment de ne point bouger du lieu où il était, qu'il ne fût de retour lui-même.

CHAPITRE XX.

Retour du prince dans la ville de Cuzco, et son entrevue avec son père, auquel il ôte l'empire.

Aussitôt que le prince eut dépêché ces trois courriers, il retint six ou sept mille hommes des meilleures troupes de son armée, et renvoya tous les autres chez eux, avec promesse aux curacas de reconnaître, quand il en serait temps, les bons services qu'ils lui avaient rendus. Il nomma pour mestres de camp deux de ses oncles, et il voulut qu'ils le suivissent. Deux jours après la victoire, il se mit en campagne avec ses gens, pour aller voir ses ennemis, les rassurer par sa présence, et les délivrer de la crainte que leur faute pouvait leur causer. Il en trouva plusieurs en chemin, et il ordonna qu'on pansât tous ceux qui étaient blessés. Pour les Indiens, qui s'étaient déjà rendus, il leur fit dire qu'ils se retirassent dans leurs villes, et dans leurs provinces, et qu'ils assurassent leurs compatriotes de sa protection. Ces mesures prises, il continua sa marche en diligence. A son

arrivée dans la province d'Antahuaylla, qui est celle des Chancas, les femmes et les enfans vinrent au-devant de lui avec des rameaux à la main et s'écriant tous ensemble : unique seigneur, fils du Soleil, et amateur des pauvres, ayez pitié de nous, s'il vous plaît, et nous pardonnez.

Le prince les reçut avec beaucoup de clémence, et leur fit dire, que leurs pères et leurs maris avaient été cause de tous les malheurs qui leur étaient arrivés; qu'au reste, il pardonnait de bon cœur à tous les rebelles, et qu'il n'était venu que pour leur accorder une abolition générale de tout le passé. Ensuite il commanda qu'on pourvût à tous leurs besoins; qu'on les traitât avec toute sorte d'amour et de charité; et qu'on prît un soin tout particulier de la nourriture des veuves et des orphelins, dont les maris et les pères étaient morts à la bataille de Yahuar Pompa.

Il parcourut ainsi en peu de temps, toutes les provinces qui s'étaient révoltées; il y laissa de bons gouverneurs, et mit des garnisons dans quelques places, pour les défendre en cas de besoin. Cela fait, il s'en retourna droit à Cuzco, où il entra une lune après en être parti, selon la supputation des Indiens, qui comptent les mois par lunes. Les rebelles, et ceux qui ne l'avaient pas été appréhendaient un massacre

général, mais également étonnés de voir tant de marques de douceur et de clémence dans ce nouveau prince, ils en attribuèrent la cause au Soleil, qui lui avait commandé, à ce qu'ils croyaient, de changer de vie, et d'imiter ses prédécesseurs. Mais il est certain que ce changement ne procéda que du désir de la gloire, qui porte quelquefois les plus vindicatifs à se faire violence, et à vaincre leurs mauvaises habitudes.

L'Inca Viracocha voulut entrer à pied dans Cuzco, pour montrer aux habitans qu'il se piquait plus du nom de soldat que du titre de roi. Il descendit par le tertre au bas de Carmença, environné de ses gens de guerre. Il marchait entre les deux mestres de camp, ses oncles, et les prisonniers venaient après lui. Tout le peuple le reçut avec de grandes acclamations et des marques de joie. Les vieux Incas allèrent au-devant de lui, et après l'avoir adoré comme fils du Soleil, ils se mêlèrent avec ses soldats, pour prendre part au triomphe de cette victoire, et ils disaient tout haut, qu'ils souhaiteraient d'être assez jeunes pour avoir l'honneur de combattre sous un si brave capitaine. La coya mama chicya et ses plus proches parentes, c'est-à-dire, ses sœurs, ses tantes et ses cousines, accompagnées d'un grand nombre de pallas, le reçurent d'un autre côté avec des chants

d'allégresse et des témoignages d'un contentement extraordinaire. Les unes l'embrassaient avec tendresse, les autres lui essuyaient la sueur du visage, les autres ôtaient la poudre qui était sur son corps, et les autres, enfin, semaient des fleurs et des herbes odoriférantes partout où il devait passer. Il se rendit avec ce cortége à la maison du Soleil, où il entra pieds nus, suivant la coutume de son pays, et remercia son père de l'heureux succès qu'il lui avait donné. Cela fait, il visita les Vierges choisies, et il partit ensuite pour aller voir son père qui était encore dans le détroit de Muyna où il l'avait laissé.

L'Inca Yahuarhuacac n'accueillit pas le prince son fils avec toute la joie qu'il devait témoigner, ce semble, après une si grande victoire; il le reçut d'un air grave et sérieux, qui marquait plus de tristesse que de satisfaction. Mais l'on ne pouvait deviner s'il en agissait de cette manière par un principe de jalousie, ou par la honte de sa propre lâcheté, ou, enfin, par la crainte que le prince ne lui ôtât son royaume pour avoir abandonné la maison du Soleil, les Vierges choisies et la capitale de l'empire. Peut-être même que toutes ces passions l'agitaient à-la-fois, et causaient sa mélancolie.

Quoi qu'il en soit, dans cette entrevue qui se fit en public, ils n'eurent pas de longs discours.

Mais après qu'ils furent en particulier, ils parlèrent fort long-temps, sans qu'on pût savoir au juste ce qu'ils avaient dit. L'on conjectura seulement qu'ils avaient mis en question lequel des deux devait être roi, ou le père, ou le fils. Le prince confirma cette pensée par la résolution qu'il prit de ne point souffrir que son père retournât à Cuzco, puisqu'il l'avait si lâchement abandonné. L'ambition des princes, qui ne cherchent qu'à régner, se couvre du moindre prétexte. Il n'en fallut pas davantage à celui-ci pour ôter le royaume à son père, qui ne put s'opposer à cette révolution, persuadé que la capitale de son empire favorisait les desseins de son fils. De sorte que pour prévenir les scandales et les guerres civiles, et faire, comme on dit, de nécessité vertu, ce père infortuné consentit à tout ce que le prince voulut. Cet accord passé, le prince fit bâtir aussitôt une maison magnifique dans le détroit de Muyna et de Quiespacancha, et à la situation du lieu, qui est fort agréable, de même que toute cette vallée, il joignit toutes les délices et tous les embellissemens qu'on pourrait s'imaginer. Il y avait des parcs, des jardins, des bois, des étangs pour le plaisir de la chasse et de la pêche; outre que la rivière de Yucay, grossie de plusieurs autres petits ruisseaux, en était assez proche pour servir à l'ornement et à la commodité de ce lieu.

Le prince Viracocha n'eut pas plus tôt jeté les fondemens de ce palais, dont on voit encore aujourd'hui de belles masures, qu'il se rendit à la ville de Cuzco. Il quitta la bordure jaune, et en prit une rouge, sans vouloir permettre néanmoins que son père posât la sienne, content de lui laisser cette marque de l'empire, pourvu qu'il en eût lui-même la réalité. Ce bâtiment fini, le prince fournit à son père tout ce qui lui était nécessaire ; il lui donna un train digne de lui, et quantité de domestiques; de sorte qu'à la royauté près, que son fils lui avait ôtée, il semblait n'avoir rien à désirer. Cependant l'Inca Yahuarhuacac n'eut pas beaucoup de plaisir dans cette solitude, où il passa le reste de ses jours, dépouillé de son royaume, et réduit à vivre parmi les bêtes dans un misérable exil, tel que celui où il avait confiné le prince son fils quelque temps auparavant.

Les Indiens disaient plusieurs choses là-dessus, dont les principales étaient que, dès le moment de sa naissance, les larmes de sang qu'il avait répandues lui avaient présagé ce malheur ; qu'à bien considérer le passé, puisque cet Inca appréhendait beaucoup le mauvais naturel de son fils, il devait en avoir prévenu les suites par le moyen du poison, suivant la coutume des tyrans, et des sorciers de quelques provinces de son empire, et que s'il avait employé

ce remède, il n'aurait pas eu le chagrin de se voir détrôner. Les autres, qui favorisaient le parti du prince, publiaient qu'il avait dégradé son père avec justice, et qu'il pourrait bien lui être arrivé quelque chose de pis, si la mauvaise fortune l'eût fait tomber entre les mains des rebelles; qu'après leur avoir tourné le dos, et abandonné la ville, il se serait vu ôter la vie et le royaume, ou même la succession à ses enfans, et que le prince avait prévenu tous ces maux par des actions d'une valeur étonnante. Il y en avait d'autres enfin qui disaient, à la louange du père, que cet Inca était si éloigné d'avoir recours à l'empoisonnement pour se délivrer de son fils qu'il aurait plutôt mis tout en œuvre pour bannir du monde cette pernicieuse coutume, bien assuré que c'était une chose indigne des Incas, de pratiquer envers leurs enfans ce qu'ils ne voulaient pas que leurs vassaux fissent contre les étrangers. Voilà ce qu'on disait de part et d'autre à cette occasion, et nous finirons ici les aventures de l'infortuné Yahuarhuacac, pour n'en parler plus dans la suite.

CHAPITRE XXI.

Du nom Viracocha, et pourquoi les Indiens le donnèrent aux Espagnols.

—

Pour revenir à ce nouveau prince, nous avons déjà remarqué que depuis le songe qu'il avait fait, ou l'apparition qu'il croyait avoir eue, les Indiens l'appelèrent toujours Viracocha Inca ou Inca Viracocha, ce qui signifie la même chose; soit que le mot Inca précède, ou qu'il suive le nom de Viracocha. On l'appela ainsi, parce que le fantôme qui lui était apparu avait pris le même nom. D'ailleurs, le prince rapporta, que ce fantôme avait de la barbe, au lieu que les Indiens n'en ont point, et que son habit traînait jusqu'à terre, au lieu que celui des Indiens ne va que jusqu'au genou; cela fut cause qu'ils appelèrent Viracocha, les premiers Espagnols qui entrèrent dans le Pérou, parce qu'ils étaient barbus, et que leurs habits leur couvraient tout le corps. Ajoutez à ceci, qu'à leur arrivée dans ce pays, Atahuallpa

y exerçait un cruel brigandage : après avoir tué de sa propre main Huascar Inca, légitime héritier de cette couronne, il avait commis des cruautés inouies sur la famille royale, sans respecter ni l'âge, ni le sexe : les Espagnols devenus les maîtres de ce tyran, le firent mourir. Là-dessus on les honora de nouveau du titre de Viracocha, et les Indiens publièrent qu'ils étaient les enfans de ce dieu, et qu'il les avait envoyés du ciel pour tirer les Incas de l'esclavage, et délivrer la ville de Cuzco avec tout son empire, de la cruelle tyrannie d'Atahuallpa, comme il avait garanti autrefois le prince Inca Viracocha de la terrible invasion des Chancas. Dans cette pensée que les Espagnols étaient enfans de leur dieu, ils les respectaient jusqu'à les adorer, et quand nous parlerons de la conquête que les premiers firent de ce royaume, l'on verra que les Indiens n'osaient pas même se défendre contre eux. J'en puis donner une preuve bien sensible par l'entreprise de six Espagnols, du nombre desquels étaient Hernando de Soto, et Pedro de Barco, qui eurent la hardiesse d'aller depuis Caçamarcua jusques à Cuzco, et de faire deux ou trois cents lieues de chemin, pour voir les richesses des villes, sans qu'il leur arrivât aucun malheur. Au contraire, les Indiens les portaient sur des chaises à bras, afin qu'ils fussent

mieux à leur aise; et ils les appelaient partout Incas fils du Soleil, qui est le même titre qu'ils donnaient à leurs rois. Que si les Espagnols avaient su profiter de l'opinion de ces peuples, et qu'ils leur eussent dit: Qu'en effet le vrai Dieu les avait envoyés pour les délivrer de la tyrannie du diable, beaucoup plus dangereuse que celle d'Atahuallpa; qu'ils leur eussent prêché le saint Évangile, et qu'ils eussent accompagné cette prédication de l'exemple que la doctrine requiert; il n'y a nul doute qu'ils n'eussent recueilli une abondante moisson dans tout cet empire. Mais il s'en fallut beaucoup qu'ils s'y prissent de cette manière, comme leurs propres historiens l'ont remarqué. J'y renvoie le lecteur, parce qu'il ne me siérait pas de le dire moi-même, et qu'on me croirait prévenu pour mes compatriotes. Il est vrai néanmoins que tous les Espagnols ne méritent pas d'être blâmés à cet égard, et qu'il y en eut plusieurs qui se conduisirent en bons chrétiens. Le malheur fut, qu'au milieu de ces peuples ignorans, un seul mauvais exemple était plus nuisible que cent hommes de bien ne pouvaient être utiles.

Les historiens espagnols disent que les Indiens leur donnèrent le nom de Viracocha, parce qu'ils avaient passé la mer, et que ce mot est composé de vira qui signifie enflure, et de

cocha, qui veut dire mer. Mais ils me pardonneront, s'il leur plaît, si je dis qu'ils ne se trompent pas moins dans la signification que dans la composition de ce mot, et qu'à le séparer en deux il signifierait, suivant l'analogie de la langue, une mer de suif, puisque vira signifie du suif, et cocha, mer; et qu'en tous ces mots composés du nominatif et du génitif, les Indiens font toujours précéder le dernier. D'ailleurs, ce mot n'est point composé, mais c'est le nom propre de ce fantôme, qui dit qu'il s'appelait Viracocha, et qu'il était fils du Soleil. J'ai bien voulu rapporter ici l'origine de ce mot, pour la satisfaction des curieux, et faire voir en même temps que ceux qui n'ont pas appris la langue de Cuzco, quoiqu'ils soient Indiens, commettent de grosses bévues lorsqu'ils se mêlent d'expliquer des mots du Pérou. Il faut y être né pour les entendre, ou avoir appris cette langue de bonne heure, puisque les autres Indiens ne la savent pas mieux que les Castillans et les autres étrangers.

Aux deux raisons que j'ai alléguées, et qui avaient porté les Indiens à donner aux Espagnols le nom de Viracocha, l'on en peut ajouter une troisième, savoir l'effet de l'artillerie et des arquebuses, qui leur étant inconnu jusques alors, passa chez eux pour une espèce de miracle, comme nous le montrerons dans

la suite. Le R. P. Blas Valera traduit ce nom par le mot latin numen, qui signifie la divinité; quoique cet auteur ne prétende pas que ce fût la signification propre de Viracocha, mais il veut dire seulement que les Indiens attribuaient quelque divinité à ce fantôme, et qu'ils l'adoraient après le Soleil, de même que leurs Incas et leurs rois.

Le songe et la victoire de l'Inca Viracocha lui acquirent une si grande réputation auprès de ses parens et de ses vassaux, qu'il fut adoré comme un nouveau dieu, et que toutes ses ordonnances passèrent pour des oracles. On prétendait qu'il avait été envoyé par le Soleil, pour la défense des Incas, afin que la famille en fût immortelle, et que les ennemis ne pussent jamais détruire la ville de Cuzco, ni les maisons du Soleil et de ses Vierges choisies. C'est pour cela que les Indiens le croyaient plus grand dieu que ses prédécesseurs, et qu'ils l'adoraient avec plus de vénération. Aussi quelque peine que l'Inca se donnât pour obliger les Indiens à n'adorer que son oncle, qui lui était apparu, il n'en put jamais venir à bout; de sorte qu'à la fin il permit qu'ils les adorassent tous deux également, et que le même nom s'entendît de l'un et de l'autre; il poussa même cette complaisance jusques à élever un temple à l'honneur de son oncle le fantôme, et au sien.

Cette vision fut sans doute une ruse du diable, toujours ingénieux à tromper les hommes, et il y a grande apparence qu'il la mit en usage, pour donner du crédit à l'idolâtrie des Incas. Lorsqu'il s'aperçut que leur empire s'établissait, et qu'ils devaient autoriser par leurs lois les vaines superstitions du paganisme, il s'avisa de paraître sous plusieurs figures, à ce que racontent les Indiens, pour attirer l'adoration aux Incas, et les faire passer pour des dieux. Mais aucun de ces fantômes ou de ces spectres ne les surprit tant que l'Inca Viracocha, parce qu'il se donna le titre de fils du Soleil, et de frère des Incas.

CHAPITRE XXII.

L'Inca Viracocha fait bâtir un temple à l'honneur du fantôme qui lui était apparu, et qui se disait son oncle.

—

Afin que la mémoire de l'apparition qu'avait eue l'Inca Viracocha fût transmise à la postérité, et qu'on l'en estimât davantage lui-même, il fit bâtir un temple à l'honneur de son oncle

dans la ville de Cacha, qui est à seize lieues au sud de Cuzco. Il commanda qu'on imitât dans cet édifice, la nature de l'endroit où le fantôme lui était apparu, qu'il fût découvert et sans toit, excepté une petite chapelle qu'il fit couvrir de pierres, et qui ressemblait à la grotte où il était quand il eut cette vision; et qu'on y élevât un étage avec un plancher; ce qu'on n'avait jamais vu jusques alors aux bâtimens des Indiens. Ce temple, dont la pierre était fort bien taillée, avait six-vingts pieds de long, et quatre-vingts de large. Ses quatre portes regardaient les quatre principales parties du ciel; il n'y en avait qu'une seule d'ouverte, située à l'est, par laquelle on entrait au temple et l'on en sortait; les autres n'étaient que pour la symétrie et pour l'ornement des murailles. Pour faire un plancher à ce temple et un étage au-dessus, les Indiens, qui ne savaient pas construire des voûtes, s'avisèrent de bâtir des murailles au-dedans, pour servir de solives. Elles avaient trois pieds d'épaisseur chacune, et la distance de l'une à l'autre était de sept pieds: de sorte qu'elles formaient douze petites rues en façon de galeries. Elles étaient pavées de grandes pierres, qui avaient dix pieds de long. A l'entrée du temple on tournait à main droite dans la première rue, au bout de laquelle on tournait à gauche pour passer dans

la seconde; ainsi de l'une à l'autre jusques à la dernière, où l'on trouvait un escalier pour monter au haut du temple. Aux deux bouts de chaque rue, il y avait des fenêtres en forme de canonnières, qui servaient à donner du jour; et au bas de chacune de ces fenêtres, l'on voyait une espèce de niche dans la muraille, où un portier se tenait assis, sans occuper le passage. L'escalier était fait à deux vis, et le haut regardait de front le grand autel. Le plancher de l'étage était pavé de carreaux de pierre noire, qu'on avait fait venir de fort loin, et qui reluisait comme du jayet. Du côté du grand autel il y avait une chapelle de douze pieds en carré, couverte de la même pierre noire en façon d'écailles, enchâssées les unes dans les autres; ce qui était le plus beau de tout l'ouvrage. Dans cette même chapelle, à l'endroit le plus massif de la muraille du temple, il y avait un tabernacle où était l'image du fantôme Viracocha; et aux deux côtés l'on voyait deux autres pavillons fort beaux et tout vides, qui ne servaient que d'embellissement à la principale chapelle. Les murailles du temple s'élevaient trois aunes au-dessus du plancher, sans qu'il y eût aucune fenêtre, mais il y avait des corniches faites de pierre et ornées de sculpture qui régnaient tout autour. Dans le tabernacle de la chapelle on voyait un grand piédestal,

qui soutenait une statue de pierre, que l'Inca Viracocha avait fait tailler pour représenter le fantôme sous les mêmes attitudes qu'il lui était apparu.

Cette statue représentait donc un grand homme avec une barbe longue d'un pied, et une robe en forme de soutane, qui traînait jusqu'à terre. Il menait en lesse avec une chaîne un animal tout-à-fait étrange, d'une figure inconnue, et qui avait les griffes d'un lion. Tout cet ouvrage était de pierre, et l'Inca, qui voyait que les ouvriers ne pouvaient pas attraper l'air de cette figure aussi bien qu'ils auraient voulu, n'oublia rien pour leur en faire la description: il s'habilla même plusieurs fois comme ce fantôme, et il se mit à diverses reprises dans la posture où il disait qu'il l'avait vu. Il joua ce personnage avec tant de respect et de vénération, qu'il ne voulut jamais permettre qu'aucun autre que lui le copiât, dans la crainte qu'il ne parût mépriser la figure de son dieu Viracocha.

Cette statue, s'il est du moins permis de comparer les choses profanes aux sacrées, ressemblait à-peu-près aux images de nos bienheureux apôtres, et surtout à celle de S. Barthélemy, qu'on peint d'ordinaire foulant aux pieds le diable, de même que l'Inca Viracocha tenait enchaîné un animal inconnu. Lorsque

les Espagnols virent ce temple et cette statue, ils s'imaginèrent que l'apôtre S. Barthélemy pouvait avoir prêché l'Évangile au Pérou, et que les Indiens avaient peut-être élevé cette statue et cet édifice à son honneur. Quoi qu'il en soit, il y a trente ans que les métifs nés à Cuzco ont fait une confrérie où ils ne veulent admettre aucun Espagnol, et qu'ils prirent pour leur patron ce bienheureux apôtre, sans déterminer si ce qu'on dit de sa venue au Pérou est vrai ou faux. Mais quelques Espagnols, jaloux de voir la magnificence avec laquelle ces métifs célébraient la fête de leur nouveau saint, ont répandu le bruit qu'ils le faisaient plutôt pour l'amour de l'Inca Viracocha qu'en faveur de cet apôtre.

Au reste, les Indiens croyaient que l'Inca Viracocha avait eu quelque raison particulière pour bâtir ce temple à Cacha plutôt qu'à Chita, où le fantôme lui était apparu, et qu'à Yahuar Pampa, qui est l'endroit où il gagna la victoire sur les Chancas, puisqu'il semblait plus naturel d'élever ce monument dans l'un ou l'autre de ces derniers lieux. Quoi qu'il en soit, les Espagnols n'ont pas fait plus de quartier à ce temple, tout singulier qu'il était par sa structure, qu'aux plus beaux édifices du Pérou, qu'ils devaient laisser à la postérité, comme autant de trophées de leurs travaux et de leur bonne fortune. Mais je

ne sais par quelle ardeur insatiable après des trésors qu'ils s'imaginaient d'y trouver cachés, ils ont abattu jusqu'aux fondemens; et l'on en voit à peine aujourd'hui les tristes ruines, au grand regret des personnes éclairées, et qui estiment ces chefs-d'œuvre de l'antiquité. Ce fut donc par ce motif qu'ils renversèrent de fond en comble le temple de Viracocha; néanmoins, il y a peu d'années que la statue du fantôme était encore debout, quoique fort défigurée.

CHAPITRE XXIII.

D'un plaisant ouvrage que l'Inca Viracocha fit faire; et des récompenses qu'il donna à ceux qui l'avaient secouru.

L'INCA Viracocha était si glorieux de ses beaux exploits et de se voir adoré par les Indiens, que non content d'avoir bâti le temple dont nous venons de parler, il fit faire un autre chef-d'œuvre, aussi honorable pour lui qu'il était satirique contre son père. Il est vrai qu'il n'y fit travailler qu'après sa mort, s'il en faut croire les Indiens. Quoi qu'il en soit, dans le

même lieu où ce père infortuné s'arrêta lorsqu'il sortit de Cuzco pour éviter la poursuite des Chancas, le jeune Viracocha fit représenter en relief deux de ces oiseaux que les Indiens appellent cuntur, dont il y en a plusieurs qui ont cinq aunes de long, à les mesurer d'un bout d'une aile à l'autre. Ce sont des oiseaux de proie fort cruels; mais ils le seraient encore davantage, si la nature ne leur avait refusé des serres. Ils ont les pieds comme les poules, mais le bec si fort, que d'un seul coup qu'ils donnent à une vache, ils lui percent le cuir; de sorte que deux de ces oiseaux suffisent pour en tuer une et la dévorer comme des loups affamés. Ils sont noirs et blancs, de la couleur des pies, et ils font de terribles ravages. L'Inca voulut donc qu'on en représentât deux, dont l'un avait les ailes retirées et la tête basse, comme la portent d'ordinaire les oiseaux, quelque farouches qu'ils soient, lorsqu'ils se veulent cacher. Il avait le bec tourné vers Collasuyu et la queue du côté de Cuzco. L'autre tournait la tête vers la ville, et paraissait être plus fier; il avait les ailes étendues, comme s'il eût voulu prendre son vol et aller fondre sur quelque proie. Les Indiens disaient là-dessus que, par l'un de ces cunturs, l'Inca Viracocha voulait désigner son père, qui était sorti de Cuzco pour s'aller cacher au pays des Collas; et que, par l'autre, il se représentait lui-

même, qui avait aussitôt pris son vol du côté de Cuzco, pour défendre cette ville et tout son empire.

Ces deux figures étaient encore sur pied l'an mil cinq cent quatre-vingt, et il me souvient que l'an 1595, je demandai à un prêtre qui était venu du Pérou en Espagne, s'il ne les avait point vues, il me répondit que le peu de soin qu'on avait pris pour les conserver, et l'injure du temps qui n'épargne aucun ouvrage, quelque solide qu'il soit, les avaient presque rendues méconnaissables, de même que plusieurs autres antiquités de cette nature.

L'Inca Viracocha ne se vit pas plus tôt souverain de ce vaste empire, et chéri de ses sujets, qu'il travailla d'abord à mettre ses affaires en bon état, à maintenir la paix dans son royaume, et à rendre tous ses peuples heureux. La première chose qu'il fit dès son avènement à la couronne, ce fut de reconnaître les services de ceux qui lui avaient donné du secours durant les troubles passés. Il les honora tous de plusieurs grâces signalées, et en particulier les Quechuas de Cotapampa et de Cotanera. Parce qu'ils avaient été les principaux auteurs du secours, il leur permit de se couper les cheveux par échelons, de porter la bande qu'ils appellent llautu, et d'avoir les oreilles percées de même que les Incas, à condition néanmoins

que la grandeur du trou serait limitée, et conforme au réglement que le premier Inca Manco Capac en avait donné en faveur de ses vassaux. Il accorda plusieurs priviléges aux autres nations, qui en furent très-satisfaites.

D'ailleurs, il employa quelques années à visiter ses États, au grand contentement de tous ses peuples, qui étaient ravis de voir ce jeune héros, dont on racontait de si beaux exploits. De retour à Cuzco, il y assembla son conseil, et l'on y résolut d'entreprendre la conquête des grandes provinces de Caranca, d'Ullaca, de Lilpi et de Chicha. Son père avait négligé cette expédition, parce qu'il le connaissait d'un naturel fort remuant, et qu'il en appréhendait toujours quelque chose. Quoi qu'il en soit, pour venir à bout de ce dessein, l'Inca Viracocha fit lever trente mille hommes dans les provinces de Collasuyu et de Cuntisuyu, avec ordre qu'ils se tinssent prêts à marcher pour le printemps suivant. Il choisit pour capitaine général un de ses frères appelé Pahuac Mayta Inca, c'est-à-dire celui qui vole, parce que ce prince fut un des hommes de son temps le plus adroit et le plus dispos.

Il lui donna pour conseillers et pour mestres de camp quatre des principaux Incas, avec lesquels ce prince sortit de Cuzco. Sur son chemin il trouva diverses troupes qu'il joignit aux

siennes, et avec ce corps d'armée il marcha tout droit vers les provinces que nous venons de nommer. Il y en avait deux, Chichu et Ampara, qui adoraient toute la vaste étendue de la montagne couverte de neige, tant pour sa beauté naturelle qu'à cause de plusieurs rivières qui en découlent et qui arrosaient leurs campagnes. Il y eut quelques légères escarmouches entre les Incas et les ennemis, qui, tout aguerris qu'ils étaient, ne voulurent point hasarder de bataille avec eux. La grande réputation que l'Inca Viracocha s'était acquise, leur donnait une si furieuse alarme, qu'ils désespéraient de lui pouvoir résister. Cela fut cause que ces grandes provinces se rangèrent enfin à l'obéissance des Incas, quoiqu'il fallût employer plus de trois années pour les réduire.

CHAPITRE XXIV.

L'Inca soumet d'autres provinces à sa domination, et fait faire un canal pour arroser les pâturages.

—

Après que l'Inca Pahuac Maytâ et ses oncles eurent conquis ces provinces, ils y laissèrent des gouverneurs et des officiers pour les instruire et les tenir dans la soumission. Cela fait, ils retournèrent à Cuzco où l'Inca les reçut avec toutes les démonstrations de joie et de reconnaissance qu'ils pouvaient attendre et que leurs services méritaient. Par le moyen de cette nouvelle conquête, l'Inca Viracocha étendit les bornes de son empire presque aussi loin qu'il pouvait les porter; puisqu'à l'est il avait pour frontière les hautes montagnes des Antis, toujours couvertes de neige, à l'ouest la mer, et au sud la dernière province des Charcas, qui était à plus de deux cents lieues de Cuzco. Il n'y avait donc plus rien à conquérir de ces trois côtés-là, parce qu'outre les obstacles que je viens de nommer, il y a un désert affreux entre le Pérou et le royaume de Chili.

Mais l'ambition démesurée qui le rongeait, lui fit tourner ses vues du côté du Nord, pour assujettir la province de Chinchasuyu. Il communiqua ce dessein aux membres de son conseil et il fit lever d'abord trente mille hommes de troupes : il nomma six Incas, des plus expérimentés qu'il y eût, pour lui servir de lieutenans-généraux; et après avoir fait tous les préparatifs nécessaires pour un si long voyage, il laissa le gouvernement de Cuzco à l'Inca Pahuac Mayta et se mit en campagne avec son armée. La première province où il aborda, fut celle d'Antahuaylla, qui est de la nation des Chancas, qu'on a toujours surnommés Aucas, c'est-à-dire, traîtres, depuis la rébellion de ses habitans contre l'Inca Yahuarhuacac. Du moins, les Indiens ne prononcent jamais le mot Chanca sans y ajouter en même temps celui d'Auca. D'ailleurs, cet adjectif signifie un tyran perfide et cruel, qui commet les actions les plus infâmes et les plus noires qu'on se puisse imaginer. Il veut dire aussi combattre et donner une bataille.

L'Inca Viracocha fut reçu des Chancas avec toute la soumission qu'il pouvait attendre d'un peuple touché d'un sérieux repentir. Sensible à leur bon accueil, il leur témoigna beaucoup de bienveillance et il n'oublia rien pour éloigner de leur esprit la crainte du châtiment

qu'ils avaient mérité par leur faute passée. Il fit même des présens magnifiques aux principaux du pays. Ensuite, il visita toutes les provinces du voisinage, et après y avoir donné les ordres nécessaires, il rappela ses troupes de leurs quartiers de rafraîchissement pour continuer sa marche vers les nations qu'il voulait assujettir. La plus proche de toutes, qu'on nomme Huaytara, était fort peuplée, et ses habitans, riches et aguerris, avaient été du nombre des rebelles. A la première sommation que l'Inca Viracocha leur fit par ses députés, ils se rendirent sans marchander. Étonnés des merveilles qu'on leur avait dites de la bataille de Yahuar-Pampa, ils allèrent au devant de lui avec beaucoup de respect et de soumission. L'Inca les reçut d'un air fort civil et humain, et leur fit dire qu'il ne dépendrait que d'eux de vivre en paix et contens.

De Huaytara il passa dans une autre province que l'on nommait Pociça ou bien Huamanca, et il vit alors Sancaru, Parco, Picuy, Acos et la plupart des lieux des environs. Tous les habitans se soumirent presque aussitôt, ravis d'être les sujets d'un prince dont tout le monde disait beaucoup de bien, et que chacun souhaitait pour son maître. Après avoir réduit toutes ces provinces, il congédia son armée et pourvut au bonheur de ses nouveaux sujets;

mais entre les autres choses dont il s'avisa pour la commodité du public, il fit faire un grand canal d'environ douze pieds de profondeur et qui avait plus de six-vingts lieues de long. Il y amena l'eau des fameuses sources qui sont sur le haut des montagnes qu'on voit entre Parcu et Picuy, d'où ce canal s'étendait jusques à la frontière de Rucana, et servait pour arroser les pâturages de ces solitudes, qui n'ont que dix-huit lieues de large, mais dont la longueur s'étend presque partout le Pérou.

Il y a un autre canal qui traverse presque tout le pays de Cuntisuyu, et qui s'étend plus de cent cinquante lieues du sud au nord à travers les plus hautes montagnes de ces provinces, d'où il aboutit aux Quechuas; il ne sert que pour arroser les pâturages quand il manque d'eau en automne. Dans tout l'empire des Incas il y a plusieurs de ces canaux, qui sont autant de chefs-d'œuvre dignes de la grandeur et du gouvernement de ces princes; j'ose même avancer qu'ils sont comparables aux ouvrages les plus étonnans qu'on ait jamais vus au monde et qu'ils les surpassent en quelque manière. Qui pourrait s'imaginer que les Indiens, sans aucun instrument de fer ni d'acier, mais à force de bras et de grosses pierres, aient pu conduire ces aqueducs au travers de

hautes montagnes, et qu'ils en soient venus à bout sans avoir l'usage des arcs-boutans pour faire des voûtes et des arcades propres à soutenir le terrain et l'impétuosité de l'eau? Que si quelque rivière trop profonde et qu'il fallût traverser, les incommodait dans leur dessein, ils en allaient chercher la source; d'un autre côté, s'il se trouvait quelque rocher qui les empêchât d'avancer leur travail, ils le rompaient aussitôt pour donner passage à l'eau, et ils couvraient ce canal avec de grandes pierres de taille, qui avaient jusques à deux aunes de long: ils les cimentaient bien les unes avec les autres, et pour prévenir que le bétail qui passerait par-dessus n'y gâtât quelque chose avec le temps, ils amoncelaient par-dessus le pavé de grosses mottes de terre.

Je me souviens d'avoir vu dans la province de Quechua le canal qui traverse tout le détroit de Cuntisuyu. Après l'avoir considéré attentivement, j'en trouvai la structure tout-à-fait merveilleuse; et il faut avouer que ces chefs-d'œuvre sont si admirables, qu'on ne saurait les représenter au juste, quelque haute idée que l'on en donne. Cependant les Espagnols n'ont pas daigné en prévenir la ruine, ni en toucher la moindre chose dans leurs histoires; et il semble même qu'ils les ont laissé perdre à dessein. Les canaux qui servaient pour arroser

les champs où l'on semait du maïs, n'ont pas eu un meilleur sort : il s'en est perdu plus des deux tiers, qui ne servent plus il y a long-temps. Que s'il en est resté quelques-uns, aux réparations desquels on apporte aujourd'hui quelque soin, c'est parce qu'on ne saurait s'en passer. Pour tous les autres, l'on n'en voit plus rien que de tristes masures.

CHAPITRE XXV.

L'Inca visite son empire, et reçoit des ambassadeurs, qui lui font hommage de la part de quelques peuples.

—

Après que l'Inca Viracocha eut pourvu à tout ce qui était nécessaire pour l'entreprise de l'aqueduc dont nous venons de parler, et qui devait servir pour arroser les pâturages de la province de Chinchasuyu ; il s'en alla droit à celle de Cuntisuyu, dans le dessein de faire une visite générale de ses royaumes. Il passa d'abord dans les provinces des Quechuas, dont les deux principales se nomment Cotapampa et Cotanera. Plein de reconnaissance pour le secours qu'il en avait reçu contre les Chancas,

il les combla de ses faveurs. Ensuite il traversa toutes les autres provinces de Cuntisuyu, celles de la montagne, du plat pays, et de la côte maritime; en un mot, il n'y en eut point qu'il n'honorât de sa présence, pour satisfaire le désir des peuples.

A son arrivée dans chaque lieu, il s'informait avec la dernière exactitude, si ses lieutenans et ses officiers faisaient bien le devoir de leurs charges, et s'il s'en trouvait quelqu'un qui ne s'en fût pas acquitté en honnête homme, il le faisait punir à toute rigueur. Il avait aussi accoutumé de dire, que les mauvais ministres étaient beaucoup plus punissables que les voleurs, parce qu'ils abusaient de l'autorité royale, qui leur était donnée pour rendre justice à tout le monde; et qu'au lieu de soulager les sujets du roi, ils les opprimaient par leurs concussions, sans avoir aucun égard aux ordonnances de l'Inca. Après avoir fait le tour de Cuntisuyu, il entra dans les provinces de Collasuyu, où il visita de même les principales villes, et y accorda plusieurs grâces, tant aux Indiens en général, qu'aux curaças en particulier; il prit ensuite son chemin le long de la côte de cette mer jusques à Taracapa.

L'Inca était dans la province de Charca, lorsque des ambassadeurs du royaume de Tuema, que les Espagnols appellent Tucuman, qui est

au sud-ouest, à deux cents lieues de Charcas, vinrent le saluer. A l'approche du roi, l'un d'eux le harangua en ces termes : Capac Inca Viracocha, le bruit que la renommée a répandu des beaux faits des Incas vos prédécesseurs, leur probité merveilleuse, leur justice toujours égale, la bonté de leurs lois, la douceur de leur gouvernement, l'excellence de leur religion, leur piété, leur clémence, leur humeur affable, et les grandes merveilles que votre père le Soleil a fait nouvellement éclater en votre faveur; le bruit, dis-je, de toutes ces choses est parvenu jusques aux dernières extrémités de notre pays, et a passé même beaucoup plus loin. Des vertus si rares et si extraordinaires ont tellement gagné les volontés et les affections des curacas de tout le royaume de Tuema, qu'ils vous envoient supplier de les recevoir sous votre empire, et de leur permettre de se dire vos sujets, afin qu'ils puissent avoir part à votre bienveillance. C'est pour cela même que tout ce que nous sommes d'habitans vous prions avec ardeur, de nous donner des Incas de votre sang, qui aillent avec nous pour abolir nos lois et nos coutumes barbares, nous instruire dans la bonne religion, et nous apprendre les cérémonies que nous devons observer. En reconnaissance de toutes ces faveurs, nous vous adorons comme fils du Soleil au

nom de tout notre royaume; nous vous recevons pour notre souverain seigneur, et vous offrons nos personnes, et les biens que notre pays produit, pour un témoignage de ce que nous sommes entièrement à vous. Après cette harangue, ils étalèrent quantité de coton, de miel, de blé, qu'ils appellent çara, et de légumes de leur pays, qu'ils présentèrent à l'Inca, pour l'assurer qu'ils le mettaient en pleine possession de tous les biens que leurs terres produisaient. Ils n'apportèrent ni or ni argent, parce que les Indiens de cette contrée n'en avaient point, et que même on n'a pu y découvrir jusqu'à présent aucune mine de ces métaux, quelque soin qu'on ait pris pour en chercher.

Ensuite les ambassadeurs se mirent à genoux devant l'Inca, selon la coutume du pays, et ils l'adorèrent comme leur dieu et leur roi. Il leur témoigna beaucoup de douceur et de civilité; il reçut leur présent, pour faire voir qu'il entrait en possession de tout le royaume, qu'ils venaient de lui offrir, et il donna ordre aux Incas ses parens de les bien régaler et de boire à sa santé avec eux. Après s'être bien réjouis, on les assura de la part du roi, qu'il était fort aise de voir qu'ils se fussent soumis à l'obéissance et à l'empire des Incas, de leur propre mouvement; et qu'ils en seraient aussi beaucoup mieux traités que les autres peuples qu'il

avait fallu réduire par la force. D'ailleurs, il commanda qu'on leur donnât pour leurs curacas quantité d'habits de la plus fine laine qui se trouverait, et de ceux-là même que les Vierges faisaient pour la personne du roi. Ensuite il nomma quelques Incas de ses parens, pour aller instruire ces nouveaux sujets dans sa religion; leur faire perdre toutes les infâmes coutumes qu'il y avait chez eux, et y établir les lois et ordonnances des Incas. Il y envoya même des ingénieurs et des artisans pour faire des canaux et des aqueducs; leur apprendre à cultiver la terre, et augmenter par ce moyen les revenus du Soleil et du roi.

Après avoir demeuré quelques jours à la cour de l'Inca, les ambassadeurs charmés de ses vertus, et des bonnes lois qu'il faisait observer dans son pays, conçurent une si haute opinion de sa personne, qu'en prenant leur congé ils lui parlèrent en ces termes : Unique seigneur, afin qu'il n'y ait aucun peuple dans le monde qui n'ait le bonheur d'embrasser votre religion, vos lois et votre gouvernement, nous vous avertissons que fort loin au-delà de notre pays, entre l'ouest et le sud, il y a un grand royaume qu'on nomme Chili : quoiqu'il soit peuplé d'un nombre infini d'habitans, nous n'avons aucun commerce avec eux, à cause de la grande étendue de la montagne couverte de neige qui

nous sépare les uns des autres. Mais pour la tradition qui nous en est restée de nos pères et de nos aïeux, nous avons cru qu'il était de notre devoir de vous en avertir, afin que vous tâchiez de conquérir ce pays, et de le ranger sous votre empire; ce qui serait fort avantageux pour ces peuples, puisque vous les instruiriez dans votre religion; qu'ils adoreraient le Soleil, et qu'ils auraient part à vos bienfaits.

L'Inca fit prendre un mémoire de cet avis, et congédia les ambassadeurs qui s'en retournèrent chez eux. Cependant il continua son voyage, et visita toutes les provinces de Collasuyu. Il départit ses faveurs et ses grâces à tout le monde, aux curacas, aux capitaines, aux communautés et au menu peuple, de sorte qu'il n'y avait personne qui ne fût très-aise de l'avoir pour roi. Aussi tous les habitans de ces provinces le reçurent avec de si grandes marques d'allégresse et des acclamations si générales qu'on n'avait jamais rien vu de pareil. La vision qu'il avait eue du fantôme Viracocha et de la grande victoire de Yahuar Pampa, lui attirait cette vénération universelle. Aujourd'hui même, les Indiens révèrent la grotte où ils disent qu'il était caché lorsque ce fantôme lui apparut. Cependant ils n'y commettent aucune idolâtrie, puisque, grâces à Dieu, ils sont désabusés de leur fausse religion; mais ce qu'ils en

font, n'est que par un certain respect qu'ils portent à la mémoire d'un si bon roi.

La visite de Collasuyu finie, l'Inca se rendit à Cuntisuyu. Quoiqu'on l'y reçût avec moins de bruit et de pompe qu'ailleurs, à cause que ce pays n'est pas si bien peuplé que les autres, les habitans ne laissèrent pas de lui faire tout le bon accueil qui leur fut possible. On éleva des arcs de triomphe ornés de jonc et de fleurs partout où il devait passer, et l'on en couvrit même les chemins, ce qui est ordinaire à ces nations, lorsqu'il s'agit de recevoir un grand seigneur, et de lui faire une entrée solemnelle dans quelque ville. En un mot, ils mirent tout en œuvre pour lui témoigner qu'ils ne desiraient rien tant que de l'adorer et d'obéir à ses ordres. Ainsi, l'Inca Viracocha employa trois années entières à la visite générale de ces trois parties de son empire; mais cela ne l'empêcha point de célébrer dans les lieux où il se trouvait les fêtes du Soleil, appelées Raimy, et celle qu'on nomme Citua, quoiqu'il les solemnisât avec moins de magnificence que dans la ville de Cuzco. Enfin, il s'achemina vers cette capitale où tout le monde l'attendait avec le dernier empressement : les plus nobles de la ville, qui le regardaient comme le soutien et le libérateur de cette place, allèrent tous au-devant de lui, et le reçurent avec de nouveaux chants de triomphe composés à sa louange.

CHAPITRE XXVI.

La fuite du courageux Hancohuallu, hors de l'empire des Incas.

L'Incas fit encore par deux fois le même tour de ses royaumes et de ses provinces. Dans la seconde visite, lorsqu'il allait à la province des Chichas, qui est la dernière du Pérou, vers le sud, il apprit en chemin un étrange évènement qui lui causa beaucoup d'inquiétude, et qui était arrivé par un généreux dépit du brave Hancohuallu, dont nous avons déjà parlé ci-dessus. Quoique ce prince, qui était roi des Chancas, eût éprouvé neuf ou dix années de suite le paisible gouvernement des Incas, qui l'avaient laissé dans une pleine jouissance de tous ses droits et priviléges, sans lui ôter un pouce de terre, cela n'empêcha pas qu'il ne s'ennuyât à la fin de se voir assujetti à l'empire d'un autre. Animé d'un noble courage, il ne pouvait souffrir le joug de personne, après avoir commandé lui-même à tant de vassaux, dont ses glorieux ancêtres avaient conquis les

États; la nation des Quechuas était de ce nombre : mais ils furent les premiers à secourir l'Inca Viracocha, et à rompre les mesures de Hancohuallu, qui voulait en venir aux mains avec lui, et qui se flattait même de remporter la victoire. Ce coup imprévu le mit, pour ainsi dire, au rang de ses propres sujets, et il ne douta point que les Quechas ne fussent mieux que lui dans l'esprit de l'Inca, et que sa condition n'empirât de jour en jour. Pénétré de cette pensée, et de la crainte que les Incas ne subjuguassent à la fin tous les États et toutes les républiques du pays, il aima mieux abandonner tout ce qu'il avait, que de perdre sa liberté. Il communiqua son dessein à quelques personnes affidées, et il leur dit qu'il voulait aller peupler de nouvelles terres, pour se rendre maître absolu, ou mourir glorieusement dans cette entreprise; que pour en venir à bout, ils devaient insinuer à tout le monde, soit par eux-mêmes, ou par leurs amis, de s'éloigner peu-à-peu et à la sourdine des terres de la juridiction de l'Inca, et d'amener avec eux leurs femmes et leurs enfans; qu'il leur donnerait de bons passeports, afin qu'ils ne trouvassent aucun obstacle dans leur voyage; qu'ils l'attendissent sur la frontière, parce qu'il ne leur serait pas possible d'en sortir tous ensemble, sans que les nouvelles en vinssent à l'Inca, qui les empê-

cherait sans doute de passer outre; qu'il ne manquerait pas de les joindre le plus tôt qu'il pourrait, et que c'était le moyen le plus sûr pour regagner la liberté qu'ils avaient perdue; qu'au reste, ce serait une folie et une témérité d'en venir à une rébellion ouverte, parce qu'ils avaient trop peu de forces pour résister à l'Inca; que d'ailleurs il ne devrait pas le faire en son particulier, quand même il en trouverait une occasion favorable, pour ne pas payer d'ingratitude tous les bienfaits qu'il avait reçus de lui, et pour n'être pas infidèle envers son prince, qui l'avait traité si généreusement; et qu'enfin cette raison l'obligeait de chercher à se mettre en liberté, par la voie qui offenserait le moins un aussi bon roi qu'était l'Inca Viracocha.

Par ces discours semés à propos, le brave et généreux Hancohuallu persuada cette retraite à tous ses sujets, qui n'avaient pas moins de zèle et d'attachement pour sa personne, que tous les Indiens en ont d'ordinaire pour leur seigneur légitime. Cette résolution prise, il sortit en fort peu de temps plus de vingt mille hommes propres à porter les armes, sans compter les femmes ni les enfans. Le vaillant Hancohuallu se mit en campagne avec tout ce monde, et soit par la terreur de ses armes ou par le nom de Chanca redoutable à toutes les nations de ces quartiers-là, il s'ouvrit un pas-

sage dans le pays de ses voisins. La haute opinion qu'on avait de son courage, lui fit obtenir des vivres partout, jusques à son arrivée aux provinces de Tarma et de Pompu, qui sont à soixante lieues de son pays, où il eut quelques rencontres. Il lui était même facile d'assujettir ces nations; mais il ne voulut pas s'y arrêter, dans la crainte qu'elles ne fussent trop proches de l'empire de l'Inca, qui ne manquerait pas sans doute de l'y venir attaquer au premier jour, et de le plonger de nouveau dans le malheur qu'il tâchait de fuir avec tant de soin. Il résolut donc de passer outre et de se retirer si loin, que l'Inca n'y pût arriver qu'avec beaucoup de peine. Dans cette vue, il prit sa route à main droite, et ne discontinua point de marcher jusqu'à ce qu'il fût venu aux grandes montagnes des Antis, résolu de se faire une entrée par là, et de peupler le premier pays qu'il trouverait à sa bienséance : il y réussit, à ce que disent ceux de sa nation, et il planta le piquet à deux cents lieues de son pays; mais l'on ne sait pas au juste par quel endroit il s'ouvrit un passage, ni laquelle de ces contrées il peupla. Quoi qu'il en soit, l'on prétend qu'ils s'établirent dans un pays où il y avait quantité de lacs et de fort belles rivières, et qu'ils y firent des actions si étonnantes, qu'elles surpassent toute créance, et qu'on doit les regar-

der plutôt comme des fables inventées à la louange des Chancas, que comme des histoires véritables. Ce n'est pas qu'on puisse douter de la bravoure du grand Hancohuallu, qui fit des choses extraordinaires; mais je ne m'y arrêterai point, parce qu'elles n'ont rien de commun avec notre sujet principal et qu'il nous doit suffire d'en avoir dit ce qui s'y rapporte.

CHAPITRE XXVII.

L'Inca Viracocha envoie des colonies au pays de Hancohuallu, et embellit la vallée d'Yucay de plusieurs beaux bâtimens.

La fuite de Hancohuallu mit extrêmement en peine l'Inca Viracocha, qui aurait bien voulu qu'elle ne fût pas arrivée. Mais incertain du remède qu'il devait y apporter, il se consola sur ce qu'il ne lui avait donné aucun sujet de faire cette retraite. Cependant les Indiens croyaient qu'il n'en était pas trop fâché, et qu'il était de l'humeur de la plupart des princes, qui n'aiment pas une grande bravoure dans leurs sujets, surtout lorsque leur naissance jointe à

froid; il n'y a point de mouches, ni aucun autre insecte incommode, et l'on n'y manque pas de bonne eau. Elle est située entre deux vastes montagnes, dont l'une, qui regarde l'orient, est toujours couverte de neige, et fournit plusieurs sources qui se précipitent en bas, et qui forment autant de canaux pour arroser la plaine. Si, d'un côté, le sommet de cette montagne perce jusqu'aux nues; de l'autre, son pied abonde en riches pâturages où l'on voit toutes sortes de venaison, des cerfs, des daims, des chevreuils, des chamois, des chèvres sauvages et des huanacus, sans parler du gibier et surtout des perdrix, dont il y aurait une plus grande quantité, si les Espagnols n'avaient désolé tout ce pays de chasse. Cette vallée est remplie de maisons de campagne, d'un beau vignoble, d'arbres fruitiers et de cannes de sucre, qui s'y multiplient beaucoup par le soin que les Espagnols en prennent.

L'autre montagne, qui regarde le couchant, est basse en comparaison de la précédente, quoiqu'elle ait plus d'une lieue de hauteur. On voit couler au pied de celle-ci la belle rivière de Yucay, dont le courant est fort doux et où il y a quantité de hérons, de canards et d'autres oiseaux de rivière. Tous les malades de Cuzco se font porter dans cette vallée, pour y recouvrer leur santé, parce que l'air y est fort bon

et qu'il est plus froid à la ville, et par conséquent moins propre à la guérison de ceux qui se trouvent indisposés. C'est pour cela même qu'il n'y a presque point aujourd'hui d'Espagnol à Cuzco qui n'ait quelque maison de campagne dans cette vallée. Mais surtout l'Inca Viracocha, qui aimait ce lieu préférablement à tout autre, y fit bâtir plusieurs édifices, dont les uns lui servaient de récréation et les autres marquaient sa grandeur et sa magnificence. Il augmenta beaucoup la maison du Soleil en richesses, en bâtimens et en officiers.

CHAPITRE XXVIII.

L'Inca Viracocha donne un nom à son fils aîné, et prédit l'arrivée des Espagnols.

L'Inca Viracocha employa quelques années aux choses dont nous venons de parler ; et il gouverna si bien son empire, qu'il y établit une pleine tranquillité. Par son testament il voulut que son fils aîné, qu'il avait eu de Coya Mama Runtu, sa sœur, et sa femme légitime, fût ap-

pelé Pachacutec, au lieu qu'on le nommait auparavant Titu Manco Capac. Le mot Pachacutec, qui est un participe du présent, signifie celui qui bouleverse le monde. D'ailleurs, les Indiens se servent du mot Pachamcutin, pour dire que le monde change, et que les grandes affaires vont de bien en mal : mais ils ne l'emploient guère pour désigner qu'elles tournent de mal en bien, parce que, disent-ils, ce dernier n'est pas si ordinaire que l'autre. Quoi qu'il en soit, l'Inca Viracocha méritait avec raison d'être appelé Pachacutec, puisque son empire tournait de bien en mal, par la rébellion des Chancas, et la fuite de son père; et qu'il le fit changer de mal en bien, par sa prudence et son intrépidité. Mais il ne pouvait porter ce nom, parce que le fantôme ne lui eut pas plus tôt apparu, que tous ses sujets l'appelèrent Viracocha; de sorte qu'il voulut donner son premier nom Pachacutec à son héritier, afin de conserver par ce moyen la mémoire de ses belles actions. Le R. P. Acosta en parle au 20e chap. de son VIe livre; cet Inca, dit-il, qui se doutait bien qu'on trouverait mauvais qu'il s'appelât Viracocha, parce que ce nom n'appartenait qu'à Dieu, allégua pour excuse, que le même Viracocha s'était apparu à lui en songe, et lui avait commandé de prendre son nom. Il eut pour successeur Pachacu-

tec Inca Yupanqui, qui fut un vaillant capitaine, un grand homme d'État, et comme je le dirai ci-après, inventeur de la plupart des coutumes, et des cérémonies de leur superstitieuse idolâtrie. Ce témoignage est conforme à ce que nous en avons déjà dit; mais ce que le même auteur ajoute au chap. 21 que Pachacutec ôta le royaume à son père, se doit entendre de l'Inca Viracocha, qui détrôna son père Yahuarhuacac, et non pas de Pachacutec, qui ne fit rien de pareil à Viracocha. Quoi qu'il en soit, je suis bien aise qu'un Espagnol ait donné cette relation, parce qu'elle confirme à divers égards ce que j'ai avancé là-dessus. Au reste, il est bon d'avertir que le nom de la reine Mama Runtu, femme de l'Inca Viracocha, signifie mère œuf, ou blanche comme un œuf, et qu'on l'appelait ainsi par une espèce de galanterie, parce qu'elle avait le teint plus blanc que ne l'ont d'ordinaire les Indiennes.

Les Péruviens disaient que l'Inca Viracocha avait prédit qu'au bout du règne d'un certain nombre de rois, il arriverait au Pérou des hommes inconnus, qui détruiraient leur culte et leur empire. Mais cette prédiction, conçue en termes équivoques, pouvait bien souffrir un double sens. Quoi qu'il en soit, les Indiens ajoutent, qu'après que le fantôme eut apparu à l'Inca, les Amautas, qui étaient les phi-

losophes du pays, le souverain pontife, et les prêtres les plus âgés du temple du Soleil, qui passaient chez eux pour de véritables devins, lui firent de temps en temps plusieurs questions à l'égard du songe qu'il avait eu; qu'ils tâchèrent par la contemplation des comètes, par les augures, qu'ils tiraient des oiseaux, et par quantité de sacrifices, d'apprendre ce que pouvait signifier une apparition si extraordinaire; mais que l'Inca Viracocha fut plus grand devin qu'eux tous par la prédiction que nous venons de voir, et qu'il eut soin de transmettre à sa postérité. Cependant il défendit de la divulguer parmi le peuple, parce qu'il n'était pas permis de profaner ce qu'on savait par révélation divine, et qu'il n'aurait pas été de la bonne politique de dire qu'il viendrait un temps auquel les Incas perdraient leur culte et leur empire, et se verraient déchus du plus haut faîte de leur grandeur, et de la divinité qu'on leur déférait. Cela même fut cause qu'on ne parla plus de cette prédiction jusques au règne de l'Inca Huayna Capac, qui la déclara un peu avant sa mort. Quelques historiens néanmoins, qui disent en abrégé ce que j'ai rapporté un peu plus au long, attribuent cette prédiction à un certain dieu que les Indiens appelaient Ticci Viracocha; et en effet, je me souviens d'avoir ouï dire quelque chose de semblable à un vieux

Inca, qui entretenait ma mère de l'antiquité et des aventures des rois du Pérou.

Cette prédiction de l'Inca Viracocha fut accomplie par la venue des Espagnols au Pérou, qui, après avoir conquis ce royaume, y abolirent le culte idolâtre des Incas, et y prêchèrent la foi de la vraie Église. Cet évènement porta les Indiens, outre les raisons que j'en ai alléguées ci-dessus, à leur donner le nom de Viracocha.

CHAPITRE XXIX.

La mort de l'Inca Viracocha, dont le corps fut vu par l'auteur.

Après que l'Inca Viracocha eut joui d'une longue vie, passée dans l'éclat et la prospérité, il mourut enfin, généralement regretté de tous ses sujets, qui l'adorèrent comme dieu fils du Soleil, et lui offrirent plusieurs sacrifices. Il laissa quantité d'enfans, les uns légitimes, et les autres bâtards, mais l'Inca Pachacutec fut son héritier. Il avait conquis durant son règne onze provinces, dont il y en avait sept au nord,

et quatre au sud de Cuzco. L'on ne sait pas au juste le nombre des années qu'il vécut, ni de celles qu'il régna. Mais l'opinion commune est qu'il porta le sceptre plus de cinquante ans; et si l'on peut juger de son âge par la vue de son corps, que je vis au commencement de l'année 1560, il y a grande apparence qu'il mourut fort vieux. Ce fut dans la maison du licencié Paul Ondegardo, natif de Salamanque, et juge de Cuzco, qu'on me montra ce corps. Près de passer en Espagne, j'allai prendre congé de lui, et entre les faveurs dont il m'honora, il me fit voir dans une salle cinq corps d'Incas, savoir trois d'hommes, et deux de femmes. Le premier, à ce que disaient les Indiens, était celui de l'Inca Viracocha, qui par ses cheveux, aussi blancs que de la neige, paraissait bien avoir vécu long-temps. Le second était le grand Tupuc Inca Yupanqui, arrière-neveu de l'Inca Viracocha; et le troisième, Huayana Capac, fils de Tupuc Inca Yupanqui, et petit-neveu du même Inca Viracocha. Quant aux deux autres corps, ils ne paraissaient pas avoir vécu si long-temps que les premiers; du moins ils n'avaient pas la tête si blanche qu'eux. L'un était celui de la reine Mama Runtu, femme de ce même Inca Viracocha, et l'autre de la Coya Mama Oello, mère de Huyana Capac. Ces corps étaient si entiers, qu'il ne leur manquait pas un che-

veu, ni un seul poil aux sourcils. On les avait habillés comme durant leur vie, et ils n'avaient pour toute marque de royauté que la bordure, ou le llautu sur la tête. Ils étaient assis à la manière des Indiens et des Indiennes, c'est-à-dire, les mains croisées sur l'estomac, et les yeux tournés vers la terre. Le R. P. Acosta, liv. VI, chap. 21, dit de l'un de ces corps, qu'il était si entier, et si bien embaumé avec un certain bitume, qu'il paraissait être en vie; et qu'outre cela il avait les yeux approchans du naturel, et faits avec de l'or, etc. Pour moi, je ne m'aperçus point de cette dernière particularité; mais s'il m'était venu alors dans l'esprit, que je pourrais un jour écrire cette histoire, je n'aurais pas manqué d'observer de plus près ces corps-là, et de m'informer de quelle manière on les embaumait. Je crois même qu'on m'aurait éclairci là-dessus, quoiqu'on ne l'ait jamais découvert aux Espagnols, quelque recherche qu'ils en aient faite. Peut-être aussi que les Indiens ont perdu ce secret, avec plusieurs autres choses, dont il ne leur reste aucune tradition. Quoi qu'il en soit, je ne pris pas garde qu'il y eût du bitume sur ces cadavres; et s'il y en avait, il était si bien appliqué, qu'on ne pouvait le découvrir. J'avoue d'ailleurs avec le P. Acosta, qu'ils paraissaient être en vie, et je ne doute point qu'on n'y eût mis quelque drogue, pour

les conserver depuis tant d'années aussi entiers et charnus qu'ils étaient. Le même auteur, liv. V, chap. 16, en parle de cette manière : Ils avaient soin sur toutes choses, dit-il, de conserver les corps de leurs rois et de leurs seigneurs; ce qu'ils faisaient avec tant d'art, qu'on les gardait tout entiers, plus de deux cents années, sans aucune corruption ni la moindre puanteur. Cela se voyait dans Cuzco, où les rois Incas étaient embaumés, et placés dans une chapelle, où les Indiens les adoraient. Pour déraciner cette idolâtrie, le marquis de Canete, qui était vice-roi du Pérou, fit transporter à la ville des rois trois ou quatre de ces corps, au grand étonnement de tous ceux qui les virent si entiers après tant d'années. Il faut remarquer là-dessus, que la ville des rois, où il y avait bien près de vingt ans que ces corps étaient, quand le bon P. Acosta les vit, est située dans un pays fort chaud et humide, et où l'air est si corrosif, qu'on n'y saurait garder de la chair plus d'un jour; de sorte qu'on ne s'étonnait pas sans raison d'y voir des corps aussi bien conservés que ceux-là. D'ailleurs, il n'y a nul doute qu'ils ne fussent incomparablement mieux gardés à Cuzco, où la chair devient sèche comme du bois, au lieu de se corrompre, parce que l'air y est froid et sec. Pour moi, je m'imagine que tout le secret des Indiens à cet

égard, consistait à enterrer les corps dans la neige, où ils devenaient secs, et à y mettre ensuite le bitume, dont le R. P. Acosta fait mention. Ma conjecture est fondée sur ce que dans tous les pays froids qui sont aux Indes, lorsqu'on veut conserver de la viande, on n'a qu'à l'exposer à l'air, et qu'après avoir perdu toute son humidité, on la garde aussi long-temps qu'on veut, sans y mettre du sel, ni aucun autre préservatif. On l'accommodait tout de même sous le règne des Incas, lorsqu'on en faisait provision pour la nourriture des gens de guerre.

Je me souviens qu'à la vue de ces corps il me prit envie de toucher un des doigts de la main de Huayna Capac, et qu'il me parut aussi dur que du bois; au reste ces corps pesaient si peu, que le moindre Indien en pouvait porter un entre les bras, ou sur les épaules lorsqu'il en était requis par quelque cavalier espagnol qui avait la curiosité de le voir. Quand les Indiens les voulaient porter, ils les couvraient de draps blancs, et ils les montraient ainsi dans les rues et dans les places publiques, où chacun venait se mettre à genoux devant ces cadavres et les adorer les larmes aux yeux. Les Espagnols mêmes leur ôtaient le chapeau à cause du titre de roi que ces corps avaient porté durant leur vie; ce qui

faisait un plaisir incroyable aux Indiens. Voilà toute la relation qu'on a pu avoir des faits mémorables de l'Inca Viracocha. Quant aux autres particularités de sa vie et à ses bons mots, l'on ne les sait point, non plus que les actions de la plupart de ces princes, qui sont demeurées ensevelies dans l'oubli parce qu'ils n'avaient pas l'usage de l'écriture.

Le R. P. Blas Valera dit qu'il avait appris de la bouche de trois Incas plusieurs discours mémorables de quelques rois, et entre autres de l'Inca Viracocha; mais il ne rapporte qu'un seul passage à l'égard de ce dernier, qui sensible à la rigueur avec laquelle son père l'avait fait élever, représentait à ses sujets de quelle manière ils devaient instruire leurs enfans pour les rendre gens de bien. « Les pères, disait-il, contribuent beaucoup à la perte de leurs enfans et à la corruption de leurs mœurs par les mauvaises habitudes qu'ils leur laissent prendre dès leur bas âge. Les uns font gloire de les nourrir avec une extrême délicatesse et dans toutes les délices du monde : enchantés, pour ainsi dire, du brillant imaginaire de leur esprit et de l'éclat de leur beauté, ils leur souffrent tout sans se mettre en peine de ce qu'ils deviendront dans la suite : les autres au contraire les élèvent avec trop de rigueur, et ceux-ci les perdent tout de même, puis-

qu'une excessive mollesse n'affaiblit pas moins les forces du corps et de l'esprit, qu'un châtiment trop rude hébête, intimide et rend incapable de rien produire de viril ; de sorte que pour les rendre tels qu'ils doivent être, le meilleur est de tenir un milieu entre la douceur et la sévérité, afin qu'ils soient aussi courageux dans la guerre que sages et discrets en temps de paix. » C'est par ce bel endroit que le R. P. Blas Valera conclut la vie de cet Inca Viracocha, et que nous finirons ce livre.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

HISTOIRE
DES INCAS,
ROIS DU PÉROU.

LIVRE SIXIÈME.

De l'ornement et du service de la maison de ces princes ; de leur pompe funèbre : des chasses royales ; de leurs courriers, et de leur manière de compter par nœuds ; avec une description des conquêtes, des lois, et du gouvernement de l'Inca Pachacutec neuvième roi du Pérou ; de la principale fête qu'il faisait solemniser ; de quelques lieux particuliers qu'il conquit ; des écoles qu'il augmenta dans Cuzco, et de ses sentences.

CHAPITRE PREMIER.

Du bâtiment des maisons royales, et de leurs ornemens.

Les maisons des Incas, rois du Pérou, n'étaient pas moins éminentes en grandeur, en richesses et en majesté, que toutes les autres choses qui regardaient leur service; et on peut bien dire que la magnificence en était si grande, qu'en certaines choses assez remarquables, elle a surpassé la pompe des plus superbes palais qu'aient jamais fait bâtir tous les monarques du monde. Leurs maisons, leurs temples et leurs jardins étaient extrêmement beaux, et les pierres du bâtiment si bien travaillées et si proprement ajustées les unes avec les autres, qu'elles semblaient être d'une seule pièce. Le mortier, qui en faisait la liaison, était d'une certaine terre rouge, appelée halpa, extrêmement argileuse, et si propre à cimenter, qu'étant une fois appliquée, elle ne paraissait presque point entre les pierres; ce qui donna sujet aux Espagnols de dire que les Péruviens travaillaient à leurs bâtimens sans aucun mé-

lange de plâtre ni de mortier. Mais ils me pardonneront bien, si je dis qu'ils se trompaient en cela, puisque les Indiens du Pérou n'avaient point l'usage de la chaux ni de la brique.

Ils se servaient dans plusieurs maisons royales et dans quelques temples du Soleil, d'un certain alliage de métaux, savoir : d'or, d'argent et de plomb fondu, comme le remarque Pedro de Cieça au 94e chapitre de son livre, car je suis bien aise d'avoir pour garans de ce que j'avance les historiens espagnols. Ils employaient ainsi ces métaux, pour faire paraître le bâtiment plus majestueux et plus magnifique ; mais ce fut la principale cause de l'entière ruine de ces grands édifices : car sous ombre que les Espagnols y trouvèrent de ces métaux, ils les démolirent tous pour voir s'il ne s'y rencontrerait point d'or ou d'argent; sans cela ces bâtimens seraient encore debout, tant la pierre en était bonne; je crois même qu'ils auraient duré plusieurs siècles, si l'on ne les eût point abattus, comme l'assure Pedro de Cieça aux chap. 42, 60, 94 de son livre. On lambrissait de lames d'or les temples du Soleil et les maisons royales, qu'on embellissait encore de figures d'hommes, de femmes, d'oiseaux, de poissons et de quantité d'animaux sauvages, tels que sont les ours, les tigres, les lions, les renards, les loups cerviers, etc., aussi bien que

de huanacus, de chèvres sauvages et de brebis, le tout représenté au naturel sur les murailles où ils faisaient des niches exprès pour mettre ces animaux, comme le remarque fort amplement Pedro de Cieça de Léon, au 44e chapitre de son livre.

Ils contrefaisaient de même des herbes et des plantes, de celles qui viennent sur les murailles, où ils les ajustaient si proprement, qu'elles semblaient y être nées. Ils les parsemaient aussi de lézards, de papillons, de souris et de couleuvres petites et grandes, dont les unes semblaient monter et les autres descendre. Le siége de l'Inca, appelé Tiana, était d'or massif, sans accoudoirs, ni sans dossier, et creusé par le milieu pour s'y asseoir plus commodément. Ils le mettaient d'ordinaire sur une grande table faite en carré et qui était aussi d'or. Il n'y avait dans tout le palais aucune vaisselle qui ne fût du même métal ou du moins d'argent, soit pour le service de la table ou même pour la batterie de cuisine; et tout cet ameublement était dans chaque maison du roi, afin qu'on n'eût pas la peine de le transporter d'un lieu à l'autre quand il irait à la campagne. Ainsi toutes les maisons en général, tant celles des grands chemins que des provinces, se trouvaient fournies abondamment de tout ce qu'il leur fallait pour le service de l'Inca, lorsqu'il

s'y voulait retirer, soit qu'il marchât en campagne ou qu'il fît la visite de ses royaumes. Il y avait encore quantité de greniers et de réservoirs que les Indiens appellent pirua, faits d'or et d'argent, non pour y serrer aucuns grains, mais seulement par une manière de grandeur et de majesté.

Il y avait encore quantité d'habits tout neufs, parce que l'Inca ne mettait jamais deux fois un même habit, mais il donnait celui qu'il quittait à un de ses parens. Les couvertures de son lit étaient d'une certaine laine faite de poil de chèvre sauvage, ou selon quelques-uns de ce même animal dans la vessie duquel s'engendre le bézoard. Cette laine était si fine et si belle, qu'entre les autres choses de prix qui furent envoyées de ce pays-là au roi Philippe Second, on lui en apporta pour en faire un lit. Ils n'eurent point l'invention des matelas ou du moins ils ne se soucièrent point d'en user, quoiqu'ils vissent que les Espagnols s'en servaient; ils disaient que cette délicatesse, qu'ils appelaient luxe, ne s'accommodait pas bien avec leur façon de vivre.

Au lieu de tapisseries, ils mettaient, comme nous avons dit, des lames d'or et d'argent, dont ils lambrissaient les chambres. Il y avait en tout temps à manger abondamment dans ces maisons, parce qu'on y tenait toujours des viandes

prêtes pour les Incas qui voulaient aller à la table du roi, et pour tous les officiers de sa maison, qui étaient en fort grand nombre. L'heure du principal repas que faisaient les Incas et de tous ceux du commun était le matin, depuis huit heures jusqu'à neuf. Ils soupaient légèrement avant qu'il fût nuit, et ne faisaient que ces deux repas; ils ne buvaient point pendant ce repas, mais en récompense après avoir mangé fort peu, ils se mettaient à boire jusques à la nuit. Cela néanmoins ne se pratiquait que parmi les riches; car, pour les gens de basse condition, ils étaient avares en tout, bien qu'ils fussent à leur aise. Ils se couchaient au reste de fort bonne heure et se levaient de grand matin pour vaquer à leurs affaires.

CHAPITRE II.

Ils représentaient au naturel sur de l'or et de l'argent quantité de plantes et d'animaux, pour l'ornement des maisons royales.

Il y avait dans toutes les maisons royales des parterres et des jardins où l'Inca allait se promener. Ils y plantaient les arbres les plus agréables, les plus belles fleurs et les plantes les plus odoriférantes, qui naissaient dans le pays; non contens de cela, ils faisaient quantité d'arbres d'or, avec leurs fleurs, leurs feuilles et leurs fruits; parmi lesquels l'on en pouvait remarquer qui ne commençaient qu'à pousser leurs rejetons; d'autres étaient à demi-avancés et d'autres en leur entière perfection. Mais ce qui est encore plus merveilleux, on y voyait des champs de maïs représentés au naturel, avec leurs racines, leurs fleurs et leurs épis, dont les pointes étaient d'or et le reste d'argent, le tout soudé ensemble; ce qu'on observait encore à l'égard de toutes les autres plantes, dont ils s'étudiaient à représenter le

naturel par l'alliage et la soudure de ces métaux.

On y voyait encore de plusieurs sortes d'animaux d'or et d'argent, des lapins, des rats, des lézards, des couleuvres, des papillons, des renards et des chats sauvages, car ils n'en avaient point de domestiques. Il y avait aussi des oiseaux de toutes les sortes, si bien représentés qu'on aurait dit des uns qu'ils chantaient perchés sur les arbres, et des autres qu'ils étendaient leurs ailes pour voler. Enfin on y remarquait des daims, des lions, des tigres et de toutes sortes d'animaux, chacun représenté au naturel et mis en son lieu.

Toutes ces maisons avaient des bains avec de grandes cuves d'or et d'argent, où les Incas se lavaient; les tuyaux d'où l'on tirait l'eau étaient des mêmes métaux. Outre cela, ils enrichissaient de plusieurs ouvrages d'or extrêmement beaux les lieux où il y avait des sources dont l'eau était chaude naturellement, et ils s'en servaient aussi à faire des bains. Mais entre les autres choses rares, ils avaient des bûchers d'or et d'argent, dont les bûches étaient faites au naturel, pour être mises en œuvre au besoin et employées au service des maisons royales.

Les Indiens cachèrent la plupart de ces richesses, dès qu'ils virent le désir insatiable des

Espagnols à acquérir de l'or et de l'argent, et les cachèrent si bien, que depuis ce temps-là l'on n'a pu découvrir aucune chose; il n'y a pas même d'apparence qu'on trouve cet or à l'avenir, si ce n'est par accident, parce que les Indiens d'aujourd'hui ne savent point où sont ces trésors; leurs pères leur en ont dérobé la connaissance pour empêcher qu'ils ne servissent à d'autres qu'à leurs rois, auxquels ils étaient dédiés. Tous les historiens en général, qui ont écrit du Pérou, conviennent de ce que nous avons dit touchant les trésors et les richesses des Incas. Mais Pedro de Cieça de Léon et l'intendant général Augustin de Çarate, sont, à mon avis, les deux historiens qui en ont écrit le plus au long. Voyez les chapitres 21, 37, 41, 44, 94, etc., de l'histoire du premier. Augustin de Çarate s'exprime ainsi, liv. I, chap. 14. On estimait beaucoup l'or, parce que le roi et les principaux du pays en faisaient des vaisseaux pour leur service, des ornemens pour leurs personnes et des offrandes à leurs dieux. Le roi faisait partout porter avec lui une espèce de siége ou de table sur laquelle il s'asseyait, qui était d'or à seize carats et valait plus de vingt-cinq mille ducats de bon or. Ce fut la pièce que dom Francisco Piçarro choisit pour lui dans le temps qu'il travaillait à la conquête du Pérou : car dans la capitulation qu'il

avait faite, on devait lui donner pour son particulier, outre ce qui était accordé en général, quelque bijou ou joyau de prix tel qu'il lui plairait de le choisir.

Lorsque le premier fils de Guaynacava vint au monde, ce roi fit faire un câble d'or si gros que selon le rapport de quelques Indiens encore vivans, deux cents hommes avaient peine à le lever. En mémoire de cette pièce on nomma l'enfant Guascar, qui en leur langue signifie une corde, et on y ajouta le surnom de Inga qui était celui de tous leurs rois, comme le nom d'Auguste était celui des empereurs romains. J'ai voulu marquer expressément ce que je viens de dire pour détruire une opinion populaire, communément reçue en Espagne par ceux qui avaient peu de connaissance des affaires des Indes, et qui s'imaginaient que les Indiens n'estimaient point l'or et n'en connaissaient point le prix. Ce même prince avait aussi plusieurs magasins remplis de diverses pièces d'or et d'argent, comme de grandes figures d'hommes et de femmes, de brebis et d'autres animaux de toutes espèces, comme aussi de toutes les sortes d'herbes qu'on trouve dans le pays avec leurs feuilles, leurs tiges, leurs nœuds et leurs épis, le tout représenté au naturel : il avait encore une grande quantité de mantes et de frondes tissues de fil d'or, et un

certain nombre de grosses masses d'or et d'argent faites comme des bûches ou souches de bois à brûler.

Dom Francisco de Piçarro choisit pour lui dans le partage de la rançon d'Atahuallpa, la chaise du roi, comme s'il eût voulu présager par-là que les rois d'Espagne seraient assis un jour sur le trône de ce roi. Piçarro eut, outre cela, une très-grande quantité d'or et d'argent de cette rançon. La chaîne d'or dont nous parle Augustin de Çarate mérite bien que nous la décrivions plus particulièrement; nous le ferons dans la vie de Huayna Capac, qui fut le dernier des Incas.

Nous avons dit que Pedro de Cieça parle en divers endroits de son Histoire que nous avons marqués, des prodigieuses richesses du Pérou et des grands trésors que les Indiens cachèrent; nous mettrons ici ce qu'il en dit au chap. 21. Si l'on pouvait recouvrer tous les trésors qui sont ensevelis dans le Pérou, il ne serait pas possible d'y mettre un prix; et ce que les Espagnols ont, paraîtrait fort peu de chose en comparaison de ce qui est resté. Lorsque je fus à Cuzco pour y demander aux principaux du pays des relations et des mémoires des Incas, on me dit que Paulo Inga et d'autres seigneurs soutenaient que si tous les trésors des provinces, des Guacas, qui sont leurs temples et des

tombeaux, étaient joints ensemble, la part que les Espagnols peuvent avoir eue, ne serait pas plus considérable qu'une petite goutte d'eau, que l'on tirerait d'un grand vase qui en serait plein. Pour faire sentir la justesse de cette comparaison, ils prenaient une mesure de maïs, et en ôtant une poignée, voilà, disaient-ils, ce que les chrétiens ont eu de notre or: pour le reste, il est si bien caché que nous-mêmes ignorons où il est; par où l'on peut voir qu'il s'est perdu en ce pays-là une infinité de trésors, et que si l'arrivée des Espagnols n'eût obligé les Indiens à les cacher, ils les eussent sans doute tous offerts au diable ou mis dans les tombeaux des morts. Car ce n'est que pour ce seul usage que les Indiens le vont chercher dans la terre, puisqu'ils n'ont aucun soldat à payer dans la conquête des villes et des royaumes, et que s'ils s'en réservent en leur particulier, ce n'est que pour s'en parer pendant leur vie ou pour le faire ensevelir avec eux après leur mort. Il eût bien mieux valu pour nous leur donner de bonnes instructions propres à les attirer à la connaissance de notre religion, que de penser seulement à amasser avidement de l'or et de l'argent. L'Inca que Pedro de Cieça nomme Paulo, s'appelait proprement Paullu; tous les historiens espagnols parlent de cet Inca. Il était un des fils de Huayna

Capac, et servit fidèlement le roi d'Espagne en diverses guerres; son nom de baptême fut Christophe, son surnom Paullu; sa mère s'appelait Annas, et son parrain, Garcillasso de la Vega, mon cher seigneur qui le fut aussi de Titu Hauqui, son frère légitime, lequel pour une marque de son inclination envers Philippe Second, alors prince d'Espagne, voulut qu'on l'appelât de son nom. J'ai connu autrefois ces deux frères, qui moururent un peu après.

Francisco Lopez de Gomara traite assez au long des grandes richesses de ce royaume; voici ce qu'il en dit au chapitre 121 de son histoire. Tout le service de la maison du roi, de sa table, et de sa cuisine était d'or et d'argent. Il y avait dans son antichambre des statues d'or, aussi grandes que des géants. Il est vrai qu'elles n'étaient pas massives; on y voyait aussi des figures au naturel de tout ce que ses royaumes produisaient, d'oiseaux, d'arbres, d'herbes, de plantes, et de poissons. Il avait de plus des cordes, des paniers, et des corbeilles de fil d'or, des greniers, dont les grains étaient d'or et d'argent, et de gros lingots d'or, rangés les uns sur les autres, comme si c'eût été du bois à brûler. En un mot, il n'y avait rien en son pays, qu'il n'eût représenté en or. On dit encore une chose plus merveilleuse, c'est que dans une certaine île proche de Puna, les Incas

avaient un verger où ils s'allaient promener, dont les arbres, les fleurs, et les plantes étaient d'or et d'argent, invention tout-à-fait admirable, et qu'on n'avait point encore vue. Outre cela il y avait à Cuzco une prodigieuse quantité de ces deux métaux ; ce qui fut perdu par la mort de Guascar. Car les Indiens, voyant que les Espagnols se saisissaient de tout l'or et l'argent qu'ils pouvaient attraper, et qu'ils l'envoyaient en Espagne, cachèrent si bien tous ces trésors, qu'on n'a pu jamais les découvrir, quelques recherches qu'on en ait faites. Francisco de Lopez Gomara, ni aucun autre historien espagnol n'ont pas remarqué, qu'outre le verger d'auprès de Puna, les rois Incas en avaient un semblable à celui-là dans chaque maison royale. Il est vrai que ce verger, qui était aux avenues du lieu par où les Espagnols entrèrent dans ce royaume, est le seul qu'ils aient vu et qui subsistât, parce qu'à leur abord les Indiens détruisirent tous les autres, et cachèrent ces richesses, sans qu'on les ait pu trouver depuis, comme le remarque cet auteur, et tous les autres historiens. Les Indiens entassaient ainsi à Cuzco une si grande quantité d'or et d'argent, parce qu'après avoir fait tous ces précieux et magnifiques ornemens des maisons royales, on ne savait à quoi employer le reste. On croira cela sans peine, si l'on

considère la quantité d'or et d'argent qu'on a tirée depuis de ce royaume. Dans l'année 1595, on en déchargea en trois voyages trente-six millions au hâvre de San-Leccar.

CHAPITRE III.

Des officiers de la maison du roi, et de ceux qui portaient le fauteuil.

Il y avait dans la maison royale des Incas, de mêmes officiers que dans celles des autres rois; jusques aux moindres offices, tels qu'étaient ceux des balayeurs, des porteurs d'eau et de bois, et des cuisiniers pour la table du commun. Car pour celle de l'Inca, il n'y avait que ses maîtresses qui eussent le soin d'en apprêter les viandes. Je ne parle point des sommeliers, des portiers, de ceux de la garderobe, des jardiniers, et autres. Toute la différence qu'il y avait entre les officiers de l'Inca et ceux des autres rois, était que les premiers n'étaient pas des personnes affectées particulièrement, mais c'étaient des habitans de deux ou trois des principales villes du royaume qui étaient

obligées de fournir des hommes habiles et fidèles, qui fussent propres à ces charges; ces officiers étaient changés les uns tous les jours, les autres toutes les semaines, et les autres tous les mois. Cela tenait lieu de tribut à ces villes, elles devaient répondre des officiers qu'elles donnaient; et si quelqu'un de ces officiers s'acquittait négligemment de sa charge, tous les habitans de la ville du coupable étaient punis, plus ou moins, selon la grandeur de la faute. Mais s'ils choquaient tant soit peu la majesté royale, toute la ville alors était détruite. Au reste, ces porteurs de bois n'étaient pas ceux qui l'allaient quérir, mais ceux qui avaient charge de le prendre des sujets, et de le serrer, pour en fournir la maison du roi. Il faut aussi remarquer que toutes les charges de la maison du roi étaient fort honorables pour si petites qu'elles fussent, parce que ceux qui les exerçaient avaient l'honneur d'approcher le roi, et qu'on leur confiait non seulement la maison de l'Inca, mais encore sa personne, ce qu'ils regardaient comme le plus grand avantage qu'ils pouvaient recevoir.

Ces villes, qui fournissaient d'officiers la maison de l'Inca, étaient les plus près de la ville de Cuzco, éloignées seulement d'environ six ou sept lieues, et les premières où l'Inca Manco Capac envoya, pour les peupler, les sauvages

qu'il rendit ses tributaires. Nous avons remarqué au commencement de cette histoire que ce roi leur accorda, par une grâce particulière, le privilége d'être appelés Incas, de pouvoir s'habiller comme le roi, et de porter la bordure de couleur pour marque de dignité.

Comme le roi ne paraissait jamais en public que dans un fauteuil d'or massif, il y avait pour cet effet deux provinces voisines qui lui fournissaient des gens pour le porter sur les épaules. Pour distinguer ces provinces, on appelait l'une Rucana et l'autre Hatun Rucana, c'est-à-dire, Rucana la grande; elles avaient l'une et l'autre plus de quinze mille habitans, tous gens dispos, bien faits et presque de même taille. Lorsqu'ils avaient atteint l'âge de vingt-cinq ans, ils s'exerçaient à porter le fauteuil, sans broncher le moins du monde, s'il était possible, moins encore sans se laisser tomber; car celui qui avait ce malheur de tomber en était puni sur le champ par la honte que son maître, nommé le grand porteur, lui en faisait publiquement, comme quand on met parmi nous quelqu'un au pilori; il y a même un historien qui dit qu'on le condamnait à la mort. Ces vassaux servaient l'Inca chacun à leur tour, ce qu'ils regardaient comme une faveur singulière, parce que, disait-il, on les jugeait dignes de porter le roi sur leurs

épaules. Ils étaient bien vingt-cinq hommes et davantage pour le porter, afin que si l'un d'eux venait à broncher ou à tomber l'on ne s'en aperçût pas.

La dépense de bouche était grande dans la maison du roi, et particulièrement celle de la viande, car les vivres qu'on distribuait à tous ceux du sang royal, qui demeuraient à la cour, étaient pris de la maison de l'Inca, et l'on en faisait de même partout où était le roi; mais on ne dépensait pas tant de maïs, parce qu'on n'en fournissait qu'aux domestiques du roi; ceux de dehors en recueillaient suffisamment pour l'entretien de leurs maisons. Ils allaient rarement à la chasse des daims, des chevreuils et des huanacus ou des chèvres sauvages, appelées vicunnas, et de semblables animaux; ils se contentaient de chasser du gibier; pour la vènerie ils la réservaient à une chasse générale, qu'on nommait chacu, dont nous parlerons bientôt; et alors ils en distribuaient généralement la chair et la laine à tous, pauvres ou riches. La dépense pour la boisson, qui se consumait dans le palais de l'Inca, était fort considérable parce qu'on ne pouvait éviter sans être incivil de présenter à boire à tous ceux qui visitaient l'Inca, les curacas ou les autres seigneurs qui relevaient d'eux, ou ceux qui leur apportaient des nouvelles de paix et

de guerre, et que d'ailleurs, parmi les Indiens comme parmi nous, l'on ne pouvait dans la bienséance traiter d'affaire avec quelqu'un sans boire avec lui.

CHAPITRE IV.

Des salles qui servaient de places publiques, et de plusieurs autres choses remarquables dans les maisons royales.

Il y avait dans plusieurs maisons de l'Inca des salles de deux cents pas de long et de cinquante ou soixante de large, qui tenaient lieu de places publiques pour y danser et se réjouir durant leurs fêtes, quand l'incommodité de la pluie les contraignait de se mettre à couvert. Il me souvient d'avoir vu à Cuzco quatre de ces salles qui subsistaient encore dans mon enfance : l'une était dans Amarucancha, au logement de Hernando Piçarro, où est à présent le collége des Jésuites; l'autre à Cassana, où sont maintenant les magasins de Jean de Cillorico, qui fut autrefois mon camarade d'école; et l'autre à Collcampata, dans les

bâtimens qui appartenaient autrefois à l'Inca Paullu et à dom Charles son fils. Cette salle, ou si vous voulez cette halle, était la moindre de toutes les quatre; celle de Cassana était la plus grande, elle pouvait contenir commodément trois mille personnes: ce qui me surprend le plus en cela, c'est la prodigieuse quantité de bois qu'il fallait pour couvrir des lieux d'une si grande étendue. Cette quatrième salle est à présent l'église cathédrale. Il faut remarquer que les planchers des maisons de ces Indiens du Pérou étaient à pièces détachées, et qu'aux deux côtés des grandes salles on pratiquait par le moyen des cloisons de petits logemens qui servaient d'antichambres, séparant les corps de logis par des clôtures afin que chaque famille fût en son particulier.

Il faut remarquer encore qu'ils faisaient à claires voies les quatre murailles de maçonnerie ou de terre de toutes les maisons généralement; car ils ne savaient point l'art d'entabler les pièces ensemble, ni de faire des tirans d'un mur à l'autre, non plus que de se servir de ferrures. A mesure qu'ils élevaient la charpenterie sur les murs, pour la faire tenir ferme, ils l'attachaient, faute de clous, avec de grosses cordes, qu'ils faisaient d'une certaine paille fort large, et qui ressemblait à du jonc. Cela fait, entre ces premières pièces de bois, attachées

les unes aux autres, ils y mettaient du chaume en si grande quantité, que les maisons royales dont nous parlons avaient plus d'une brasse d'épaisseur. Je me souviens d'avoir vu dans la vallée de Yucay une salle construite de cette manière, qui avait plus de 70 pieds en carré, et dont le toit était en forme de pyramide. Les murailles étaient de trois étages de hauteur, et le toit en avait plus de douze, avec deux petites loges à côté. Dans la révolte générale que les Indiens firent contre les Espagnols, ils ne brûlèrent point cette salle, parce que leurs rois avaient accoutumé de s'y mettre d'ordinaire, pour voir de ce lieu les principales fêtes qui se faisaient dans une grande place en carré, ou pour mieux dire dans une plaine qui était là devant. Mais les autres maisons n'en furent pas quittes à si bon marché, puisqu'ils mirent le feu dans plusieurs beaux bâtimens qui étaient dans cette vallée, comme je l'ai remarqué par les murs qui en sont encore restés.

Outre leur maçonnerie, ils avaient une certaine terre argileuse et fort grasse, comme celle dont nous faisons de la brique, dont ils se servaient à faire des murs. Ils entremêlaient à cette terre du chaume coupé, et en faisaient divers carreaux de la largeur dont ils voulaient que fût la muraille, si bien que les plus étroits avaient bien une aune de long, et environ un

pied d'épais ou de large. Après qu'ils avaient bien fait sécher au soleil tous ces carreaux, ils s'en servaient comme nous faisons de la brique. Au lieu de plâtre ou de mortier, ils se servaient aussi de la même terre dont nous venons de parler, où ils avaient entremêlé de la paille coupée bien menu.

Ils ne savaient point faire autrement des murailles ou des clôtures de terre, et les Espagnols mêmes ne s'accommodaient pas bien à cette manière de bâtir. Que si par malheur le feu prenait à quelqu'une de ces belles maisons que nous avons décrites, ils n'élevaient jamais de nouveaux bâtimens sur le reste des murailles brûlées, parce qu'ils s'imaginaient que le feu ayant consumé le toit, tout le reste était trop faible pour y pouvoir rebâtir de nouveau. Mais ils se trompaient fort en cela; car je me souviens d'avoir vu plusieurs de ces murailles, qui ne laissaient pas d'être bonnes, quoiqu'elles eussent été brûlées.

Dès que le roi était mort, ils muraient la chambre où il avait accoutumé de coucher, laissant dedans tout ce qui s'y trouvait d'or et d'argent, et tenaient ce lieu pour sacré; ce qu'ils faisaient à dessein, afin que personne n'y entrât jamais; ils pratiquaient la même chose dans toutes les maisons royales, où l'Inca avait couché, quand même il n'y eût passé qu'une

nuit en voyageant. Ils bâtissaient ensuite pour le successeur de l'Inca un autre corps de logis, et fortifiaient de toutes parts celui qu'ils avaient muré, afin qu'il ne se détruisît point. Ils enterraient avec le roi décédé toute sa vaisselle d'or et d'argent, jusques à la batterie de sa cuisine; ils enterraient encore ses habits, et ses plus riches joyaux, et les meubles de ses autres maisons, comme s'ils eussent voulu dire, qu'ils lui envoyaient ces choses, afin qu'il s'en servît dans l'autre vie. Mais on gardait soigneusement pour le successeur à la couronne, sans y toucher en aucune manière, les autres richesses qui étaient dans les maisons royales autant de marques de grandeur et de majesté, comme par exemple, les cuves, les bûchers, et les arbres d'or et d'argent dont nous avons parlé.

Les Indiens des quatre contrées appelées Tahuantinsuyu, c'est-à-dire, les habitans les plus proches de la capitale, à l'étendue de quinze ou vingt lieues à la ronde, étaient obligés de porter chacun à son tour, l'eau, le bois, et les autres choses qu'on consumait dans la maison du roi durant qu'il était dans Cuzco; les mêmes servaient aussi par quartier à l'absence de l'Inca, mais ils n'étaient pas en si grand nombre. Quand ils voulaient faire leur boisson, qu'on appelait aca, prononçant la dernière syllabe du fond du gosier, ils usaient d'une eau un

peu trouble, et qui n'était ni fort douce, ni fort subtile, parce que la boisson en était meilleure selon eux, et ne se corrompait pas si tôt. C'est pour cela que les Indiens ne se souciaient pas beaucoup d'avoir des sources d'eau claire; et que même à Cuzco, les fontaines n'y étaient pas trop bonnes. Lorsque mon père fut fait lieutenant de cette ville après la guerre de Francisco Hernandes Giron, c'est-à-dire, aux années 1555 et 1556, on fit venir l'eau qu'on appelait de Titicaca, qui est extrêmement bonne, et qui prend sa source à un quart de lieue de la ville, au milieu de la place publique, où l'on fit une fort belle fontaine; depuis, on a trouvé moyen, à ce que j'ai ouï dire, de la conduire à celle de saint François, quoique pourtant on n'ait pas laissé de faire dans la grande place une autre fontaine, dont l'eau est plus belle, et coule en plus grande abondance.

CHAPITRE V.

De la pompe funèbre de leurs rois, et du deuil qu'ils en portaient pendant un an.

—

Les funérailles que les Indiens du Pérou faisaient à leurs rois, duraient long-temps, et étaient fort solemnelles. Ils en embaumaient si bien les corps, qu'ils paraissaient être en vie, tant ils étaient entiers et exempts de corruption, comme nous l'avons remarqué en parlant des corps de ces Incas qu'on trouva en 1559. Toutes les parties intérieures étaient ensevelies dans un temple qu'ils avaient dans la ville de Tampu, qui est à environ cinq lieues de Cuzco, sur la rivière de Incay. Il y avait dans ce même endroit de superbes bâtimens de pierre de taille. Pedro de Cieça dit, en parlant de ces bâtimens, au 94e chapitre de son livre, qu'il avait appris comme une chose certaine, qu'on trouva dans un endroit du palais du roi, ou du temple du Soleil, de l'or fondu, et allié avec un certain bitume, dont on usait au lieu de plâtre,

pour joindre les pierres ensemble et les cimenter les unes avec les autres.

Quand l'Inca ou quelqu'un des principaux seigneurs du pays venaient à mourir, leurs domestiques et les femmes qu'ils avaient le plus aimées, s'immolaient à la mort, et se laissaient enterrer tout en vie; disant que leur plus ardent désir était d'aller servir dans l'autre monde leurs rois et leurs bons seigneurs. Car, comme nous avons dit ailleurs, quelque idolâtres que fussent ces peuples, ils ne laissaient pas de croire l'immortalité de l'ame, quoiqu'ils se trompassent en ce qu'ils disaient qu'après cette vie il y en aurait une autre qu'ils s'imaginaient être corporelle et non pas spirituelle. Ils s'offraient eux-mêmes à la mort ou se la donnaient volontairement pour l'amour qu'ils portaient à leurs maîtres. Quelques historiens ont dit faussement que ceux que l'on enterrait ainsi, ne mouraient pas de leur bon gré, mais qu'ils y étaient forcés. Car c'eût été sans doute une étrange tyrannie et une barbarie plus qu'inhumaine s'il eût fallu qu'ils se fussent ainsi défaits de leurs ennemis, sous prétexte de les envoyer en l'autre monde, pour y tenir compagnie à leurs seigneurs. Disons donc plutôt qu'ils s'offraient eux-mêmes à la mort, et qu'ils s'y présentaient souvent en si grand nombre, que leurs supérieurs avaient bien de la peine

à les retenir, en leur remontrant qu'il y en avait assez qui s'immolaient pour l'occasion présente, et qu'à l'avenir ils s'en iraient peu-à-peu servir leurs maîtres à mesure qu'ils mourraient.

Après qu'ils avaient embaumé le corps de leurs rois, ils les mettaient devant la figure du Soleil au temple de Cuzco, où ils leur offraient plusieurs sacrifices, comme à des hommes divins, qu'ils disaient être fils du Soleil. Tout le premier mois après la mort du roi se passait en pleurs. Car les bourgeois de la ville le pleuraient tous les jours avec de grandes démonstrations du regret qu'ils en avaient; tous ceux de chaque quartier de Cuzco s'assemblaient, portant les enseignes de l'Inca, ses bannières, ses armes, ses habits et tout ce qu'il fallait enterrer pour faire ses funérailles. Ils entremêlaient à leurs plaintes un récit des victoires qu'il avait gagnées, de ses exploits mémorables et des biens qu'il avait faits aux provinces, dont étaient natifs ceux qui demeuraient en tel et en tel quartier qu'ils nommaient. Le premier mois de deuil écoulé, ils le renouvelaient tous les quinze jours à chaque conjonction de la lune, pendant toute la première année. Enfin, ils faisaient le bout de l'an, avec toutes les solemnités et toutes les plaintes imaginables. Car il y avait pour cet effet des hommes

et des femmes qu'on appelait les pleureurs, qui chantaient d'un ton lugubre les exploits et les vertus du roi défunt. Tous ceux de Cuzco, jusques aux moindres, célébraient ainsi le deuil, et les Incas du sang royal en faisaient de même, mais plus solemnellement et avec plus de pompe.

L'on pratiquait la même chose dans toutes les autres provinces de l'empire; chaque seigneur y donnait toutes les marques possibles du regret qu'il avait à la mort de son souverain. Nous avons remarqué qu'on avait en grande vénération tous les lieux où le prince défunt s'était arrêté pour y accorder quelque privilége, ou même simplement pour s'y reposer dans ses voyages. On visitait tous ces endroits en y donnant de plus grandes marques d'affliction qu'ailleurs, et mêlant aux plaintes le récit des faveurs et des biens qu'on avait reçus du défunt. Ceci suffit pour donner une idée des funérailles royales. On faisait de la même manière dans chaque province celles des caciques défunts; j'en ai vu moi-même un exemple dans mon enfance. Je me trouvai dans une province des Quechuas un jour qu'une grande troupe de gens sortaient en pleine campagne tout pleurant; ils portaient les habits de leur curaca, comme s'ils eussent été des drapeaux ou des enseignes de guerre, et faisaient un si grand bruit, que leurs cris extraordinaires m'o-

bligèrent d'en demander la cause; on me répondit que c'étaient les funérailles du cacique Huamamuallpa; c'était ainsi que s'appelait le défunt.

CHAPITRE VI.

De la chasse générale et solemnelle que leurs rois faisaient par tout le royaume.

Entre les marques que les Incas, rois du Pérou, donnèrent de leur grandeur, celle de la chasse ne fut pas une des moindres. Ils en faisaient une générale dans un certain temps de l'année; on appelait cette chasse chacu. Il était expressément défendu dans tous les royaumes de tuer aucun gibier, excepté des perdrix, des pigeons, des tourterelles et de tels autres oiseaux pour la table des gouverneurs Incas et des curacas; encore fallait-il qu'on n'en tuât que fort peu et qu'on en eût l'ordre exprès de la justice. Toute autre sorte de chasse que celle-là était défendue à ceux du pays, de peur qu'un si grand plaisir ne les rendît fainéans ou qu'il ne leur fît négliger le soin de leur bien et de leur famille. Aussi personne n'osait tuer le moindre oiseau sans permission, pour ne pas violer

les lois de l'Inca, qu'on n'enfreignait jamais impunément. Aussi les observait-on avec tant de soin, et particulièrement à l'égard de la chasse, que les animaux les plus sauvages devenaient domestiques, à cause qu'il n'y avait personne qui leur osât faire la guerre. Car la loi portait que nul ne chassât une bête, non pas même dans ses propres terres, parce que l'Inca voulait bien que la chasse fût à ses vassaux, mais non pas que ses vassaux fussent attachés à la chasse.

Après que l'Inca avait fait publier dans un certain temps de l'année une chasse générale en telle province qu'il jugeait à propos, selon que les affaires de la paix ou de la guerre le permettaient, il commandait que vingt ou trente mille Indiens, plus ou moins, selon qu'il le croyait nécessaire pour faire l'enceinte, sortissent en pleine campagne. Alors s'éloignant les uns des autres en file à droite et à gauche, ils faisaient une grande enceinte de vingt ou de trente lieues de pays, prenant pour bornes du lieu où ils devaient chasser, les rivières ou les montagnes les plus fameuses, sans qu'il fût permis d'empiéter sur l'enclos de la terre qu'on avait marquée pour l'année suivante. Ils poussaient de si grands cris, qu'ils effarouchaient toutes les bêtes qu'ils trouvaient, et les relançaient aux lieux où ils savaient que

devait être le rendez-vous des deux troupes de chasseurs, afin de fermer si bien l'enceinte, qu'aucune bête n'en pût échapper. Ce qui leur était fort facile, parce que connaissant bien le pays, ils ne relançaient ces animaux qu'en des lieux où il n'y avait ni montagnes ni coteaux qui les pussent embarrasser dans leur chasse. En effet, ils en venaient à bout si aisément, que les bêtes ainsi renfermées par un si grand nombre de gens, se laissaient prendre sans résistance.

Ils nettoyaient la campagne dans ces assemblées de tout ce qu'ils y trouvaient de lions, d'ours, de renards, de loups-cerviers, appelés ozcollo, dont il y en a de deux ou trois espèces, et d'autres semblables bêtes, qui les pouvaient incommoder dans leur chasse. Je ne parle pas des tigres, parce qu'il n'y en avait point dans tout le pays, excepté sur les hautes montagnes des Antis. On prenait de cette manière quelquefois jusqu'à 40,000 de ces bêtes sauvages, comme de chevreuils, de daims, de chamois, et d'autres semblables qu'on appelle huanacus, qui ont le poil rude, sans compter les chèvres sauvages nommées vicunnas, qui l'ont extrêmement fin et délié. Mais depuis qu'on se sert d'arquebuses et de mousquets, le nombre en a bien diminué; on ne trouve presque plus de chèvres sauvages, ni de huanacus,

qu'aux lieux où l'on ne s'est point encore servi de ces armes à feu.

Ils prenaient toutes ces bêtes à la main, dont ils ne tuaient que les plus vieilles; ils laissaient aller les femelles de l'engeance des daims, des chevreuils, des chamois, et ainsi des autres, qui n'avaient ni poil ni laine qui leur fût utile. Ils délivraient de même les mâles, qui leur paraissaient les plus propres à peupler le pays de chasse, et tuaient tous les autres, dont ils partageaient la venaison entre eux. Mais ils tuaient très-peu de huanacus et de chèvres sauvages; ils les laissaient aller, après leur avoir coupé le poil, qui leur tenait lieu de la plus fine laine qu'on eût jamais pu trouver. Ils tenaient le compte de toutes les bêtes sauvages, comme si elles eussent été apprivoisées, et les marquaient dans leurs quipus qui étaient comme leurs registres annuels, selon chaque espèce, séparant les mâles d'avec les femelles; ils comptaient exactement quelle quantité de bêtes, dangereuses ou utiles, avaient été tuées, afin de pouvoir connaître, dans la chasse suivante, ce qui s'en était repeuplé.

Ils distribuaient au peuple le poil, ou pour mieux dire la laine des huanacus, et réservaient pour l'Inca celle des chèvres sauvages, ou des vicunnas, qu'on estimait fort, parce qu'elle

était extrêmement fine. Le roi la distribuait aux princes de son sang, auxquels seulement il était permis d'en user. Il est vrai néanmoins que par un privilége particulier de l'Inca les curacas en pouvaient avoir des habits, mais il était défendu à tous les autres d'en porter sous peine de la vie. Ils partageaient en commun la chair des huanacus, et des vicunnas, qu'ils avaient tués; les curacas mêmes étaient bien aises d'en avoir leur part, aussi bien que de la venaison des chevreuils, non pas tant pour aucune nécessité qu'ils en eussent, que pour dire qu'ils se ressentaient du plaisir de cette chasse générale. Elle se faisait dans chaque province, de quatre ans en quatre ans, c'est-à-dire, que de l'une à l'autre on laissait écouler trois années. Les raisons qu'ils alléguaient là-dessus, étaient qu'il fallait donner le temps aux bêtes sauvages de multiplier, et laisser croître le poil aux chèvres sauvages, pour le pouvoir couper avec plus de profit; d'ailleurs, si l'on eût chassé tous les ans, le bétail aurait été trop effarouché. Mais afin que la chasse ne laissât pas d'être annuelle, ils faisaient trois ou quatre départemens des provinces, et ainsi ils allaient faire cette chasse chaque année dans la terre qui en avait été exempte pendant trois ans.

Les Incas retiraient plusieurs avantages de cet ordre. Car outre qu'ils conservaient la chasse

par ce moyen, et qu'elle en était meilleure, ils donnaient un plus grand profit à leurs sujets, et procuraient du plaisir à toute leur cour. Les maximes qu'ils pratiquaient en cela, étaient qu'il fallait tâcher de tirer autant de profit des bêtes sauvages que des privées, puisque le Pachacamac n'avait créé les unes et les autres que pour être utiles, et qu'il était nécessaire d'exterminer les bêtes nuisibles, pour les séparer d'avec les bonnes, comme l'ivraie d'avec le blé. Ils ajoutaient plusieurs autres raisons à celles-là, pour autoriser cette chasse royale. Par où l'on peut voir combien ces rois devaient être exacts dans les choses d'importance, puisque dans la chasse même, ils observaient ce que nous venons de dire. Nous remarquerons ici en passant qu'on trouve la pierre de bézoard dans le corps de ces animaux sauvages, principalement des vicunnas; et qu'il y a de plusieurs sortes de bézoards, mais que celle-ci est la meilleure de toutes, à ce que l'on croit.

Les vice-rois et les gouverneurs Incas observaient, chacun dans sa province, le même ordre dans leurs chasses, et s'y trouvaient en personne, tant pour se divertir que pour faire en sorte par leur présence qu'on y distribuât également la venaison et la laine au menu peuple et aux pauvres gens qui étaient indisposés et affaiblis de vieillesse.

Les Péruviens étaient en général assez dépourvus de bétail, excepté les Collas qui en avaient quantité ; de sorte qu'ils ne mangeaient guère de viande, si les curacas ne leur en donnaient, ou s'ils ne tuaient quelques lapins, nommés coy, qu'ils nourrissaient dans leurs maisons. C'était donc pour remédier à cette nécessité générale que l'Inca faisait ces chasses, et que par son ordre la venaison en était distribuée à ses sujets, à qui on les donnait par pièces nommées charquis, qui, de la manière qu'ils les accommodaient, leur duraient toute l'année, jusqu'à la chasse suivante : car ces Indiens sont fort sobres en leur manger, et fort soigneux de garder leurs provisions de bouche. Ils mangent dans leurs repas ordinaires toutes sortes d'herbes des champs, amères ou douces, pourvu qu'elles ne soient point vénéneuses. Après avoir fait bouillir dans deux ou trois eaux les herbes amères, ils les sèchent au soleil, et les gardent pour en user quand la saison le requiert. Ils en font de même de celles qui croissent sur le bord des rivières, qu'ils préparent à leur mode, et en font provision pour s'en servir au besoin. Ils mangent aussi l'herbe toute verte et crue, comme nous mangeons des raves et des laitues, quoique néanmoins ils n'en fassent jamais des salades.

CHAPITRE VII.

De leurs courrriers, et de la diligence qu'ils faisaient.

Ils appelaient chasqui les courriers qu'ils mettaient par les chemins, afin de faire savoir en peu de temps, et le plus promptement qu'il était possible, les ordres du roi, et porter les nouvelles et les avis des choses qui se passaient dans ses provinces et dans ses royaumes. Ils mettaient pour cet effet à chaque quart de lieue cinq ou six Indiens jeunes et dispos, qui se tenaient à couvert dans des cabanes pour se garantir des incommodités du temps; chacun d'eux faisait son message à son tour, et tous ensemble avaient les yeux fixés sur le grand chemin, où ils se tenaient comme en sentinelle, pour voir s'ils ne découvriraient point les messagers, avant qu'ils arrivassent jusques à eux, et pour se tenir prêts à recevoir le message qu'il leur fallait faire, afin qu'il ne se perdît aucun temps. Pour cet effet, ils mettaient toujours ces cabanes sur le haut des coteaux, de telle sorte que les unes étaient en vue des

autres, et à la distance d'un quart de lieue seulement, parce que, disaient-ils, c'était tout ce qu'un homme pouvait courir habilement, et sans prendre haleine.

Ils appelaient cela chasqui, c'est-à-dire, changer, parce qu'en faisant passer la parole de l'un à l'autre, ils faisaient proprement un échange de paroles. Ils n'employaient pas le mot cacha, qui signifie messager, à cause que ce nom ne se donnait qu'aux ambassadeurs, ou aux agens que le prince envoyait à un prince, ou le seigneur au sujet. Ces messages se rendaient de vive voix, et non par écrit, parce que les Indiens du Pérou n'avaient point l'usage des lettres; ils étaient conçus en peu de paroles faciles à retenir, afin qu'on n'en pût corrompre le sens ou même les oublier, comme on aurait pu le faire s'il y en avait eu beaucoup. Celui qui apportait le message se mettait à crier dès qu'il pouvait être aperçu de la cabane, afin d'avertir l'autre courrier qui devait marcher à son tour, comme nos postillons ont accoutumé de faire, quand ils sonnent de leur cor, afin qu'on leur tienne des chevaux prêts. Il répétait deux ou trois fois ce qu'il avait à dire, jusques à ce que celui qui le devait relever s'en aperçût, et s'il ne l'entendait pas, il allait jusques à lui, prononçant distinctement ce qu'il avait à dire; ainsi le message passait

promptement des uns aux autres, jusques au lieu où il s'adressait.

Ils se servaient aussi quelquefois de leurs nœuds, quand ils avaient quelque nouvelle à porter, ils les marquaient en divers fils rangés par ordre, et dont leurs couleurs étaient différentes, mais néanmoins ils n'observaient pas toujours en cela la même méthode; car tantôt ils mettaient une couleur devant l'autre, et tantôt ils la changeaient au rebours. Ces nœuds étaient comme autant de chiffres par où l'Inca et ses gouverneurs s'entendaient ensemble, et savaient ce qu'il leur fallait faire eux-mêmes; les couleurs des filets marquaient le nombre des gens de guerre, les munitions et les habits, qu'il fallait envoyer ou tenir prêts. Ces filets ainsi noués s'appelaient quipu, qui veut dire nouer, ou nœud: car un même mot servait de nom et de verbe : nous traiterons plus au long dans le chapitre suivant, de ces nœuds, et de leur usage.

Quand il était question de quelque nouvelle qu'il fallait faire savoir promptement, ils envoyaient courriers sur courriers, et mettaient à chaque poste, huit, dix et douze chasquis. Ils avaient encore une autre invention pour cela, c'était de faire de la fumée d'un lieu à l'autre: les chasquis avaient pour cet effet du feu toujours prêt, et chacun d'eux à son tour veillait

jour et nuit, afin de n'être pas surpris, quelque occasion qui se présentât. Il est vrai que cette coutume de faire du feu ou de la fumée, ne se pratiquait entre eux, que lorsqu'il y avait quelque rébellion dans le royaume, ou quelque grande province qui s'était soulevée, et qu'il en fallait donner avis à l'Inca le plus promptement qu'il était possible; en effet, il était instruit par ce moyen dans trois ou quatre heures de temps, quand même il y eût eu six cents lieues de distance, depuis sa cour jusques au lieu où la chose était arrivée; ce qui lui servait pour faire les préparatifs nécessaires à étouffer les troubles dans leur naissance.

CHAPITRE VIII.

De leurs comptes par nœuds et par filets, et de la grande fidélité de ceux qui les faisaient.

LORSQUE les Indiens voulaient faire leurs comptes, qu'ils marquaient par le mot quipu, qui signifie nouer ou nœud, et se prend pour le compte même, parce que les nœuds se faisaient de toutes sortes de choses, ils prenaient ordi-

nairement des fils de différentes couleurs : car les uns n'en avaient qu'une seule, les autres deux, les autres trois, et ainsi du reste. Chaque couleur, soit qu'elle fût simple ou mêlée, avait sa signification particulière. Ces cordons, qui étaient de trois ou quatre fils retors, gros comme de la moyenne ficelle, et de la longueur de trois quarts d'aune, étaient enfilés par ordre en long dans une autre ficelle, ce qui faisait une espèce de frange; on jugeait du contenu de chaque fil par la couleur, comme par exemple, le jaune désignait l'or, le blanc marquait l'argent, et le rouge les gens de guerre.

Que s'ils voulaient désigner des choses dont les couleurs ne fussent point remarquables, ils les mettaient chacune selon son rang, commençant depuis les plus considérables jusques aux moindres; ainsi, par exemple, s'il se fût agi de blé ou de légumes, ils auraient mis premièrement le froment, puis le seigle, les pois, les fèves, le millet, etc. De même quand ils avaient à rendre compte des armes, ils mettaient les premières, celles qu'ils estimaient les plus nobles, comme les lances, et ensuite les flèches, les arcs, les javelots, les massues, les haches, les frondes, etc. Que s'ils voulaient faire un compte des vassaux, ils commençaient par les habitans de chaque ville, puis par ceux de chaque province, ce qu'ils faisaient ainsi:

Ils mettaient au premier fil les vieillards de soixante ans et au-dessus, au second ceux de cinquante, au troisième ceux de quarante, et ainsi des autres, en descendant de dix en dix ans, jusques aux enfans à la mamelle; ils tenaient le compte des femmes selon leur âge, dans le même ordre.

Il y avait dans quelques-unes de ces ficelles d'autres petits fils fort déliés d'une même couleur et qui semblaient être des exceptions de ces autres règles générales; comme par exemple, les petits fils, qui étaient au cordon des femmes ou des hommes mariés, de tel et tel âge, signifiaient ce qu'il y avait de veufs et de veuves cette année-là. Car ces comptes étaient comme des annales, qui ne rendaient raison que d'une année seulement.

On observait toujours dans ces cordons ou dans ces filets, l'ordre d'unité, comme qui dirait dizaine, centaine, mille, dizaine de mille: ils passaient rarement la centaine de mille, parce que chaque ville ayant son compte particulier, et chaque capitale sa province, le nombre ne montait jamais si haut que cela. Ce n'est pas pourtant que s'il leur eût fallu compter par le nombre de centaine de mille, qu'ils ne l'eussent pu faire de même : parce que leur langue est capable de tous les nombres d'arithmétique. Chacun de ces nombres, qu'ils comp-

taient par les nœuds des filets, était divisé de l'autre, et les nœuds de chaque nombre dépendaient d'un, comme ceux d'une cordelière, ce qui se pouvait faire d'autant plus facilement, qu'ils ne passaient jamais neuf, non plus que les unités ni les dizaines, etc. Ils mettaient le plus grand nombre qui était la dizaine de mille au plus haut des filets, et plus bas le mille, et ainsi du reste. Les nœuds de chaque fil et de chaque nombre étaient égaux les uns aux autres, et placés de la même manière qu'un bon arithméticien a coutume de les poser, pour faire une grande supputation.

Parmi les Indiens il y avait des hommes exprès qui gardaient ces quipus ou ces cordons à nœuds. On les appelait quipucamayu, c'est-à-dire, celui qui a la charge des comptes; et quoiqu'en ce temps-là ces peuples fussent presque tous égaux en probité, et tous gens de bien, on ne laissait pas d'être fort soigneux d'établir dans cette charge et dans toutes les autres les plus vertueux, qui par une longue expérience avaient donné le plus de marques de bonté. On ignorait alors ce que c'était que d'élever aux charges par faveur : car les offices ne pouvaient être à vendre parmi eux, parce que n'ayant aucun usage d'argent monnayé, ils ne savaient ni vendre ni acheter, mais ils changeaient une chose pour une autre; ce qui s'en-

tendait seulement des provisions de bouche, parce qu'ils ne troquaient ni les habits, ni les maisons, ni les héritages.

Le nombre de ces quipucamayns ou de ces maîtres de comptes, devait être proportionné aux habitans de toutes les villes des provinces; pour si petite que fût une ville, il fallait qu'il y en eût quatre, et ainsi toujours en montant, jusques à vingt et à trente. Bien qu'ils eussent tous un même registre, et que par conséquent ils n'eussent pas besoin de plus d'un maître de compte, l'Inca néanmoins voulait qu'il y en eût plusieurs dans chaque ville, pour couper chemin aux supercheries, disant que s'ils étaient peu, ils pourraient s'entendre ensemble, au lieu que cela n'était pas si facile à plusieurs, et qu'il fallait ainsi, ou qu'ils fussent tous fidèles, ou qu'ils trempassent tous dans une même méchanceté.

CHAPITRE IX.

Du contenu de leurs comptes, ou de leurs rôles, et comment cela s'entendait.

Ils comptaient par nœuds tous les tributs que l'Inca recevait d'eux chaque année; sans qu'il y eût aucune maison qui n'y fût spécifiée selon son genre et sa qualité. On y voyait le rôle des gens de guerre, de ceux qu'on y avait tués, des enfans qui naissaient et de ceux qui mouraient tous les ans, dont ils désignaient le nombre selon les mois. En un mot, on comprenait dans ces nœuds toutes les choses qui pouvaient être supputées par des nombres, jusques à y marquer le nombre des batailles et des rencontres, des ambassades de la part de l'Inca et des déclarations que le roi avait données. Mais on ne pouvait pas exprimer par des nœuds le contenu de l'ambassade, les paroles expresses de la déclaration et tels autres évènemens historiques, parce que ces choses consistaient en des termes articulés de vive voix ou par écrit, et que les nœuds marquaient bien

le nombre, mais non pas la parole. Pour suppléer à ce défaut, ils avaient certaines marques par où ils connaissaient les actions mémorables, les ambassades et les déclarations faites en temps de paix et de guerre; les quipucamayus en apprenaient par cœur la substance et les enseignaient les uns aux autres par tradition et de père en fils; mais cela se faisait particulièrement dans les villes ou dans les provinces où ces choses s'étaient passées, et où la mémoire s'en conservait plus qu'en toute autre contrée, à cause que ceux du pays se piquaient naturellement de les savoir. Ils se servaient encore d'un autre moyen pour transmettre à la postérité leurs exploits mémorables, les ambassades faites à l'Inca et les réponses qu'il y avait rendues. Les Amautas les mettaient en prose, et les réduisaient succinctement en forme de fables, afin que les pères les racontassent à leurs enfans, et les bourgeois aux gens de village; et qu'ainsi passant d'âge en âge de l'un à l'autre, il n'y eût personne qui n'en conservât le souvenir. Ils donnaient outre cela un sens fabuleux et allégorique à leurs histoires, comme nous l'avons dit de quelques-unes et comme nous le ferons des autres. Ajoutez à cela que les aravicus ou leurs poètes composaient exprès de petits vers, dans lesquels ils comprenaient succinctement l'histoire, l'ambas-

sade ou la réponse du roi, et exprimaient de cette manière ce qu'ils ne pouvaient comprendre par leurs nœuds. Ils chantaient ordinairement ces vers dans leurs triomphes et dans leurs fêtes les plus solennelles, au couronnement de leurs nouveaux Incas et aux cérémonies qu'ils observaient, quand ils armaient quelqu'un chevalier. Cependant toutes ces choses, comme l'expérience le montre, ne pouvaient servir que pour un temps à faire parler de leurs exploits, puisque les grandes actions ne pouvaient être immortalisées que par le seul moyen des lettres; mais comme les Incas n'en avaient aucune connaissance, ils se servaient à leur défaut de tout ce qu'ils pouvaient inventer de plus propre à leur dessein.

Lorsque les curacas ou les gentilshommes voulaient savoir l'histoire de leurs aïeux ou ce qui s'était passé de plus remarquable dans quelque province, ils allaient trouver aussitôt ces quipucamayus, qui par le moyen des nœuds qu'ils gardaient, et qui leur tenaient lieu d'histoires, d'annales et de registres, pouvaient rendre un fidèle compte de tous les évènemens les plus mémorables. Ces quipucamayus étaient obligés, par le devoir de leurs charges, de rendre raison de tout ce qu'on leur demandait
histoire. Afin de s'en acquitter
neur, ils étudiaient sans cesse

bien retenir par cœur la tradition qu'ils avaient des exploits de leurs ancêtres : on les exemptait du tribut ordinaire et de tous autres services, afin qu'ils eussent le loisir de s'y perfectionner tous les jours.

Par ce même moyen ils se rendaient capables de discourir de leurs lois, de leurs ordonnances, de leurs coutumes et de leurs cérémonies. Car, par la couleur du filet et par le nombre des nœuds, ils apprenaient ce que telle ou telle loi défendait, et quelle punition devait être faite de ceux qui la violaient. Ils savaient encore quels sacrifices il fallait faire au Soleil à certaines fêtes de l'année; quelles ordonnances ou quels édits étaient en faveur des veuves, des étrangers et des pauvres : enfin rien n'échappait à leur connaissance, et ils pouvaient parler pertinemment de toutes les choses de leur pays, qu'ils avaient apprises par cœur et par tradition; car chaque filet ou chaque nœud leur remettait en mémoire ce qu'il contenait; comme sans comparaison dans les commandemens et les articles de notre sainte foi catholique, ce qu'il faut que nous fassions pour notre salut, est compris sous chaque nombre. Les Indiens regardaient ces choses comme sacrées. Comme ils n'avaient aucun usage des lettres, ils faisaient tout leur possible pour empêcher qu'elles ne leur échappassent

de la mémoire; parce qu'un Indien qui n'avait pas appris par tradition leurs comptes ou leurs histoires, s'y trouvait aussi ignorant qu'un Espagnol ou un autre étranger. J'eus occasion dans ma jeunesse de me rendre savant dans l'art de manier ces nœuds. Lorsque les Indiens, sujets de mon père, et les autres curacas venaient à la ville, à la St.-Jean, pour y payer le tribut; ils priaient ma mère qu'elle me commandât de revoir leur quipus, parce qu'étant d'un naturel assez défiant, ils ne prenaient pas plaisir que les Espagnols les maniassent, ce que je leur accordais très-volontiers, et je les collationnais avec leurs nœuds pour en voir la conformité avec le tribut qu'ils apportaient; de sorte qu'à force de les manier, je m'y rendis aussi habile qu'eux.

CHAPITRE X.

L'Inca Pachacutec fait la visite de son empire, et y soumet la nation des Huancas.

L'INCA Pachacutec, fils légitime de l'Inca Viracocha, succéda au grand empire du Pérou après la mort de son père. Dès qu'il eut fait sa pompe funèbre avec de grandes solennités, il employa trois ans au gouvernement de ses États, sans sortir de Cuzco. Ce terme étant expiré, il alla en personne visiter toutes les provinces de son empire l'une après l'autre. Car, quoique ses lieutenans et ses ministres fussent si gens de bien, qu'on ne les pouvait accuser de malversation en leurs charges, où il fallait qu'ils se comportassent fidèlement sur peine de la vie, cependant ces rois étaient bien aises de faire de temps en temps des visites générales, pour empêcher que leur absence ne donnât occasion à leurs ministres d'abuser de leurs charges et de traiter le peuple tyranniquement. Ils le faisaient encore, afin que les vassaux se pussent plaindre à l'Inca même, en cas qu'ils

en eussent sujet; car ils ne permettaient point que ces plaintes se formassent par un troisième, de peur qu'il ne s'y fît quelque supercherie en faveur de l'accusé, ou qu'on ne rendît sa faute excusable et moindre qu'elle n'était : car les rois Incas se conduisaient avec tant de sincérité, qu'ils rendaient également justice aux petits et aux grands, aux pauvres et aux riches, conformément à la loi naturelle, sans souffrir jamais qu'on fît tort à personne; aussi étaient-ils aimés de leurs sujets passionnément. L'Inca Pachacutec employa trois années à cette visite et retourna ensuite à Cuzco. Dès qu'il y fut arrivé, il résolut de faire quelque expédition de guerre, de peur qu'une longue paix ne rendît ses vassaux trop fainéans et n'amollît leur courage. Pour ce sujet il mit sur pied trente mille hommes, avec lesquels il alla du côté de Chinchasuyu, accompagné de son frère Capac Yupanqui, prince vaillant, s'il en fut jamais, et digne du nom qu'on lui donna. Lorsqu'il fut arrivé à Villca, qui était une frontière de ses États de ce côté-là, il envoya plus avant son frère pour faire d'autres conquêtes, après l'avoir fourni abondamment de toutes sortes de munitions de guerre. Capac Yupanqui se mit donc à marcher avec son armée, et entra dans le pays qu'on appelle Sausa, et que les Espagnols nomment Sauxa par cor-

ruption de lettres, province, à dire le vrai, extrêmement belle, et qui avait plus de trente mille habitans, tous compris sous le nom des Huancas. Ces peuples, qui se disent issus d'un homme et d'une femme qu'ils s'imaginaient ridiculement être sortis d'une fontaine, étaient fort vaillans et se plaisaient aux actions militaires; ils écorchaient ceux qu'ils prenaient à la guerre, et remplissaient de cendres leurs peaux, qu'ils pendaient à leurs temples, comme autant de trophées et de monumens de leurs exploits. Il est vrai que plusieurs d'entre eux employaient ces peaux à d'autres usages et en faisaient des tambours, disant que ces caisses, quand on venait à les battre, avaient une secrète vertu de mettre en fuite leurs ennemis. Leurs villes, quoique petites, étaient bien fortifiées, et l'on y faisait toujours bonne garde, parce qu'encore qu'ils fussent tous d'une même nation, ils étaient toujours en dispute, touchant les confins et les terres labourables.

Avant que ces anciens gentils fussent conquis par les Incas, ils adoraient un chien pour leur dieu, et en avaient la figure dans leur temple. La chair de ces animaux leur paraissait de si bon goût, qu'il n'y avait rien qu'ils ne fissent pour en manger, c'était pour eux le festin le plus délicieux; ils faisaient de leurs têtes une espèce de cor, dont ils sonnaient dans leurs

danses, et ne trouvaient point de musique plus harmonieuse que celle-là. Ils s'en servaient encore à la guerre, pour donner l'épouvante à leurs ennemis, et disaient que la vertu de leur dieu causait ces deux effets si contraires, par lesquels ce concert leur paraissait agréable, et redoutable à leurs ennemis qu'ils mettaient en fuite. Après que les Incas les eurent conquis, ils abolirent tous ces abus, et cette cruelle manière de vivre : il est vrai que pour une marque d'antiquité, ils voulurent qu'au lieu que ces cors étaient faits de têtes de chien, ils le fussent désormais de celles de daims et de chevreuils ou d'autres bêtes semblables; comme en effet ils s'en servent encore aujourd'hui dans leurs danses et dans leurs fêtes publiques. Mais pour faire connaître l'avidité de ces peuples à manger des chiens, l'on ne dit jamais à présent : il est huanca, qu'on n'y ajoute, comme un chien. Ces mêmes peuples eurent une idole sous la figure d'homme: le diable parlait et répondait par sa bouche à ce qu'on lui demandait. Après qu'ils furent conquis, ils conservèrent le culte de cette idole, parce qu'étant un oracle qui parlait, il ne choquait point l'idolâtrie des Incas; mais ils ne se prosternèrent plus devant le chien, à cause qu'on leur défendit d'adorer aucune figure d'animaux. Il y a même quelques auteurs qui doutent que ces peuples aient jamais adoré les chiens.

Comme la principale intention de l'Inca Capac Yupanqui était de s'assujettir les cœurs et les esprits plutôt que les corps, il conquit cette nation aguerrie, et qui avait tant de passion pour les chiens, plutôt par les caresses que par la force des armes. Lorsqu'il les eut assujettis, il divisa leur pays en trois, et fit le partage de leurs terres, pour mettre fin aux différens qu'ils avaient ensemble. La première partie fut appelée Sausa, la seconde Marcavillca et la troisième Llascapallanca. Et comme ils portaient tous un bonnet d'une même façon, le prince ordonna que l'on en marquerait la différence par les couleurs, sans en changer la forme. Au reste, cette province se doit appeler Huanca, comme nous avons dit, et je ne sais pourquoi les Espagnols se sont avisés de la nommer Huancavillca, sans considérer que la province de Huancavillca est auprès de Tumpiez, presqu'à trois cents lieues de celle-ci, qui est tout contre la ville de Humanca. L'une est le long de la côte de cette mer, et l'autre bien avant dans la Terre-ferme. Nous avons voulu faire cette remarque ici, afin qu'il n'y ait point de confusion dans la lecture de cette histoire; nous parlerons ailleurs de Huancavillca et des choses surprenantes qui s'y passèrent.

CHAPITRE XI.

Des autres provinces qui furent conquises par l'Inca; de la manière de vivre des habitans; et de la punition qu'il fit faire des sodomites.

—

L'Inca Capac Yupanqui conquit de la même manière plusieurs autres provinces, qui sont aux deux côtés du grand chemin de cette contrée. Les principales furent celles de Tarma et de Pumpu, que les Espagnols appellent Bombon, qui sont fort fertiles. Quelque aguerris et vaillans que fussent ces peuples, l'Inca ne laissa pas de se les assujettir par des promesses et par des présens; ce ne fut néanmoins qu'après avoir essuyé quelques combats, où il en demeura plusieurs sur la place. Mais enfin ils se rendirent à l'Inca, et firent moins de résistance qu'il ne pensait.

Voici quelques coutumes particulières des habitans de Tarma, de Pumpu et de plusieurs autres provinces voisines : ils baisaient leurs maîtresses au front ou à la joue, quand ils les fiançaient. Les veuves se coiffaient en cheveux,

qu'elles coupaient à la mode du pays, et ne pouvaient se marier qu'au bout de l'an de leur deuil. Lorsque les hommes jeûnaient, ils ne mangeaient ni chair, ni sel, et ne couchaient point avec leurs femmes; d'ailleurs les plus superstitieux, qui étaient comme leurs prêtres, jeûnaient d'ordinaire pour le salut des autres.

Lorsque l'Inca Capac Yupanqui eut conquis les contrées de Tarma et de Pumpu, il alla plus avant, et assujettit plusieurs autres provinces du côté du levant jusqu'aux Antis. Les habitans de ces contrées n'adoraient aucun dieu, et vivaient comme des bêtes, sans avoir ni villes, ni ordre, ni police. Ils étaient dispersés à la manière des bêtes, par les montagnes, par les vallées et par les plaines, et s'entretuaient sans raison. Comme ils ne reconnaissaient aucun seigneur, leurs provinces n'avaient aussi point de nom; elles avaient trente lieues d'étendue, tant du côté du nord au sud que de l'est à l'ouest. Tous ces peuples se soumirent à l'Inca Pachacutec, attirés par l'espérance d'un plus grand bien, et se laissèrent conduire comme il voulut, de sorte qu'avec le temps, ils peuplèrent des villes, et apprirent la doctrine des Incas. Voilà tout ce qu'on peut dire de ces provinces jusqu'à celle de Chucurpu, dont les habitans étaient farouches, barbares et aguerris, quoique pourtant leur valeur dût se nommer plutôt cruauté,

qui les portait à adorer le tigre, parce qu'il était cruel et sauvage naturellement.

Ces peuples étaient si barbares et si inhumains, qu'ils faisaient gloire de n'être pas raisonnables. Aussi l'Inca Capac Yupanqui n'en put venir à bout qu'il ne les eût combattus plusieurs fois; il y eut dans ces combats plus de quatre mille hommes de tués de part et d'autre; mais ces barbares se rendirent enfin, après qu'ils eurent éprouvé les forces de l'Inca et les effets de sa clémence: car quoiqu'il eût pu les ruiner plusieurs fois, il n'avait pas voulu le faire, ni se servir de son avantage lorsqu'il les tenait dans les dernières extrémités; mais il les traitait toujours humainement, afin de les gagner par la douceur. Cette conduite lui réussit: ces peuples se soumirent à l'Inca Pachacutec, suivirent ses lois, adorèrent le Soleil au lieu du tigre, et abandonnèrent l'idolâtrie et la manière de vivre de leurs ancêtres.

L'Inca Capac Yupanqui regarda comme un grand bonheur d'avoir assujetti ces barbares, parce que de la manière qu'ils avaient paru farouches et indomptables, il craignait que pour les conquérir, il faudrait les ruiner tout-à-fait. Il était même déjà résolu de les laisser en liberté et de ne les point faire passer au fil de l'épée, de peur que cela ne diminuât beaucoup de l'estime qu'il s'était acquise. Lors donc qu'ils

furent soumis, il leur laissa des ministres et des gouverneurs pour les instruire et pour avoir soin du revenu du Soleil et de l'Inca, et mit outre cela de fort bonnes garnisons dans leurs places, pour s'assurer du pays qu'il avait conquis.

Ensuite il prit à main droite le chemin royal pour aller plus avant; et il conquit avec la même adresse deux autres provinces fort grandes et bien peuplées, dont l'une s'appelait Ancara et l'autre Huayllas, et y laissa comme aux autres de bonnes garnisons et des gouverneurs fidèles. Il fit punir rigoureusement, dans la province de Huayllas, quelques-uns des habitans, qui furent convaincus d'avoir commis secrètement l'abominable péché de sodomie. Parce qu'on n'avait point ouï-dire encore que les Indiens de la montagne fussent sujets à cette abomination comme ceux du plat pays; on en fut si fort scandalisé, que cela donna lieu depuis à un certain proverbe dont on se sert encore aujourd'hui, à la honte de cette nation, aflaya Huayllas, c'est-à-dire éloigne-toi des Huayllas, de peur qu'ils ne se ressentent encore de l'ancien péché qu'ils commettaient en secret, et dont ils furent punis justement par l'Inca Capac Yupanqui.

Après que ce général eut exécuté tout ce que nous avons dit, il jugea que c'était assez pour

cette expédition d'avoir conquis tout ce pays-là, qui contenait soixante lieues en longueur du côté du nord au sud, et en largeur tout ce qu'il y a de plat pays jusqu'à la grande montagne neigeuse. Il s'en retourna droit à Cuzco, trois ans après en être sorti. Il fut reçu de l'Inca Pachacutec avec de grandes magnificences et des triomphes extraordinaires, qui durèrent une lune entière, c'est-à-dire un mois.

CHAPITRE XII.

Des bâtimens, des lois; et des nouvelles conquêtes de l'Inca Pachacutec.

Lorsque toutes ces solemnités furent achevées, et que l'Inca eut récompensé abondamment les mestres de camp, les capitaines et les curacas particuliers qui s'étaient trouvés à cette expédition, sans oublier les soldats qui avaient le mieux fait (car il était ponctuel en toutes choses), il résolut de faire, quelques mois après, une seconde visite de ses royaumes, persuadé qu'il ne pouvait faire un plus grand bien à ses sujets. Dans cette visite, il fit bâtir, dans

les plus nobles et les plus riches provinces, quelques temples à l'honneur du Soleil, afin d'obliger par-là ceux du pays à l'adorer plus religieusement, et fonda en même temps des maisons de Vierges choisies, parce qu'on ne faisait jamais l'un sans l'autre. Toutes ces choses ne pouvaient être qu'utiles aux habitans des provinces où se faisaient ces bâtimens; aussi les regardaient-ils comme des faveurs singulières, parce qu'ils étaient par-là comme naturalisés et bourgeois de Cuzco. Outre les temples, il fit bâtir quantité de forteresses dans la frontière du pays de conquête, et plusieurs maisons royales dans les vallées et dans les lieux les plus agréables et sur les grands chemins, pour la commodité des Incas, afin qu'ils y pussent loger, lorsqu'ils iraient en campagne avec leurs armées. Il fit faire encore dans les villes particulières plusieurs magasins, pour y garder des provisions et des vivres, afin de suppléer par ce moyen au défaut des mauvaises années et de secourir ceux du pays qui seraient dans la nécessité.

D'ailleurs, il fit beaucoup de lois et d'ordonnances particulières, sans abolir les anciennes coutumes de ces provinces, dont l'usage ne lui paraissait point mauvais; car les Incas n'empêchaient aucune nation de vivre à sa mode, pourvu qu'il n'y eût rien dans leurs mœurs qui

choquât leur religion, ni les lois naturelles. Cela faisait connaître à leurs nouveaux sujets que leur intention n'était pas de les tyranniser, mais de les retirer de leur brutale façon de vivre, pour leur apprendre les devoirs de la vie civile.

L'Inca employa trois années à cette visite, et après l'avoir achevée, il retourna dans la capitale de son empire, où il passa quelques mois à des fêtes et à des réjouissances publiques. Mais ensuite il assembla son conseil pour délibérer de quel côté l'on entreprendrait de nouvelles conquêtes. Il y fut résolu de retourner aux provinces de Chinchacusuyu, parce que de ce côté-là seulement il y avait des terres qui valaient la peine d'être conquises, au lieu que du côté d'Antisuyu, il n'y avait que des rochers inaccessibles, qui aboutissaient à la grande montagne neigeuse.

Le roi conclut donc que l'Inca Capac Yupanqui, son frère, qui avait donné l'année précédente des preuves certaines de sa valeur et de son expérience dans les affaires, serait le chef de cette expédition. On trouva à propos encore qu'il menât avec lui le légitime héritier de la couronne, le prince son neveu, qu'on appelait Inca Yupanqui, afin qu'il s'exerçât dans l'art militaire. Ce jeune prince était âgé pour lors d'environ seize ans, et avait été armé

Il ne laissa donc point de faire tenir prêts ses gens de guerre; et, sachant que les ennemis se retiraient dans leurs forts, il divisa son armée en quatre, qu'il envoya aux plus fortes places d'alentour, et ordonna expressément à ses gens de n'engager point les ennemis au combat, mais de les tenir assiégés, afin de leur couper les vivres et de les réduire par ce moyen à se rendre. Pour lui, il tint la campagne avec le prince son neveu pour donner secours aux siens, en cas qu'ils en eussent besoin. Outre cela, pour empêcher que ses soldats ne manquassent de vivres, si la guerre durait trop long-temps, il fit dire à ceux des provinces frontières de l'Inca son frère, qu'ils redoublassent les provisions qui leur seraient envoyées.

Après avoir pris ces précautions, il se prépara à tous les évènemens de la guerre, qui devint fort cruelle. Car les ennemis, qui s'obstinaient à la résistance, se tenaient aux avenues et aux endroits les plus forts par leur situation; et comme ils voyaient que les Incas ne daignaient pas combattre, ils faisaient des sorties sur eux, les chargeaient en hommes désespérés et se jetaient même à travers leurs armes.

Cependant les Incas se contentaient de leur résister, et attendaient tranquillement que la famine et les autres incommodités de la guerre

les obligeassent à se rendre. Que s'ils trouvaient par hasard à la campagne ou dans les villes abandonnées, les femmes et les enfans des ennemis, qui les avaient quittés pour n'avoir pu les mener tous avec eux, ils leur faisaient des caresses, leur donnaient à manger et les renvoyaient par troupes à leurs pères et à leurs maris, afin de leur faire voir qu'ils n'étaient point venus là pour les rendre esclaves, mais pour leur apprendre une meilleure façon de vivre, et leur donner des lois plus excellentes que celles qu'ils observaient. Ils avaient encore d'autres vues, en renvoyant ainsi aux ennemis leurs femmes et leurs enfans; c'était afin qu'ayant plus de gens à nourrir, leurs vivres leur manquassent plus tôt; qu'ils ne fussent pas si libres qu'auparavant, car ils ne pouvaient qu'être incommodés dans leurs fonctions par cet embarras d'enfans et de femmes; et que les cris où la faim et la misère pouvaient réduire ces innocens et ce faible sexe, les obligeassent à se rendre plus facilement. Mais quoique les ennemis considérassent assez les biens qu'on faisait aux leurs, ils ne laissaient pas d'être opiniâtres, il semblait même que les bienfaits endurcissent leurs cœurs au lieu de les amollir.

Ils soutinrent cette guerre cinq ou six mois, sans témoigner la moindre émotion; mais enfin

voyant que la famine les pressait et qu'il mourait tous les jours quantité des leurs, surtout des femmes et des enfans, que la faiblesse de l'âge et du sexe emportait, pour n'être pas accoutumés à cette fatigue, ils se résolurent à chercher le moyen de terminer ces maux, qui leur étaient plus sensibles que la mort même. Ils furent tous d'avis de députer des gens aux Incas, pour leur demander pardon de leurs fautes et leur offrir à se rendre leurs tributaires à l'avenir.

Les Incas reçurent ces députés avec leur bonté ordinaire, et leur remontrèrent en des termes doux et honnêtes qu'ils devaient s'en retourner dans leurs villes et dans leurs maisons, s'y comporter en bons sujets, pour se rendre dignes des bienfaits de l'Inca, et le tenir pour leur souverain seigneur, et qu'à ces conditions il leur donnait une abolition de tout le passé.

Ces députés s'en retournèrent extrêmement aises d'avoir si bien réussi dans leur négociation. Dès que leurs gens eurent appris la réponse des Incas, ils se retirèrent dans leurs villes, pour exécuter leurs ordres; ils y furent bien traités et pourvus des choses qui leur étaient nécessaires. On employa à cela la double provision des vivres que l'Inca Capac Yupanqui avait demandée aux siens au commence-

ment de cette guerre. Les habitans de ces villes ne laissèrent pas de passer assez mal cette première année, à cause des grands dégâts que fit cette guerre dans toutes les terres labourables. Néanmoins les Incas y mirent le meilleur ordre qu'ils purent, et outre ces vivres, ils leur laissèrent les ministres nécessaires, pour avoir soin de la police et des revenus du Soleil, et pour les instruire dans leur religion.

CHAPITRE XIV.

Du bon curaca Huamachucu, et comment il se soumit de son bon gré à l'empire de l'Inca.

Dans le progrès de cette conquête, l'Inca passa plus avant jusques aux confins de la province qu'on appelait Huamachucu, où il y avait un grand seigneur, qui portait ce même nom, et qui était un homme fort judicieux et doué d'une grande prudence. L'Inca lui offrit, selon sa coutume, de vivre en amitié avec lui, et de lui donner une autre religion et d'autres lois beaucoup meilleures que celles de son pays. En effet, on ne pouvait rien voir de plus ab-

surde, de plus cruel et de plus barbare que les lois et l'idolâtrie de ses habitans; car ils adoraient les cailloux qu'ils trouvaient sur le bord des rivières, émaillés de différentes couleurs à la manière du jaspe, parce qu'ils s'imaginaient follement qu'il y avait quelque grande divinité cachée dans ces pierres, et qu'autrement elles n'auraient pu être colorées d'une si agréable diversité. Ils sacrifiaient de la chair humaine et du sang, sans avoir au reste ni villes peuplées ni aucune retraite fixe. Mais ils vivaient à la campagne, sous de chétives cabanes dispersées de tous côtés, comme sont les tanières des bêtes, auxquelles ils ressemblaient proprement. Quoique le bon curaca Huamachucu désapprouvât cette brutale façon de vivre, et qu'il désirât extrêmement d'y remédier, il n'osait pourtant l'entreprendre, de peur que ses sujets ne se révoltassent contre lui et ne le tuassent, sous prétexte qu'il méprisait la religion, les coutumes et les lois de leurs ancêtres. On peut comprendre par-là la satisfaction qu'il eut de voir que les députés de l'Inca lui donnaient le moyen de faire réussir ses bons desseins. Il leur répondit donc : « Qu'il était bien aise de voir arborer aux confins de ses terres les bannières triomphantes de l'Inca; qu'il désirait depuis plusieurs années de l'avoir pour roi, à cause des choses excellentes qu'il avait ouïes

de sa religion et de son bon gouvernement; qu'il n'était pas allé le chercher afin de lui rendre obéissance et l'adorer comme le fils du Soleil, à cause qu'il lui eût fallu traverser quelques provinces de ses ennemis et abandonner son pays; mais qu'à présent que ses souhaits étaient accomplis, il le reconnaissait avec plaisir pour son roi, et qu'il le suppliait très-humblement d'accepter son service avec la même volonté qu'il lui était offert, en l'honorant lui et tous ses sujets des mêmes faveurs qu'il avait accordées aux autres Indiens. »

Lorsque le prince Inca Yupanqui, et le général son oncle, eurent appris la réponse favorable du grand Huamachucu, ils entrèrent tous deux dans ses terres; le curaca les fut recevoir avec tout le respect imaginable, et leur fit des présens de tout ce qu'il y avait d'exquis et de rare dans son pays; ensuite se prosternant devant eux, il les adora. Le général de l'armée lui fit un très-bon accueil, et le remercia de sa bonne volonté au nom de l'Inca son frère; le prince lui rendit les mêmes civilités, et fit donner au nom de son père quantité d'habits pour l'usage du curaca, de ses parens et des principaux de son pays. Outre ces faveurs, ils leur accordèrent plusieurs grâces et plusieurs priviléges particuliers en reconnaissance de l'affection qu'ils avaient témoignée au

service de l'Inca : depuis ce temps-là l'Inca Pachacutec et ses successeurs firent toujours grand cas de cet Huamachucu et de ses descendans, et ennoblirent leur province.

Après ces démonstrations de joie qui se firent en la réception de l'Inca, le grand curaca Huamachucu supplia très-instamment le général de l'armée de changer la police de son État, de réduire ses vassaux à une meilleure façon de vivre, et de réformer leur culte, leurs coutumes et leurs lois.

Le général fut bien aise d'avoir appris l'intention du curaca par sa bouche même; il ordonna que tous les habitans abandonnassent leurs maisons champêtres et leurs cabanes, où ils vivaient séparés les uns des autres, pour s'unir tous ensemble, et qu'ils commençassent à bâtir des ville dans les lieux où il jugea qu'elles pourraient être situées plus commodément; d'ailleurs il leur commanda expressément, par une proclamation générale qui en fut faite, de n'adorer point d'autre dieu que le Soleil, d'ôter de leurs maisons les cailloux jaspés qu'ils tenaient pour des idoles, et qui étaient plus propres à servir de jouets aux petits enfans qu'à être adorés des hommes, et d'observer inviolablement les lois et ordonnances des Incas; il établit aussi dans chaque ville des officiers pour avoir soin qu'on exécutât ces ordres.

CHAPITRE XV.

De la résistance de ceux de Cassamarca, et comment ils se rendirent.

TOUTES ces choses s'étant ainsi terminées à la grande satisfaction du bon Huamachucu, les deux Incas passèrent plus avant et arrivèrent à la frontière de Cassamarca. Cette province, que l'emprisonnement d'Atahuallpa rendit fameuse depuis, était alors d'une grande étendue, extrêmement riche, fort fertile et bien peuplée. Les Incas lui envoyèrent des députés pour la sommer de se rendre ou de se préparer à la guerre.

Les habitans de Cassamarca, qui étaient fort aguerris naturellement, et savaient déjà que les Incas étaient venus chercher leurs voisins les armes en main, les attendaient de pied ferme avec de bonnes munitions, et s'étaient saisis des principales avenues et des places les plus fortes. Ils répondirent donc aux députés avec beaucoup d'insolence : « Qu'ils n'avaient besoin ni d'autres dieux que les leurs, ni d'au-

cun prince étranger qui leur imposât de nouvelles lois; qu'ils se voulaient tenir à celles que leurs prédécesseurs leur avaient laissées; que les nouveautés, de quelque nature qu'elles fussent, leur étaient odieuses, et que par conséquent les Incas pouvaient s'adresser à d'autres gens qu'eux; qu'ils n'avaient que faire de leur amitié et moins encore de leur domination, puisqu'ils étaient résolus de mourir tous pour la défense de leur liberté.

Lorsque l'Inca Capac Yupanqui sut cette réponse, il entra dans la frontière de Cassamarca, dont les habitans gardaient les passages les plus difficiles, résolus de les défendre contre leurs efforts ou de mourir. Quoique l'Inca différât toujours d'en venir aux mains, il fallut enfin qu'il s'y résolût, parce que pour passer plus avant et gagner les avenues, il fallait nécessairement charger les ennemis. Cependant comme les uns et les autres s'obstinaient dans ces combats, il en demeurait plusieurs sur la place, et surtout il en fut tué quantité dans quelques batailles qui se donnèrent en rase campagne. Mais parce que les forces des Incas étaient grandes, les ennemis ne leur pouvant résister, furent contraints de se retrancher ailleurs et de voir s'ils ne pourraient point mieux se défendre à la faveur des rochers et places fortes où ils se retirèrent.

De là ils faisaient des sorties à tout moment, et tuaient des gens du parti des Incas, mais il en demeurait aussi des leur plusieurs sur la place. Cette guerre dura quatre mois, parce que les Incas le voulurent ainsi, et qu'ils l'entretinrent à dessein pour lasser les ennemis qu'ils ne voulaient pas détruire et dont la première chaleur était déjà bien refroidie, quoiqu'ils fissent pourtant encore de grands efforts pour résister.

Durant cette guerre, les Incas qui ne cherchaient qu'à les gagner par amour, leur faisaient tout le bon traitement qui leur était possible. Lorsqu'ils en avaient fait prisonniers quelques-uns dans les combats, au lieu de les retenir, ils les renvoyaient en pleine liberté, les traitaient civilement et les chargeaient de dire à leur curaca qu'ils ne demandaient pas mieux que de vivre en paix et en bonne intelligence. Outre cela ils faisaient panser les malades, et après qu'ils étaient guéris ils les renvoyaient honnêtement, et leur disaient même qu'ils revinssent au combat, et que toutes les fois qu'ils s'y trouveraient blessés et qu'ils tomberaient entre leurs mains, ils les feraient panser, et les remettraient en liberté, pour leur faire connaître qu'ils voulaient vaincre comme Incas, et non pas comme des ennemis tyrans et cruels. Lorsqu'ils trouvaient sur les rochers

ou dans les cavernes, des femmes ou des enfans, ils les renvoyaient à leurs parens après les avoir bien traités, et leur persuadaient de ne s'obstiner pas davantage contre les enfans du Soleil, qu'ils disaient être invincibles.

Toutes ces caresses et ces bons offices touchèrent enfin ceux de Cassamarca, et adoucirent leur férocité ; ils rentrèrent en eux-mêmes, et conclurent qu'ils devaient s'assujettir à des personnes si obligeantes, qui les pouvant tailler en pièces les conservaient en vie et leur faisaient tous les jours des biens extraordinaires. D'ailleurs, ils éprouvaient à leur dommage que les forces de l'Inca augmentaient, au lieu que les leurs diminuaient à tout moment, et que la faim les pressait si fort qu'ils ne pouvaient plus l'endurer. Leur curaca et les principaux de son État jugèrent à propos d'accepter les conditions que les Incas leur offraient, de peur qu'il ne leur arrivât du mal s'ils se rendaient indignes de leurs faveurs par leur obstination et leur ingratitude. Ils leur envoyèrent donc des ambassadeurs, pour leur dire, « qu'après avoir éprouvé la bonté des Incas, leur doux traitement, leur générosité merveilleuse et la valeur de leurs armes, ils avouaient franchement qu'ils méritaient d'être les monarques de tout l'univers ; que puisqu'ils traitaient si bien leurs ennemis, ils

en pouvaient justement attendre des biens encore plus grands quand ils auraient l'honneur d'être leurs vassaux; qu'ils rougissaient par conséquent de leur faute et de ce qu'ils avaient été ingrats jusques à ce point que de ne pas reconnaître tant de bienfaits signalés qu'ils avaient reçus; qu'ils suppliaient très-humblement le prince et le général son oncle de leur pardonner leur rébellion, et de les honorer de leur crédit auprès de l'Inca, afin qu'il lui plût de les accepter pour ses vassaux. »

Les ambassadeurs pouvaient à peine être arrivés, que le curaca de Cassamarca et ses principaux gentilshommes résolurent d'aller eux-mêmes trouver les Incas pour leur demander pardon afin de les mieux fléchir. Ils partirent donc en même temps, et lorsqu'ils furent en présence des Incas, ils se prosternèrent humblement devant eux et les adorèrent à la mode du pays, en répétant les mêmes paroles que leurs ambassadeurs leur avaient dites. L'Inca Capac Yupanqui les reçut favorablement au lieu du prince son neveu, et leur dit fort honnêtement qu'il leur pardonnait au nom de l'Inca son frère, et du prince son neveu; qu'il les acceptait pour ses bons vassaux, et qu'on oublierait tout ce qui s'était passé ; qu'ils fissent seulement leur devoir pour se rendre dignes des faveurs de l'Inca;

que sa majesté leur ferait du bien à son ordinaire et les traiterait selon l'intention du Soleil son père; qu'au reste, ils s'en allassent en paix; qu'ils vécussent en société et formassent des villes entières de leurs maisons jointes ensemble, et qu'ils demandassent telle grâce qu'ils voudraient. Après ces paroles, le curaca et ceux de sa compagnie adorèrent une seconde fois les Incas, et leur dirent, qu'il paraissait bien par leurs actions qu'ils étaient fils du Soleil, et que pour eux ils s'estimaient les hommes du monde les plus heureux d'être tombés sous la domination d'un si bon seigneur, qu'ils serviraient désormais comme de fidèles vassaux; ils prirent ensuite congé des Incas, et se retirèrent dans leurs maisons.

CHAPITRE XVI.

De la conquête du pays de Yauyu, et du triomphe qui fut décerné aux deux Incas à leur retour dans la ville de Cuzco.

L'INCA, général de l'armée, reçut un extrême contentement d'avoir gagné la province dont nous venons de parler, parce qu'il n'y en avait guère de meilleure que celle-là dans tout l'empire de son frère. La première chose qu'il fit pour civiliser ces peuples, fut de donner ordre qu'entre les maisons éloignées les unes des autres on en bâtit d'autres, afin de les joindre ensemble en forme de ville, et de peupler tous ces lieux déserts. Après cela il fit bâtir un temple au Soleil et une maison aux Vierges choisies : ces maisons devinrent avec le temps si magnifiques qu'elles furent des principales de tout le Pérou, soit pour les grandes richesses qu'on y offrait, soit pour la manière majestueuse dont elles étaient servies : de plus ce prince leur donna des gens pour les instruire dans la religion des Incas; il

établit des officiers pour régler la police et pour retirer les revenus du Soleil et du roi; et des ingénieurs pour faire des aqueducs et rendre fertiles les terres labourables; enfin il n'oublia pas de mettre en divers endroits de bonnes garnisons pour la garde du pays conquis.

Après cela, il résolut de s'en retourner à Cuzco, et de conquérir en passant une certaine contrée qu'il avait laissée derrière lui, pour ne pas se détourner de son chemin. Quoique cette province fût forte d'assiette, et que ses habitans fussent vaillans, il ne douta pas qu'il n'en pût aisément venir à bout avec douze mille hommes. Il en prit donc autant pour exécuter cette entreprise, et renvoya les autres pour les exempter d'une fatigue inutile. Dès qu'il fut arrivé dans cette province de Yauyu, il envoya sommer les habitans, selon la coutume, de se rendre. Eux cependant tinrent conseil là-dessus, et les opinions y furent fort différentes. Les uns disaient qu'il fallait mourir résolument, pour la défense de la patrie, de la liberté et de la religion qu'ils avaient héritées de leurs pères; les autres au contraire, plus retenus, soutenaient ouvertement qu'à moins que de se perdre, on ne pouvait suivre ces avis, où il y avait autant de folie que de témérité; que l'expérience de leurs voisins leur

prouvait assez, qu'ils ne pouvaient défendre ni leur pays ni leur liberté contre les forces de l'Inca; que de la manière qu'il les tenait assiégés, il leur était impossible de lui résister; qu'ils savaient bien qu'il avait soumis à son empire d'autres provinces beaucoup plus grandes que la leur; que leur dieu ne s'offenserait point si la violence les obligeait d'abandonner leur culte; qu'ils ne seraient pas plus blâmables en cela que toutes les autres nations qui n'avaient pas fait difficulté d'abandonner leurs dieux par le même principe; et qu'au reste, les Incas, à ce qu'ils avaient ouï dire, traitaient si bien leurs sujets, qu'on devait plutôt souhaiter leur domination que de l'avoir en horreur. Ils concluaient de tout cela qu'il valait mieux se rendre volontairement, et que s'ils faisaient le contraire, ils perdraient infailliblement ce qu'ils prétendaient conserver, parce qu'il ne tiendrait qu'aux Incas de les chasser du plat pays, pour les réduire à vivre en bêtes sur les montagnes.

Ce dernier conseil, qui était le plus salutaire, fut suivi généralement des principaux du pays; tous d'un commun accord reçurent les Incas avec des solennités et des réjouissances publiques. Le général de l'armée en fut fort content; il honora de plusieurs présens le curaca, ses parens, les capitaines et les gentilshommes du pays; il leur fit donner quantité d'habits de

laine fine, appelée compi, et il en distribua au menu peuple de celle qu'on nomme vasca, de sorte qu'il n'y en eut aucun qui ne fût bien aise d'être sous la domination d'un si bon roi.

Les deux Incas établirent ensuite dans le pays conquis, comme c'était la coutume, de fidèles ministres pour le gouvernement des vassaux et pour retirer les revenus du roi, et ils retournèrent à Cuzco. A leur arrivée, l'Inca Pachacutec les fut recevoir solennellement, l'un en qualité de frère et l'autre comme son fils, qui devait succéder à ses États. Comme les préparatifs qu'on avait faits pour eux étaient extraordinaires, il voulut que leur réception le fût aussi et qu'ils entrassent en triomphe dans la ville, portés sur des fauteuils par des jeunes gens des pays qu'ils avaient rendus tributaires.

Tous les habitans de la ville, de quelque nation qu'ils fussent, et les curacas venus exprès pour honorer cette fête, marchèrent par ordre au son de divers instrumens, tels qu'étaient des tambours, des trompettes et des cors, selon la manière du pays. On y chantait aussi diverses chansons composées en leur langue, à la louange du général Capac Yupanqui et du prince son neveu. Après les habitans de Cuzco et les courtisans, les gens de guerre marchaient, séparés par les compagnies, selon l'ordre de la nation, et chacun d'eux ayant ses armes à la

main. Ceux-ci chantaient comme les autres les exploits de leurs Incas, et publiaient hautement leurs qualités éminentes, la grandeur de leur courage, leur valeur dans les combats, leur diligence et leur bonne conduite aux entreprises militaires, leur patience, leur douceur et leur générosité à souffrir les impertinences des ignorans et des téméraires, leur clémence et leur charité envers ceux qui se soumettaient à leur empire, leur magnificence et leur libéralité merveilleuse envers les capitaines, les soldats et même les étrangers, et pour le dire en un mot, leur prudence et leur bon conseil dans toutes les entreprises et les conquêtes qu'ils faisaient. Ils entremêlaient à ces louanges celles des Incas, l'oncle et le neveu. Après les gens de guerre suivaient les Incas du sang royal avec leurs armes en main, tant ceux qui étaient sortis de la ville que ceux qui venaient de la guerre. Les uns et les autres marchaient tous également sans aucune différence, parce qu'ils avaient cette coutume entr'eux de rendre communs tous les exploits que faisaient quelques-uns des Incas, comme si tous s'y fussent trouvés.

Au milieu des Incas était le général de l'armée avec le prince à son côté droit, et après eux l'Inca Pachacutec, porté sur sa chaise d'or. Ils furent dans cet ordre à la maison du Soleil,

au devant de laquelle les Incas mirent pied à terre et se déchaussèrent tous, excepté le roi. Ils allèrent ainsi jusques à la porte du temple, et ce fut là que l'Inca s'étant déchaussé il entra dedans avec tous ceux du sang royal, sans qu'il y eût qu'eux seulement. Là ils adorèrent le Soleil et lui rendirent graces des victoires qu'il leur avait données, puis ils s'en retournèrent à la grande place de la ville, où il se fit un festin solennel qui fut le principal de la fête; toute cette journée se passa en danses, en chansons et en bonne chère.

Dans cette réjouissance publique ceux de chaque nation se levaient de table selon le rang que leur donnait leur antiquité et allaient chanter et danser devant l'Inca à la mode de leur pays, au son des tambours et des autres instrumens dont jouaient leurs serviteurs, qui répétaient en même temps le refrain des chansons qu'on disait; lorsqu'ils avaient achevé, ils se remettaient à leur place et recommençaient à boire plus fort qu'auparavant. Alors il y en avait d'autres qui se levaient, et d'autres après qui allaient danser à leur tour, de sorte que tout le reste de la journée se passa ainsi. Ce ne fut pourtant qu'un commencement de cette fête, car elle continua une lune entière, durant laquelle on ne parla parmi eux que de réjouissances et de triomphes. On avait observé la

même chose dans toutes les autres fêtes qu'on avait célébrées auparavant, mais nous n'avons parlé que de celle-ci de Capac Yupanqui, parce qu'elle fut la plus solennelle de toutes.

CHAPITRE XVII.

De la réduction de ceux des vallées d'Yca et de Pisco, et de la réponse hardie des Chinchas.

Après ces magnificences et ces triomphes, les Incas furent trois ou quatre ans sans faire la guerre, ne s'adonnant qu'aux exercices de la paix et à rendre les provinces et les royaumes qu'ils avaient conquis plus illustres, par divers bâtimens et par des bienfaits. Les habitans des villes eurent le loisir de se reposer de leurs fatigues durant ce temps-là; mais les Incas résolurent ensuite de conquérir le plat pays: car du côté de leur dernière conquête, ils ne s'étaient avancés par les armes que jusqu'à Nanasca. Cette affaire ayant donc été mise en délibération dans le conseil de guerre, l'Inca mit sur pied pour cette expédition trente mille hommes, et en fit tenir prêt un pareil nombre,

afin que les uns relevassent les autres de deux en deux mois, à cause que ce pays-là était malsain et dangereux pour ceux des montagnes.

Ensuite de ces préparatifs, l'Inca Pachacutec donna ordre que ces trente mille hommes se tinssent en garnison dans les villes frontières, pour se mettre en campagne quand on les appellerait, et que les autres trente mille marchassent à cette conquête. Le roi, le prince Inca Yupanqui et le général Capac Yupanqui les commandèrent. Ils allèrent jusqu'aux provinces appelées Rucana et Hatumrucana, où l'Inca trouva bon de s'arrêter, parce qu'étant dans cette frontière, il était d'un côté plus à portée de secourir son armée, s'il était nécessaire, et de l'autre il pouvait avoir soin plus facilement des affaires de son royaume.

Les Incas, l'oncle et le neveu, passèrent plus avant jusqu'à Nanasca, d'où ils envoyèrent des gens à la vallée d'Yca, qui est au nord du côté de Nanasca, pour faire à ceux du pays les sommations ordinaires. Les habitans demandèrent du temps pour y répondre, et après quelques légers différens qu'ils eurent entre eux, ils convinrent enfin de recevoir l'Inca pour leur roi. Ce qui contribua le plus à les faire résoudre à cela, c'est qu'ils avaient appris depuis longtemps de ceux de Nanasca que le gouvernement des Incas était fort doux. Ceux de la vallée de

Pisco se soumirent aussi; ils en firent pourtant d'abord quelque difficulté, se flattant que les habitans de la grande vallée de Chincha, dont ils étaient près, ne refuseraient point de leur donner du secours. Ils furent sur le point de leur en demander; mais ils s'en désistèrent enfin, parce qu'ils jugèrent bien que ce secours ne pourrait être assez grand pour les défendre des forces de l'Inca. C'est pourquoi ils acceptèrent les lois et les coutumes de l'Inca, et lui promirent d'adorer le Soleil, de rejeter à l'avenir le culte de leurs dieux, et de l'avoir en abomination.

Cette vallée d'Yca, qui n'est pas moins fertile que toutes les autres de cette contrée, reçut des faveurs très-particulières de tous les rois Incas; ils y firent faire, pour la commodité du public, un aqueduc extrêmement beau, dont ils tirèrent la source du haut des montagnes, où ils trouvèrent quantité d'eau. Mais ce qu'il y eut de plus admirable en cela, fut qu'ils en changèrent le courant avec un artifice extraordinaire; car au lieu que cette eau allait naturellement droit à l'orient, ils en détournèrent le cours à l'occident. Les Incas firent cet aqueduc, parce que la rivière qui passait à travers cette vallée avait fort peu d'eau au printemps, et qu'il pleuvait fort rarement sur la montagne, ce qui rendait les terres fort stériles. D'ailleurs

ils purent, par ce moyen, agrandir de la moitié les terres labourables, parce qu'on ne craignait pas de manquer d'eau pour les arroser. Depuis ce temps-là, les habitans de cette vallée vécurent toujours dans l'abondance. Tous ces avantages que les Incas procuraient aux Indiens qu'ils s'étaient rendus tributaires, firent aimer extrêmement leur domination, et donnaient envie de devenir leurs sujets à ceux qui ne l'étaient pas encore.

Il faut remarquer ici que les Indiens de cette côte adoraient tous la mer; mais que chaque province avait, outre cela, d'autres idoles en particulier. La principale raison qui les obligeait d'adorer la mer, était parce qu'elle leur donnait de quoi vivre par le moyen de son poisson, et de quoi fumer leurs terres pour les rendre fertiles; car, comme nous l'avons dit ci-devant, ils les fumaient en quelques endroits de cette côte avec des têtes de sardines, dont la mer jetait à bord une prodigieuse quantité. Ils l'appelaient mama cocha, c'est-à-dire mère mer, parce qu'elle faisait l'office de mère en leur donnant à manger. Ils adoraient aussi la baleine, à cause de sa monstrueuse grandeur; mais on adorait outre cela dans chaque province certains poissons en particulier, selon qu'ils leur étaient plus utiles, et qu'ils en tuaient un plus grand nombre. Voilà en abrégé

quelle était l'idolâtrie des Yuncas de cette côte, avant l'empire des Incas. Au reste, cette côte a près de 500 lieues d'étendue depuis Trugillo jusqu'à Tarapaca, où sont les derniers confins du Pérou, du côté du nord au sud.

Lorsque les deux vallées d'Yca et de Pisco eurent été réduites sous la puissance des Incas, ces chefs victorieux, voulant porter leur conquête plus loin, envoyèrent des députés aux habitans de la grande vallée de Chincha (de laquelle toute cette vaste contrée, qui est une des quatre parties de l'empire des Incas, a pris le nom de Chinchasuyu), pour leur dire de prendre les armes, ou de se ranger à l'obéissance de l'Inca Pachacutec, fils du Soleil.

Ceux de Chincha, devenus insolens par leur grand nombre de troupes, ne furent point effrayés par ce discours : ils répondirent hardiment « qu'ils ne voulaient ni reconnaître l'Inca pour roi, ni le Soleil pour leur dieu : qu'ils en avaient déjà un qu'ils adoraient, et un prince qu'ils faisaient gloire de servir ; que leur dieu commun était la mer, qui était bien autre chose que le Soleil, comme l'expérience le montrait assez ; qu'elle leur donnait quantité de poissons pour leur nourriture, au lieu que le Soleil ne leur faisait aucun bien ; que sa chaleur excessive ne servait qu'à les incommoder, et ainsi qu'ils n'avaient que faire de lui ; qu'au

reste, il n'empêchaient pas que ceux des montagnes, dont le pays était froid, ne l'adorassent tant qu'ils voudraient, pourvu qu'on leur laissât la liberté de vivre dans la religion de leurs pères; qu'ils avaient un roi de leur nation, et par conséquent préférable à celui qu'ils leur offraient, qui était étranger, et qu'il leur importait peu qu'il fût fils du Soleil, ni de ses enfans; qu'on les exhortait en vain à tenir leurs armes prêtes, puisqu'ils n'étaient pas gens à se laisser battre; que ceux qui les cherchaient les trouveraient toujours armés pour la défense de leur pays, de leur liberté et de leurs dieux, et particulièrement du dieu tutélaire de leur patrie, qu'ils appelaient Chincha Camac, c'est-à-dire créateur et protecteur des Chinchas; et qu'en un mot les Incas feraient bien mieux de s'en retourner chez eux, que d'attaquer ouvertement un aussi puissant roi que celui de Chincha. » Voilà la réponse de ces gens-là, qui, se piquant de valeur plus qu'aucune autre nation, s'étaient persuadés que leurs ancêtres étaient venus de certaines contrées fort éloignées, dont ils ne savaient point le nom, sous la conduite d'un grand capitaine, qui n'était pas moins vaillant que religieux, et que sous les auspices d'un si brave chef, ils avaient conquis par les armes toute cette grande vallée, et fait passer au fil de l'épée tous ses habitans, sans qu'un seul en

réchappât, parce qu'ils avaient trouvé qu'ils étaient des gens de néant, et qu'ils avaient fait plusieurs autres belles actions, dont nous parlerons ci-après.

CHAPITRE XVIII.

De l'obstination des Chinchas, et comment ils furent contraints de se rendre.

—

Les Incas se voyant si maltraités par la réponse des habitans du pays de Chincha à leurs hérauts, s'avancèrent vers cette contrée, dans le dessein de s'en rendre maîtres; le curaca du pays, qui portait le même nom de Chincha, alla au devant d'eux, hors de la même vallée, avec une bonne armée. On combattit d'abord par quelques légères escarmouches qui se firent de part et d'autre. Mais parce que le lieu qui était fort sablonneux était peu propre pour se battre, les Yuncas allèrent se poster aux avenues de la vallée pour en défendre l'entrée aux ennemis; ce que néanmoins ils ne purent faire, ni empêcher qu'ils ne gagnassent beaucoup de terrain. Cependant il en resta plusieurs sur la

place, et il y eut un grand nombre de blessés de part et d'autre.

Durant cette ardeur violente, que les gens du Chinca témoignèrent à se défendre par l'espace de quelques jours, ils furent souvent invités de la part des Incas à vivre avec eux en paix et en amitié. Mais tout cela ne servait qu'à les fortifier de plus en plus dans la résolution qu'ils avaient prise de résister vaillamment. Car ils s'imaginaient que la chaleur excessive de leur pays en ferait bientôt sortir ces étrangers venus des montagnes; et dans cette confiance ils ne voulaient du tout point entendre aux conditions qu'on leur proposait. Cependant les Incas, pour ne point violer leur ancienne coutume de conquérir les peuples plutôt par amour que par la force des armes, résolurent de temporiser; et de lasser peu-à-peu leurs ennemis, jusques à ce qu'ils se rendissent de leur bon gré. Et comme il s'était déjà passé deux mois de temps, ils prirent la résolution de renouveler leur armée, de peur que les trop grandes chaleurs ne fissent tomber malades leurs soldats. Pour cet effet ils mandèrent ceux des garnisons les plus proches, et qui n'y étaient que pour relever les autres au premier ordre qu'ils en auraient.

Dès que le mestre de camp de cette nouvelle armée eut reçu cet ordre, il mit ses gens en

campagne, qui firent une si grande diligence, qu'en peu de jours ils arrivèrent à Chincha. Ils y furent très-bien reçus du général Capac Yupanqui, qui en même temps congédia les vieilles troupes et commanda qu'on en fît tenir d'autres toutes prêtes en pareil nombre, pour rafraîchir encore l'armée s'il était nécessaire. Il voulut aussi que le prince son neveu se retirât à la montagne avec les vieux soldats, afin qu'il n'y fût pas en si grand danger de tomber malade, qu'il l'eût été au plat pays. Lorsqu'il eut donné cet ordre, il fit toutes sortes de préparatifs pour mieux réduire les Chinchas, qu'il tint assiégés de toutes parts; outre cela, pour les avoir par famine, il empêcha la récolte des moissons et des fruits de la campagne. D'ailleurs, il fit rompre leurs canaux et leurs aqueducs, afin que leurs terres demeurassent en friche faute d'être arrosées. Les Yuncas furent plus sensibles à cela qu'ils ne l'avaient été à tous les autres dégâts, parce qu'il faisait si chaud dans ce pays-là, qu'il n'était pas possible que la terre y pût rien produire, si l'on ne l'arrosait de trois en trois jours.

Les Yuncas se voyant donc ainsi étroitement assiégés et leurs aqueducs rompus, et qu'il ne leur restait plus d'espérance que les Incas se retirassent sur les montagnes de peur de tomber malades dans le plat pays, puisqu'ils avaient

reçu une nouvelle armée, et qu'ils savaient qu'elle devait se renouveler de trois en trois mois; ils perdirent bien une partie de leur orgueil, mais non pas cette opiniâtreté qui les empêchait de connaître qu'ils avaient affaire à des ennemis trop puissans. Car ils y persistèrent encore deux mois, sans vouloir accepter en aucune façon les conditions de paix et d'amitié que les Incas leur faisaient offrir de huit en huit jours. Dans un procédé si opiniâtre, d'un côté ils résistaient à leurs ennemis par les armes, et ils imploraient fort dévotement le secours de leur dieu Chincha Camac; les femmes surtout, les yeux baignés de larmes, lui faisaient des vœux, des sacrifices et des prières, afin qu'il lui plût de les délivrer de la puissance des Incas.

Nous dirons ici en passant que les Indiens de cette belle vallée de Chincha avaient une fameuse idole qu'ils adoraient sous le nom de Chincha Camac. Ce dieu était parmi eux, tel que le Pachacamac ou le dieu inconnu dont nous avons parlé ci-devant, que les peuples des Indes adoraient en esprit. Lorsqu'ils s'aperçurent que les habitans d'une autre grande vallée dont nous parlerons ci-après, qui est plus avant que Chincha, avaient bâti un fameux temple au Pachacamac qu'ils adoraient pour leur dieu, ils résolurent de les imiter. Mais ayant appris

que Pachacamac signifiait celui qui soutient l'univers et qui lui donne de quoi se maintenir, ils s'imaginèrent qu'ayant tant de monde à nourrir il les négligerait à la fin ou qu'il ne pourrait pas fournir aux Chinchas cette abondance de vivres qu'il leur fallait; c'est pourquoi ils crurent qu'il ne serait pas hors de propos de se faire un autre dieu, qui prît un soin particulier de les nourrir et de les assister au besoin. Ils en firent donc un, qui fut celui-ci, et l'appelèrent Chincha Camac. L'extrême confiance qu'ils avaient en ce dieu était la cause de leur opiniâtreté; ils espéraient toujours que ce dieu leur protecteur les délivrerait bientôt de la violence de leurs ennemis.

Mais pour revenir à notre sujet, quoique les Incas endurassent patiemment les incommodités de la guerre et l'obstination des Yuncas, pour ne pas les détruire entièrement, ils ne laissaient pas de les tenir toujours assiégés et de leur faire souffrir toutes les rigueurs de la guerre, excepté la mort. Cependant l'Inca Capac Yupanqui se trouvait bien embarrassé sur ce qu'il avait à faire. Car il appréhendait que si ses gens venaient à tomber malades, pour les grandes chaleurs du pays, auxquelles ils n'étaient pas bien accoutumés, les ennemis ne profitassent de leur avantage et ne les traitassent cruellement, au lieu du bon traitement qu'on leur

avait fait. Il résolut enfin, pour prévenir ce malheur, de leur envoyer des députés pour leur dire, qu'il croyait avoir satisfait pleinement à l'ordre que l'Inca son frère lui avait donné, d'attirer les Indiens à son empire par quantité de bienfaits et non par des actions tyranniques, et que puisqu'il voyait que sa douceur les rendait plus obstinés, et leur faisait attribuer à lâcheté la compassion qu'il prenait d'eux, il leur déclarait que s'ils ne se soumettaient à l'obéissance de l'Inca, dans huit jours, il les ferait tous passer au fil de l'épée sans miséricorde, et qu'on enverrait à leur place dans leur pays de nouvelles colonies pour le peupler. Les députés eurent charge de s'en retourner après leur avoir dit cela, sans attendre leur réponse. Ce discours alarma terriblement les Yuncas. Ils reconnurent que l'Inca se plaignait d'eux avec raison, qu'il avait trop souffert de leur insolence et tardé trop longtemps à les en punir; que, pouvant terminer cette guerre en mettant tout à feu et à sang, il avait épargné leurs biens et usé d'une clémence incroyable envers eux et envers leurs enfans; ils appréhendèrent enfin que leur obstination ne fût cause de la ruine entière de leur pays. Pour la prévenir, ils résolurent donc de faire ce qu'il leur commandait, puisque aussi bien la faim et les fatigues de la guerre qu'ils avaient

souffertes les avaient mis hors d'état de tenir plus long-temps contre lui. Cette résolution prise, ils envoyèrent à l'Inca quelques-uns des plus considérables d'entr'eux, pour lui dire de leur part, qu'ils le suppliaient très-humblement de leur pardonner et de les accepter pour sujets; que leur rébellion leur étant trop manifeste, ils s'en repentaient sincèrement, et qu'ils corrigeraient à l'avenir la faute qu'ils avaient commise, par les soumissions et les services qu'ils rendraient à l'Inca en qualité de bons et fidèles sujets. Le curaca, accompagné de ses parens et des gentilshommes de sa cour, alla le lendemain trouver le général Capac Yupanqui pour lui faire hommage et se déclarer le tributaire du roi son frère.

CHAPITRE XIX.

Des anciennes conquêtes des Chinchas, et de la vanité qu'ils se donnaient faussement.

L'Inca se réjouit fort avec le curaca Chincha de ce que cette guerre qui lui avait donné tant de peine était terminée; il reçut civilement le grand Yunca, auquel il donna de bonnes paroles pour lui remettre l'esprit, le voyant fort affligé à cause de la rébellion qui s'était passée. Il l'assura qu'il lui en donnait une abolition, comme d'une chose que le roi son frère avait entièrement effacée de sa mémoire. Pour le mieux convaincre de ce qu'il disait, il lui fit plusieurs présens au nom de l'Inca et à ceux de sa suite, auxquels il donna de quoi s'habiller magnifiquement, et même quelques joyaux de ceux qu'il estimait le plus; ils furent tous fort satisfaits du bon accueil du général.

Ces Indiens de Chincha se piquent encore aujourd'hui d'une étrange vanité, car ils ne parlent jamais des exploits de leurs aïeux sans raconter la résistance qu'ils firent aux Incas,

osant même dire que les Incas n'avaient pu les conquérir la première fois et qu'ils s'étaient vus contraints de s'en retourner chez eux pour aller chercher de nouvelles forces, ce qu'ils se font accroire sans doute parce qu'ils ne veulent pas avouer comment se passa l'affaire, ou peut-être à cause qu'ils font semblant de ne savoir pas que deux armées furent envoyées dans leur province l'une sur l'autre. Ils disent encore que les Incas furent plusieurs années à les conquérir, qu'ils les gagnèrent à force de promesses et de présens plutôt que par la violence des armes, et que leur nation étant alors fort puissante, elle aurait pu facilement leur résister si elle l'avait voulu. Mais il n'y a rien de si aisé que de défier la tempête quand elle est passée, et lorsqu'on se voit dans un port où l'on ne peut faire naufrage.

Ils se vantent d'avoir été si puissans avant que les Incas les eussent assujettis qu'ils avaient souvent couru tout le plat pays et remporté de riches dépouilles; qu'ils s'étaient rendus redoutables à ceux des montagnes, les avaient contraints d'abandonner leurs propres villes et s'étaient même avancés jusques dans la province des Collas. Mais tous ces beaux contes qu'ils font de leur valeur prétendue ne sont que des choses imaginaires et fausses. Car l'expérience fait voir que ces Yuncas sont des fai-

néans qui aiment à ne bouger de chez eux pour y vivre dans la bonne chère, de sorte qu'il n'y a point d'apparence que leurs ancêtres aient jamais été jusques à la contrée des Collas, puisque pour y aller il leur eût fallu faire près de deux cents lieues de chemin, et passer à travers des provinces beaucoup plus grandes que la leur. Mais ce qui les convainc de mensonge plus que tout le reste est que, lorsqu'ils sortent de leur pays, où il ne pleut ni ne tonne jamais à cause des grandes chaleurs, ils sont si épouvantés au moindre bruit de tonnerre qu'ils entendent sur la montagne, qu'ils ne savent où se cacher, et s'en retournent d'abord.

Pendant qu'on réglait tout ce qui concernait la police et le gouvernement des Chinchas, l'Inca Capac Yupanqui fit avertir le roi son frère du succès de ses affaires, et le pria de lui envoyer une nouvelle armée pour relever la sienne, afin d'aller plus loin pour conquérir les autres Yuncas. Cependant comme on lui dit qu'il y avait parmi les Chinchas beaucoup de sodomites, il commanda qu'on les saisît et qu'on les fît brûler tous ensemble, qu'on démolît leurs maisons et qu'on déracinât leurs arbres, afin qu'on ne pût point dire à l'avenir que des sodomites les eussent plantés : tout cela fut exécuté dans un seul jour. Que si l'équité l'eût pu permettre, ils eussent jeté assurément

dans le feu les femmes et les enfans de ces personnes abominables, tant ils avaient ce vice en horreur.

Les rois Incas rendirent illustre avec le temps cette vallée de Chincha par plusieurs beaux monumens; car ils y firent bâtir un fameux temple au Soleil et une belle maison aux Vierges choisies. Aussi cette vallée, qui eut autrefois plus de trente mille habitans, est encore aujourd'hui une des plus belles de tout le Pérou. Mais parce que les conquêtes et les exploits de ce roi Pachacutec furent en grand nombre, et qu'on ne peut guère parler long-temps sur un même sujet sans ennuyer le lecteur, j'interromprai ici son histoire, et décrirai cependant, pour varier, les deux principales fêtes que ces rois gentils célébraient solennellement; après quoi nous reviendrons à la vie de Pachacutec.

CHAPITRE XX.

De la principale fête du Soleil, et des choses qui s'y passaient.

Il faut savoir, pour une plus claire intelligence de ce chapitre, que le mot Raymi signifiait la même chose parmi ces Indiens que ce que nous appelons une fête solennelle. La principale des quatre fêtes que les rois Incas avaient accoutumé de solenniser dans la fameuse ville de Cuzco, qui était comme une seconde Rome, était celle du Soleil, qui se faisait au mois de juin. Ils la nommaient Intip Raymi, c'est-à-dire la fête solennelle du Soleil, et quelquefois Râymi simplement, qui signifie la même chose. On n'appelait de ce nom les autres fêtes que par une espèce de participation à celle-ci, à laquelle le nom de Raymi appartenait justement, et on la célébrait après le solstice de juin.

Ils faisaient cette fête à l'honneur du Soleil, pour témoigner qu'ils l'adoraient pour le seul dieu, souverain et universel, qui par sa lumière et par sa vertu engendrait et nourrissait

toutes les choses du monde. Ils la solennisaient encore pour reconnaître publiquement que le Soleil était père du premier Inca, Manco Capac, de Coya Mama Oello Huaco, des rois descendus d'eux et de tous leurs autres enfans, qu'il avait envoyés sur la terre, à ce qu'ils disaient, pour l'avantage de tous les peuples du monde.

Les principaux capitaines se trouvaient à cette fête, s'ils n'étaient à la guerre, aussi bien que tous les curacas, non qu'ils fussent obligés d'y assister, mais parce qu'ils étaient bien aises de voir les cérémonies et les solennités d'une si grande fête, où tous couraient à l'envi pour y adorer le Soleil leur dieu et témoigner la vénération qu'ils avaient pour l'Inca leur roi. Lorsque les curacas n'y pouvaient aller en personne parce qu'ils étaient ou accablés de vieillesse ou de maladie, ou employés à des affaires de conséquence pour le service du roi, ou pour la trop grande distance du chemin; ils y envoyaient en leur nom leurs fils et leurs frères, accompagnés des plus nobles de leurs parens. L'Inca même s'y trouvait en personne, s'il n'était à la guerre ou à visiter son royaume. Lui-même, comme souverain prêtre (car il y en avait toujours un du sang royal, soit qu'il fût oncle ou frère de l'Inca, issu de père et de mère légitime), faisait les premières cérémonies de cette fête, comme particulière au Soleil, dont il

était fils aîné, et ainsi c'était à lui à la commencer.

Les curacas suivaient après, parés magnifiquement, du moins ils le croyaient ainsi, et avec les plus bizarres inventions dont ils pouvaient s'aviser. Les uns avaient leurs robes semées de lames d'or et d'argent et des guirlandes de même sur leurs bonnets. Les autres étaient vêtus comme on peint Hercule, de la peau d'un lion dont la tête leur servait d'armet, pour montrer par-là qu'ils imitaient en valeur ce généreux animal dont ils se disaient descendus.

Après ceux-ci d'autres paraissaient tels, sans comparaison, qu'on représente les anges, car ils étaient parés des ailes de l'oiseau que l'on appelle cuntur, qui est si grand et si furieux, qu'il s'en est trouvé quelquefois qui ont tué des Espagnols. Les ailes de ces oiseaux sont semées de blanc et de noir, et sont si grandes qu'elles ont jusques à quinze pieds de long, à les mesurer d'un bout à l'autre. Ceux qui se paraient des plumes de ces cunturs le faisaient pour montrer qu'ils tiraient leur origine de ces oiseaux.

Quelques autres, qui étaient les Yuncas, se déguisaient avec certains masques étranges, qui représentaient les plus horribles figures qu'ils pouvaient s'imaginer. A voir les singeries et les postures qu'ils faisaient dans ces assem-

blées, on les eût pris pour des fous, et pour les mieux contrefaire ils faisaient entr'eux un bruit confus d'instrumens mal accordés, comme de flûtes et de tambours, tenant en main des peaux déchirées dont ils se servaient à faire mille sottises.

D'autres curacas suivaient avec des ajustemens différens, et chaque nation portait les armes dont elle se servait à la guerre, comme des arcs, des flèches, des lances, des javelots et des haches longues et courtes pour combattre d'une main ou de toutes les deux.

Il y en avait aussi qui portaient des ornemens où étaient représentées les belles actions qu'ils avaient faites au service du Soleil et des Incas, et d'autres qui menaient une grande suite de valets qui jouaient des atabales et sonnaient de la trompette. En un mot, chaque nation y paraissait avec le meilleur équipage et le plus de suite qu'il lui était possible d'avoir, les uns faisant à l'envi des autres, pour y briller, plus que leurs voisins.

Avant que de solenniser le Raymi, ils s'y préparaient tous généralement par un jeûne fort austère; car ils ne mangeaient de trois jours qu'un peu de maïs blanc, encore était-il tout cru, avec quelques herbes de celles qu'on nomme chucam, et ne buvaient que de l'eau. Ils s'abstenaient durant ce temps-là de la com-

pagnie de leurs femmes, et l'on ne faisait de feu en aucun endroit de la ville.

Après ce jeûne, la veille de la fête du Soleil, les prêtres Incas, commis à faire les sacrifices, passaient la nuit à tenir prêts les moutons et les agneaux qu'il fallait sacrifier; ils préparaient aussi des vivres et la boisson qu'on devait présenter au Soleil pour son offrande; on donnait ordre à toutes ces choses après qu'on s'était informé à-peu-près du nombre des gens qui étaient venus à cette fête; car il fallait que non seulement les curacas, les ambassadeurs, leurs parens et ceux qui étaient leurs domestiques et leurs sujets eussent part à ces offrandes, mais encore toutes les nations en général qui assistaient à cette solennité. Cette même nuit les femmes du Soleil employaient le temps à pétrir une grande quantité d'une certaine pâte appelée cancu, dont elles faisaient de petits pains ronds de la grosseur d'une pomme; il faut remarquer ici que ces Indiens ne faisaient jamais du pain de leur blé qu'en cette solennité et à une autre fête nommée Citua, et même qu'ils n'en mangeaient que deux ou trois morceaux seulement, parce que la çara qui était une espèce de légume, leur tenait lieu de pain, soit qu'ils en fissent cuire le grain ou qu'ils le rôtissent. Il fallait que ce fussent les Vierges choisies, vouées au Soleil pour être ses

femmes, qui pétrissent la farine dont se faisait ce pain, principalement celui que l'Inca et ceux du sang royal devaient manger, et qu'elles-mêmes apprêtassent toutes les autres viandes de cette fête, parce que ce jour-là ce n'étaient pas les enfans du Soleil qui traitaient leur père, mais c'était plutôt le Soleil qui traitait ses enfans. Pour le commun peuple il était servi par une infinité d'autres femmes qui lui apprêtaient à manger et qui lui faisaient du pain avec beaucoup de soin et d'attention; car quoiqu'on ne le fît que pour le commun, il fallait néanmoins que la farine en fût pure. Il n'était permis de manger de ce pain que le jour de cette solennité, qui était la plus grande de toutes leurs fêtes, parce qu'on le regardait comme une chose sacrée.

CHAPITRE XXI.

De l'adoration qu'ils faisaient au Soleil, en la maison duquel ils allaient, et lui sacrifiaient un agneau.

L'on n'avait pas mis plus tôt ordre à tout ce qu'on jugeait nécessaire pour le sacrifice qu'on devait faire au Soleil, que le lendemain, qui était le jour de sa fête, l'Inca sortait en public, accompagné de tous ses parens, qui marchaient par ordre chacun selon son rang et son âge, et allaient tous ensemble à la grande place de la ville, qu'ils nomment Haucaypata : ils attendaient là, pieds nus, que le Soleil se levât, et tournaient la vue attentivement du côté de l'orient; dès qu'ils le voyaient paraître, ils se mettaient à genoux pour l'adorer; puis tenant les bras ouverts et directement opposés au visage, ils donnaient des baisers à l'air, ce qui est la même chose que ce qu'on appelle en Espagne baiser sa propre main ou le bord du manteau du prince quand on le salue, ce qu'ils faisaient avec un grand zèle et une déclaration publique qu'ils le tenaient pour leur

père et pour leur dieu; mais parce que les curacas n'étaient point du sang royal, et que par conséquent ils n'en devaient pas tenir le rang, ils prenaient place assez près du lieu le plus honorable, appelé cussipata, et faisaient au Soleil la même adoration que les Incas. Le roi se levait alors, tandis que les autres demeuraient à genoux, et prenait en main deux grands vases d'or, nommés aquilla, qui étaient pleins de leur boisson ordinaire. En même temps, comme l'aîné de la maison du Soleil son père, il faisait cette cérémonie en son nom; et avec un vase qu'il tenait de la main droite il l'invitait solennellement à boire; ce qu'ils croyaient que le Soleil fît, et qu'il invitât l'Inca et tous ses parens à lui faire raison; car la plus grande marque qu'ils eussent de la bienveillance de leur seigneur ou de l'amitié de leurs égaux, était lorsqu'ils buvaient les uns aux autres.

Après que l'Inca avait ainsi convié le Soleil à boire, il versait ce qu'il y avait de liqueur au vase dédié au Soleil, qu'il tenait de la main droite, dans une tinette d'or, d'où la liqueur se répandait comme par une fontaine dans un tuyau artistement fait et qui aboutissait de la grande place à la maison du Soleil. Cela fait, il en buvait un peu pour sa part dans le vase qu'il tenait de la main gauche, et en même

temps le reste se partageait entre les Incas, dans un petit vase d'or ou d'argent que chacun avait. Ils vidaient ainsi peu-à-peu le vase de l'Inca, dont le breuvage était, à ce qu'ils disaient, sanctifié par sa main ou par celle du Soleil, et leur communiquait sa vertu. Tous ceux du sang royal buvaient un trait de cette boisson ; mais on donnait à boire aux curacas de la boisson que les femmes du Soleil avaient faite, et non de celle qu'ils croyaient être sanctifiée.

Lorsqu'ils avaient achevé cette cérémonie qui n'était qu'une introduction à mieux boire, ils allaient par ordre à la maison du Soleil et se déchaussaient tous, excepté le roi, à deux cents pas de la porte du temple. Alors l'Inca et ceux de son sang entraient dedans, comme fils légitimes du Soleil, devant l'image duquel ils se prosternaient. Cependant les curacas qui se croyaient indignes d'entrer dans son temple, parce qu'ils n'étaient pas de son sang, demeuraient dehors dans une grande place qui était devant la porte, et aussitôt que l'Inca avait offert de sa propre main le vase d'or, où il venait de faire la cérémonie, les autres donnaient les leurs aux prêtres Incas, qu'on avait nommés et dédiés au service du Soleil; car il n'était permis qu'à eux de faire cette charge, non pas même à ceux du sang du Soleil, s'ils n'é-

taient prêtres. Après que les sacrificateurs avaient offert les vases des Incas, ils sortaient tous jusques à la porte, pour y recevoir ceux des curacas, qui marchaient tous en leur rang et selon l'ordre du temps auquel ils avaient été réduits sous l'empire de l'Inca. Outre leurs vases, ils présentaient au Soleil plusieurs belles pièces d'or et d'argent, qui représentaient en petit et au naturel divers animaux, comme des brebis, des agneaux, des lézards, des crapauds, des couleuvres, des renards, des tigres et des lions, des oiseaux de toutes les sortes, et de tout ce qui croissait dans leurs provinces.

L'offrande étant achevée, ils s'en retournaient par ordre chacun à sa place, et en même temps on voyait venir les prêtres Incas avec quantité d'agneaux, de brebis bréhaignes et de toutes couleurs, car elles sont naturellement ainsi tachetées comme les chevaux d'Espagne. Parmi tout ce bétail qui appartenait au Soleil, ils prenaient un agneau noir, couleur que ces Indiens préféraient aux autres, principalement dans leurs sacrifices, parce que, disaient-ils, elle avait je ne sais quoi de divin. Ils ajoutaient à cela, qu'une bête noire l'était la plupart du temps par tout le corps, au lieu qu'une blanche avait presque toujours quelque tache noire sur le museau, ce qui leur paraissait un défaut; c'est pour cela que leurs rois étaient le plus sou-

vent vêtus de noir, et leurs habits de deuil étaient de la couleur que nous appelons gris de souris.

Ce premier sacrifice qu'on faisait d'un agneau noir, était pour tirer des présages bons ou mauvais de la solennité de leur fête : car dans toutes leurs actions d'importance en temps de paix et de guerre, ils sacrifiaient un agneau, auquel ils arrachaient le cœur et les poumons, pour juger par là si leur offrande était agréable au Soleil; si la guerre qu'ils allaient faire aurait un évènement heureux ou infortuné, et si la récolte des biens de la terre serait bonne cette année; mais il faut remarquer qu'ils sacrifiaient divers animaux, selon la différente nature des présages qu'ils en voulaient tirer, comme des agneaux, des moutons et des brebis bréhaignes : car ils ne tuaient jamais celles qui ne l'étaient pas, et ne mangeaient même de leur chair que lorsqu'elles n'étaient plus capables d'engendrer. Dans ces sacrifices ils prenaient l'agneau ou le mouton qu'ils voulaient immoler et lui tournaient la tête du côté de l'orient, sans lui lier les pieds, mais trois ou quatre hommes le tenaient fortement, pour l'empêcher de remuer. Ainsi tout en vie, ils lui ouvraient le côté gauche, où ils mettaient la main et en tiraient le cœur, les poumons et tout le reste de la fressure, qui devait sortir entière, sans qu'il y eût rien de rompu.

CHAPITRE XXII.

Des présages qu'ils tiraient de leurs sacrifices, et du feu dont ils se servaient pour les faire.

ILS tenaient pour un si bon présage, quand les poumons palpitaient encore, après qu'on les avait arrachés, qu'ils prenaient pour indifférens tous les autres présages, parce que, disaient-ils, celui-ci suffisait pour les rendre bons, quelque mauvais qu'ils fussent. Lorsqu'ils avaient tiré la fressure, ils soufflaient dans le gosier pour le remplir de vent, puis ils le liaient par le bout ou le pressaient avec la main, observant en même temps si les conduits par où l'air entre dans les poumons et les petites veines qui s'y voient ordinairement étaient plus ou moins enflés, parce que plus ils l'étaient, plus le présage leur paraissait bon. Ils considéraient aussi plusieurs autres choses qu'il me serait bien difficile de rapporter, ne les ayant pas remarquées. Je parle seulement de celles-ci, parce que je les ai vu pratiquer deux fois; il me souvient qu'on me mena,

lorsque j'étais encore enfant, dans une basse-cour où quelques vieillards faisaient cette espèce de sacrifice dans un de leurs baptêmes, non pas le jour de leur Raymi, dont on ne parlait déjà plus lorsque je naquis, mais en un autre temps auquel pour des occasions particulières ils faisaient des sacrifices d'agneaux et de moutons, pour en tirer des présages comme nous avons dit de ceux du Raimy; car tout ce qu'ils observaient dans leurs sacrifices particuliers était à l'imitation de ce qu'ils faisaient le jour de leurs fêtes principales.

Ils tenaient pour un présage sinistre, s'il arrivait qu'en ouvrant le côté de la bête qu'ils voulaient immoler, elle se levât sur pied et s'échappât des mains de ceux qui la tenaient. Ils prenaient encore pour un malheur, si le gosier, qui tient d'ordinaire à la fressure, venait à se rompre, sans qu'ils l'eussent tiré entier; si les poumons étaient déchirés ou le cœur gâté, et ainsi des autres choses dont je n'ai pas été soigneux de m'informer ni par conséquent de les remarquer. Je me souviens de celle-ci, pour en avoir ouï parler aux Indiens, qui se demandaient les uns aux autres dans leurs sacrifices, si les présages en étaient bons ou mauvais, sans qu'ils prissent garde à moi à cause de mon bas âge.

Pour revenir maintenant à la solennité de

leur Raymi, il faut savoir que s'ils ne pouvaient tirer un bon présage de l'agneau qu'ils avaient sacrifié, ils immolaient un mouton. Que si le succès n'en était pas non plus selon leur gré, ils sacrifiaient une brebis bréhaigne, et quoique le présage en fût quelquefois aussi mauvais que des autres sacrifices, ils ne laissaient pas de solemniser leur fête; mais c'était avec un secret déplaisir, parce qu'ils croyaient alors que leur père le Soleil était fâché contre eux, pour quelque faute qu'ils avaient commise à son service sans qu'il les en eût avertis. Les guerres sanglantes, la stérilité des arbres et de la terre, la mort de leurs troupeaux, et tels autres maux, étaient, à ce qu'ils croyaient, les effets de ces présages sinistres. Mais au contraire, quand les présages se trouvaient bons, ils se promettaient beaucoup de biens à l'avenir, de sorte que la joie était parmi eux universelle. Après qu'on avait sacrifié cet agneau, on en immolait quantité d'autres, aussi bien que plusieurs moutons et plusieurs brebis que l'on destinait pour le sacrifice ordinaire. Ils n'ouvraient pas le côté à ces victimes comme ils faisaient aux autres, mais après les avoir égorgées, ils les écorchaient et en gardaient le sang et le cœur qu'ils présentaient en offrande au Soleil, de même que du premier agneau, puis ils brûlaient le tout ensemble,

jusques à le réduire en cendre. Il fallait que le feu dont ils se servaient dans leurs sacrifices, leur fût donné, comme ils le disaient, par la main même du Soleil. Ils prenaient pour cet effet un grand bracelet appelé chipana, semblable à ceux que les Incas portaient au poignet de la main gauche, excepté que celui-ci, qu'avait le principal de leurs prêtres, était plus grand que les autres. Il avait au lieu de médaille un vase concave de la grosseur de la moitié d'une orange, extrêmement luisant et poli. On l'opposait directement au Soleil et dans un certain point où les rayons qui sortaient du vase se ramassaient ensemble, on mettait au lieu de mèche un peu de charpie faite de coton où le feu prenait aussitôt par un effet naturel. On brûlait les victimes avec ce feu ainsi allumé et donné de la main du Soleil, et l'on s'en servait à faire rôtir toute la chair qui se mangeait ce jour-là. Ensuite, ils prenaient de ce même feu, qu'ils portaient au temple du Soleil et à la maison des Vierges choisies, où l'on prenait soin de le conserver toute l'année, et c'était un fort mauvais présage quand il venait à s'éteindre. S'il ne faisait point Soleil la veille de la fête, qui était le jour auquel on apprêtait toutes les choses qui étaient nécessaires pour le sacrifice du lendemain ; et si par conséquent il n'y avait pas moyen d'en tirer du

feu, on prenait deux petits bâtons, gros comme le pouce, longs de demi-aune, et d'un certain bois appelé vyaca, qui ressemblait à-peu-près à de la canelle, et à force de les frotter ensemble on en faisait sortir quantité d'étincelles qui prenaient à la mèche. Les Indiens se servent de ce bois au lieu de fusil et en portent ordinairement quelques morceaux lorsqu'ils voyagent, afin de faire du feu si la nuit les surprend en quelque désert, comme je l'ai vu plusieurs fois en voyageant avec eux : mais les bergers surtout s'en servent ordinairement à la campagne. Au reste le mot vyaca sert de nom et de verbe.

Quoique cette sorte de fusil fût très-propre à faire du feu, cependant lorsque la nécessité les contraignait de s'en servir pour le sacrifice de leurs fêtes, ils s'affligeaient fort et le prenaient pour un très-mauvais présage, disant qu'il fallait bien que le Soleil fût irrité contre eux puisqu'il refusait de leur donner du feu de sa main. Après qu'ils avaient fait rôtir la chair de leurs sacrifices dans les deux principales places de la ville, ils la distribuaient à tous ceux qui se trouvaient à cette solemnité, savoir aux Incas, puis aux curacas, et à tous les autres ensuite, selon le rang qu'ils tenaient. Outre cette viande, on leur donnait du pain appelé cancu ; c'était le premier plat qu'on leur servait dans cette solemnité ; après cela on leur

apportait plusieurs autres mets dont ils se rassasiaient sans s'interrompre par la boisson, parce que la coutume générale des Indiens du Pérou, était de ne boire jamais tandis qu'ils mangeaient. Ce que nous avons dit d'eux peut avoir donné lieu à l'opinion de quelques Espagnols qui ont soutenu que ces Incas et leurs sujets communiaient à la manière des chrétiens. Mais comme les jugemens sont libres, je ne puis empêcher que chacun accommode à son sentiment les choses que j'en écris. Après qu'ils avaient bien mangé on leur apportait à boire, ce qu'ils faisaient jusqu'à l'excès, car, pour dire la vérité, c'était le plus grand vice qu'eussent en ce temps-là les Indiens. Mais aujourd'hui Dieu leur a fait la grace de s'être corrigés de ce défaut, à quoi leur a fort servi l'exemple des Espagnols; de sorte que, bien loin de s'enivrer comme ils faisaient autrefois, ils ont en si grande horreur l'ivrognerie, que s'ils se corrigeaient de leurs autres défauts aussi bien que de celui-ci, ils seraient capables sans doute de prêcher l'Évangile, et par leur vie et par leur exemple.

CHAPITRE XXIII.

De leurs festins et de l'ordre qu'ils observaient à boire les uns aux autres.

DURANT ces jours de réjouissance, l'Inca étant assis dans son fauteuil d'or massif, envoyait dire à ses parens nommés Hanan Cuzco et Hurin Cuzco, qu'ils bussent en son nom, aux principaux Indiens des nations étrangères qui étaient venus là pour assister aux cérémonies. Pour y satisfaire donc, ils invitaient premièrement les capitaines qui s'étaient signalés à la guerre, car quoique ceux-ci ne fussent seigneurs d'aucuns vassaux, ils ne laissaient pas d'être préférés aux curacas, à cause des belles actions qu'ils avaient faites. Mais si le curaca tenait rang de seigneur, ou s'il avait eu du commandement à la guerre, ils l'honoraient d'une façon extraordinaire pour l'une et l'autre de ces qualités. En second lieu, l'Inca envoyait inviter à boire les curacas d'autour de Cuzco, savoir tous ceux que le premier Inca Manco Capac avait réduits à son ser-

vice. Ceux-ci, par un privilége particulier que ce prince leur avait donné d'être appelés Incas, étaient estimés tels et tenaient rang après le premier degré des Incas du sang royal, on les préférait même à toutes les antres nations; car l'intention de ces rois ne fut jamais de retrancher ou de diminuer tant soit peu des priviléges que leurs ancêtres avaient accordés à leurs sujets, au contraire ils les confirmaient tous les jours et les augmentaient de plus en plus.

Pour ce qui regarde leur coutume de boire les uns aux autres, il faut savoir que tous ces Indiens en général, et chacun en son particulier, avaient pour cet effet et ont encore aujourd'hui une couple de vases ou de coupes de même grandeur, de même forme et d'un même metal, d'or ou d'argent, et quelquefois aussi ils etaient de bois. Ils avaient ces vases égaux afin qu'ils bussent également et qu'il n'y eût point de supercherie dans ce défi mutuel, en quoi ils procedaient de la manière qui suit. Celui qui provoquait un autre à boire, tenait un de ces vases dans chaque main, et si la personne à laquelle il buvait était de moindre qualité que lui, il lui donnait le vase de la main gauche, et au contraire, s'il était plus qualifié ou du moins son égal, il lui présentait celui de la droite, et faisait les complimens plus ou moins selon le rang qu'il tenait. Alors, après avoir bu,

il retournait à sa place; le premier défi se faisait toujours dans ces débauches du plus grand au moindre par une manière de faveur que le supérieur faisait à son inférieur; c'est pourquoi le sujet ne prenait jamais la hardiesse de boire à son seigneur, parce qu'il voulait donner par-là une marque de soumission et de servitude.

Suivant cette coutume, l'Inca envoyait premièrement inviter ses sujets selon l'ordre que nous avons dit, préférant dans chaque nation les gens de commandement à ceux qui n'en avaient point. L'Inca qui portait la parole de ce défi disait à celui qu'il attaquait: Le Capa Inca vous envoie inviter à boire, et je viens ici pour vous faire raison de sa part. Le capitaine ou le curaca prenait le vase en même temps avec beaucoup de respect et levait les yeux du côté du Soleil pour lui rendre grace de cette faveur extraordinaire que son fils lui faisait, dont il se confessait indigne, puis aussitôt qu'il avait bu il rendait le vase à l'Inca sans lui dire aucun mot, ni faire d'autre compliment que de donner plusieurs baisers à l'air pour une marque d'adoration.

Il faut remarquer ici que l'Inca n'envoyait jamais inviter à boire tous les curacas en général, excepté les capitaines, mais quelques-uns en particulier de ceux que ses vassaux aimaient

le plus, pour les avoir reconnus portés à procurer le bien public, ce qui était le principal but de l'Inca, des curacas et des autres officiers en temps de paix et de guerre. Pour les autres curacas, les Incas qui les attaquaient à boire les invitaient en leur propre nom et non pas de la part de l'Inca, ce qui ne laissait pas de faire plaisir au curaca, parce que celui qui buvait à sa santé était fils du Soleil aussi bien que le roi même.

Quelque temps après qu'on avait bu cette première santé, les capitaines et les curacas de toutes les nations attaquaient à boire, les uns, l'Inca même, et les autres, ses proches parens, dans le même ordre qu'on les avait attaqués eux-mêmes. Le compliment ordinaire qu'ils observaient en cela était de s'approcher de l'Inca sans lui dire aucune parole, ils donnaient seulement des baisers à l'air pour une marque d'adoration. L'Inca recevait aussitôt avec beaucoup de douceur et de civilité, puis il prenait en main les vases qui lui étaient présentés. Et parce qu'il ne pouvait pas tout boire par bienséance et que même cela ne lui était pas permis, il les portait à la bouche, et en buvait plus ou moins selon la faveur qu'il voulait faire à ceux qui avaient présenté les vases et qu'il les en jugeait dignes, ou pour leur propre mérite ou pour le rang qu'ils tenaient. Cela fait, il

commandait à ses gentilshommes, qui étaient tous Incas privilégiés, de boire pour lui avec ses capitaines et ses curacas, auxquels ils rendaient leurs vases après avoir bu. Les curacas les avaient en grande vénération, comme une chose sacrée, parce que le Capa Inca les avait touchés de ses lèvres et de sa main; ils n'y buvaient jamais plus, et même ils ne les touchaient pas, mais ils les mettaient en de certains lieux où ils les adoraient comme des idoles, en mémoire de ce que l'Inca les avait maniés.

Après avoir ainsi bu les uns aux autres, ils se remettaient à leurs places, et alors on voyait paraître des troupes de baladins qui se mettaient à danser aux chansons. Après ceux-ci il en venait d'autres qui étaient masqués, portant à la mode de leur pays plusieurs blasons et devises. Pendant qu'ils passaient ainsi le temps à chanter et à danser, ceux qui les regardaient faire ne cessaient point de boire, principalement les Incas, les curacas et les capitaines, qui buvaient les uns aux autres et se faisaient raison selon qu'ils étaient amis ou voisins, et pour des conditions particulières qui les y obligeaient. Cette fête, qu'ils appelaient Raymi, durait neuf jours, pendant lesquels ils faisaient toute la bonne chère qu'on saurait dire et ne pensaient qu'à se réjouir; mais ils n'employaient que le premier jour seulement à leurs sacri-

fices lorsqu'ils en voulaient tirer un présage. Après les neuf jours les curacas s'en retournaient en leur pays avec la permission du roi. On ne saurait exprimer la joie qu'ils avaient d'avoir assisté à la principale fête du Soleil leur dieu. Si le roi était à la guerre ou à la visite de ses royaumes, dans le temps de cette fête, l'Inca son lieutenant à Cuzco, le grand prêtre, et les autres Incas du sang royal la faisaient célébrer, et les curacas s'y trouvaient avec les ambassadeurs des provinces. Pour le roi, il la solemnisait au lieu où il se trouvait; il est vrai qu'il ne le faisait pas avec tant de magnificence qu'à Cuzco.

CHAPITRE XXIV.

Des cérémonies qu'ils observaient à faire les Incas chevaliers, et quel en était l'examen.

—

Le mot huaraca, qui est de la langue générale du Pérou, signifie la même chose qu'armer quelqu'un chevalier. Leur intention était dans cette cérémonie de donner aux jeunes princes du sang des marques d'honneur et de

les rendre capables des actions militaires et politiques; car ils n'étaient propres sans cela ni à l'un ni à l'autre, parce qu'ils ne passaient encore que pour des damoiseaux, comme disent les livres de chevalerie, et qu'ils ne pouvaient supporter la fatigue des armes à cause de leur bas âge. Ceux à qui l'on voulait donner ces marques de distinction se devaient résoudre de passer par un examen rigoureux, et d'être mis à l'épreuve de tous les travaux et de toutes les austérités qui se pouvaient présenter dans la bonne et dans la mauvaise fortune. Pour mieux donner à entendre les choses qui se passaient en cette cérémonie, nous traiterons de cette matière dans trois ou quatre chapitres, parce que quelque barbares que fussent ces Indiens, ils observaient en cette action plusieurs particularités dignes d'être décrites exactement et qui se rapportaient directement à la discipline militaire. Il faut donc savoir que toutes les fois qu'il se faisait des chevaliers, le menu peuple se réjouissait beaucoup, et que ce jour-là n'était pas moins honorable à ceux qu'on admettait à faire leurs preuves, qu'il l'était aux Incas jeunes ou vieux. Car selon que les jeunes gentilshommes s'en acquittaient bien ou mal, cette action tournait à la gloire ou à la honte de toute leur parenté. Mais on faisait surtout attention à la manière dont s'en acquittaient

ceux de la famille du roi, principalement les princes légitimes et du sang royal, à cause que leurs plus proches s'intéressaient dans le blâme ou dans la louange qui leur en revenait. On admettait donc chaque année ou bien de deux en deux ans, selon que l'occasion s'en présentait, à l'épreuve militaire, les jeunes Incas seulement, et non les autres, quelque grands seigneurs que fussent leurs pères. Pour être admis à cet examen il fallait avoir seize ans, et alors ceux qui s'y présentaient étaient mis dans une maison appelée collcampata et bâtie exprès pour y faire ces exercices. Elle était encore sur pied quand je sortis du pays; je me souviens même d'y avoir vu faire quelques-unes de ces cérémonies, bien qu'à parler proprement elles fussent plutôt des ombres de celles du passé, que de véritables images de leur ancienne grandeur. Il y avait dans cette maison plusieurs vieillards Incas, qui à cause de leur expérience dans les affaires de la paix et de la guerre, étaient choisis pour être les maîtres de ces novices, et pour les examiner sur les choses que nous dirons et sur plusieurs autres points qui me sont échappés de la mémoire. Ils les faisaient jeûner six jours durant avec une grande austérité, puisqu'ils ne donnaient à chacun d'eux qu'une poignée de blé tout cru, nommé cara, et qu'un verre d'eau,

sans y entremêler ni sel, ni uchu, qui est une certaine graine qu'on appelle en Espagne poivre des Indes, qui a cette secrète propriété de donner du goût aux choses mauvaises et aux herbes mêmes. Quoiqu'un jeûne si rigoureux ne dût être que de trois jours, ils le redoublaient cependant aux novices pour éprouver s'ils seraient gens à endurer la faim, la soif, la fatigue et les autres incommodités de la guerre. Ce n'étaient pas seulement ces novices qui jeûnaient, mais encore leurs plus proches parens, qui néanmoins n'y apportaient pas une si grande austérité; ils priaient tous ensemble le Soleil leur père commun, qu'il lui plût donner à leurs enfans autant de courage et de force qu'il leur en fallait pour s'acquitter de ces exercices avec honneur. Que si parmi ces novices il s'en trouvait quelques-uns qui ne fussent pas d'une complexion assez forte, ou qui ne pouvant souffrir la faim, demandassent qu'on leur donnât à manger, les vieillards qui les avaient sous leur charge, les rejetaient aussitôt comme indignes du rang où ils aspiraient. Après que les autres s'étaient acquittés du jeûne ponctuellement, ils leur donnaient à manger un peu plus que de coutume afin qu'ils ne fussent pas si faibles. Ils les éprouvaient ensuite sur la disposition de leurs corps et les faisaient courir pour cet effet depuis la

colline de Huanuncari, qu'ils tenaient pour sacrée, jusques à la forteresse de la ville, d'où il y a bien près d'une lieue et demie. Ils mettaient au bout de cette carrière une banderolle, et le premier qui y arrivait était choisi pour capitaine de tous les autres. Après celui-ci l'on faisait encore beaucoup de cas du second, du troisième et du quatrième jusques au dixième des plus dispos; au contraire, ceux qui perdaient haleine, et qui ne pouvaient franchir la carrière étaient rejetés et tenus pour des infâmes. Les pères et les parens de ceux qui couraient étaient le long de cette lice, où ils ne cessaient de les encourager à bien faire, en leur remettant devant les yeux le déshonneur ou la gloire qui leur en pouvait revenir, et leur disant tout haut qu'ils se résolussent de crever plutôt que de ne pas venir à bout de cette course. Après les avoir ainsi exercés, le lendemain on les séparait en deux troupes égales, mettant les uns dans la place comme tenans, et les autres dehors comme assaillans, afin de gagner le fort ou de le defendre. On les faisait combattre encore le lendemain, mais ceux qui avaient été les assaillans le jour précédent étaient alors les tenans, et au contraire, on les éprouvait par-là de toutes les manières, et on pouvait juger s'ils auraient à l'avenir autant de courage et de force qu'il en faut pour tenir bon

dans un fort, ou pour l'attaquer. Quoiqu'on leur donnât dans ces exercices des armes dont le tranchant était émoussé, ils ne laissaient pas de s'en servir au dommage de plusieurs, qui en étaient blessés et quelquefois tués, tant le désir de la victoire était ardent dans l'esprit de ces jeunes gens.

CHAPITRE XXV.

Qu'ils devaient savoir faire leurs armes, et leur chaussure.

Ensuite de tous ces exercices dont nous venons de parler, ils faisaient lutter ensemble les plus égaux en âge, ils les exerçaient même à sauter, à jeter une pierre et à darder un javelot. Ils les faisaient aussi tirer à un blanc avec un arc et des flèches, quelquefois aussi ils mettaient le but plus loin qu'on n'avait accoutumé de le faire pour rendre leurs bras plus souples et plus robustes; ils leur faisaient faire la même chose avec des frondes dont ils se servaient fort adroitement. En un mot, ils éprouvaient leur adresse au maniement de toutes les armes qu'on portait à la guerre. Outre cela ils les

mettaient quelquefois en sentinelle dix ou douze nuits de suite et les appelaient à des heures incertaines pour voir s'ils veillaient ou non, et s'ils étaient gens à résister au sommeil. Que s'ils en trouvaient quelqu'un qui dormît, ils le réprimandaient rudement et lui reprochaient qu'il n'était pas homme encore, mais un enfant, et par conséquent indigne d'être honoré des dignités et des charges de la guerre. Ils ne les châtiaient pas seulement par les remontrances, mais encore par les coups; car pour éprouver leur constance, ils leur en donnaient souvent de bien rudes avec des houssines et sur les cuisses et sur les bras, que les Indiens du Pérou ont accoutumé d'avoir nus. Que si par leur mine ou par le remuement des bras et des cuisses, ils témoignaient d'être sensibles à la douleur, ils les renvoyaient aussitôt leur alléguant pour raison que celui qui n'était pas capable d'endurer de petits coups de houssine, le serait encore moins d'en souffrir de grands, quand il serait chargé tout de bon, et avec des armes dangereuses. De sorte qu'ils ne pouvaient se montrer sensibles à la douleur, à moins que de passer pour des efféminés.

Quelquefois encore ils les exposaient dans une place publique, où entrait un maître d'armes, tantôt avec une épée à deux mains, appelée mucana, tantôt avec une pique, qu'ils

nomment chuqui. Alors ce maître se mettait à faire des armes devant eux, et présentait la pointe de l'épée ou de la pique devant leurs yeux comme s'il eût voulu les arracher, ou bien il faisait semblant de leur vouloir couper un bras ou une cuisse ; que s'il leur arrivait par malheur de donner la moindre marque de crainte ou en clignant les yeux, ou en retirant la cuisse, ils ne les admettaient plus à cette épreuve, disant qu'il n'était pas possible que celui qui était épouvanté par les armes de ses amis, quoiqu'il fût assuré qu'il n'en serait point frappé, ne fût encore plus effrayé des armes de ses ennemis : s'ils voulaient donc passer pour courageux, il fallait qu'ils se montrassent invincibles aux coups et inébranlables comme des écueils que les vents et les vagues agitent.

Outre ce que j'ai dit ci-devant, il fallait qu'ils sussent faire toutes les armes offensives dont ils avaient besoin à la guerre ou du moins les plus communes ; comme par exemple un arc, des flèches, une massue, un javelot, une lance et une fronde. Ils ne se servaient d'autres armes défensives que de boucliers, qu'on nommait huallcanca, et qu'ils devaient aussi savoir faire. Il fallait de plus qu'ils fissent eux-mêmes leur chaussure ou leurs souliers, appelés usuta. Ils en faisaient la semelle de peau de jonc ou de

chanvre et le dessus avec des tresses de laine ou de chanvre même, de sorte qu'ils ressemblaient à-peu-près aux sandales de nos religieux. Les tresses ou les cordons de ces souliers sont, comme j'ai dit, de laine torse, ce qu'ils font habilement avec un petit bâton qu'ils tiennent d'une main et la laine de l'autre. Pour faire un soulier il ne leur faut que demi-aune de cette tresse, qui est à-peu-près de la grosseur du pouce, parce que plus elle est grosse, moins elle offense le pied. Voilà le but principal de cette coutume qu'ils avaient de faire des tresses et des cordons, et qui est bien éloigné de ce qu'en dit un certain auteur qui a fait une histoire des Indes, où parlant des Incas, il remarque bien ce qu'ils faisaient, mais il ne spécifie point ni comment ni à quelle fin, et il semble nous vouloir faire accroire qu'ils ne le savaient pas eux-mêmes; mais on doit lui pardonner cela aussi bien que plusieurs autres faussetés, parce que n'ayant pas été sur les lieux, il a été obligé d'écrire son histoire sur des mémoires que des Espagnols lui envoyaient selon leurs intérêts et leurs prétentions, et dont il ne pouvait connaître la fausseté. Ce serait au reste une pure extravagance de dire que les Incas s'amusassent à filer, si ce n'était afin de faire des tresses pour leurs souliers, puisqu'il faut tenir pour maxime géné-

rale qu'ils ont été ceux de tous les gentils qui ont eu le plus en horreur les occupations des femmes ; aussi n'ont-ils jamais aspiré qu'à des choses hautes comme des gens qui se piquaient d'être fils du Soleil, et de ne faire par conséquent que des actions dignes d'eux, c'est-à-dire, illustres et tout-à-fait héroïques.

Le terme qu'ils emploient quand ils veulent dire faire de la tresse, est spécifié par le mot milluy, qui n'est qu'un seul verbe, qui signifie tordre de la laine avec un bâton pour des cordons de souliers, ou pour des cordes mêmes à porter quelque fardeau : car ils en faisaient aussi de laine. Comme ce métier n'appartenait qu'aux hommes, les femmes ne se servaient jamais de ce mot dans leur langue générale, parce que, disaient-elles, en le proférant elles eussent démenti leur sexe. Les hommes ne se servaient pas par la même raison du verbe buchca, qui signifie filer avec un fuseau, comme font les femmes, et qui se prend encore pour le fuseau même. Il faut remarquer ici que ces façons de parler sont fort ordinaires à cette langue, comme nous le démontrerons ci-après par l'exemple de certains noms et de quelques verbes, que les plus curieux seront bien aises de savoir : car faute de les entendre, il arrive très-souvent que les auteurs qui écrivent en Espagne les histoires du Pérou, attribuent fausse-

ment à ces Indiens et à leurs Incas des choses qui leur sont désavantageuses. Mais pour revenir à ceux qu'on recevait chevaliers, on voulait qu'ils sussent faire leurs armes et leurs souliers, afin qu'ils n'en manquassent pas, lorsqu'ils seraient à la guerre.

CHAPITRE XXVI.

Ils recevaient le prince à faire l'épreuve de chevalier, et le traitaient avec plus de rigueur que les autres.

Durant les épreuves qu'on faisait de ces jeunes Incas, avant que de les recevoir chevaliers, il ne se passait aucun jour, que les capitaines et les maîtres de cette cérémonie ne leur fissent un discours pour les exciter à bien faire. Ils leur remettaient en mémoire la dignité de leur race, qu'ils tiraient du Soleil, et les belles actions des rois leurs ancêtres et des autres grands hommes descendus d'eux. Ils leur représentaient ensuite les généreux efforts qu'ils étaient obligés de faire dans les combats pour l'accroissement de leur empire; la

patience qu'il leur fallait avoir dans les travaux, pour donner des preuves de leur courage; la piété, la douceur et la clémence envers les pauvres sujets; l'intégrité requise pour empêcher que l'innocence ne fût opprimée et la libéralité dont ils devaient user envers tous en qualité de fils du Soleil. En un mot, ils leur enseignaient ponctuellement tous les préceptes de leur philosophie morale, et tout ce qu'il fallait que fissent des hommes comme eux, qui se piquaient de divinité et d'être venus du ciel en terre; ajoutez à cela qu'ils les faisaient coucher sur le pavé, jeûner fort austèrement, aller pieds nus et pratiquer toutes les autres choses qu'ils jugeaient à-peu-près nécessaires aux gens de guerre.

On admettait aussi à cette épreuve le prince, c'est-à-dire l'aîné des Incas, légitime héritier de l'empire. Pour cet effet, aussitôt qu'il était en âge de pouvoir faire ces exercices, on lui faisait subir l'examen avec la même rigueur qu'aux autres, sans que sa qualité, quelque éminente qu'elle fût, l'exemptât d'aucune fatigue; tout l'avantage qu'il avait au-dessus des autres, c'est que celui qui avait gagné la banderolle qu'on mettait au bout de la lice, et qui par conséquent devait être le capitaine des autres, la donnait d'abord au prince, parce que, disaient-ils, elle lui appartenait de droit avec

le royaume dont l'héritage le regardait. Mais dans tous les autres exercices, soit qu'il fallût jeûner ou passer par la discipline de la guerre, ou savoir faire ses armes et ses souliers, ou dormir à terre, être mal nourri, et aller pieds nus, ils ne lui donnaient pas plus de privilége qu'aux moindres novices. Au contraire, ils le traitaient plus rudement qu'eux, alléguant pour raison, que puisqu'il devait être roi, il était raisonnable qu'il surpassât les autres en vertu aussi bien qu'en dignité; qu'il ne devait céder à personne en constance dans l'adversité, ni en modération dans la prospérité; enfin, qu'il devait être le plus actif et le plus vigilant de son royaume, surtout à la guerre. Toutes ces qualités, disaient-ils, lui donnaient plus de droit à la couronne, que la qualité de fils légitime et d'aîné. Ils ajoutaient à ces choses, qu'il était absolument nécessaire d'accoutumer les rois et les princes à la fatigue des armes, afin qu'ils apprissent à faire cas de ceux qui les servaient à la guerre et à reconnaître ce qu'ils valaient. Durant tout le temps de cette épreuve, qui se faisait d'une nouvelle lune à l'autre, le prince était habillé de méchans haillons, avec lesquels il paraissait en public, toutes les fois qu'il le fallait. On l'habillait ainsi, pour lui apprendre à ne se point méconnaître dans sa condition et à ne mépriser ja-

mais les pauvres, quelque puissant roi qu'il fût, se souvenant qu'il s'était vu en aussi mauvais équipage qu'eux, et par conséquent qu'il était obligé de les aimer et d'user de charité envers eux, s'il se voulait rendre digne du nom Huachacuyac, c'est-à-dire, amateur des pauvres, qui était l'éloge dont ils honoraient leurs rois.

Après cet examen on donnait les marques d'honneur et le nom de vrais Incas fils du Soleil à tous ceux qui s'en étaient rendus dignes, et en même temps les sœurs et les mères de ces nouveaux chevaliers venaient à eux et leur chaussaient des souliers de tresse ou de corde, pour un témoignage de ce qu'ils avaient passé par le rigoureux examen de toutes les fonctions militaires.

CHAPITRE XXVII.

L'Inca donnait les principales marques d'honneur aux nouveaux chevaliers, et ils recevaient les autres de quelqu'un de ses parens.

—

CETTE cérémonie n'était pas plus tôt achevée, qu'ils en donnaient avis au roi, lequel venait en même temps accompagné des plus anciens de son sang. Alors ces jeunes guerriers s'étant prosternés devant lui, il leur faisait un discours en peu de paroles, dans lequel il leur remontrait : que ce n'était pas assez d'avoir les marques d'honneur et les ornemens de chevaliers du sang royal, mais qu'il en fallait savoir user et mettre en pratique les vertus que leurs prédécesseurs avaient eues; qu'ils devaient surtout exercer la justice envers les pauvres, soulager les malheureux, et leur montrer par les effets qu'ils étaient vrais fils du Soleil; que cette qualité de fils du Soleil les devait engager à rendre leurs actions aussi éclatantes que les rayons de leur père, puisqu'il les avait envoyés du ciel en terre pour le bien

commun de ses sujets. Après que le roi avait achevé de parler, les prétendans s'approchaient l'un après l'autre et se mettaient à genoux devant lui, et ils recevaient de sa main la première et la principale marque d'honneur et de dignité royale qui était d'avoir les oreilles percées. L'Inca lui-même les leur perçait dans l'endroit où l'on porte ordinairement les pendans, et il les perçait avec de grosses épingles d'or, qu'ils y laissaient, afin qu'ils en élargissent peu-à-peu le trou dont la grandeur était incroyable. Le nouveau chevalier baisait ensuite la main de l'Inca, en reconnaissance de la faveur qu'il en avait reçue. Cela fait, il passait outre et se prosternait devant un autre Inca qui était oncle ou frère du roi, et qui tenait le second rang après lui. Cet Inca pour témoigner au chevalier qu'il avait passé par la rigueur de l'examen, lui ôtait ses souliers de corde et lui en mettait de plus jolis, qui étaient de laine, comme ceux que le roi et les Incas portaient; cette cérémonie était à-peu-près semblable à celle qu'on fait en Espagne, lorsqu'on donne à quelqu'un l'ordre de chevalier. Dès que l'Inca l'avait ainsi chaussé, il le baisait à l'épaule droite, et lui disait, pour l'exciter davantage aux actions vertueuses : le fils du Soleil, qui a donné de si belles preuves de sa vertu, mérite d'être adoré; car le mot baiser,

signifie aussi adorer, ou porter du respect et faire grâce. Après cette dernière cérémonie, le nouveau chevalier entrait dans un lieu richement paré, où les autres Incas les plus anciens lui donnaient l'écharpe, qui était une espèce de drap de coton qu'ils ne pouvaient porter que lorsqu'ils étaient parvenus à l'âge viril. Cette écharpe, ou plutôt ce drap, était fait en forme de couverture à trois pointes, dont il y en avait deux qui étaient cousues tout du long à un cordon de la grosseur d'un doigt, qui leur servait de ceinture, de sorte qu'une partie du drap leur couvrait les parties honteuses, et l'autre qui passait entre les cuisses était attachée par derrière au même cordon d'où se formait une espèce de caleçon pour être plus honnêtement quand ils quittaient leur habit. Cette marque d'honneur, qui se donnait, comme j'ai dit, en l'âge viril, était une des principales après celle d'avoir les oreilles percées. Car pour les souliers, c'était plutôt pour leur commodité qu'on les leur donnait, comme à des gens fatigués, que pour une marque essentielle d'honneur ou de dignité.

Le mot Huaracu, qui contient en soi tout ce que nous avons dit de cette solemnité, est tiré du nom Huara, qui signifie drapeau, parce que celui qui méritait d'en être honoré, était dès-lors déclaré capable de toutes les dignités

où l'on pouvait parvenir en paix et en guerre. Outre ces ornemens, ils mettaient sur la tête des nouveaux chevaliers deux sortes de fleurs, l'une s'appelait cantut; cette sorte de fleur était fort belle et il y en avait de jaunes, de rouges et de noires; l'autre fleur se nommait chihuayhna, elle était rouge et presque semblable aux œillets d'Espagne. Les gens du commun, ni même des curacas, quelque grands seigneurs qu'ils fussent, ne pouvaient porter de ces fleurs, et cela n'était permis qu'aux Incas de sang royal. Ils leur paraient encore la tête des feuilles d'une certaine plante à-peu-près semblable au lierre, qu'on appelait vinay huayna, c'est-à-dire, toujours jeune, parce qu'elle conserve long-temps sa verdure et ne la perd point, non pas même quand elle est sèche. Ils paraient aussi de ces mêmes fleurs et de cette même herbe la tête du prince, auquel ils ne donnaient point d'autres marques d'honneur que celles des chevaliers Incas, excepté la bordure qui lui prenait d'une tempe à l'autre et qui avait environ quatre doigts de long; car elle n'était pas ronde comme les Espagnols se le sont imaginés, mais faite en forme de frange et de laine rouge, parce que ces Indiens n'avaient pas l'usage de la soie. Nul autre que le prince héritier de la couronne n'avait droit de porter cette bordure, pas même son frère, en-

core fallait-il que le prince eût passé par l'examen de chevalerie pour la pouvoir porter. La dernière marque de distinction qu'on donnait au prince était un javelot d'une aune de long, et une hache d'armes, dont le fer était d'un côté comme celui d'un couteau large, et de l'autre en pointe de diamant et ressemblait à-peu-près à une pertuisane. Quand on lui mettait ces armes en main, on prononçait ordinairement le mot aucacunapac, qui est le datif du nombre pluriel, comme s'ils eussent dit : on vous donne ces armes afin que vous vous en serviez à châtier les tyrans, les traîtres, les cruels, les fainéans et les autres vicieux qui troublent la société. Tous ces défauts sont compris dans le mot auca; pour le bouquet de fleurs odoriférantes, ils le prenaient pour un symbole de clémence, de douceur et de piété, aussi bien que les autres ornemens qu'il devait avoir, pour s'en servir à l'avantage des gens de bien et de ceux qui lui seraient fidèles. Ils lui disaient là-dessus que comme le Soleil son père faisait croître ces fleurs à la campagne pour donner du plaisir aux hommes; il devait de même produire et nourrir ces belles vertus dans son âme, pour faire du bien à tout le monde, afin qu'il n'y eût personne qui ne l'appelât avec raison amateur des pauvres, et qu'ainsi sa renommée fût immortelle dans le monde.

Après que ces bons vieillards, qui avaient le soin d'instruire ces nouveaux chevaliers, avaient dit toutes ces choses au jeune prince en présence de son père; ses oncles, ses frères et tous les autres du sang royal se présentaient devant lui et se mettaient à genoux selon leur coutume, ils l'adoraient tous ensemble, comme si par cette cérémonie ils l'eussent déclaré légitime héritier et successeur de l'empire; ils lui donnaient ensuite la bordure rouge par où finissaient les solemnités requises à faire des chevaliers.

CHAPITRE XXVIII.

Des marques d'honneur des rois, et des autres Incas.

Outre la bordure dont nous venons de parler, que le roi portait de même, excepté qu'elle était rouge, l'Inca avait sur la tête une autre marque d'honneur, qui lui était encore plus particulière, c'était deux plumes ou deux bouts d'aile d'un oiseau qu'on appelait coraquenque et qui est de la grosseur d'un faucon. Ce mot,

qui est un nom propre dans la langue générale du pays, ne signifie rien dans celle qui devrait être particulière entre les Incas. Il fallait que les plumes de cet oiseau, qui sont tachetées de noir et de blanc, ne fussent pas toutes deux d'une même aile, et qu'on les agençât proprement, comme celles que j'ai vu porter à l'Inca Sayri Tupac. Je remarquerai ici qu'au désert de Villcanuta, qui est à trente-deux lieues de Cuzco, au bas de la grande montagne neigeuse, il y a un petit marais où se trouvent les oiseaux desquels on tire ces plumes. Ceux qui les ont bien considérés affirment comme une chose très-véritable que l'on n'en voit jamais que deux à la fois, savoir, le mâle et la femelle qui sont toujours les mêmes, à ce qu'ils disent, sans qu'on sache ni d'où ils viennent, ni où ils se nourrissent, et sans qu'on ait jamais aperçu que ceux-là dans le Pérou, quoiqu'il y ait pourtant dans cette contrée plusieurs montagnes neigeuses inhabitées et plusieurs marais semblables à celui de Villcanuta. Ce conte approche fort de la fable du phénix; mais il y a cette différence, que le phénix est unique et que personne ne l'a vu, au lieu qu'il y a deux oiseaux de cette espèce, et qui sont visibles.

Les rois Incas, étant donc persuadés qu'il n'y avait que ces deux oiseaux dans le monde, les regardaient comme un emblème de Manco

Capac et de sa femme, venus du ciel à ce qu'ils disaient; et à cause de cela ils se paraient de leurs plumes, les tenaient pour sacrées et les estimaient si fort que nul autre qu'eux n'avait droit de les porter. Mais quoi qu'ils en disent, je suis assuré qu'il y a plusieurs autres oiseaux de la même espèce. Ce qui les a trompés sans doute est qu'ils n'ont vu d'ordinaire que deux de ces oiseaux à la fois, qui vont toujours de compagnie. Quoi qu'il en soit, il suffit de savoir que les rois Incas ont pour principale marque d'honneur les plumes du coraquenque. On m'a dit depuis qu'il y a maintenant plusieurs Indiens qui se parent de ces plumes, afin qu'on les croie sortis du sang royal des Incas. Mais il n'y a point d'apparence à cela, parce que la race en est presque toute perdue. Que si quelque chose les a rendus téméraires jusqu'à ce point, ç'a été sans doute le mélange qui s'est fait des étrangers avec ceux de leur nation, par où ont été confondues les marques d'honneur qu'ils portaient sur leur tête, afin d'être discernés d'avec les autres : cette hardiesse est même si bien passée en coutume, qu'ils se disent aujourd'hui presque tous Incas et pallas.

Pour avoir ces plumes, qu'ils portaient sur la bordure rouge, un peu éloignées l'une de l'autre, ils allaient à la chasse de ces oiseaux

le plus doucement qu'il leur était possible, et après qu'on les leur avait arrachées, ils les lâchaient; ce qu'ils ne manquaient jamais de faire toutes les fois qu'ils avaient un nouvel Inca, qui héritait du royaume : car le successeur ne prenait point les mêmes marques d'honneur ni les mêmes ornemens royaux que son père avait portés, mais d'autres semblables à ceux-là. D'ailleurs, cela ne se pouvait faire autrement, puisque c'était la coutume d'embaumer le corps du roi défunt et de le parer des mêmes ornemens qu'il portait durant sa vie. Voilà quelle était la rareté de l'oiseau appelé coraquenque et en quelle estime les rois Incas avaient ses plumes. J'ai cru en devoir parler, parce que cette connaissance, quoique fort peu importante aux Espagnols, est en quelque manière de l'histoire des rois du Pérou.

Pour revenir maintenant à nos nouveaux chevaliers, il faut savoir qu'après qu'on leur avait donné toutes les marques d'honneur que nous avons dit, ils les menaient solennellement à la principale place de la ville, où tous en général se réjouissaient de leur bon succès durant plusieurs jours, et ne cessaient de danser aux chansons. Les plus proches parens en faisaient de même en particulier, et se traitaient les uns les autres dans leurs maisons, où ils solennisaient le triomphe de ces chevaliers nouvelle-

ment reçus, qui n'avaient point eu d'autres maîtres que leurs pères mêmes, pour apprendre l'exercice des armes et à faire leurs souliers; car, au sortir de l'enfance, ils les instruisaient dans toutes les choses qu'ils croyaient nécessaires pour les mettre à l'épreuve de la fatigue, et ne les nourrissaient point délicatement, afin que, lorsqu'ils seraient parvenus à l'âge viril, ils fussent plus propres aux exercices de la paix et de la guerre.

CHAPITRE XXIX.

De la réduction de Chuquimancu, seigneur de quatre vallées.

Il est temps de revenir à la vie et aux conquêtes de l'Inca Pachacutec. Nous disions que, lorsque le général Capac Yupanqui, son frère, eut fait tributaire le grand curaca Chincha, il envoya demander de nouvelles troupes au roi pour conquérir d'autres vallées. L'Inca lui accorda sa demande; il lui envoya une bonne armée, pourvue de bons capitaines, et comman-

dée par le prince Inca Yupanqui, qui avait un désir extrême de s'exercer dans l'art militaire. Lorsque le général eut reçu cette armée, il sortit de Chincha, et alla droit à la belle vallée de Runahuanac, qui signifie épouvantail de gens, nom qui lui fut donné, à cause d'une rivière qui passe par cette vallée, où plusieurs soldats s'étaient noyés, pour n'avoir pu résister à l'impétuosité de son courant, ce qui ne leur fût pas arrivé, s'ils eussent voulu faire une lieue de chemin pour aller gagner un pont qui était à l'une des avenues du gué, sans s'imaginer qu'il leur serait aussi aisé de traverser cette rivière en hiver qu'il leur aurait été facile de la passer au printemps. Son nom est composé du mot runa, c'est-à-dire gens, et du verbe huana, qui signifie proprement se rendre avisé par l'exemple d'autrui, d'où se forme le participe du présent, en y ajoutant un c à la fin, de sorte que ces deux mots joints ensemble signifient celui qui rend les gens avisés par l'exemple des autres. Les historiens espagnols nomment cette vallée et sa rivière Lunaguana, par une corruption de trois lettres de son nom. Un de ses historiens dit que ce mot est tiré de guano, c'est-à-dire fiente, parce qu'on en emploie quantité dans cette vallée pour engraisser la terre; mais cet auteur ne prend pas garde qu'il ne faut pas écrire guano, mais huano,

puisque, comme j'ai dit au commencement, la langue générale du Pérou n'a point de g, et qu'ainsi le verbe huana est le même qu'épouvanter quelqu'un, ou le rendre sage par le malheur d'autrui. On peut inférer de ce passage et de plusieurs autres, que nous alléguerons ci-après, que les Espagnols entendent très-peu cette langue. Je dirai que les maîtres mêmes, qui sont mes compatriotes, font de si grandes fautes, et dans la prononciation et dans l'écriture, qu'il s'en faut bien peu que tous les mots des lettres que je reçois d'eux ne soient espagnolisés; je le leur ai souvent remontré, mais en vain. On dirait qu'ils ont juré de ne point violer l'usage commun, qui fait que les langues se corrompent la plupart du temps par l'empire et la communication de diverses nations.

Il y avait pour lors dans ce pays-là plusieurs vallées fort peuplées, comme celle de Runahuanac, et une autre du côté du nord, nommée Huarcu, où il y avait plus de trente mille habitans, et celle de Chincha, etc., tant du côté du nord que du sud; mais aujourd'hui la plus peuplée n'a pas deux mille habitans. Il y en a même de si désertes, qu'il n'y en a pas un seul du pays, et qui ne soit Espagnol.

Mais pour revenir à la conquête des Yuncas, il faut remarquer que la vallée de Runahuanac et les autres trois du côté du nord, nommées

Huarcu, Malla et Chillca appartenaient toutes à un seigneur nommé Chuquimancu, qui faisait le roi, et prétendait que tous ceux de sa frontière lui devaient hommage, quoiqu'ils ne fussent point ses vassaux. Comme il sut donc que les Incas le venaient trouver dans son pays, qu'il croyait bien valoir un royaume, tant il était présomptueux, il leva le plus de troupes qu'il put, et il se mit en campagne pour empêcher que les gens de l'Inca ne passassent la rivière. On se battit dans cette rencontre, et il y eut quantité de gens tués de part et d'autre. Mais les Incas, qui avaient fait provision de plusieurs radeaux, s'en servirent favorablement, et gagnèrent le passage de la rivière, où, pour dire la vérité, les Yuncas se défendirent lâchement. On croit que le roi Chuquimancu, qui n'était pas fort expérimenté dans l'art militaire, ne fit point de résistance dans cette vallée de Runahuanac, parce qu'il prétendait faire la guerre dans celle de Huarcu, dont la situation lui paraissait extrêmement forte. Nous verrons ci-après qu'il fit en cela une grande faute. Cependant les Incas eurent le loisir de se camper, et le firent si à propos que, par l'imprudence de Chuquimancu, ils gagnèrent en moins d'un mois toute cette belle vallée.

L'Inca laissa de ses gens en garnison dans Runahuanac, pour recevoir les munitions qui

lui seraient envoyées, et lui servir comme d'une arrière-garde. Après avoir mis cet ordre, il passa à Huarcu, où la guerre s'alluma cruellement, parce que Chuquimancu y ayant ramassé toutes ses forces, qui étaient de vingt mille hommes, prit la résolution de tenir bon et de combattre vaillamment pour la défense de son pays et de sa réputation. Pour cet effet, il exerçait souvent ses soldats, et mettait en usage contre ses ennemis toutes les ruses et tous les stratagêmes imaginables. Les Incas ne s'oubliaient point de leur côté, et faisaient tous leurs efforts pour exécuter leur entreprise, sans rendre la victoire sanglante. Ils ne purent pourtant en venir à bout, parce que pendant huit mois que les Yuncas se défendirent, il y eut beaucoup de sang de répandu de part et d'autre. Leur opiniâtreté obligea enfin l'Inca à remuer son camp trois ou quatre fois. Mais pour faire connaître aux ennemis qu'il ne décamperait point qu'il ne les eût vaincus, et que ses soldats étaient aussi bien là qu'en pleine cour, il voulut que son camp s'appelât Cuzco, et que ses quartiers prissent leur nom de la même ville. C'est, à mon avis, ce qui a donné lieu à Pedro de Cieça de Leon de dire au 37e chap. de son livre que les Incas, voyant l'obstination de leurs ennemis, fondèrent une autre ville comme celle de Cuzco, et que la guerre dura quatre ans;

mais, comme il l'affirme lui-même, il n'en parle que sur le rapport des Yuncas, qui lui exagérèrent sans doute les choses, pour donner plus d'éclat à leur résistance, où ils témoignèrent en effet assez de courage à se défendre. Mais si l'on veut approfondir la vérité, on verra qu'il ne se passa autre chose que ce que nous avons dit, que les quatre années furent les quatre armées des Incas, et que la ville ne fut autre chose que leur camp, auquel ils donnèrent le nom de Cuzco.

Cependant les Yuncas ayant été si long-temps tenus de fort près, commencèrent à sentir qu'ils n'avaient point de plus cruel ennemi que la faim; en effet, elle seule suffit pour amollir les cœurs les plus endurcis. D'ailleurs les habitans de Runahuanac ne cessaient d'importuner depuis plusieurs jours leur roi Chuquimancu qu'il eût à se rendre aux Incas, puisqu'il n'était pas capable de leur résister, et à le faire sans délai, de peur que son obstination n'obligeât les Incas à les chasser de leurs maisons et à y mettre ceux de Chincha qui étaient leurs anciens ennemis. Mais comme ils virent que leur roi ne voulait point consentir à leur prière, ils prirent la fuite, et allèrent donner avis à l'Inca des grandes extrémités où ses ennemis étaient réduits par la faim. Dès que Chuquimancu en fut averti, il

résolut de céder à la force, après avoir fait le devoir de bon capitaine, de crainte que tous les siens ne l'abandonnassent, à l'exemple des habitans de Runahuanac, et ne se rendissent à l'Inca. Il communiqua donc cette affaire à ses principaux conseillers, qui furent d'avis d'aller trouver l'Inca tous ensemble sans lui envoyer aucun ambassadeur. Cette résolution prise, ils furent au camp des Incas se prosternèrent à leurs pieds, et leur demandèrent pardon des fautes qu'ils avaient faites, disant qu'ils ne désiraient rien tant que d'être vassaux de l'Inca, puisque le Soleil son père voulait qu'il fût souverain seigneur de tout l'univers.

Les deux Incas les reçurent civilement, et leur pardonnèrent ; ils les renvoyèrent ensuite dans leurs maisons avec quelques présens qu'ils leur firent à leur ordinaire. Au reste on peut connaître que les habitans de ces quatre provinces ne sont pas moins vains que les Chinchas par la relation qu'ils donnèrent de cette guerre à Pedro de Cieça, et que nous avons vue ci-dessus.

Les Incas tinrent à grand honneur d'avoir rendu leur sujet le roi Chuquimancu, et estimèrent tant cette victoire, qu'afin que la postérité sût les grandes choses que leurs gens et même les Incas avaient faites en cette guerre, ils firent bâtir dans la vallée d'Huarcu une forteresse, dont l'enceinte était petite, mais la struc-

ture merveilleuse; de sorte qu'il y a apparence qu'elle eût résisté long-temps à l'injure des temps si on ne l'eût abattue. Elle était située sur le bord de la mer, et je me souviens que les restes en étaient encore beaux lorsque je passai par là en l'an 1560.

CHAPITRE XXX.

Des vallées de Pachacamac, et de Rimac, avec la description de leurs idoles.

—

Après que les Incas eurent rendu tributaire le roi Chuquimancu et mis ordre au gouvernement, aux coutumes et aux lois que lui et les siens devaient garder, ils passèrent plus avant, à la conquête des vallées de Pachacamac, de Rimac, de Chancay et de Huaman, que les Espagnols appellent la Barranca; c'est-à-dire, lieu plein de fondrières. Le grand curaca Cuysmancu était seigneur de ces six vallées. Ce curaca se piquait aussi du titre de roi, quoique ce nom ne fût point en usage parmi les Indiens, on se servait d'un autre semblable,

savoir hatun apu, c'est-à-dire, le grand seigneur. Mais pour éviter les redites ennuyeuses, je rapporterai ici toutes les particularités de la vallée de Pachacamac et de celle de Rimac, que les Espagnols appellent Lima par corruption du mot. Nous avons dit ailleurs que les Incas, rois du Pérou, éclairés de la lumière naturelle, reconnurent qu'il y avait un souverain créateur de toutes choses, qu'ils appelèrent Pachacamac, c'est-à-dire celui qui a fait l'univers et qui le conserve. Les Incas répandirent ensuite cette doctrine par toutes les terres de leur empire. Ils disaient que ce Pachacamac était invisible, et à cause de cela ils ne lui bâtissaient point de temple et ne lui faisaient point de sacrifices comme au Soleil, mais ils se contentaient de l'adorer dans leur ame avec beaucoup de vénération, comme il paraissait assez par les démonstrations extérieures qu'ils faisaient de la tête, des yeux, des bras et de tout le corps toutes les fois qu'ils le nommaient. Cependant la renommée ayant semé cette doctrine partout, à mesure que ces nations furent conquises, elles la reçurent religieusement les unes après les autres; mais ceux qui l'embrassèrent en particulier, avant que d'être conquis par les Incas, furent les prédécesseurs du roi Cuysmancu; car ils bâtirent un temple au Pachacamac, et donnèrent le même nom à

la vallée où ils le fondèrent, qui était en ce temps-là une des principales de toute cette côte. Les Yuncas mirent dans ce temple leurs idoles qu'ils adoraient sous la figure de divers poissons et même sous celle du renard. Ce temple de Pachacamac, fort remarquable bâtiment par la solennité du service qui s'y faisait, et parce qu'il était le seul de tout le Pérou où les Yuncas sacrifiaient des animaux, et même dans leurs plus grandes fêtes, des hommes, des femmes et des enfans. Plusieurs autres provinces barbares les imitaient inhumainement en cela avant que les Incas les eussent conquises : nous ne parlerons pas davantage présentement du Pachacamac, mais nous mettrons en son lieu ce qui nous reste à en dire.

La vallée de Rimac est à quatre lieues de Pachacamac, du côté du nord ; Rimac est le participe du présent, et signifie celui qui parle. On appelait ainsi cette vallée parce qu'il y avait une idole sous la figure d'homme, qui répondait aux demandes qu'on lui faisait, comme l'oracle d'Apollon de Delphes; et qui à cause de cela fut nommé Rimac, c'est-à-dire, celui qui parle. Les Yuncas eurent cette idole en grande vénération, et les Incas aussi, après qu'ils eurent conquis cette belle vallée, où les Espagnols bâtirent la ville des Rois, qu'ils

appelèrent ainsi, parce qu'elle fut fondée le jour de la fête des Rois, de sorte que Rimac ou Lima et la ville des Rois ne sont qu'une même chose; cette ville a pour armes trois couronnes et une étoile. Ils avaient cette idole dans un temple magnifique, qui néanmoins ne l'était pas tant que celui de Pachacamac, où les grands seigneurs du Pérou envoyaient des ambassadeurs, pour y consulter des affaires d'importance. Les historiens espagnols confondent le temple de Rimac avec celui d Pachacamac, disant que ce dernier signifiait celui qui parlait sans faire mention de Rimac. Cette faute et plusieurs autres qui se glissent dans leurs histoires, viennent sans doute de ce qu'ils ne savent pas les propriétés de cette langue, et que d'ailleurs ils ne se mettent pas beaucoup en peine de vérifier les choses comme il faut; peut-être aussi que cela vient de la proximité de ces vallées, qui ne sont qu'à quatre petites lieues l'une de l'autre, et qui appartiennent toutes deux à un même seigneur. Je ne dirai pas d'autres particularités de ces vallées, et de cette idole qui était dans Rimac et non dans Pachacamac. Il ne reste maintenant qu'à rapporter comment ces vallées furent conquises. Le général Capac Yupanqui, avant d'arriver avec son armée dans la vallée de Pachacamac, envoya, comme c'était

la coutume, des hérauts au roi Cuysmancu pour le sommer de se rendre à l'Inca Pachacutec, de le reconnaître pour souverain seigneur, de ne suivre point d'autres lois que les siennes, et en même temps d'adorer le Soleil comme leur principal Dieu, d'abolir entièrement les autres idoles; ou autrement de se préparer à la guerre, et d'être assuré que l'Inca le contraindrait de gré ou de force à suivre ses ordres.

CHAPITRE XXXI.

De la réponse du roi Cuysmancu aux ambassadeurs de l'Inca.

Le grand seigneur Cuysmancu, voyant la guerre allumée dans la frontière de son pays, crut bien qu'elle passerait jusqu'à lui, qu'il n'en serait pas quitte à meilleur marché que ses voisins, et que les Incas ne manqueraient point de se jeter dans ses terres. Il se mit en devoir de leur résister. Pour cet effet, il fit assembler ses capitaines et ses soldats, et il trouva

bon qu'ils fussent présens à l'audience qu'il donna aux ambassadeurs de l'Inca, auxquels il fit réponse que tous ses sujets ne voulaient point d'autre seigneur que lui, qui suffisait pour les gouverner; qu'ils avaient hérité de leurs ancêtres les lois et les coutumes qu'ils observaient; qu'ils s'en trouvaient si bien, qu'ils n'en voulaient point d'autres que celles-là; qu'ils croyaient leurs dieux si excellens et si bons, qu'ils n'avaient garde d'en abolir le culte; que le principal des dieux qu'ils adoraient était Pachacamac, à qui tout le monde devait son être et sa subsistance; qu'ils lui avaient bâti un temple où ils lui offraient tout ce qu'ils avaient de plus cher, jusqu'à lui sacrifier des hommes, des femmes et des enfans, pour l'honorer davantage; qu'ils le révéraient jusqu'à ce point que de n'oser pas même le regarder; que c'était pour cette raison que le roi et les prêtres entraient dans son temple à reculons et en sortaient de même, afin de n'avoir pas occasion de lever les yeux vers son idole; qu'après ce dieu, ils en adoraient un autre appelé Rimac, qui leur rendait raison de l'avenir sur les demandes qu'on lui faisait, et que même ils adoraient le renard, à cause de ses merveilleuses finesses; qu'au culte de tous ces dieux, ils ajoutaient celui de Mama Cocha, qui était la mer, à laquelle ils rendaient des honneurs divins,

parce qu'ils se nourrissaient de son poisson ; qu'ils n'avaient pas besoin d'autres dieux que des leurs. ni moins encore du Soleil, qui n'était pas aussi grand que leur dieu Pachacamac, qui ne savait pas parler comme leur dieu Rimac, et dont la chaleur ne ferait que les incommoder, s'ils en avaient davantage ; et que par conséquent l'Inca les obligerait fort de les laisser vivre à leur mode, sans penser à les assujettir à son empire.

Les Incas furent fort aises d'apprendre que les Yuncas avaient en si grande vénération le Pachacamac, qu'ils adoraient eux-mêmes en leur intérieur, et le regardaient comme le souverain Dieu ; cela les fit résoudre à ne leur point faire la guerre qu'à l'extrémité, en cas que leurs raisons et leurs offres ou leurs caresses mêmes ne fussent pas capables de les réduire. Cette résolution prise, les Incas allèrent dans la vallée de Pachacamac, où le roi Cuysmancu se mit en campagne avec un bon nombre de soldats, tous résolus de mourir pour la défense de leur pays. Mais avant que de passer outre, le général Capac Yupanqui l'envoya prier qu'il y eût entre eux une suspension d'armes, jusqu'à ce qu'ils se fussent entretenus amplement sur le culte de leurs dieux ; et il lui fit savoir que les Incas adoraient non seulement le Soleil, mais encore le Pachacamac, quoiqu'ils ne lui

bâtissent point de temples, et ne lui offrissent point de sacrifices, parce qu'ils ne l'avaient pas vu ni connu, et qu'ils ignoraient même ce qu'il était; qu'au reste, cela n'empêchait pas qu'ils ne l'eussent en très-grande vénération dans leur intérieur, jusque-là même qu'ils n'osaient prononcer son nom qu'avec une humilité profonde, et qu'ainsi, puisque les uns et les autres adoraient un même dieu, ils devaient vivre en frères et en bons amis, bien loin de se faire la guerre; qu'outre que les rois Incas adoraient le Pachacamac comme créateur de l'univers, ils seraient bien aises de regarder désormais le Rimac comme un grand oracle, et que, puisque les Incas s'offraient à révérer leur idole Rimac, il était bien raisonnable que les Yuncas adorassent aussi le Soleil, outre qu'ils y étaient obligés par l'éclat de sa beauté et par les grands biens qu'ils en recevaient tous les jours, au lieu que le renard ni les autres animaux de la terre et de la mer ne leur en faisaient aucun. L'Inca fit ajouter à cela qu'il le priait paisiblement à l'amiable d'obéir à l'Inca son frère et son seigneur, qui était fils du Soleil et tenu pour dieu sur la terre, et de considérer que sa justice, sa clémence, sa bonté et ses autres vertus, jointes à ses lois et à son bon gouvernement, le faisaient si fort aimer de toutes les nations, qu'il y en avait plusieurs qui s'étaient

rendues à lui volontairement, au bruit de ces grandes qualités ; et qu'ainsi, il n'y avait pas d'apparence qu'ils refusassent d'avoir pour maître un prince qui les allait chercher jusque dans leur pays, pour les obliger par ses bienfaits ; qu'en un mot, il les priait de considérer les choses sans passion, de se résoudre à ce que la raison leur conseillerait, de se mettre dans les bonnes grâces de l'Inca, et de ne point souffrir qu'il emportât sur eux par la force une chose qui, s'ils l'accordaient volontairement, donnerait une grande satisfaction à ce grand prince, aux armes duquel toutes les puissances de la terre n'étaient pas capables de résister.

Le roi Cuysmancu et ses gens furent attentifs aux propositions de l'Inca, et trouvèrent à propos de faire une trève de quelques jours, après lesquels la paix fut conclue entre eux par l'adresse des Incas. Les articles en furent tels, que les Yuncas adoreraient le Soleil comme les Incas; qu'ils lui bâtiraient un temple à part tout de même qu'au Pachacamac, auquel ils pourraient continuer de faire des offrandes et des sacrifices, pourvu qu'il n'y eût point de sang humain répandu, parce que par les lois naturelles il n'était pas permis de tuer les hommes, et par conséquent que cette coutume devait être entièrement abolie; qu'ils abattraient les idoles qui étaient dans le temple du

Pachacamac, parce qu'il n'était pas raisonnable qu'il y en eût dans son temple de moins majestueuses que lui, qui était le souverain créateur de l'univers; qu'à l'avenir ils ne lui dresseraient aucune statue et se contenteraient de l'adorer en leur cœur, puisqu'aussi bien n'étant pas visible comme le Soleil, ils ne pouvaient pas savoir sous quelle figure il le fallait représenter; que pour un plus beau monument de sa grandeur, on fonderait dans la vallée de Pachacamac une maison de Vierges choisies, qui était le plus grand honneur qu'on eût pu faire à ce pays-là, puisque toutes les autres provinces n'estimaient rien dans le monde autant que ces maisons et les temples du Soleil, parce que ces choses étaient ce qu'il y avait de plus beau à Cuzco; que le roi Cuysmancu demeurerait paisible dans son pays avec tous les autres curacas, et que reconnaissant l'Inca pour leur souverain seigneur, ils obéiraient exactement à ses lois; que les Incas de leur côté auraient en grande vénération l'oracle Rimac et commanderaient à tous leurs sujets d'en faire autant.

La paix fut donc conclue à ces conditions entre le général Capac Yupanqui et le roi Cuysmancu, auquel on déclara les coutumes et les lois que l'Inca ordonnait d'observer. Elles lui parurent si justes et si honnêtes qu'il les ac-

cepta sans aucune difficulté; il accorda aussi le tribut qui devait être payé au Soleil et à l'Inca. Après que les affaires furent ainsi réglées par Capac Yupanqui, et qu'il eut mis les garnisons nécessaires pour la sûreté du pays conquis, il résolut de retourner à Cuzco avec le prince son neveu pour y rendre compte à l'Inca son frère de tout ce qui s'était passé dans ces deux conquêtes; ils menèrent avec eux le roi Cuysmancu afin de le faire connaître à l'Inca et qu'il l'honorât de ses faveurs comme son allié. Cuysmancu fut d'autant plus aise de faire ce voyage, qu'il n'avait rien tant à cœur que d'aller baiser les mains à l'Inca, et de voir la fameuse ville de Cuzco. Cependant l'Inca Pachacutec, qui dès le commencement de cette expédition avait fait son séjour dans la province de Rucana, n'eut pas plus tôt appris le bon succès de la conquête de ces vallées, qu'il retourna dans sa ville impériale de Cuzco, d'où il sortit pour aller recevoir son frère et son fils avec les mêmes préparatifs qui s'étaient faits dans l'autre triomphe. Il voulut même qu'ils fussent plus grands, et après leur avoir fait toutes les caresses imaginables, il reçut ensuite fort civilement Cuysmancu, et ordonna qu'il tînt rang dans la pompe du triomphe entre les Incas du sang royal, parce qu'il adorait comme eux le grand dieu Pachacamac. Cette faveur combla

de joie Cuysmancu, mais d'un autre côté elle lui attira l'envie de tous les autres curacas.

Après les magnificences de ce triomphe, l'Inca traita fort obligeamment Cuysmancu et tous ceux de sa suite, et les renvoya dans leur pays, comblés de présens et d'honneurs, de sorte qu'ils s'en retournèrent fort contens et publièrent depuis partout que l'Inca était le vrai fils du Soleil, qui pour ses grandes vertus méritait d'être adoré et servi de tout le monde.

Il faut remarquer ici qu'en même temps que le diable vit que les Incas s'étaient rendus maîtres de la vallée de Pachacamac et qu'il n'y avait plus d'idole dans son temple, il voulut en être le chef et y passa pour un dieu inconnu qu'ils avaient en si grande vénération, afin de pouvoir par ce moyen se faire adorer en plusieurs manières et mettre ses fourberies à plus haut prix. Pour cet effet, il parla aux principaux prêtres dans les plus secrets recoins du temple, et leur dit qu'à présent qu'il était seul, il les voulait éclaircir de leurs doutes et répondre à leurs demandes, non pas néanmoins à toutes, mais aux plus importantes. La raison qu'il leur allégua là-dessus, fut qu'il ne serait pas séant à un dieu comme lui de se ravaler jusque-là, que de parler à des hommes de peu, et que par conséquent il ne devait avoir commerce qu'avec des rois et des grands sei-

gneurs, mais qu'au reste il commanderait à l'idole Rimac, qui était son valet, de répondre aux demandes que lui feraient les gens du commun. Cet artifice du diable fut cause qu'on ordonna depuis que les affaires des rois et des grands seigneurs seraient mises en délibération dans le temple de Pachacamac, et qu'on consulterait des doutes du menu peuple dans celui de Rimac. Aussi fut-ce pour cela qu'ils appelèrent cette idole Causeuse, parce qu'ayant à répondre à tous il fallait qu'elle parlât beaucoup nécessairement. Le R. P. Blas Valera dit la même chose sur ce sujet, mais fort succinctement.

Après que l'Inca Pachacutec eut fait ces conquêtes, il fut quelques années sans porter ses armes dans de nouvelles provinces pour donner quelque relâche aux siennes, dont les habitans lui paraissaient avoir été foulés par les levées de gens de guerre. Cependant il s'appliqua entièrement à bien gouverner ses royaumes, et les rendit plus illustres qu'auparavant, par des bâtimens magnifiques, par des lois, des ordonnances et des cérémonies qu'il établit de nouveau pour fortifier la religion de ses sujets. Il réforma en même temps les anciens abus, afin de ne point démentir par ses actions le nom de Pachacutec, et de se rendre immortel dans tous les siècles, pour avoir été un grand roi, un

pontife illustre et un grand capitaine, à cause de son bon gouvernement, des lois qu'il avait faites pour la religion, et de ses conquêtes qu'il avait étendues plus loin qu'aucun de ses ancêtres. Il enrichit en particulier le temple du Soleil, et fit lambrisser de lames d'or, non-seulement ses murs, mais encore ceux des autres appartemens, et particulièrement d'un cloître qu'on y voit encore à présent plus éclatant par les richesses spirituelles, qu'il ne l'était alors par les temporelles, d'or et de pierreries; car le Saint-Sacrement est aujourd'hui dans l'endroit du temple où était alors la figure du Soleil, et le cloître sert pour y faire la procession aux principales fêtes de l'année, dans le couvent de Saint-Dominique.

CHAPITRE XXXII.

De la conquête que les gens de l'Inca firent des terres du grand Chimu, et de la cruelle guerre qu'ils eurent ensemble.

L'Inca Pachacutec employa six années entières aux exercices dont nous venons de parler; après quoi voyant ses royaumes paisibles et ses sujets délassés, il leva trente mille hommes pour aller conquérir les vallées qui étaient le long de la côte jusques au parage de Cassamarca, où étaient les bornes de son empire par le chemin de la montagne. Lorsqu'il eut fait ses préparatifs, il nomma six Incas des plus expérimentés, pour être mestres de camp de son armée et les principaux conseillers de son fils Inca Yupanqui; car il le choisit pour général de cette armée, l'ayant reconnu capable des plus hautes entreprises et digne disciple du grand capitaine Capac Yupanqui. Pour cet excellent général son frère, qu'il nommait son bras droit, à cause des grandes choses qu'il avait faites, il le fit demeurer avec lui, pour se reposer de ses tra-

vaux, l'honora du titre de lieutenant-général et lui donna un pouvoir absolu par tout son empire.

Dès que l'armée fut prête, le prince Inca Yupanqui sortit de la ville avec le premier régiment et prit le chemin de la montagne, par où il marcha jusques dans la province d'Yauyu, qui est au parage de la ville des rois, où il attendit toutes ses troupes; lorsqu'elles furent arrivées, il alla jusques à Rimac où était l'oracle qu'on appelait le parleur. Les Indiens disent que ce jeune prince a été le premier des rois Incas qui vit la mer du sud, et qui conquit le plus de provinces sur cette côte, comme nous le verrons dans la suite de sa vie. Le curaca de Pachacamac, autrement le Cuysmancu, et celui de Runahuanac, qu'on nommait Chuquiamancu, le furent recevoir avec de bonnes troupes qu'ils lui offrirent pour cette conquête. Le prince leur sut bon gré de leur offre et leur accorda plusieurs graces. De la vallée de Rimac il alla au temple de Pachacamac, où il entra sans y faire ni offrandes ni sacrifices, se contentant d'adorer ce dieu dans son âme, selon la coutume des Incas. En sortant de ce temple, il fut visiter celui du Soleil, où il fit quantité de sacrifices et de grandes offrandes d'or et d'argent. Ensuite, pour s'accommoder à l'humeur des Yuncas, il alla voir l'idole Rimac, et même

pour satisfaire aux articles du traité de paix, il voulut qu'on lui offrît des sacrifices, et que les prêtres le consultassent touchant le succès de son entreprise. L'oracle répondit que son voyage serait heureux. Lorsqu'il fut arrivé à la vallée que les Indiens nomment Huaman et les Espagnols la Barranca, il envoya faire les sommations ordinaires de paix ou de guerre, à un grand seigneur appelé Chimu, à qui appartenaient les vallées que l'on trouve depuis la Barranca jusques à la ville de Truxillo. Les principales de ces vallées sont les cinq suivantes, Parmunca, Huallmi, Santa, Huanapu et Chimu, où est à présent Truxillo; toutes ces vallées sont fort fertiles et bien peuplées. Leur principal curaca, qui se nommait le puissant Chimu, prenait son nom de la province où il tenait sa cour, vivait en roi et se faisait craindre de tous ses voisins, qui étaient en trois endroits de la frontière, à l'Orient, au Nord et au Sud, parce que la mer est à l'occident de ses terres.

Le grand et puissant Chimu répondit à la sommation de l'Inca, qu'il était prêt à mourir les armes à la main pour la défense de son pays, de ses coutumes et de ses lois; qu'il ne voulait point entendre parler de nouveaux dieux, et qu'il ne donnerait d'autre réponse à l'Inca. Le prince Inca Yupanqui ayant appris cette résolution de Chimu, alla droit à la vallée

de Parmunca où l'ennemi l'attendait. Le curaca commença d'abord à escarmoucher pour éprouver les forces des Incas. Il combattit assez longtemps contre eux pour les empêcher d'entrer dans leurs tranchées; mais cela ne lui servit de rien, car malgré tous ses efforts les gens de l'Inca se campèrent avantageusement. Il en demeura plusieurs sur la place de part et d'autre. Cependant le prince, qui voyant la résistance des Yuncas, appréhendait que le peu de troupes qu'il avait, n'encourageât les ennemis à se défendre plus opiniâtrément, envoya des exprès à son père pour lui demander encore vingt mille hommes, non pour les changer avec d'autres comme il avait fait dans ses dernières conquêtes, mais pour abréger la guerre, parce qu'ayant affaire à des ennemis altiers et mutins, il ne voulait pas leur donner tant de loisir qu'aux autres. Après avoir dépêché ces courriers, il poussa cette guerre le plus qu'il put; les curacas de Pachacamac et de Runahuanac y parurent les plus grands ennemis de Chimu. Ces deux curacas soutenus par la puissance de l'Inca, ne cherchaient qu'à se venger des outrages qu'ils avaient reçus de Chimu, avant que les Incas vinssent dans ces contrées, dans les guerres qu'ils avaient eues avec lui touchant les bornes et les droits des pâturages. Ils avaient été si animés les uns contre les autres dans ces

guerres, qu'ils avaient rendu esclaves tous les prisonniers qu'ils avaient faits des deux côtés. Rien ne fâcha tant le puissant Chimu, et ne l'excita à faire tous ses efforts pour se défendre, que l'animosité des Yuncas contre lui, mais rien ne contribua plus à avancer les conquêtes des Incas; de sorte qu'ils gagnèrent en peu de jours toute la vallée de Parmunca, et battirent en diverses rencontres les habitans de Huallmi, et les contraignirent d'abandonner leur propre pays, et de se retirer dans la vallée de Santa, qui était alors une des plus belles de toute la côte, et qui n'est à présent qu'un désert, non plus que toutes les autres vallées, à cause des grandes désolations qui y sont arrivées depuis ce temps là.

Les habitans de Santa plus courageux et plus aguerris que ceux de Huallmi et de Parmunca, combattirent vaillamment pour la défense de leur pays, et firent des sorties dans toutes les occasions qui s'en présentèrent. Ils resistèrent ainsi durant plusieurs jours à la puissance des ennemis, sans qu'on pût juger si l'avantage penchait d'un côté plus que de l'autre; leurs belles actions relevèrent extrêmement les espérances du grand Chimu leur curaca. Mais il se glorifiait un peu trop de la valeur de ses gens, et les chimères qu'il se mettait dans l'esprit le portaient à publier des

choses que les ennemis démentirent : car sa vanité lui faisait dire que le prince qui était d'une complexion délicate, se lasserait bientôt de la fatigue des armes; que les délices de la cour ne tarderaient guère à l'y rappeler, et que le désir qu'auraient ses soldats de revoir leurs maisons, leurs femmes et leurs enfans, les obligerait à le suivre; qu'au reste la chaleur de son pays serait plus forte qu'eux, et les contraindrait de l'abandonner ou bien qu'elle-même les perdrait s'ils étaient assez fous pour n'en bouger. L'orgueilleux Chimu fondait tout le bon succès de cette guerre sur ces vaines imaginations, et il devenait tous les jours plus obstiné, sans vouloir entendre, moins encore accepter les conditions que l'Inca lui faisait de temps en temps. Au contraire, pour rendre son opiniâtreté plus visible, il rafraîchit son armée de gens qu'il fit venir des autres vallées de son état, de sorte qu'à mesure qu'il recevait de nouvelles troupes, la guerre devenait plus sanglante; aussi les Incas avouèrent qu'ils n'en avaient point eu encore de si cruelle ni de si épineuse que celle-là; il y eut des deux côtés quantité de morts et de blessés, parce que les uns et les autres combattaient en hommes déterminés, pour remporter la victoire. Mais tout cela n'empêchait pas que les principaux chefs de l'armée de Chimu, n'eussent bien voulu que

leur curaca eût accepté les offres de paix et d'amitié que leur faisait l'Inca, parce qu'ils jugeaient assez qu'il se faudrait rendre à lui, tôt ou tard, et qu'il n'y avait pas moyen de résister à une si grande puissance. Ils temporisaient néanmoins, et pour s'accommoder à la volonté de leur maître, ils enduraient patiemment la fatigue de la guerre, et quoiqu'ils vissent qu'on faisait esclaves leurs femmes et leurs enfans, ils n'avaient pas la hardiesse d'en dire leur sentiment.

CHAPITRE XXXIII.

De l'étrange obstination du grand Chimu, et comment il se rendit enfin au prince Inca Yupanqui.

Pendant que le grand Chimu s'obstinait ainsi à la guerre, et qu'elle était sanglante de part et d'autre, le prince Inca Yupanqui vit arriver à son armée les vingt mille hommes qu'il avait envoyé demander au roi son père. Ce renfort de troupes mortifia extrêmement Chimu, rabaissa son orgueil et le plongea dans une profonde tristesse; car il vit bien que ses desseins étaient ruinés par-là et ses espérances

perdues; il se représentait d'un côté la puissance de l'Inca redoublée tout-à-coup, lorsqu'il la croyait anéantie, et de l'autre il considérait que ce nouveau secours arrivé à l'ennemi avait abattu entièrement le courage de ses gens, qui d'ailleurs ne faisaient la guerre depuis quelque temps, que pour s'accommoder à l'humeur altière de leur seigneur, et non pour aucune espérance qu'ils eussent de pouvoir résister à l'Inca. Les principaux parens de Chimu, croyant que l'occasion était favorable pour le disposer à la paix, furent le trouver, et lui remontrèrent qu'il était hors d'état de se défendre plus long-temps, que leurs ennemis communs s'enrichissaient tous les jours des dépouilles qu'ils prenaient sur eux, qu'ils enlevaient leurs femmes et leurs enfans et les rendaient esclaves; et que, s'il s'obstinait encore à rejeter les offres de l'Inca, ce prince, bien loin d'user de sa clémence ordinaire envers eux, les détruirait entièrement et mettrait tout leur pays à feu et à sang.

L'orgueilleux Chimu fut fort surpris de cette remontrance de ses gens, qui ne lui parut pas tant un conseil salutaire, qu'une menace désespérée, qui venait de peur et de lâcheté. Ne sachant donc quel remède y apporter, ni à qui demander du secours, parce que tous ses voisins étaient choqués de son humeur impé-

rieuse, bien loin d'être disposés à l'assister dans ce besoin; il résolut d'accepter les premières offres qui lui seraient faites de la part du prince. Il ne voulut pas néanmoins que cela vînt de lui, ni en faire porter la parole, de peur qu'on ne l'imputât à lâcheté et à faiblesse d'esprit : au contraire, il dit à ses gens, sans leur découvrir son dessein, qu'il ne manquait ni d'espérance ni de moyens pour résister à l'Inca et se tirer honorablement de cette guerre, pourvu qu'ils voulussent prendre courage; qu'étant obligés de mourir en combattant pour leur liberté et pour la défense de leur patrie, ils ne devaient point faire d'action qui ne fût digne de leur valeur; que les accidens de la guerre étaient journaliers, et qu'à mesure qu'on leur enlevait leurs femmes et leurs enfans, ils se devaient représenter qu'ils avaient bien fait d'autres esclaves et en plus grand nombre; qu'au reste, il espérait de les remettre bientôt en liberté; qu'ils devaient donc prendre courage et ne dégénérer point de cette haute valeur que leurs ennemis avaient toujours éprouvée; qu'il leur promettait de ne les abandonner jamais et qu'ils pouvaient vivre en repos sur sa parole, puisque leur commune conservation lui était plus chère que la sienne propre.

Le grand Chimu renvoya ses gens avec ces consolations et ces faibles espérances, qui

consistaient plutôt en paroles qu'en effets; mais il était bien étonné de les voir si abattus et si découragés. Il n'en fit pas semblant néanmoins et continua cette guerre le mieux qu'il lui fut possible, jusqu'à ce que le prince lui envoya de nouveaux députés pour l'assurer de son amitié, comme ils avaient fait autrefois, et d'une abolition de tout le passé, en cas qu'il se voulût mettre à son devoir et se rendre à lui. Quoique ce fût une chose qu'il eût déjà résolue en lui-même, il n'en témoigna pourtant rien : pour persuader même aux ennemis qu'il ne voulait nullement démordre de sa première résolution, il leur répondit que pour son particulier, il n'était pas homme à parler d'accommodement, mais que néanmoins pour ne point négliger la conservation de ses sujets, il prendrait leur avis là-dessus et ferait ce qu'ils lui conseilleraient pour leur avantage. En effet, pour ne point traîner la chose en longueur, il fit appeler ses capitaines et ses parens, auxquels il proposa les offres de l'Inca, leur dit qu'ils pensassent bien à ce qui leur était le plus avantageux, et les assura que s'ils trouvaient à propos de se soumettre, il ferait pour l'amour d'eux tout ce que l'Inca voudrait, et préférerait leur satisfaction à sa propre volonté.

Les capitaines extrêmement aises de voir que leur curaca ne persistait plus dans son humeur

opiniâtre, prirent la liberté de lui dire qu'il y aurait de l'injustice à n'obéir pas à l'Inca puisqu'il leur témoignait être si bon et si généreux; que les ayant presque réduits à se rendre, et pouvant les y contraindre par la force, il les traitait si doucement, qu'il faisait gloire de les attirer à son amitié. Le puissant Chimu jugeant bien par ce langage de la résolution de ses gens, qui parlaient plutôt en hommes libres, qu'en humbles vassaux, ne trouva pas à propos de s'opposer plus long-temps à leurs désirs. Pour leur témoigner donc qu'il était résolu de faire ce qu'ils voulaient, il envoya des ambassadeurs au prince Inca Yupanqui, pour lui dire de sa part : qu'il suppliait son altesse de ne lui point refuser, ni à ses sujets, les effets extraordinaires de clémence et de miséricorde que les Incas, fils du Soleil, avaient toujours témoignés aux nations qu'ils avaient conquises aux quatre parties du monde; qu'il se mettait le premier au nombre des coupables et des rebelles; que, reconnaissant sa faute, il lui en demandait humblement pardon; qu'il se promettait de le recevoir, parce qu'il était bien assuré par la longue expérience que tous les peuples en avaient faite, que son altesse ne s'éloignerait pas de la clémence des autres Incas ses prédécesseurs; qu'il savait assez qu'un prince comme lui préférait le titre d'amateur

et de bienfaiteur des pauvres à tous les autres; et que par la requête qu'il lui présentait, il osait lui demander une abolition générale pour tous ses sujets qui étaient moins coupables que lui, puisqu'ils n'avaient résisté à son altesse que pour obéir à leur curaca. Cette ambassade fut d'autant plus agréable au prince, qu'il avait toujours appréhendé qu'il serait obligé d'user de violence pour faire cette conquête. Il reçut donc fort civilement les ambassadeurs du Chimu, et leur dit: qu'ils s'en retournassent à leur curaca et qu'ils l'amenassent avec eux, afin que pour une plus ample satisfaction, ils reçussent tous ensemble le pardon de la propre bouche de l'Inca, et qu'il leur donnât en même temps de sa propre main les bienfaits qu'ils en devaient attendre. Ces paroles firent connaître à l'audacieux Chimu, le tort qu'il avait eu de tarder si long-temps à se soumettre à l'Inca; il alla trouver aussitôt le prince et lui fit toutes les soumissions imaginables, se prosternant même devant lui pour l'adorer, et répétant souvent la même prière qu'il lui avait fait faire par son ambassadeur. Le prince le voulant tirer de la peine où il le voyait, lui fit un accueil très-favorable et commanda à deux de ses capitaines qu'ils le relevassent de terre, et après qu'il lui eut donné une longue audience, il l'assura qu'il lui pardonnait le passé; qu'au

reste, il n'était point venu là pour usurper son pays, mais pour en réformer la religion, les coutumes et les lois : et que, pour le mieux convaincre de la vérité de ses paroles, si le Chimu appréhendait d'avoir perdu son État, il le lui remettait très-volontiers pour le posséder comme auparavant, avec toute assurance; à condition que lui et ses sujets abattraient leurs idoles, représentées par des poissons et par d'autres animaux; qu'ils adoreraient le Soleil et serviraient l'Inca son père. Le Chimu charmé par des paroles si obligeantes, adora le prince une seconde fois et lui répondit : qu'il était l'homme du monde le plus affligé de ne s'être pas mis plus tôt à son devoir, et de n'avoir pas obéi d'abord à un si bon et si généreux seigneur; que sa faute lui paraissait si grande, que, quoique son altesse la lui eût pardonnée par une grâce particulière, il ne laisserait pas d'en avoir du regret toute sa vie, et qu'au reste il était prêt à exécuter ponctuellement tout ce que l'Inca lui commanderait touchant la religion, les lois et les coutumes de son pays.

La paix se conclut ainsi entre eux, et le Chimu se fit tributaire de l'Inca, qui lui donna plusieurs robes pour lui et pour sa noblesse. Après cela, il visita les vallées de son pays, où il fit faire de beaux bâtimens et de grands aqueducs pour arroser les terres labourables, qui

y étaient en assez grand nombre. Il fit faire aussi des magasins pour y mettre les revenus du Soleil et de l'Inca, et les provisions nécessaires pour en assister ceux du pays en temps de famine, selon l'ancienne coutume des Incas; mais il voulut surtout qu'on bâtît une forteresse dans la vallée de Parmunca, pour être un monument de la victoire qu'il avait gagnée contre le roi Chimu, dont il se glorifiait beaucoup. Il voulut que ce fort fût bâti dans cette vallée, parce que la guerre y avait commencé. D'ailleurs on eut soin que la structure en fût excellente, et qu'on l'embellît de peintures et de plusieurs autres curiosités dignes d'un roi. Mais tout cela n'a pas empêché que les étrangers ne démolissent ce bel édifice, excepté quelques restes qu'ils laissèrent debout, par où l'on pût connaître que c'était un chef-d'œuvre. Après que le prince eut fait tout ce que je viens de dire, qu'il eut établi dans le pays conquis tous les officiers nécessaires pour la justice et pour l'administration des revenus du Soleil et de l'Inca, et qu'il eut mis dans les places des garnisons, comme c'était la coutume, il laissa le Chimu dans son pays, plus content qu'il n'avait jamais été, et il s'en retourna à Cuzco, où il fut reçu avec les mêmes triomphes et les mêmes solennités dont nous avons parlé ci-devant, qui durèrent un mois entier.

CHAPITRE XXXIV.

De ce que fit l'Inca jusques à sa mort, pour le bien commun de ses sujets, et pour l'embellissement de son empire.

L'Inca Pachacutec, se voyant sur l'âge, se lassa de ses conquêtes et n'en voulut point faire davantage, se contentant d'avoir augmenté son empire de plus de cent trente lieues de long, du nord au sud, et d'y avoir ajouté en largeur tout ce qu'il y a de pays depuis la grande montagne neigeuse jusqu'à la mer, qui contient de ce côté-là soixante lieues de l'est à l'ouest, et de l'autre environ soixante. Il employa tout le reste de sa vie aux choses où il s'était toujours appliqué, savoir : à confirmer les lois de ses prédécesseurs, et à en faire d'autres nouvelles pour l'avantage de ses sujets. Il fit bâtir quantité de villes en des lieux déserts, les peupla d'étrangers, et en rendit les terres fertiles par le moyen des canaux et des aqueducs. Outre cela, il bâtit plusieurs temples au Soleil, sur le modèle de celui qui était à Cuzco, et plusieurs

maisons de Vierges choisies. Il ordonna qu'on réparât les vieux magasins qui étaient sur les grands chemins, et qu'on en fît de nouveaux, pour y mettre les munitions de guerre et de bouche pour la subsistance des armées qui passeraient par là. Il voulut encore qu'on y fît des maisons royales pour loger les Incas, quand ils iraient en voyage. Il commanda qu'on fît des magasins dans toutes les villes sans exception, où il n'y en aurait point, pour pouvoir secourir les habitans au besoin, et qu'on les entretînt du revenu de son domaine et de celui du Soleil. En un mot, l'on peut dire, sans mentir, qu'il renouvela entièrement son empire, tant à l'égard de la religion qu'à l'égard des lois, des coutumes et des cérémonies; car il en abolit plusieurs et en fit de nouvelles. Il ôta plusieurs idoles à ses sujets, et réforma quantité d'abus, qui avant son règne étaient ordinaires à ces Indiens. Il corrigea les défauts de la milice, et fit connaître par-là qu'il n'entendait pas moins bien les affaires de la guerre que celles de la paix et de la religion. Il augmenta les priviléges, les grades et les honneurs de ceux qui excellaient par-dessus les autres dans les armes; mais surtout il agrandit la ville de Cuzco, et y attira plusieurs habitans par un grand nombre de bâtimens, outre qu'il y fit faire un palais pour lui tout auprès des écoles que son bi-

saïeul Inca Roca y avait fondées. Toutes ces choses, jointes à son bon naturel et à son gouvernement doux, le firent aimer et adorer comme un autre Jupiter. Il régna, selon les uns, plus de cinquante ans, et selon les autres plus de soixante. Il mourut enfin, après avoir vécu long-temps dans une grande tranquillité et dans l'approbation générale de ses sujets, qui lui témoignèrent dans toutes les occasions qu'ils l'aimaient singulièrement. Ils le regrettèrent universellement et le mirent au nombre de leurs dieux, comme ils y avaient mis tous les autres rois Incas, ses prédécesseurs. Il fut embaumé, et les cérémonies, le deuil et les sacrifices de ses funérailles durèrent un an, selon la coutume. Il laissa pour son héritier universel l'Inca Yupanqui, son fils légitime, qu'il avait eu de Coya Anahuarque, sa femme et sa *sœur*. Quelques-uns disent qu'il eut plus de quatre cents autres enfans, fils et filles, bâtards ou légitimes; d'autres trouvent ce nombre trop petit, par rapport à la longue vie de cet Inca et à la quantité de femmes qu'il avait eues. Les historiens espagnols confondent ces deux rois, le père et le fils, et donnent à un seul le nom de l'un et de l'autre. Le nom propre du père fut Pachacutec, celui d'Inca était un appellatif qui fut commun à tous ceux de la maison royale, depuis le premier Inca Manco Capac;

le petit-fils se nomma Lloque Yupanqui, pour les raisons que nous avons allégués dans sa vie sur l'explication du mot Yupanqui. Ce mot devint aussi appellatif depuis ce roi, de sorte que ces deux noms Inca Yupanqui s'attribuaient à tous les rois Incas, comme s'ils n'eussent point eu pour nom propre celui de Yupanqui, de même qu'on donne à tous les empereurs le surnom de César Auguste. Comme donc les Indiens, racontant les exploits de leurs rois, se servent des noms Pachacutec Inca Yupanqui, les Espagnols s'imaginent que c'est le nom d'un roi seulement, et n'admettent point le fils ou le successeur de Pachacutec, appelé Inca Yupanqui, qui prit ces deux appellatifs pour nom propre, et les donna de même à son héritier Inca Yupanqui. Il est vrai qu'ils le nommèrent par excellence et pour le distinguer de son père Tupac, c'est-à-dire resplendissant, Inca Yupanqui, père de Huayna Capac Inca Yupanqui, et aïeul de Huascar Inca Yupanqui. On peut dire la même chose des noms appellatifs de tous les autres Incas. J'ai fait cette remarque, afin que ceux qui liront ces histoires n'y apportent point de confusion.

CHAPITRE XXXV.

Des écoles établies par l'Inca Pachacutec, et des lois qu'il fit pour le bon gouvernement de ses États.

Le R. P. Blas Valera, parlant de cet Inca, en dit ce qui suit : « Après que l'Inca Viracocha fut mort et que les Incas l'eurent mis au nombre de leurs dieux, il laissa pour successeur le grand Titu son fils., qui fut surnommé Manco Capac, jusques à ce que son père lui donnât le nom de Pachacutec, qui signifie réformateur du monde; en effet ce nom lui convient très-justement, puisqu'il fit de si belles actions qu'il sembla effacer les beaux faits de ses prédécesseurs. Il gouverna son empire avec tant de valeur, d'adresse et de prudence en temps de paix et de guerre, qu'il l'augmenta non-seulement aux quatre parties de son royaume appelées Tahuantinsuyu, mais il le rendit encore illustre par plusieurs justes lois que les rois catholiques confirmèrent depuis très-volontiers, à la réserve de celles qui traitaient du culte des idoles et des mariages illicites. Cet Inca ennoblit surtout

et honora de plusieurs priviléges et de grandes prééminences les écoles ou les colléges que le roi Inca Roca avait fondés à Cuzco. Il augmenta en même temps le nombre des professeurs, et voulut que les curacas, les capitaines, leurs fils, et généralement tous les Indiens, de quelque condition qu'ils fussent, les gens de guerre et le menu peuple parlassent la langue de Cuzco, et que personne ne pût être admis aux charges et aux dignités publiques qui ne pût parler cette langue. Mais afin qu'on ne lui pût point reprocher d'avoir fait en vain une loi si utile, il établit en faveur des jeunes princes et de la noblesse, des personnes fort versées dans la connaissance des lois et des coutumes des Indes, pour leur enseigner cette langue, les lois et les coutumes du royaume. Il institua de semblables professeurs dans toutes les provinces de son royaume, de sorte que par succession de temps on ne parla qu'une même langue partout le Pérou; mais cet usage est si bien aboli depuis, pour l'avoir négligé, qu'il y a plusieurs provinces aujourd'hui où l'on n'entend plus cette langue, au grand préjudice de la doctrine de l'Évangile. Tous les Indiens qui obéissent à cette loi ont retenu jusqu'à présent la langue de Cuzco, et ils sont plus civilisés et plus capables que les autres de comprendre les instructions qu'on leur donne.

» Pachacutec ordonna qu'il n'y aurait désormais que les princes et leurs fils qui pussent porter de l'or, de l'argent, des pierreries et des plumes de diverses couleurs, et même s'habiller de laine de Vicunna, ou de chèvre sauvage, qui est tissue avec un artifice admirable. Il voulut outre cela qu'on s'habillât honnêtement les jours de la lune et les autres fêtes les plus solennelles; les Indiens tributaires ont toujours observé cette coutume jusques aujourd'hui, se contentant d'aller vêtus simplement; par ce moyen ils coupent chemin à beaucoup de désordres que le luxe et les dépenses superflues qu'on fait en habits causent ordinairement. Ils sont en cela contraires aux Indiens nés d'Espagnols, et qui demeurent dans leurs villes, lesquels sont fort déréglés en ceci, et se plaisent à se parer excessivement au grand préjudice de leurs biens et de leurs consciences. Pachacutec recommanda aussi à ses sujets d'être sobres en leur manger, mais il ne fit aucun réglement pour le boire, aussi les princes et les peuples boivent-ils avec excès. Il établit des juges particuliers contre les vagabonds et les fainéans, afin qu'ils les obligeassent à servir dans leurs professions leurs plus proches parens ou leurs maîtres, et à travailler pour le public. Il fallait même que les garçons et les filles de six à sept ans eussent quelque emploi qui fût conforme

à leur âge. On occupait à diverses choses où l'on pouvait travailler de la main, les aveugles, les boiteux et les muets; pour les vieilles gens qu'on entretenait d'habits et de vivres aux dépens du public, on les employait à chasser les oiseaux des champs qu'on avait semés. Pachacutec ordonna par une loi qu'il y eût tous les mois trois jours de fêtes destinés aux récréations publiques, afin que ses sujets ne fussent pas accablés par un travail continuel. Il ordonna encore que les paysans et les ouvriers qui travaillaient à la campagne vinssent à la ville et dans le marché de neuf en neuf jours, afin d'y voir et entendre les choses que l'Inca et son conseil auraient établies. Il voulut même depuis qu'on tînt tous les jours le marché public, qu'ils appellent Catu, et les foires aux jours de fêtes, afin de les rendre plus solennelles. De plus il ordonna par un édit que chaque province ou chaque ville aurait des bornes prescrites qui comprendraient les montagnes, les pâturages, les bois, les rivières, les lacs et les terres labourables, comme des choses qui seraient érigées en juridiction perpétuelle pour appartenir à telle ville ou à telle communauté; défendant en même temps aux gouverneurs des villes, et aux curacas, de diviser ou diminuer tant soit peu ces bornes, et même d'en appliquer aucune partie pour eux ou pour autrui.

En un mot, il voulut que ces champs fussent partagés également, selon qu'il était porté par la même loi pour le bien commun des habitans des villes et des provinces, y réservant la part des revenus du Soleil et du domaine du roi. Il ordonna aussi que les Indiens seraient obligés à l'avenir de labourer, de semer et de recueillir les biens de la terre, selon le partage qui en serait fait, tant pour leur particulier que pour le bien du public. Par où l'on peut voir combien se sont lourdement trompés ceux qui ont osé soutenir que les Indiens n'étaient propriétaires d'aucun héritage ni d'aucune terre; ils ont commis cette erreur faute d'avoir compris que ce partage ne se faisait point à l'égard du compte des possessions et des terres, mais du travail commun et particulier qu'ils devaient employer à les labourer. Car cette coutume était introduite depuis long-temps parmi les Indiens, de s'occuper non-seulement aux ouvrages publics, mais encore aux particuliers auxquels ils s'employaient tous en général jusques à ce qu'ils fussent achevés, sans que personne en fût exempt; c'était à cause de cela qu'ils mesuraient les terres afin que chacun fît la tâche qu'on lui donnerait. Pour cet effet, après qu'ils s'étaient joints tous ensemble, ils travaillaient premièrement en commun à leurs terres particulières, où les uns aidaient aux

autres, puis à celles du roi, et ils observaient la même chose lorsqu'il fallait semer, faire la récolte des biens, et les serrer dans les magasins royaux et publics. Ils travaillaient presque de même dans leurs possessions, de sorte que lorsqu'un Indien voulait labourer sa terre, il allait en plein conseil afin qu'on lui marquât un jour pour cela; et alors, du commun consentement de ceux de la ville, chacun travaillait pour lui, et ainsi son ouvrage était fait en fort peu de temps; les Incas approuvèrent cette coutume et la confirmèrent depuis par une loi. Il y a aujourd'hui plusieurs villes dans les Indes où la charité chrétienne fait de grands progrès, parce qu'on observe encore cette loi, et l'on peut dire que les Indiens qui ne l'observent pas ne sont bons ni pour les autres ni pour eux-mêmes, et qu'ils se font plutôt du mal que du bien.

CHAPITRE XXXVI.

De plusieurs autres lois que fit l'Inca Pachacutec, et de ses apophthegmes.

« Nous avons déjà remarqué que Pachacutec approuva les lois et les coutumes de divers pays, qui étaient avantageuses aux habitans, qu'il abolit celles qui détruisaient la sûreté publique, et blessaient la majesté royale, et qu'il en institua de nouvelles. Nous parlerons ici des dernières. Les unes étaient contre les blasphémateurs, les meurtriers, les parricides, les vassaux perfides et les adultères; les autres contre ceux qui enlevaient des filles de la maison de leur père, ou qui les violaient, ou qui osaient attenter à l'honneur des Vierges choisies. Il y en avait contre les séditieux, les voleurs, les incestueux et les sodomites; je ne parle point de quantité d'édits qu'il fit sur la police, et les cérémonies de leurs sacrifices et de leurs temples. De plus il confirma beaucoup d'autres lois que ses prédécesseurs avaient faites, et particulièrement celles-ci : Que les en-

fans obéiraient à leurs pères et les serviraient jusques à vingt-cinq ans ; qu'en cas qu'ils se mariassent contre leur consentement, leurs contrats ne seraient point valables, et les enfans qui naîtraient de leurs mariages ne seraient point déclarés légitimes, excepté que les parens des mariés en demeurassent d'accord dans la suite, et approuvassent le mariage de part et d'autre. Il confirma les successions des états et des terres nobles, selon l'ancienne coutume de chaque province et de chaque royaume, et défendit aux juges de prendre aucun présent des parties. J'omets, pour éviter la longueur, plusieurs autres lois moins importantes qu'il ajouta à celles-là. Nous parlerons ci-après de celles qu'il fit touchant les juges, les mariages, les testamens, la milice et le compte des années. Mais je remarquerai ici que les Indiens, voyant que le vice-roi dom Francisco Toledo changea et révoqua plusieurs de ces lois, le nommèrent un second Pachatutec, pour donner à entendre qu'il avait réformé le premier réformateur : au reste, ceux du pays portaient tant de respect à cet Inca, qu'encore aujourd'hui ils ne peuvent l'oublier. » Ce que je viens d'alléguer est tiré des fragmens du R. P. Blas Valera ; mais ce qu'il promet de dire ensuite touchant les juges, etc., s'est perdu malheureusement au grand dommage des curieux.

J'ai trouvé dans ses mémoires quelques apophthegmes de cet Inca Pachacutec que je rapporterai ici.

Un royaume est en repos et jouit d'une pleine tranquillité quand les sujets, les capitaines et les curacas obéissent volontairement et de bon cœur à leur roi.

L'envie est un ver qui ronge et consume les entrailles des envieux.

Celui-là souffre un double supplice, qui porte envie à un autre et qui en est envié.

Il vaut bien mieux que vous soyez envié des autres, parce que vous êtes homme d'honneur, que si vous leur portiez envie par un effet de méchanceté.

C'est se faire du mal à soi-même que d'envier les autres.

Celui qui a quelque envie contre les honnêtes gens, trouve en eux le sujet de sa ruine, comme nous voyons que l'araignée tire du poison des plus bellesfl eurs.

L'ivrognerie, la colère et la folie vont presque le même pas, mais les deux premières sont volontaires et passagères, au lieu que la troisième dure toujours.

L'homme se condamne lui-même à la mort, quand il tue quelqu'un de sang froid sans en avoir aucun sujet, et sans en être autorisé.

Il faut nécessairement que l'on condamne à la mort celui qui l'a donnée à son semblable; c'est pourquoi nous confirmons de nouveau l'édit des anciens rois nos prédécesseurs, qui porte que tous les homicides doivent être punis de mort.

Dans une république bien policée, il ne faut jamais souffrir ces lâches et ces fainéans, qui pouvant gagner leur vie par un honnête travail, ne font métier que de voleries; il est donc fort raisonnable que de tels voleurs soient pendus.

Les adultères qui souillent le lit et l'honneur d'autrui, et qui par conséquent troublent la paix et la tranquillité des familles, doivent passer pour des voleurs et ainsi être condamnés à la mort sans aucune rémission.

Un cœur noble et généreux se connaît par la patience qu'il témoigne dans les disgrâces de la fortune.

L'impatience est la marque d'un cœur bas, qui est mal instruit, et qui a pris de mauvaises habitudes.

Les rois et les gouverneurs doivent user de clémence et de libéralité envers les sujets, quand ils sont obéissans aux commandemens qu'on leur fait; mais ils doivent punir ceux qui ne le sont pas.

Il faut regarder comme des voleurs, et faire

mourir les mauvais juges qui trahissent les parties et qui se laissent corrompre par des présens.

Les gouverneurs des provinces doivent surtout prendre bien garde à deux choses : la première, d'observer eux-mêmes ponctuellement les lois de leurs souverains et de les faire observer aux autres ; la seconde, d'avoir un bon conseil, afin de pourvoir avec beaucoup de soin et de vigilance aux commodités publiques et particulières de leurs provinces.

Un homme qui n'a pas assez d'esprit pour régler sa famille, en aura encore moins pour gouverner les affaires d'une république; c'est pourquoi l'on ne doit pas le préférer aux autres.

Un médecin qui ignore les vertus des plantes, ou qui, les sachant de quelques-unes, ne tâche pas de les connaître toutes, ne sait rien du tout, ou du moins il sait fort peu de chose. Il faut donc, s'il veut mériter la qualité qu'il se donne, qu'il acquière la connaissance de toutes les herbes nuisibles ou salutaires.

Celui-là mérite qu'on se moque de lui, qui ne sachant pas l'art de compter par nœuds, s'imagine follement de pouvoir trouver le compte des étoiles.

FIN DU SIXIÈME LIVRE.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

LIVRE QUATRIÈME.

CHAP. I. De la maison des religieuses, ou des Vierges dédiées au Soleil. Pag. 3.

II. Des statuts des Vierges choisies, et de leurs exercices. 7

III. Du respect religieux qu'on portait aux choses que les Vierges choisies avaient faites; et de la punition de celles qui péchaient contre leur honneur. 11

IV. Plusieurs autres maisons de Vierges choisies; preuve particulière de la loi contre les religieuses débauchées. 15

V. Du service et des ornemens des Vierges choisies, qui n'étaient données pour femmes à personne. 20

VI. Des femmes dont l'Inca gratifiait les curacas, et les autres grands seigneurs. 22

VII. De quelques autres femmes qui ne se mariaient jamais, et particulièrement des veuves. 24

VIII. De leurs mariages et de leurs ménages. 26

IX. Des raisons pour lesquelles ils mariaient à sa propre sœur le prince héritier de la couronne. 30

X. Des différentes manières d'hériter du royaume. 32

XI. Des cérémonies qu'ils observaient à sevrer les enfans, à leur couper les cheveux, et à leur donnêr un nom. Pag. 37

XII. De la manière austère dont on élevait les enfans. 41

XIII. De la manière de vivre, et de l'exercice des femmes mariées. 45

XIV. Des visites des Indiennes. De quelle façon elles refaisaient leurs habits; et comment on souffrait les femmes publiques. 49

XV. Inca Roca soumet plusieurs nations dont les plus remarquables étaient Chancas, et la province de Hanco-Huallu. 53

XVI. Du prince Yahuarhuacac, et l'explication de son nom. 61

XVII. Des idoles des peuples appelés Antis, et de la conquête des Charcas. 66

XVIII. Remontrance des vieillards aux jeunes gens, qu'ils font résoudre à recevoir l'Inca. 70

XIX. De quelques lois que le roi Inca Roca établit; des écoles qu'il fonda à Cuzco, et des sentences qu'il prononça. 75

XX. De l'Inca surnommé Pleure-sang, septième roi du Pérou; avec un récit de ses défiances, de ses conquêtes, et de la disgrâce du prince. 78

XXI. De l'apparition d'un fantôme au jeune prince, et d'un avis qu'il lui donna pour en avertir son père. 83

XXII. Conseil des Incas touchant l'apparition et l'avis donné de la part de ce fantôme. 87

XXIII. De la rébellion des Chancas, et de leurs anciennes promesses. 91

XXIV. L'Inca sort de la ville de Cuzco, qui est secourue par le prince. 93

LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. I. Du soin que les Incas prenaient pour rendre les terres plus fertiles; et de quelle manière ils les partageaient entre leurs sujets. Pag. 101

II. De l'ordre qu'ils observaient à cultiver leurs terres; et de la joie qu'ils témoignaient, quand ils labouraient celles de l'Inca et du Soleil. 105

III. Du partage des terres fait aux Indiens; et de la manière dont ils les engraissaient. 111

IV. Du partage qu'ils faisaient de l'eau pour arroser les terres, et de la punition des fainéans et des paresseux. 117

V. Du tribut qu'ils payaient à l'Inca; et du soin qu'ils avaient de leurs greniers. 118

VI. Des habits, des armes, et de la chaussure qu'ils faisaient pour les gens de guerre. 122

VII. Que l'or, l'argent, les pierreries, et telle autre chose de prix, tenaient lieu de présent parmi eux, et non pas de tribut. 127

VIII. Comment ils gardaient les provisions, et à quoi ils les employaient. 131

IX. Qu'il n'y avait entr'eux aucun mendiant, et qu'ils donnaient aux sujets de quoi s'habiller. 135

X. Division et ordre de leur bétail, et des autres animaux qu'ils nourrissaient. 141

XI. Des lois et des ordonnances faites par les Incas, pour le bien commun de leurs sujets. 144

XII. De quelle manière ils en agissaient envers leurs nouveaux sujets, après les avoir conquis. 151

XIII. De la méthode que les Incas observaient pour remplir toutes sortes de charges et d'offices. Pag. 156
XIV. De l'ordre et des réglemens de l'Inca, touchant les biens du public et des particuliers. 162
XV. Des lois qu'ils observaient pour le paiement du tribut. 167
XVI. De l'ordre observé pour le paiement du tribut, et de la générosité de l'Inca, qui donnait aux curacas la plupart des choses qui lui étaient présentées. 171
XVII. L'Inca Viracocha est averti que les ennemis s'approchent, et il lui vient un secours de vingt mille hommes. 175
XVIII. De la sanglante bataille qui fut donnée par l'Inca Viracocha, et de la défaite des Chancas. 180
XIX. Des actions généreuses que fit le prince Inca Viracocha, après qu'il eut gagné la bataille. 187
XX. Retour du prince dans la ville de Cuzco, et son entrevue avec son père, auquel il ôte l'empire. 191
XXI. Du nom Viracocha, et pourquoi les Indiens le donnèrent aux Espagnols. 198
XXII. L'Inca Viracocha fait bâtir un temple à l'honneur du fantôme qui lui était apparu, et qui se disait son oncle. 203
XXIII. D'un plaisant ouvrage que l'Inca Viracocha fit faire, et des récompenses qu'il donna à ceux qui l'avaient secouru. 208
XXIV. L'Inca soumet d'autres provinces à sa domination, et fait faire un canal pour arroser les pâturages. 213
XXV. L'Inca visite son empire, et reçoit des ambassadeurs, qui lui font hommage de la part de quelques peuples. 218

XXVI. La fuite du courageux Hancohuallu, hors de l'empire des Incas. Pag. 225

XXVII. L'Inca Viracocha envoie des colonies au pays de Hancohuallu, et embellit la vallée d'Yucay de plusieurs beaux bâtimens. 229

XXVIII. L'Inca Viracocha donne un nom à son fils aîné, et prédit l'arrivée des Espagnols. 233

XXIX. La mort de l'Inca Viracocha, dont le corps fut vu par l'auteur. 237

LIVRE SIXIÈME.

CHAP. I. Du bâtiment des maisons royales, et de leurs ornemens. Pag. 247

II. Ils représentaient au naturel sur de l'or et de l'argent quantité de plantes et d'animaux, pour l'ornement des maisons royales. 252

III. Des officiers de la maison du roi, et de ceux qui portaient le fauteuil. 260

IV. Des salles qui servaient de places publiques, et de plusieurs autres choses remarquables dans les maisons royales. 264

V. De la pompe funèbre de leurs rois, et du deuil qu'ils en portaient pendant un an. 270

VI. De la chasse générale et solemnelle que leurs rois faisaient par tout le royaume. 274

VII. De leurs courriers, et de la diligence qu'ils faisaient. 281

VIII. De leurs comptes par nœuds et par filets, et de la grande fidélité de ceux qui les faisaient. 284

IX. Du contenu de leurs comptes, ou de leurs rôles, et comment cela s'entendait. Pag. 289
X. L'Inca Pachacutec fait la visite de son empire, et y soumet la nation des Huancas. 294
XI. Des autres provinces qui furent conquises par l'Inca; de la manière de vivre des habitans; et de la punition qu'il fit faire des sodomites. 299
XII. Des bâtimens, des lois, et des nouvelles conquêtes de l'Inca Pachacutec. 303
XIII. L'Inca gagne par famine et par adresse les provinces rebelles à son empire. 307
XIV. Du bon curaca Huamachucu, et comment il se soumit de son bon gré à l'empire de l'Inca. 311
XV. De la résistance de ceux de Cassamarca, et comment ils se rendirent. 315
XVI. De la conquête du pays de Yauyu, et du triomphe qui fut décerné aux deux Incas à leur retour dans la ville de Cuzco. 321
XVII. De la réduction de ceux des vallées d'Yca et de Pisco, et de la réponse hardie des Chinchas. 327
XVIII. De l'obstination des Chinchas, et comment ils furent contraints de se rendre. 333
XIX. Des anciennes conquêtes des Chinchas, et de la vanité qu'ils se donnaient faussement. 340
XX. De la principale fête du Soleil, et des choses qui s'y passaient. 344
XXI. De l'adoration qu'ils faisaient au Soleil, en la maison duquel ils allaient, et lui sacrifiaient un agneau. 350
XXII. Des présages qu'ils tiraient de leurs sacrifices, et du feu dont ils se servaient pour les faire. 355
XXIII. De leurs festins et de l'ordre qu'ils observaient à boire les uns aux autres. 361

XXIV. Des cérémonies qu'ils observaient à faire les Incas chevaliers, et quel en était l'examen. Pag. 366

XXV. Qu'ils devaient savoir faire leurs armes et leur chaussure. 371

XXVI. Ils recevaient le prince à faire l'épreuve de chevalier, et le traitaient avec plus de rigueur que les autres. 376

XXVII. L'Inca donnait les principales marques d'honneur aux nouveaux chevaliers, et ils recevaient les autres de quelqu'un de ses parens. 380

XXVIII. Des marques d'honneur des rois, et des autres Incas. 385

XXIX. De la réduction de Chuquimancu, seigneur de quatre vallées. 389

XXX. Des vallées de Pachacamac et de Rimac, avec la description de leurs idoles. 396

XXXI. De la réponse du roi Cuysmancu aux ambassadeurs de l'Inca. 400

XXXII. De la conquête que les gens de l'Inca firent des terres du grand Chimu, et de la cruelle guerre qu'ils eurent ensemble. 410

XXXIII. De l'étrange obstination du grand Chimu, et comment il se rendit enfin au prince Inca Yupanqui. 416

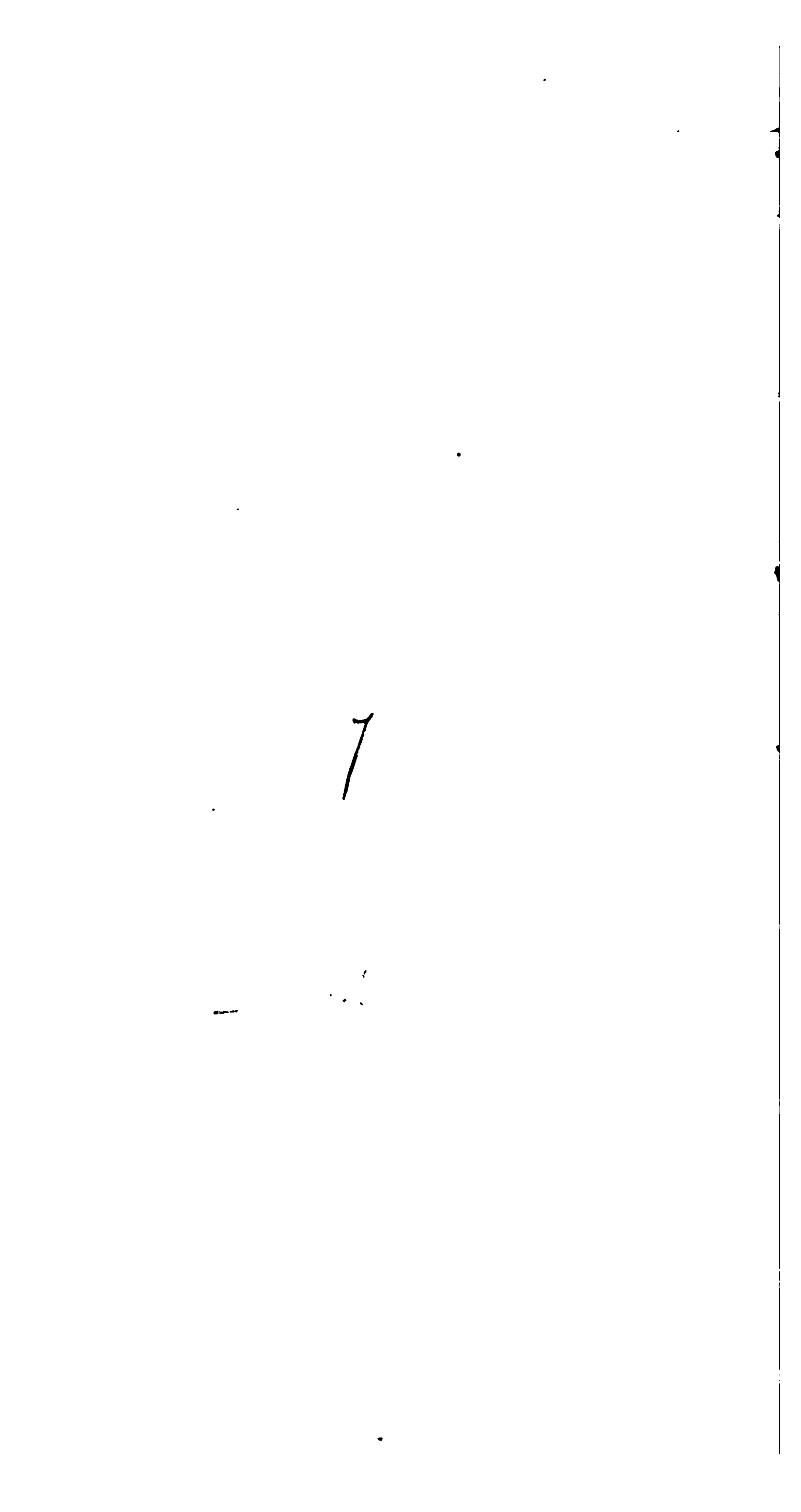
XXXIV. De ce que fit l'Inca jusques à sa mort, pour le bien commun de ses sujets, et pour l'embellissement de son empire. 424

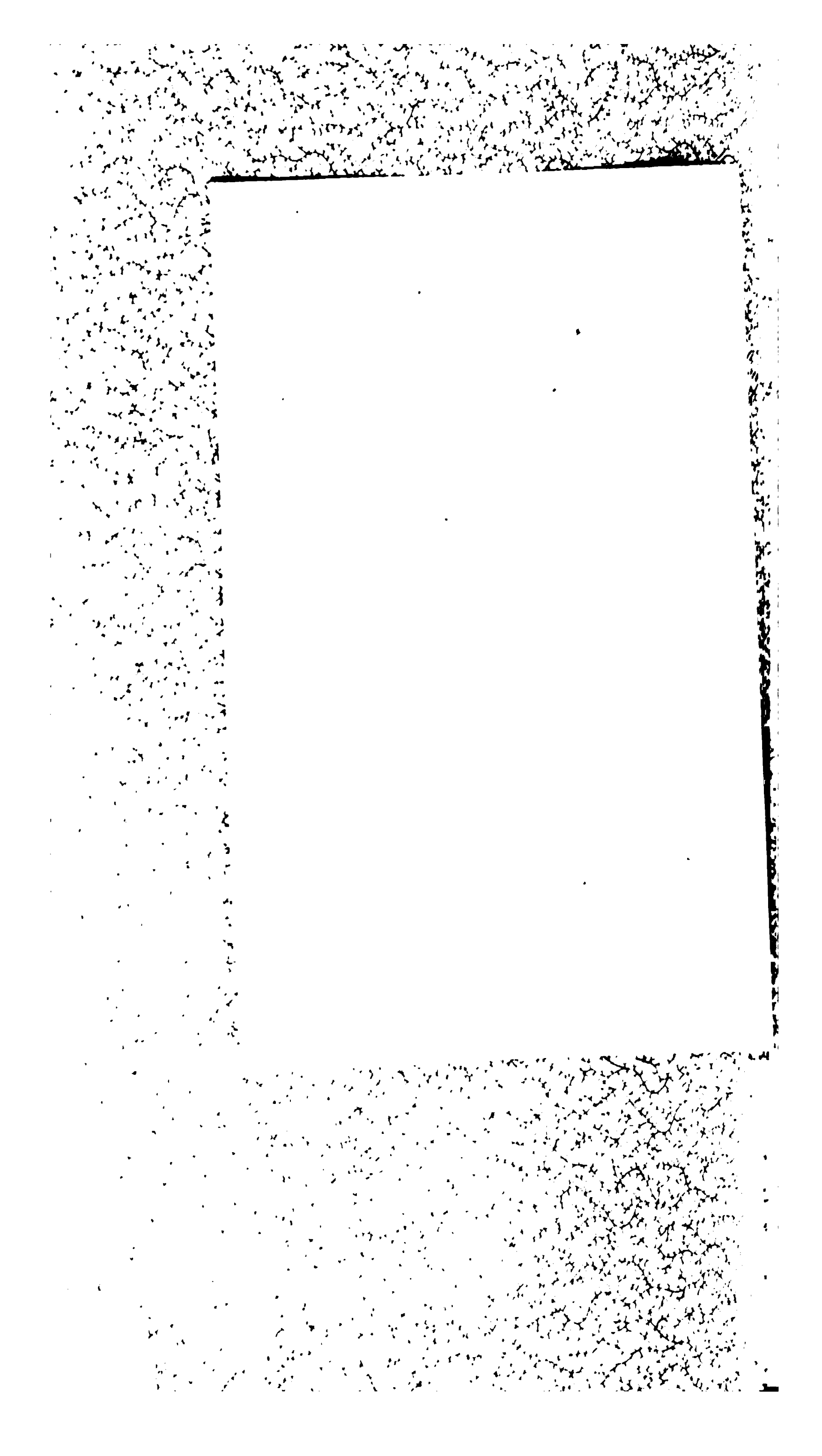
XXXV. Des écoles établies par l'Inca Pachacutec, et des lois qu'il fit pour le bon gouvernement de ses États. 428

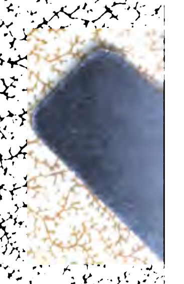
XXXVI. De plusieurs autres lois que fit l'Inca Pachacutec, et de ses apophthegmes. 434

FIN DE LA TABLE.

EBERHART, IMPRIMEUR,
Rue du Foin St.-Jacq., No 12.







7

